

BASSE-NAVARRRE/NAFARROA-BEHEREA

AINCILLE/AINTZILA

A.9 – Vocabulaire de la mort:

Erioa ou *hiltzia* désignent la mort. *Hila da*: il est mort; *abantsu hila*: il est entrain de mourir; *il meurt*; *pasatu da*: il s'est éteint; *subituki hil da*: il est mort subitement. *Gero gure aldia izain dela*: on mourra à notre tour. *Hila*: corps mort; *gorputza*: corps vivant et corps mort.

B.13 – Quand on veillait le mort, on mettait à côté de lui *lanpionia*: dans un verre on mettait de l'eau, puis une couche d'huile sur laquelle flotte un bouchon traversé par une mèche qui brûle. On n'utilisait jamais *ezkoa* à cette occasion.

B.4 – Sur le lit mortuaire, le mort a ses mains jointes par dessus le drap (*mihisia*). Au bout du drap, aux pieds du mort on met des feuilles de laurier épinglées en croix, ou du buis; on met aussi des fleurs de dahlia ou ce que l'on a.

B.11, B.12 – Disposition du cercueil dans l'*ezkaratza*:

A la première poutre, en entrant, on pend trois draps: 1) celui du centre est *hil-mihisia*; dans sa partie supérieure il possède une petite croix faite par un entre-deux de dentelle; on enroule sa partie supérieure sur un long bâton, on l'y fixe avec des épingles et on le suspend ainsi. On le décore avec *erramia* dont les feuilles sont épinglées en forme de croix. 2) de chaque côté pendent 2 draps indépendants, fixés à la poutre de la même manière, et qui s'appellent *hil-oihalak*. On les décore également avec des feuilles disposées en croix et épinglées.

Devant, se trouve le cercueil posé sur 4 chaises (2 à chaque extrémité et 2 autres latéralement).

A la droite du cercueil, sur une chaise, recouverte d'un linge, on place *elizako kurutzia*.

Au pied du cercueil, du même côté, on pose *ezkoa* qui restera allumé. Sur une chaise sont placés une assiette avec de l'eau bénite et un rameau. L'assiette doit être blanche. Sur le cercueil on a posé *etxeko kurutzia* et *gerbak*.

C.4 – Le cortège funéraire: Les participants sont sur une file (*erroan*). En tête le premier voisin avec la croix de l'église, puis les enfants de chœur (*bereterrak*) suivis du prêtre. Derrière, le cercueil porté par 4 *hil-kari*, suivi des hommes du deuil puis des femmes et enfin, *auzoak* disposés sans ordre précis.

C.1 – Le convoi doit passer par *hil bide*. Ceci dit c'est un chemin ordinaire, on l'emprunte pour aller chercher les vaches par exemple. Ce chemin est sans clôture; c'est par là qu'il faut passer et pas par les champs par exemple.

C.4 – Dans ce cortège la première voisine porte son *ezko* ainsi que celui de la famille du mort. [C.10] Les autres femmes ont le chapelet dans les mains.

Les femmes posent des *ezko* tout autour du cercueil. Les 2 *ezko* portés par la première voisine sont placés à côté de la femme du deuil, au *jarleku* (où il n'y avait pas de tapis).

Ezko était arrêté pour *urthe buruko meza*.

C.6 – Les vêtements de deuil: Les femmes avaient *manteta*. C'est une grande cape (*kapa*) avec un capuchon (*mottoa*) où est cousue une dentelle (*dantela*); il est maintenu par une lie (*lieta*) ou un élastique (*elastika*). *Kaputxina*

n'est pas un vêtement de deuil, c'est ce que l'on mettait tous les dimanches pour aller à la messe. Après, on a mis *mantilla* (se prononce à la française), ou *mantelina*. Les hommes avaient *soinegikoa*, connu aussi sous le nom de *taulierra*. Il était fixé sur l'épaule gauche, passait derrière le bras et était replié sur l'avant-bras d'où il pendait vers l'extérieur du corps. Ces vêtements étaient mis pour aller de la maison à l'église et retour. On les mettait le jour de l'enterrement (*enterramenduko egunean edo ihortz egunean*) et pour la neuvaine (*beatzurrana*).

La femme cachait toujours son visage sous le voile (*kukutu bisaia*), elle ne relevait ce dernier que pour la communion, c'est tout. Avant 1914 les hommes portaient la grande *kapa*. Elle avait un col que l'on ne relevait pas et descendait jusqu'aux mollets. On la fixait au niveau du cou. Il n'y avait que ce modèle de cape.

C.9 – Disposition des participants aux obsèques dans l'église:

Les hommes du deuil se placent tout à fait devant, sur les bancs, à droite en regardant l'autel. Les femmes se placent à gauche. Les femmes de la maison du mort se placent à leur *jarleku* habituel, la première voisine vient se placer à côté d'elles, avec les 2 *ezko*.

Le cercueil est mis près de la Table sainte; il est recouvert des gerbes et entouré des *ezko* disposés tout autour. Pendant la moitié de la messe le premier voisin se place au milieu de la nef, derrière le cercueil, avec la croix de l'église dans ses mains.

Pour les obsèques d'un enfant tous les enfants sont en blanc et la messe à lieu l'après-midi.

C.7 – Au retour de la messe on faisait un feu devant la maison. Entre 2 pierres on faisait brûler des feuilles de rameau conservées à la maison et disposées en un petit fagot. Tout le monde se plaçait en rond autour de ce feu et priaît.

Note: Au cours de ces rites, on ne se servait pas de *kanderailu* qui est la bougie de la Chandeleur. Avec elle on faisait le rite suivant. A la Chandeleur toute la famille se mettait à genoux dans la cuisine, le maître ou la maîtresse de maison faisait alors le rite suivant. Devant chaque participant le célébrant fait 3 fois le tour de la tête, on embrasse 3 fois le cierge; il fait tomber 3 gouttes de cire sur l'épaule, brûle une mèche de cheveux et met 3 gouttes de cire dans le béret des hommes. Puis il va dans les chambres, fait couler 3 gouttes sur les lits. Puis il fait de même dans l'étable.

Pendant ce rite le célébrant récitait des prières (qualifiées "d'habituelles" mais sans plus de précision, par le témoin).

Ces rites se faisaient le jour de la chandeleur: "Chez nous c'était maman qui faisait ces "bénédictions" avec *tortxa* bénit, et nous récitons des "Je vous salue Marie".

Témoignage de madame Karakotx de la maison Esponda. 1985.

A.1 – Deux présages de mort sont connus: le chien qui hurle de nuit et la sonnerie de l'élévation qui coïncide avec celle des heures au clocher de l'église, ce dernier présage intéresse tout le village. Par contre, on ne connaît rien concernant le hibou et la chouette. On dit que tirer sur les hirondelles porte malheur mais sans plus; quant à *haize hegoa* il est redouté pour les dégâts qu'il occasionne, c'est tout.

A.8 – Lorsque la mort se produisait il fallait secouer les cloches des vaches et secouer également les ruches en disant: "*orai nausi berria edo etxekandere berria*" (maintenant il y a un nouveau maître ou une nouvelle maîtresse).

A.9 – La mort se dit *hila*; *erioa* n'est pas employé ici; le mot le plus connu est *heriotzia*.

B.8 – C'est le premier voisin, le plus souvent une femme, qui habille le mort, et le lave, quel que soit son sexe.

B.1 – La maison Esponda se trouve dans le quartier appelé *gaineko basa buria* (kartiera). Elle a cinq *lehen auzoak*, ce sont les maisons qui sont les plus proches. Ces maisons sont: Goyenechea, Gaikoborda (en fait Jauregikoborda de son vrai nom), Etxeberrigaraya, Ganberria et Biscaya. Son premier voisin est Goyenechea, elle est sur la route de l'église mais pas vraiment en direction de cette dernière; là habite *lehen auzoa* qui ira chercher la croix à l'église et conduira le cortège funèbre lors des funérailles. Esponda est premier voisin de Gaikoborda, par rapport à elle c'est effectivement la première maison sur le chemin de l'église.

B.8 – On n'attachait pas les pieds du mort, on noue son chapelet (*arrosaria*) autour de ses mains.

Le mort, homme, était habillé avec son costume de mariage, on lui mettait le béret.

Maintenant on lui met une chemise et on l'enroule dans un drap.

B.10 – Lorsque le menuisier met le mort dans le cercueil, on lui met sous la tête un petit coussin rempli de feuilles de rameaux. On ne met pas d'objet dans le cercueil.

B.8 – Un prêtre est habillé comme s'il allait célébrer la messe.

B.11, B.12 – Le cercueil est descendu dans *ezkaratza* la veille de l'enterrement. Tout autour on fait une construction de draps; ces draps forment "*hil oihala*". *Hil oihal* désigne également le drap que l'on pose sur le catafalque (*hil mahaina*) et qui est porté par quatre hommes, le jour des obsèques. Le drap du fond s'appelle *hil mihisia* à mi-hauteur il porte une croix de dentelle (un entre-deux), on y figure les initiales du mort avec des rubans noirs. Les autres draps sont décorés avec des couples de feuilles de rameau que l'on épingle. On ne fait pas de jonchée. Autour du cercueil on place 6 bougies (*tortxak*), que l'on se procure à l'église. Devant on plaçait *ezkoa*. Ces cierges sont toujours allumés et surveillés par la première voisine qui se tient à l'entrée et accueille les visiteurs.

Note:

A.5 – Dans la chambre du mort se trouvait l'un de ces deux types de lumière: [B12] *lanpiona* ou une bougie bénite à la Chandeleur et conservée à la maison. Cette bougie servait à plusieurs rites. On l'allume les jours d'orage et l'on prie. A la Chandeleur on faisait bénir deux bougies à l'église. Avec l'une d'entre elle, la maîtresse de maison réunissait la famille, dans la cuisine; avec la bougie allumée elle faisait trois fois le tour de la tête de chaque participant, brûlait une petite mèche de cheveux et faisait embrasser la bougie. Après quoi elle faisait tomber trois gouttes de cire dans le béret des hommes. Elle allait dans les chambres et faisait également tomber trois gouttes de cire sur les montants du lit. Elle allait

visiter les animaux et, dans l'écurie par exemple, elle faisait le signe de la Croix avec le cierge et faisait tomber trois gouttes de cire. Durant tout cela elle récitait des prières (*Gure Aita*).

On pouvait se servir de ces bougies pour s'éclairer, si besoin.

B.4 – Dans la chambre du mort, on ne tendait pas de drap; guère de végétation, un bouquet de fleurs parfois.

B.10 – C'est le menuisier, aidé par un voisin, qui vient mettre le corps en bière; la famille ne participe jamais à cet acte mais peut y assister.

B.13 – Les visites au mort sont assurées par des hommes et des femmes, dans la chambre; il est rare que des enfants viennent.

La veille (*gau beila*) est assurée par les premiers voisins, souvent des hommes; ils ne sont pas plus de deux.

C.4 – Le matin des obsèques, le menuisier arrivait une demi heure avant la messe (qui était à 10 heures 30). Il désignait les quatre porteurs du cercueil qui sont obligatoirement pris parmi les premiers voisins; il donne à des hommes du village les gerbes et fleurs ainsi que les bougies qu'il distribue entre les enfants de chœur et des voisins. La famille n'intervenait pas dans ces choix. Aujourd'hui c'est la première voisine qui remplit ce rôle, elle règle l'ordre du cortège. Le curé allait chercher les morts dans toutes les maisons.

D.13 – Chaque maison a ses chaises à l'église, cet endroit n'a pas de nom spécial [D.17] (on en dit pas *jarleku*). Emplacement de la chaise de la maison Esponda: à droite se trouvent les bancs des filles en âge de communion (*komunioneko haurrak*); derrière se trouvaient les bancs de *kongregazioneko neskatok*, jusque vers les années 1950; derrière débutent les emplacements des maisons, de gauche à droite il y a: Etcheverry, Esponda, Etxeberrigaraya, sur la rangée de derrière: Bentaharria, Biscaya et Ganberria.

Si l'on regarde l'emplacement de la sépulture de la maison: Esponda est contre mur de l'église, à sa droite il y a Donetchea et derrière Minazaharria. Aucune de ces maisons n'est un *lehen auzo*.

D.1 – Le cimetière se dit *hil herriak*. Toutes les tombes sont communales, il n'y a qu'une [C22] seule concession. Si un métayer n'avait pas de famille il pouvait être enterré dans la tombe de la maison.

C.1 – Chaque maison a *hil bidea*; celui d'Esponda est commun à d'autres (*lehen auzoak*), c'est le chemin qui passe devant la maison. Au bourg il n'y a qu'un seul *hil bide* qui prend à côté du fronton.

Ces rites se faisaient le jour de la chandeleur: "Chez nous c'était maman qui faisait ces "bénédictions" avec *tortxa* béni, et nous récitons des "Je vous salue Marie".

C.4 – Le cortège funèbre:

Il n'a pas de nom particulier, on dit *enterramendia*. Il se développe sur une file. En tête marche, seul, le premier voisin avec la croix qu'il avait portée à la maison du mort.

Suivent les enfants de chœur, avec les cierges, puis de rares garçons et les hommes du village et connaissances, avec des fleurs et des cierges.

Suit le curé, seul.

Il précède le cercueil (*kutxa*).

Derrière, quatre hommes portent *hil oihala* (le drap mortuaire).

C.6 – Vient ensuite la famille en deuil: 1) les hommes revêtus de *taulierra*; 2) La première voisine qui porte l'*ezko* de la maison (elle le rendra à la famille à la fin de la messe - *ehortzetak*-); 3) les femmes de la famille revêtues de *mantaleta*, avec gants, bas et chaussures noires; 4) les enfants de la famille.

Les femmes du village ferment le cortège.

La première voisine porte une mantille et les autres premières voisines portaient mantelina qui est un voile de crêpe noir. *Kaputxina* n'est pas un vêtement de deuil. Il était porté par les femmes âgées pour aller aux vêpres et à la messe.

Taulierra et *mantaleta* furent portés jusque vers 1963; c'est un curé de Saint Jean le Vieux qui demanda de les abandonner (ce n'était pas commode car il fallait mobiliser des femmes ou des couturières pour habiller les hommes surtout).

Pour un enterrement d'enfant (jusqu'à l'âge de la communion), le cortège se composait ainsi: en tête le premier voisin avec la croix, puis quelques rares hommes; le cercueil est porté par des garçons ou des filles, selon le sexe du mort; suivent surtout des femmes. On ne mettait pas de vêtement de deuil.

C.16 – A l'occasion du repas (*enterramenduko bazkaria*), il y avait, outre la famille, en principe un représentant de chaque maison (homme ou femme) et le prêtre.

E.2 – Les offrandes de messes:

Après la messe, le curé s'asseyait derrière une petite table disposée derrière la Table sainte, là il recueillait l'argent des messes (*hilen mezak*) et dresse la liste des personnes faisant l'offrande. Il recopie cette liste, en remet un exemplaire à la famille; autrefois cette liste était lue en chaire le dimanche suivant. Il y avait deux catégories de messes: basse (*ixila*) et chantée (*kantatia*). Les messes chantées étaient données par la famille, les quatre premiers voisins, les amis et connaissances. Les familles du village donnaient des messes basses.

La famille offrait de 10 à 20 messes parfois, les oncles et les tantes 2 messes en général, les autres participants, une seule.

Témoin, Monsieur Karakotx. Juillet 1986.

Après lecture des témoignages précédents, Monsieur l'abbé Maitia, né au village, apporte les précisions et les données suivantes.

C.4 – Cortège funèbre: *ahokua*, *ahoketa*, *aroki* (rapproché du basque du sud: ARO: *companía*, *cofradia*, *confraternidad*). Famille en deuil: *doludunak*.

B.4 – Lorsque le mort est exposé sur le lit, on fait des plis avec le drap.

B.12 – *Hil-ohea*: ensemble, draps latéraux + *hil mihisia*.

C.4 – Les porteurs du cercueil sont désignés par le premier voisin, après avoir pris l'avis de la famille. Ce sont, en principe, les *lehen auzo*.

C.17 – C'est un voisin qui allume ce feu, un *lehen auzo*, à qui la famille adresse la demande. Ce voisin venait aider la cuisinière à préparer la table du repas (*apairua edo otorun-*

tze). Il n'assistait pas à la messe; il défaisait *hil-ohea*, dressait la table, aidait.

C.4 – Le charpentier assistait à la messe d'enterrement. Il ne servait rien pendant le repas funèbre. Il organisait le départ du cortège funèbre, de la maison mortuaire: il fait signe aux porteurs de charger le cercueil, "place" les gens, donne les gerbes et cierges... C'est son rôle, en Garazi (là où il y a des charpentiers).

B.8 – Le témoin a entendu dire que l'on mettait le béret à l'homme.

C.10 – Les cierges apportés de la maison mortuaire, le jour de l'enterrement, étaient laissés à l'église; c'est là qu'ils finissaient de brûler.

C.23 – Pas de lieu emplacement des maisons dans le village-emplacement des femmes à l'église ou des tombes au cimetière.

C.2 – Le prêtre allait chercher les morts dans toutes les maisons.

B.1 – Il y a *lehen auzo* mais il n'y a pas de "second voisin".

C.16 – Banquet funèbre: les hommes et les femmes mangent ensemble mais séparés.

C.18 – On a eu enterré les petits enfants morts sans baptêmes, dans le jardin des maisons Il n'y avait pas de tombe.

B.5 – Selon les curés, on sonnait ou non pour l'agonie.

On sonne: pour annoncer la mort, tous les jours après l'Angélus, et le jour de l'enterrement (au départ du prêtre de l'église, à l'arrivée du cortège, au départ vers la tombe).

D.8 – Sur la tombe d'un enfant on mettait une croix de fer ou de bois.

C.17 – Autour de ce feu il n'y avait pas le prêtre, rien que la famille et la parenté qui vient au repas.

C.10 – Les cierges étaient donnés à l'église, après avoir été achetés par les familles (ceci à une époque donnée).

Les rubans noirs (*flokak*) devaient être fixés autour des cierges par *Andere serora*.

C.1 – Le mot *hil bidia* n'est pas connu. Ici on utilise le mot *eliza bidea*, dans le même sens.

C.18 – Pourquoi existait-il des enterrements dans un coin de jardin? Le cimetière étant un lieu béni, on n'osait y mettre un corps non béni, non baptisé. Les tombes actuelles n'existant pas au jardin, comme au cimetière, on était toujours mis dans la terre.

"Maintenant, même les enfants non baptisés passent à l'église et on les enterre dans un caveau familial. Le curé décide en général de la cérémonie à faire dans ces cas là. En général il dira une messe pour tous les fidèles qui accompagnent la famille en deuil".

B.5 – Les sonneries électriques prévoient tous les cas de figure. A Jaxu, on sonne pour tout le monde la même chose: une quinzaine de coups bien séparés.

Pour les enfants on sonnait, autrefois *errepika*, une dizaine de coups assez rapide, puis on marquait un arrêt et on recommençait. On faisait plusieurs fois ce cycle.

D.7 – Sur les tombes d'enfant on mettait une petite croix de bois ou de fer à laquelle on attachait une petite gerbe en

forme de coeur faite de perles blanches, bleues ou vertes, avec, au centre, un petit ange. Ce coeur était fixé à l'intersection des bras de la croix.

Août. Octobre 1987.

AMENDEUIX/AMENDÜZE

A.1 – Il est 8 heures 30, l'ambulance arrive dans la cour de la ferme de nos premiers voisins. Ma femme et moi allons aux nouvelles. Nous faisons une visite à la mère du malade, nous lui offrons nos services. Le malade est son fils, célibataire, qui est évacué vers la clinique de Saint Palais.

A.4 – A 17 heures, l'hôpital transmet la nouvelle de sa mort à sa mère. Elle nous avertit.

En compagnie de la benoîte, qui est aussi sa voisine, nous allons faire une visite à la mère. Nous appelons le curé, il arrive.

A.8 – J'annonce la mort aux voisins immédiats. Le corps arrive à 19 heures. J'assiste à sa mise en place, dans la chambre, par les -B.4- ambulanciers, en l'absence des membres de la famille.

B.8 – Il n'y aura pas de toilette funéraire, la clinique a fait le nécessaire. La mère donne un chapelet qui sera mis dans les doigts du défunt.

B.4 – Le mort sera recouvert d'un beau drap brodé.

Avant l'arrivée du corps, l'un des fils ou une des filles a disposé sur une table de nuit recouverte d'un vieux linge basque (blanc avec deux simples rayures bleues); le cierge qui a été béni à la chandeleur et qui a été conservé à cet effet, dans un bougeoir en cuivre, simple; une assiette d'eau bénite avec un rameau de buis.

Une chaise recouverte d'un linge du même type est prête à recevoir la croix.

B.1 – Dès la mise en place achevée, je vais à l'église pour accompagner le porte-croix qui est le voisin le plus proche de la maison du mort dans la direction de l'église, et qui est invalide. J'y avais un autre voisin, mari -B5- de la benoîte. Celle-ci sonne le glas.

B.4 – On porte la croix de l'église à la maison du mort. Voyant passer la croix, les autres voisins, alertés par le glas, se dirigent vers la maison, en nous suivant. Nous mettons la croix dans la chambre, sur la chaise prévue. Nous faisons une courte prière et nous nous dispersons.

A.8 – Nous nous concertons avec la famille qui désigne les voisins immédiats, mais aussi des parents ou des voisins de coeur et de tradition.

Avec le curé nous fixons l'heure de la veillée de prières du lendemain. Revenu chez moi, j'annonce la nouvelle de la mort aux voisins qui ne sont pas encore avertis.

B.1 – C'est le lendemain. Il est 10 heures; curé, famille et premier voisin, nous fixons le jour et l'heure des obsèques: ce sera le lendemain à 10 heures 30.

A.8 – Après avoir pris contact avec les frères du défunt, je prévient le charpentier et le maçon, tous deux du village. Je prends contact avec les six porteurs du cercueil; ce sont des "premiers voisins" mais il faut tenir compte de leur aptitude et de leur disponibilité.

B.13 – Je participe à la veillée funèbre avec tout le village, c'est-à-dire hommes et femmes: une personne par maison mais souvent deux et même plus parfois.

B.10 – Après la veillée, j'aide le menuisier pour effectuer la mise en bière; celle-ci s'effectue en l'absence des membres de la famille.

B.12 – Nous disposons la bière dans l'*ezkaratza*. On y pose dessus une gerbe de fleurs. A côté, il y a la chaise recouverte du linge et qui porte la croix de l'église; il y a une table, recouverte d'un même linge, avec un cierge, de l'eau bénite et un rameau de buis. Renseignement pris auprès du charpentier: il n'y a pas lieu de mettre un écran de draps dans la mesure où le décor normal de la pièce est compatible avec les honneurs à rendre au corps du défunt. Il faut dire que cet *ezkaratza* n'est plus à usage agricole mais aménagé et restauré à usage d'habitation. Par contre, on fait encore l'enclos de draps dans les maisons où l'*ezkaratza* contient des instruments aratoires, matériel agricole... et donne directement sur l'étable. Ces maisons non modernisées se font rares en Amikuze; l'*ezkaratza* change de fonction.

B.5 – Tant que le corps est resté à la maison, la benoîte a sonné le glas avant l'Angelus, alors que ce dernier n'est plus sonné, en temps normal, au village. De nos jours cette sonnerie est la même pour tous (homme, femme, enfant...).

C.4 – C'est le jour des obsèques. Avant la levée du corps les voisins commencent à arriver; la proche parenté est avec la famille, dans la maison. Les voisins attendent dans la cour de la ferme et ce, après avoir salué la famille et s'être recueilli devant le cercueil.

Le curé, accompagné d'un autre prêtre, arrive à 10 heures 20. Ils font une courte prière. Puis, c'est la levée du corps. Le glas sonne jusqu'à l'arrivée à l'église.

On se met en route: en tête la croix portée par un voisin (ici le premier voisin, le plus proche de l'église, est invalide); les prêtres, sans enfant de chœur; le cercueil porté à bras par les six voisins; les gerbes et les fleurs distribuées par un voisin; la famille; les autres participants (il n'y a plus de chantre).

C.9 – A l'église on pose, sur le cercueil, le drap mortuaire.

C.12 – Après l'absoute, avec la famille, nous allons au cimetière. On reprend le cercueil, après lui avoir fait faire demi-tour, on le porte les pieds devant. Le drap mortuaire est porté par quatre hommes, ceci parce que le mort est un homme, sinon des femmes le portent.

C.13 – La mise dans le caveau se fait par le maçon et ses aides, de "façon technique". Le dernier chant sera un "*Agur Maria*".

E.2 – Au fond de l'église, une voisine a disposé une table pour recueillir l'argent des messes; elle enregistre, au fur et à mesure, les noms des donateurs. Cette liste ne sera pas lue mais affichée, au fond de l'église.

C.16 – Suit, la collation. Elle se fait à l'auberge du village, compte tenu du nombre de participants. Il y avait 70 participants: 30 membres de la famille, 26 de la parenté et 14 voisins (les six porteurs et leurs épouses -ce qui est nouveau-, le charpentier, le porte-croix et la benoîte).

Le menu est simple: potage, rôti avec tomate, fromage, vin rouge ordinaire, en litre et café.

Le café bu, le chef de famille a fait un signe; chacun se lève. Le charpentier récite les prières: un "Gure aita" à l'intention du défunt, suivi de deux "Agur Maria", à l'intention de tous les morts de la maison, puis un "Agur Maria", à l'intention du premier des convives présents qui sera touché par la mort.

Quelques femmes de ma génération font le signe de croix sur la table; les autres le font "normalement".

Le témoin fait part de quelques impressions que je rapporte.

Il dit avoir senti un "raidissement" à trois occasions qui devaient correspondre à des coutumes indiscutables: la mère a demandé avec insistance que le corps de son fils soit ramené le soir même de sa mort. En dépit de l'heure tardive, le nécessaire a été fait; le défunt étant conseiller municipal, en accord avec le maire, le témoin avait proposé que le corps fut porté par les conseillers municipaux. Il n'en a pas été question: les voisins sont les voisins; le témoin avait suggéré de porter le cercueil sur l'épaule. Les voisins n'ont pas retenu cette proposition: la coutume est de porter à bout de bras.

Les ezko ne sont plus utilisés, au village, depuis plus de 20 ans.

Le témoin rapporte une anecdote dont on pourra trouver un prolongement dans une enquête faite dans un autre village:

A.K... avait été profondément blessé par les paroles d'un voisin, lors d'une querelle banale. Il lui avait dit, à son voisin: "Tu ne perds rien pour attendre". Quand le jour fut venu, pour A.K..., charpentier de son état, de fermer le cercueil de son voisin, il échangea "en douce" le béret tout neuf du défunt, contre son propre béret bien usé. A ces époques, le défunt était mis dans son costume du dimanche, avec béret et chaussures.

Monsieur L.B., notre témoin, qui a écrit ce témoignage compte-tenu du canevas que lui fournissait notre questionnaire, vient de se retirer il y a peu de temps dans le village. Basque lui-même, il rapporte de cette expérience, la constatation suivante:

"Seuls sont concernés les villageois habitant les maisons, les exploitations agricoles, anciennes, ou bien les artisans sortis de ces maisons. Les "étrangers" ne sont pas et ne se mettent pas "dans le coup". Mobilisé par la mort de son voisin, il ajoute que, pour lui, l'essentiel n'était pas de faire mais la manière de faire. Il s'agit de laisser à la famille, sa liberté d'action pour se rassembler (une trentaine de personnes) et s'organiser (logement, repas) et donc de prendre en compte tout le reste. Il est capital d'entrer dans l'ambiance familiale mais avec tact et sans familiarité. Il faut être proche, attentif, simple, lucide, pratique. L'union, autour de l'*etcheko andere*, de cette famille basque d'origine terrienne mais dispersée et de mentalités diverses, apparaissait, en cette circonstance, remarquable, et les trois générations mystérieusement solidaires".

Après s'être entretenu avec un charpentier, représentant une cinquième génération d'artisan du bois, et avoir évoqué les coutumes funéraires, le témoin dit:

"J'ai aimé l'entendre évoquer le caractère simple, pratique, efficace, de gestes auxquels nous cherchons un sens spirituel ou rituel. Je percevais combien il est difficile de discerner, dans notre campagne basque: habitude professionnelle, coutumes sociales, rite à sens religieux".

Amendeux, 1988

ARBÉRATS-SILLÈGUES/ARBERATZE-ZILHEKOA.

ENQUÊTE N° 1

A.1 – Parmi les signes annonciateurs de la mort, il y a la chouette qui vient la nuit, près d'une maison: il y aura un décès dans cette maison, dit-on.

Quand quelqu'un se fâchait avec un prêtre, ou qui avait eu une discussion un peu vive, une altercation "c'était rare qu'il n'y ait pas un "pépin" dans la famille. C'était sûr que cela arrivait, on l'entendait dire et on a pu le prouver. "Il fallait, dans ce cas, que cette altercation soit le fait du maître ou de la maîtresse de maison, pas d'un domestique par exemple; là ça ne comptait pas.

A.2 – Lorsqu'il y avait un grand malade par exemple, les voisins venaient faire des visites; ils s'entendaient entre eux. "Mon père faisait surtout les visites dans le cas d'un homme, ma mère dans le cas d'une voisine. Pour un enfant, les voisins étaient encore plus solidaires". Le témoin cite un cas, où pour un enfant, le voisin venu faire la visite, est resté la nuit.

A.4 – Pour l'Extrême-Onction il n'y avait de pratique particulière si ce n'est ce qui est prescrit par l'église. On ne sonnait pas la cloche lors de l'agonie.

A.3 – On observait l'agonisant. Le grand malade tire sur ses draps (*mihisiak bere ganat tiratzen tik*). On surveillait son regard, surtout: *begi xorrotxak*, dit-on (on ne dit pas cette expression en cas de fatigue). Son visage est crispé (*begi-tartea itsa*); tout cela annonce un fin prochaine, et on se dit, entre voisins, *eztuk urrunean*, ce sont les derniers instants (*undar mementoak*).

A.2 – Quand il y a un grand malade on ne laisse jamais la famille seule. Les voisins sont au courant et font une sorte de roulement pour assurer une présence. Le curé vient souvent et reste parfois assez longtemps, surtout s'il sent que ce sont les derniers moments.

On écarte les enfants "il ne fallait pas qu'ils voient les gens mourir, mais je me rappelle que l'année de ma communion j'avais perdu mon premier voisin. Ma grand-mère allait faire la visite et la tante du voisin lui avait dit de ne pas m'amener: "n'amenez pas la petite avec vous". Moi je disais que je voulais voir Laurent. J'ai voulu y aller et on m'a laissé y aller car c'était ma volonté. Je voulais le voir, le toucher. Quand on connaît ce quelqu'un, il n'y a rien de gênant". Le témoin souligne que certains sont plus courageux que d'autres, ou osent plus facilement voir les mourants ou les morts.

– Parlait-on de la mort, autrefois, aux enfants? pas spécialement, mais les enfants écoutent tout ce qui se dit dans la maison, même en ayant l'air de faire autre chose, "ce qui fait qu'ils savaient toujours quelque chose".

– Dès 5-6 ans les enfants faisaient parti du cortège funéraire; ils étaient avec la mère ou la grand-mère, une soeur, ou alors avec un frère.

A-4 – Pour l'Extrême-Onction il y avait quelqu'un de la maison, si les voisins étaient là, ils assistaient à la cérémonie.

A-3 – Il y a des malades qui sentent la fin prochaine. Le témoin rapporte cette anecdote: une mourante sentant la mort venir, dit à son entourage d'aller lui chercher des roses blanches pour qu'elle les porte au Bon-Dieu. "C'est donc qu'elle se rendait compte et elle transmettait cela à son entourage".

A-7 – Lorsque la mort survient, c'est, en principe une voisine (la première si elle est là) qui ferme les yeux; en fait on improvise quelque peu. Dès les yeux fermés on maintient la mâchoire fermée avec un mouchoir ou en glissant, dessous, une boîte d'allumettes.

On ne faisait pas d'annonce aux animaux et on ne faisait aucune ouverture dans la maison (tuile, fenêtre, etc).

– Le mort a comme le visage transformé, comme s'il dormait; souvent on voyait cela et on dit: *begirtaria pausatua*.

A-9 – *Gorpuztu da* ou *hil da* ou: il est mort.

Subitoki hil da: il est mort subitement.

Bere büriaz beste: se suicider ("ça voulait dire qu'il c'était détruit").

Hala gertatua, jin beharra, tenoria da: idée de destin.

Hila et *herioa*: la mort, ces deux mots sont synonymes; on dit plus facilement "*hiltziak ereman du*" que "*herioak ereman du*". Pour les témoins, *herioa* est un mot plutôt de Lapurdi, ou bien que l'on voit dans les livres de messe.

Gure Jainkoak bizia laburtu dakok: lecture chrétienne de la mort.

– A l'agonie, on met les volets de la chambre à demi-fermés (*erdi-etsi edo ondoatik*), souvent on les laisse ainsi car l'agonisant est dans la pénombre.

Le mort se dit: *hila*, *zendua* n'est pas utilisé ici. Le cadavre est *gorputza* ou *hila*.

B.4 – La mort venue on voit les miroirs, ce sont les voisines qui faisaient ce travail, jusqu'à la dernière guerre, les quatre premières voisines s'occupaient de tout, en fait, sous la "direction", ou mieux, la responsabilité de la première voisine. On n'arrêtait pas les pendules.

Souvent on fermait la fenêtre de la chambre, ni air ni lumière.

Comme les miroirs, les meubles étaient entièrement recouverts de linges blancs donnés par la maîtresse de maison à cet effet. On sortait la table de nuit de la pièce et, sur une chaise, on met ce linge spécial, allongé, à franges, avec deux bandes bleues à chaque extrémité. Là, le premier voisin posera la croix. On y met aussi une assiette d'eau bénite avec un rameau pour bénir le mort, lors des visites. On ne tendait pas de drap le long des murs, ni ici, ni dans les villages voisins.

La chambre est dans le noir complet. "Dans certains endroits on mettait une veilleuse, *lanpioa*, mais pas chez nous".

B.1 – Le premier voisin est averti. Il a plusieurs choses à faire:

– Immédiatement, il doit prévenir le docteur pour qu'il établisse le certificat de décès, puis le prêtre, *Andere serora*,

qui lui donne la croix; avant, il est allé à la mairie déclarer le décès et a vu le charpentier pour qu'il vienne prendre les mesures et faire le cercueil. Il avait décidé, avec le prêtre, du jour et de l'heure des obsèques.

Le premier voisin revient alors de l'église en tenant la croix à deux mains; il passe toujours par le *hil-bide* de la maison; "la croix va prendre le chemin que le corps va prendre le jour de l'enterrement". Le voisin n'a pas son béret sur la tête. Il arrive à la maison et va directement à la chambre, là il fait la prière devant le corps, la croix à la main, accompagné de quelqu'un de la maison. Il pose la croix sur la chaise et s'en retourne.

– Le lendemain il vient à la maison, on lui donne une liste de gens à prévenir. Il répartit les messages à porter entre les quatre autres premiers voisins (que l'on appelle, pour la circonstance: *hil-abertitzaliak*), envoyait les télégrammes etc. Tous ces voisins revenaient à la maison rendre compte de leur mission et ils mangeaient avec la famille; souvent ils avaient mangé dans les maisons où ils portaient l'annonce (*hil mezutzea*).

– Dans le village, chaque maison a ses *lehen auzoak*: les premiers voisins. Ils sont au nombre de quatre par maison, en principe. On les définit ainsi. Il y a le chemin et la maison; à droite les deux maisons et les deux de gauche constituent *lehen auzoak*. *Lehen auzoa*, celui qui va chercher la croix, c'est la maison qui a le plus de terres mitoyennes avec nous, c'est avec ce voisin que l'on se voyait le plus souvent, que l'on a le plus l'occasion de se voir. "Chez nous, c'est la première maison à droite, en allant vers l'église. Il y a aussi un second voisin qui est la maison qui suit, toujours en allant vers l'église".

Ces deux voisins s'occupaient de tout lors des obsèques; les autres aussi étaient là mais ils avaient un rôle moins important.

B.4 – Ces voisines s'occupaient de la décoration des chambres mortuaires. Ce sont elles qui mettaient ces nappes sur tous les meubles et les draps sur les meubles, en les enveloppant complètement. Ce linge blanc qui cache les meubles avait un nom particulier que les témoins ont oublié.

Elles enlevaient les cadres ou les cachaient, comme les miroirs. Pourquoi faisait-on cela? C'était par habitude: "Il fallait cacher tout cela. Si on va par là, dans les églises, pour la Semaine Sainte, on cache aussi tout ce qui est apparent".

B.2 – Les voisines font la cuisine et le ménage nécessaire. Elles préparent tout. Les familles ne doivent pas sortir. "Pour les vêtements de deuil, je me rappelle les voisines. Elles venaient voir les choses qu'il fallait acheter ou se prêter, les chaussures, les bas... noirs". Les quatre premières voisines se répartissent ce travail.

B.6 – La famille vit normalement dans la maison, pas de nourriture spéciale etc.. C'est calme, c'est triste, "on n'a pas envie de chanter"!

B.2 – La famille s'occupait des bêtes et autres menus travaux. Il n'y avait pas "interdiction de travailler". Les voisins venaient simplement aider, plus que d'habitude. On n'entreprenait pas de grands travaux; on faisait le nécessaire de tous les jours; s'occuper des bêtes surtout. Ces dernières sortaient normalement: on ne leur enlevait pas les cloches, on n'y mettait pas de la paille, etc.

B.8 – Toilette funéraire (*Hilen garbitzia edo hilen bestitzia*): Ce sont les femmes qui lavent le mort, quelque soit son sexe. Pour cette tâche il y a toujours deux voisines, la première, à coup sûr. Elles se le disaient entre elles.

La maîtresse de maison donnait le nécessaire.

Les femmes rasaient-elles les hommes? Il semble que ce soit un homme qui ait fait ce travail. "Mon père était adroit pour cela et on le demandait parfois; si on venait le chercher, il y allait".

– On n'attachait ni les mains ni les pieds, les mains étaient croisées avec un chapelet que l'on noue.

Homme: jusqu'à la dernière guerre, on lui mettait son costume de mariage (*kostuma beltza*) ou le meilleur (*kostuma hobena*); l'un ou l'autre (ça dépendait souvent de son embonpoint, en vieillissant les basques prennent du ventre). Autrefois on leur mettait la chemise blanche avec le bouton en or pour fermer le col. Ils ont les chaussures et le béret; ce dernier, on le met à côté d'eux dans le cercueil (ce n'est pas facile de le faire tenir sur la tête). Rien d'autre; pas d'*ezkoa* ou d'objet.

Femme: on leur mettait ce qu'elles demandaient de leur vivant; ce pouvait être aussi le cas pour les hommes mais c'était plus fréquent pour les femmes (plus coquettes). D'autres disaient à la maîtresse de maison: "tu me mettras ce que tu voudras". Il n'y avait pas de "règle". Elle avait des chaussures. On habillait le mort parce qu'on avait une idée qu'à "la résurrection il était prêt de cette façon, "présentable" en quelque sorte".

– En principe on enlève les bijoux et les alliances et on mettait de mantille aux femmes que si elles le souhaitaient.

– "Chez nous, on ne mettait pas le mort dans un drap pour le mettre dans le cercueil; il y a des endroits où ça se faisait. Tout le monde n'est pas parti enveloppé dans son drap". Ce drap s'appelle-t-il *hil mihisia*? "Peut-être, puisque le mort se l'emportait".

B.4 – Sur le lit on met le drap le plus joli, le plus brodé ("*Hil mihisia*"? Il n'y a pas de couverture. Ce drap est décoré de rameaux, de laurier (*erramia*); "je n'ai jamais vu de fleur, même pour des enfants". Par dessus, on met les mains croisées du mort, à hauteur du thorax.

B.10 – Conservait-on des planches dans les maisons pour faire le cercueil (*hütxa*)?, les témoins n'ont pas vu.

– Lors de la mise en bière, on mettait sous la tête du mort, un petit coussin fait de tissu blanc et garni de laine, surtout pas de plumes. Interrogé à ce sujet, les témoins disent ne pas avoir connu la coutume qui consiste à défaire édredons et oreillers après la mort, pour y voir les plumes et les interpréter.

– Le menuisier-charpentier vient mettre le mort en bière, aidé de voisins; c'est la veille de l'enterrement. La famille assiste à cet acte mais éloigne les enfants.

B.11 – Le cercueil est alors descendu dans *ezkaratza*. Le charpentier, aidé de deux voisines, va décorer cette pièce et confectionner un enclos de drap dont les témoins ne se souviennent plus du nom.

B.12 – Près de la porte d'entrée, il dessine un enclos fait de deux ou trois draps latéraux, fournis par la maison, de chaque côté, suspendus par des cordes aux poutres du pla-

fond. L'enclos est fermé, au fond, par un drap spécial, conservé pour cet usage. Les draps sont décorés par des feuilles de rameaux, épinglées en croix, deux par deux. Il n'y a pas de drap formant "toit". Pas de ruban noir ou de croix, etc.

A droite, devant, on met une chaise avec la croix paroissiale sur le linge spécial qu'il y avait aussi dans la chambre, une assiette d'eau bénite et le rameau.

Le cercueil est posé au milieu sur des chaises. De chaque côté on met 8 à 10 cierges que les voisins achetaient (la famille les rembourse plus tard); par la suite ils restent à l'église. Ils sont achetés à Saint Palais.

Le menuisier ou le premier voisin se procurent également une croix de marbre qui est posée sur le cercueil et qui sera fixée, le jour de la mise en fosse, sur le monument funéraire.

– Toujours à Saint Palais, on achetait une ou des couronnes de perles; on n'en faisait pas au village, même au début du siècle. On se fournissait à Saint Palais.

On mettait l'*ezko* par terre, devant le cercueil, à gauche devant la chaise qui avait la croix. *Ezkoa* était allumé une demi-heure avant le départ du cortège et était surveillée par un voisin. Les cierges, par contre étaient allumés juste avant le départ de la maison.

Le charpentier ne faisait pas de jonchée de verdure.

A l'entrée de cette construction, c'est-à-dire à la porte de la maison, il y a toujours quelqu'un en permanence, c'est un voisin, un homme en principe, mais en fait il n'y avait pas de règle absolue; les voisins s'entendaient entre eux pour faire une permanence. Lorsque la famille arrivait pour visiter le mort, il recevait, faisait l'accueil. Comme c'était le jour des obsèques, il fallait que la famille se prépare aidée par des voisins.

Dans cet enclos, "chez nous on ne mettait pas de lumière en permanence". Le cierge de la chandeleur n'était pas utilisé pour le mort, seulement contre l'orage. On n'allumait les cierges et *ezkoa* qu'au dernier moment.

Maintenant on ne fait plus cet enclos de drap; tout cela a disparu vers les années 1950 "il y a eu un tel changement après la guerre dans l'économie, etc. que ça a dû jouer sur ces coutumes".

En principe le nombre de cierges mis dans l'enclos est de huit pour un adulte, et de six pour des enfants.

B.13 – Les premiers voisins veillaient les morts; ils veillaient à deux. Ils n'avaient guère que le lanpion pour s'éclairer; on ne faisait pas brûler de cierge à cette occasion.

C – On a toujours eu enterré le troisième jour, "ça n'a pas changé. Il faut un jour pour se retourner, le lendemain pour prévenir tout le monde et le surlendemain pour les obsèques. Il faut bien ce temps".

Le curé allait, à pied, chercher les morts dans toutes les maisons. Il passait toujours par le *hil bidia* de la maison, en venant. Dans ce pays il n'y a pas de maison isolée d'accès difficile.

Le curé arrive pour la levée du corps, avec deux enfants de chœur et le chantre. La famille, c'est-à-dire les proches du défunt, gens de la maison et frères et soeurs se sont regroupés dans *ezkaratza*, derrière l'enclos de drap. Dehors attendent les voisins, devant la maison, ainsi que la famille

au second degré, qui n'habite pas la maison (ceux là sont entrés dire bonjour et sont ressortis attendre dehors), ce sont des cousins.

Après les prières d'usage, le cortège (*enterramendia*) se forme et sort de la maison. C'est le charpentier qui le forme, au fur et à mesure que les gens sortent. Il donne les cierges, fleurs et couronnes, place les gens.

C.4 – Le cortège

En tête le premier voisin qui porte la croix paroissiale, il est seul; derrière lui vient le curé encadré des deux enfants de chœur; derrière lui se trouve le chantre; il chante en relais avec le curé mais si le chemin était trop long on récitait le chapelet; suivent les quatre premiers voisins qui portent le cercueil; ils sont encadrés, de chaque côté de trois à quatre ou six enfants (ça dépend des familles, dans la pratique); il y a, en tout au moins une dizaine d'enfants, ils portent les cierges qui étaient de part et d'autre du cercueil. Ces cierges sont allumés en principe, car s'il y avait du vent ou de la pluie et que les cierges s'éteignaient on leur disait de laisser comme ça; à l'église *Andere serora* ou la première voisine allait les rallumer. En principe le sexe des enfants correspond à celui du mort. Ces enfants avaient fait la communion dans l'année, si possible, où alors on prenait ceux qui venaient de la faire à une date la plus proche possible de celle des obsèques. Si le [C19] mort était un adulte on l'habillait avec une couleur plutôt sombre mais pas [C.19] noire (marron, bleu sombre, gris...). Pour un enfant, par contre, ces enfants étaient habillés de blanc, les filles avec des couronnes blanches sur la tête. Cette tenue est celle pour une morte âgée de moins de 20 ans.

C.20 – Les parents demandaient l'autorisation de s'absenter de l'école. Un mort enfant est porté par des enfants de son sexe.

Derrière le cercueil et sur deux rangs, se déploie le reste du cortège: les premiers voisins sont d'office *hilketari* (on dit aussi *hiltzalea*, (qui tirent) "mais c'est moins basque"), personne ne les a désigné. Derrière eux, le deuil marche en premier; si le mort est un homme ce sont les hommes qui viennent en premier sinon les femmes. La famille est classée par ordre.

Par exemple, arrive en tête, derrière le cercueil, à gauche, la mère ou la veuve, ou la fille ou la belle fille ou l'*etxeko andere*, si c'est son mari qui est mort. Au milieu de ce groupe de femmes, "dans l'axe du cercueil", marche la première voisine, elle porte un grand panier dans lequel se trouvent son *ezko* et celui de la maison et, éventuellement, ceux d'autres membres de la famille. Elle a aussi les *ezko* des *lehen auzo* dans ce panier. Ils sont allumés. Dans ce groupe il n'y a que les femmes de la maison et leur première voisine; les autres premières voisines sont à la maison, avec le charpentier, pour préparer le repas et disposer l'*ezkaratza*.

Derrière ce groupe de femmes, dans ce cas, suivent les hommes, disposés aussi selon un ordre.

Ferment le cortège, les parents éloignés, les amis et les gens du village qui se sont joints, souvent en cours de chemin, au cortège. Dans ce dernier groupe, on ne sépare pas les hommes des femmes; "on est un peu n'importe comment".

Les témoins n'ont pas connu l'usage de porter un drap funéraire dans le cortège. Ils n'ont pas entendu parler de la confrérie du Tiers-ordre de Saint François, au village, ni du drap associé.

Sur le cercueil, mais à l'église, on mettait un drap noir brodé avec des pompons dans les angles. Tout le monde avait droit à ce drap.

Il y avait des fleurs dans le cortège, et ce depuis le début du siècle. Les fleurs étaient portées par les enfants porteurs de cierges, ou par des voisins. Il y eut très tôt aussi, des couronnes de perles, c'était un voisin qui était chargé de la (ou les) porter. C'est le charpentier qui distribue ces fleurs et couronnes, les porteurs de couronne étaient peu nombreux autrefois, ils se plaçaient derrière le cercueil.

Autrefois le mort était porté à dos d'homme, attaché sur un brancard (*brankarra*). Le corbillard est arrivé vers les années 1930. Alors on y a posé le cercueil dessus, dès la sortie de la maison, et on le tirait tout le long du chemin; quatre voisins (*lehen auzo*) se chargeaient de ce travail. Les gens disaient que c'était un soulagement, avec *korbiara*; c'était moins pénible.

C.1 – Le cortège empruntait toujours *hil bidia* de la maison. On ne passait jamais à travers champs. Voici ce que le témoin rapporte, à propos d'une anecdote à Beyrie. C'était en hiver, un cortège funèbre devait aller à l'église et traverser un cours d'eau; mais celui-ci avait grossi et faisait un obstacle infranchissable. Il fallait alors emprunter un petit pont, qui était plus haut. On alla demander la permission au propriétaire de traverser son champ, pour s'y rendre. Celui-ci donna l'autorisation, sortit les bêtes et ouvrit le portail. Ce genre d'événement était en fait exceptionnel et ne se produisait pas au village où les maisons sont regroupées et les chemins faciles d'accès.

C.3 – Les témoins n'ont pas connu la coutume qui consiste à jeter les cendres du foyer au dehors au départ du cortège funèbre de la maison. Mais, madame Belleret a entendu son père lui conter cette anecdote dont il avait été témoin, du côté de Bidache, semble-t-il.

C.6 – Les vêtements de deuil

Au village, de même à Labets, Ilharre... les hommes ne portaient jamais de *kapa*; de même les femmes ne portaient jamais de *mantaleta*; le village la plus proche où ce vêtement était porté, est Masparraute (où on portait "*mantaleta*"). La famille proche et les premières voisines (*lehen auzo*) qui assistaient à l'enterrement, portaient *kaputxina*; les autres participants ne portaient que des mantilles, et les hommes des costumes sombres. *Andere serora* n'est jamais dans le cortège.

• Vêtements des gens en deuil (*dolua*):

La première voisine et les femmes du deuil portent *kaputxina*, en cachant leur visage. (Voir l'enquête annexe sur *Andere serora* où est également exposé l'emplacement des participants lors de la cérémonie).

Dessous, elles ont des vêtements noirs ainsi que bas, chaussures, gants et sac noirs. Les femmes de la maison ont le chapelet dans les mains. S'il pleuvait elles avaient le classique parapluie noir. Tous ces accessoires étaient fournis par les voisines, si les familles étaient démunies.

Les hommes avaient le costume de mariage, qui était noir, ou un costume qui était également sombre-noir, le plus beau qu'ils possédaient. Ils avaient la chemise blanche et, dès le début du siècle, une cravate noire que les femmes leur nouait avant de partir. Ils n'avaient pas de gants; ils avaient le chapelet dans les mains et certains (plus que les femmes) avaient des livres de messe, pour chanter. Mais ceux du deuil n'avaient pas le livre. Ils avaient le béret à la main, ils ne le mettaient sur la tête qu'à la sortie du cimetière, quand la cérémonie était achevée. Le deuil avait un crêpe noir autour du bras (*dolia*).

- Les autres participants:

Les femmes n'avaient pas *kaputxina* sauf les femmes d'un certain âge ou celles qui avaient eu un deuil récent dans la famille. Les autres étaient simplement endimanchées ou alors elles avaient une mantille (*mantalina*), quand elles avaient moins de 40-50 ans. Même au tout début du siècle, ici, *kaputxina* n'était pas obligatoire; on pouvait avoir une simple mantille.

Les femmes qui avaient eu un deuil récent, dans les six mois précédents les obsèques, portaient également leur *ezko* et le faisait brûler pendant la messe d'enterrement.

Les hommes étaient simplement endimanchés.

Pour les enfants il n'y avait aucun changement; tout ce que nous venons de voir était respecté. L'assistance aux obsèques était même plus nombreuse; l'école était fermée et tous les enfants étaient dans le cortège avec l'instituteur ou l'institutrice. Ils se plaçaient juste derrière la famille en deuil. Arrivés à l'église ces enfants se séparaient en deux groupes, les petits garçons se plaçaient à droite, face à l'autel de Saint Joseph et les filles à droite face à l'autel de la Sainte Vierge.

C.9 – Arrivé à l'église, le premier voisin pose la croix sur une chaise spéciale, à côté du cercueil, où elle est mise debout. Il la reprend là pour amener le mort au cimetière.

La cérémonie achevée, et ceci avant la guerre de 1914-1918, la première voisine, avec l'*ezko* de la maison et les premiers voisins [C.12] suivent le prêtre pour procéder à l'ensevelissement. Une fois le corps recouvert (*lurrez kuku-tzen dute*) un voisin venait chercher la famille. Elle se rendait sur la tombe pour prier. Après cette époque, on n'a plus pris cette habitude et tout le monde est sorti assister à l'ensevelissement. La première voisine ramenait l'*ezko* de la maison chez elle et ne le rendait à la maison que pour la messe de neuvaïne.

C.9 – Arrivé à l'église, qui allumait les cierges disposés de chaque côté du cercueil?, ou l'*ezko*, s'ils étaient éteints? "*Andere serora*, ou la première voisine, il y avait une complicité entre elles. Une n'avait pas d'allumettes, l'autre en avait. Ma grand-mère, on lui portait de petites boîtes d'allumettes qu'on lui posait sur le bénitier, à côté de l'endroit où elle s'asseyait. Comme ça vous les aurez à proximité lui disait-on". *Andere serora* allumait d'abord un cierge puis celui d'une femme "qui allumait celui de sa voisine, ou comme ça, et ainsi de suite". Les femmes faisaient ainsi pour allumer cierges et *ezko*.

C.16 – La messe finie on rentrait à la maison pour prendre part à *kolazionia* (le repas funéraire). Prennent part à ce

repas: les voisins, les femmes y sont déjà, en train de le préparer; la proche famille, les cousins et les cousines; le chantre; parfois le curé venait, mais ce n'était pas obligatoire; *Andere serora* ne venait guère, sauf si elle était invitée ou s'il agissait d'un de ses voisins; des amis et gens de la commune, invités par la famille.

La famille mangeait avec tout le monde. En principe les hommes mangeaient d'un côté et les femmes de l'autre. L'*ezkaratza* n'était pas décoré spécialement. Les enfants de la maison pouvaient manger aussi ainsi que le filleul ou la filleule du défunt.

C.15 – Pour s'en revenir à la maison on laissait partir la famille devant. Les autres suivaient un peu n'importe comment.

C.17 – A l'arrivée du cortège à la maison, les femmes qui restaient pour préparer le repas, avaient préparé un petit tas de paille. La première voisine, qui revient avec la famille, aidée par une voisine de la maison y met le feu. Toute la famille se met en rond autour de ce feu et prie.

C.16 – Le repas se compose de: bonne soupe de légume (garbure béarnaise), rôti de porc avec des haricots (*urda-ki errakia eta ilharrak*), ou bien une poule au pot avec de la sauce tomate, du fromage et du café; ni fruit ni gâteau. Du vin et de l'eau. "C'était quelque chose de très bref". Ce repas était fait par les "voisins qui portaient le nécessaire, pour qu'il y ait ce qu'il fallait. S'il n'y avait pas de légume dans le jardin, on se débrouillait pour en fournir. J'ai vu porter des affaires chez moi et maman faisait pareil pour les autres".

On ne réclamait pas de dédommagement; on rendait la pareille à la prochaine occasion, "ça se faisait gracieusement et, en contre partie, ça se faisait pour un autre voisin".

Le signal de la fin du repas était donné par le chantre.

Pendant le repas le charpentier faisait le service du vin "et il s'occupait". Il mangeait à la cuisine avec les femmes, C'était le seul homme parmi toutes ces femmes. Peut-être servait-il aussi le pain?

Le repas est fini quand le chantre se levait. Il conduisait la prière, ou laissait faire le curé s'il était là, "de toutes façons ils étaient toujours à proximité". Il récitait un Notre Père, un Je vous salue Marie, un Gloria et un De Profundis, le tout en latin. A la fin de cette prière il y avait une pratique qui se faisait déjà à l'entrée du siècle. Tout le monde "à la fin de cette prière faisait une croix un peu au-dessus de la table, avec la main, au dessus de son assiette et le chantre enchaînait en demandant quels étaient ceux qui voulaient offrir des messes pour le mort. "Alors, ceux qui [C.10] voulaient offrir la messe pour l'âme du défunt allaient le voir. Il prenait un papier et enregistrait les noms. Ceux qui ne participaient pas au repas lui passaient l'argent par l'intermédiaire d'un voisin ou du charpentier qui donnaient la liste au chantre qui regroupait le tout. Les premières voisines ne géraient pas cet argent; c'était une affaire d'homme ici; mais ce pouvait être aussi bien *etxejojaun* qu'*etxeko andere* qui faisait l'offrande. Les témoins ignorent le sens de cette bénédiction faite au dessus de la table, sans la toucher, "on faisait toujours ainsi".

D.1, D.2 – Le cimetière se dit *hil herria*.

D.3 – *Hil harriak* désigne les tombes, les monuments des tombes, en fait, car la tombe elle-même se dit *hil hobia*. Le mot *tumba* n'est pas employé ni *hobia*.

D.8 – Il n'y avait pas de bohémiens au cimetière. "mais beaucoup de pauvres autrefois".

D.8 – On pouvait mettre un monument de pierre sur la tombe d'un enfant.

D.6 – On peignait les monuments funéraires dès qu'ils étaient posés et ce, dès l'entrée du siècle. Ils étaient peints en blanc ou en gris clair et les indications étaient peintes en noir.

D.10 – Il y avait deux marbriers qui fournissaient le village: Dubordieu à Saint Palais et Sourrouste à Osserain; ce dernier était béarnais et marié à une fille originaire du village, c'est pour cela que certains allaient chez lui.

D.14, C.22 – Il semble qu'un locataire pouvait être enterré dans la sépulture de la maison qu'il occupait; il ne semble pas y avoir eu de règle.

D.12 – Le cimetière de la maison est lié à la maison. C'est lui qui possède la maison qui y est enterré. Même en cas de vente de cette dernière; c'est la tradition.

D.7 – On n'a pas connu la coutume de donner de l'argent aux enfants, à Toussaint, pour aller prier sur les tombes. Mais c'était vers cette époque que l'on payait le denier du culte en laissant l'enveloppe au sacristain ou à *Andere serora*. Le prêtre enregistrait le tout.

E.2 – Les messes

La messe de l'enterrement se dit: *enterramendu meza*. *Enterramendia* signifie les obsèques.

Beatzigarrena est la messe de neuvaine qui, en fait, est donnée le dimanche suivant les obsèques. La famille qui habitait dans le secteur venait. Hommes et femmes avaient les vêtements de deuil et se mettaient à leur place habituelle. Il n'y avait pas de catafalque dans la nef de l'église (alors que vers l'holiday on le mettait).

En fait, du lundi au samedi, chaque semaine il y avait une messe, les premiers temps et quelqu'un de la famille y assistait: mère, fille ou frère.

Urthebūria est l'anniversaire; on célèbre alors *ūrtheburuko meza*, un an après le décès. La famille qui y assiste n'a pas de vêtement de deuil.

Pendant les deux premières années, au moins, tous les dimanches il y avait quelqu'un de la famille pour venir, le dimanche, faire brûler *ezkoa*, à la chaise de la maison.

Lorsque les messes offertes lors du décès étaient épuisées, la famille en commandait d'autres (*familiako joan arimentzat*). Ce type de messe était donné par toutes les familles pour la Toussaint, *Omisaindureko meza*. Comme chaque famille donnait une ou deux messes (*familiako hil arimentzat*), le curé ne pouvait pas toutes les donner. Il les étalait le long de l'année et en donnait à de vieux prêtres âgés, et retirés, qui avertissaient les familles lorsqu'ils les célébraient. Le curé tenait ainsi une sorte de "comptabilité".

Le jour des obsèques on offrait en moyenne 75 à 80 messes pour le défunt. C'était une moyenne; si le défunt était très connu, le nombre était bien plus important. Le chantre en dressait la liste que le prêtre lisait en chaire le dimanche suivant et en entier. Puis on l'a affichée sur la por-

te de l'église. Il y a un ordre dans cette liste. Dans l'ordre, il y a les messes offertes par: les voisins; les amis; les cousins; les belles-soeurs; beaux-frères; les frères et filleuls; la maison; par son chef de famille (*familiak emanarazten tu hamar meza hil arimentzat*), en général elle offre 10 messes.

Il n'y avait qu'une seule catégorie de messe. Ces messes étaient données sur semaine ou le dimanche.

E.5 – *Ezkoa*: elle n'était jamais allumée sur la tombe, et ce, quelle que soit la messe ou l'occasion. Elle n'était allumée qu'à l'église (voir enquête sur *Andere serora*).

E.4 – Les pratiques avec le feu/les lumières:

Le jour de l'enterrement, dans le cortège, seule la première voisine portait les *ezko* mais, si dans les six mois précédents, environ, une maison avait eu un mort, alors la femme, quelle que soit sa place dans le cortège ou son lien avec le défunt, portait son *ezko*, dans son panier, pour le faire brûler, à la place qu'elle allait occuper, "comme en solidarité avec les morts et avec celui qui vient de disparaître".

Sur le sens de cette lumière les témoins n'ont pas de souvenir précis. La grand-mère de Madame Belleret, qui fut *Andere serora*, lui avait expliqué le sens; pour autant qu'elle se souvienne la lumière donnait "quelque force à l'âme (mais elle disait *izpiritia*), dans sa route vers Dieu".

En ce qui concerne le feu de paille allumé devant la maison: "au retour de la messe, celle qui avait les *ezko* entrait avec nous dans la maison. Elle venait avec une autre voisine qui était restée à la maison pour préparer le repas. Les deux voisines allumaient ce feu. La famille se mettait autour et pria; les autres participants restaient en arrière, à l'écart; ils discutaient entre eux. Ce feu avait un rapport avec le corps que l'on venait d'enterrer et avec le repos de l'âme".

Les *ezko* n'étaient pas conservés à l'église; on les ramenait chez soi.

E.1 – Le deuil se dit *dolia* (*dolian duk*).

Pour un proche parent il était de deux ans (mari, épouse, enfant, parent).

L'homme portait un brassard et la femme allait à la messe habillée de noir, avec *kaputxina*. Passée cette période, la femme pouvait porter une petite mantille (*mantalina*).

On allait pas aux fêtes, on n'allait pas danser.

Le deuil était aussi strict pour un adulte que pour un enfant.

Au bout du deuil, on passait au demi-deuil (vers les années 1925, cela se faisait encore), *etxeko andere* mettait des bas gris ou un petit foulard, ou un col blanc.

La tenue des hommes était beaucoup moins stricte.

B.1 – Les témoins soulignent le fait que la mort est une affaire pour les femmes surtout, dans le milieu traditionnel. "Les femmes sont beaucoup plus dans le bain. Les hommes avaient aussi leur part; il fallait faire le trou au cimetière, c'est un travail pénible, etc." Mais les femmes étaient très sollicitées "je me rappelle, quand il y avait un décès, mon père disait à ma mère: tiens pendant trois jours on ne te verra pas beaucoup. Elle était très prise; c'était une occupation!"

C.18 – On ne connaît pas de "coin spécial" (à la maison ou au cimetière), où l'on ait enterré les petits enfants morts sans baptême.

Lorsque la maîtresse de maison mourrait, on retirait sa chaise à l'église, au *jarleku*. La chaise appartenait à la famille.

A.9 – Vocabulaire

Hil mihisia est le drap qui recouvre le mort, sur le lit.

Hil ohiala est le linge qui recouvre la chaise où se trouve la croix de l'église, l'assiette et l'eau bénite avec le rameau.

Olialtzia, oliadura: Extrême-Onction.

Agonia: agonie.

Azken hatsa: le dernier soufle (en tant qu'expression).

Bizia: le corps vivant.

Hila: le corps mort.

Mortualla: catafalque.

Beltza: vêtement de deuil en général.

Dolia: le deuil.

E.6 – Il y avait des histoires à propos d'*arima erratia* (âme errante).

Dans une maison, il y avait de la mortalité dans l'étable. On a mis alors la chandelle bénie à la Chandeleur allumée, dans l'étable, sous un panier et ce fut terminé. C'était *arima erratia* qui venait dans la maison pour faire du mal. La bougie les chassait, on disait qu'avec cette lumière c'était le Bon Dieu qui venait chasser *arima erratia*.

A vrai dire, il ne semble pas que les gens aient eu peur des *arima erratia*, car "ils ne faisaient pas de méchanceté".

On les craignait quand même. On les entendait se manifester par des bruits dans les maisons. Parfois on voyait une ombre à forme humaine, au portail de la maison; on s'approchait avec le bâton et elle disparaissait d'un coup.

A vrai dire il y a une certaine confusion entre *lamiñak*, *sorgiñak* et, parfois, *arima erratiak*.

On avait peur des sorciers. Si c'était un homme, on disait *sorgiña* et si c'était une femme on disait *belailia*. Il y avait un certain nombre d'expressions autour d'eux. Quand quelqu'un était astucieux, malin, on disait qu'il est *sorgiñ*; il devinait les choses. On disait aussi du *sorgiñ* qu'il avait été mal baptisé: *gaizki batheatia sorgiña*.

Sorgiña travaillait de nuit; il déplaçait des piles de bois.

Les témoins se demandent si en fait, il n'y avait pas confusion entre des pouvoirs de *sorgiñ* et de *lamiñ*. Voici une histoire attribuée à l'un et à l'autre: A Sussaute l'église est construite dans une cuvette. Les hommes voulaient construire l'église en bordure de l'actuelle route; ils avaient rassemblé les matériaux pour ce faire. Mais, de nuit, les *lamiñ* les ramenaient dans la cuvette. Finalement ils ont eu raison et l'église est au fond de cette dépression; c'est à peine si on voit son clocher dépasser, de la route.

Les enfants racontaient la même histoire au sujet de l'église de Suhast.

Note sur des personnages et êtres mythiques

– *Basa jauna* est le nom d'un capricorne qu'il fallait tuer.

– Il y avait un personnage, à propos duquel on ne se souvient que du nom: Mahuma ou mahumet.

– De même on ne connaît que le nom d'*Andere xuria*.

– Tartaro est le surnom attribué à quelqu'un de farçeur, qui "fait des coups en douce, des malices".

– Vers Arbouet il y a des grottes avec des cours d'eau, c'est *Astokotxo ziloa*. On disait que les *lamiñak* vivaient là, sous terre.

De quoi vivaient-ils? Ils fallait bien qu'ils travaillent, ils vivaient sauvagement, comme les hommes pouvaient vivre à la préhistoire; on voit cela dans les livres où des gens vivent dans des grottes.

– On avait peur de "*sorte gaixtoa*", le mauvais sort, mais on ignore des histoires à ce sujet.

– On craignait beaucoup l'orage. Parfois on faisait brûler l'*ezko* et le cierge de la chandeleur, les jours d'orage. Avant les années 1914 on faisait, dans les champs, une grande croix, à même le sol, avec 5 ou 6 branches de rameau posées côte à côte. *Andere serora* sonnait la cloche les jours d'orage.

– Il ne fallait pas faire tomber un nid d'hirondelle, ça portait malheur; de même il fallait respecter les hérissons. On craignait le corbeau et le hibou.

– Il y avait une pratique qui était un rite de protection. Pour la Saint Jean, on faisait un bouquet avec du blé (*ogia*) et Jondoni Joane Lilia (lys) que l'on mettait en forme de croix. Le matin de la Saint Jean, de très bonne heure, avant le lever du soleil, la maîtresse de maison accrochait cette croix à la porte d'entrée. On en mettait aussi dans les sources et fontaines. Ce sont les femmes et jeunes filles qui faisaient ce travail, la veille au soir. Le soleil se dit *ekhia*, ici.

Témoins: Madame Belleret et son oncle

ARBERATS-SILLEGÈS. ENQUÊTE N° 2

Andere serora est un personnage clef de la vie religieuse basque traditionnelle. Nous étudions ici l'*Andere serora* d'Arberats, grand mère et soeur des témoins.

La dernière *andere serora* fut Maria Larregaray, elle exerça son activité jusqu'en 1965. Elle était veuve et originaire de Domezain; elle s'était retirée au village chez son frère. Elle a succédé à Maiun Berrondo qui était grand-mère et soeur des témoins. M. Berrondo était mariée lorsqu'elle prit ses fonctions, elle était *etxeko andere* (maîtresse de maison, mais "ancienne", vivant chez son enfant héritier). Elle avait pris le relais de Mariana Safores qui était veuve avec trois enfants et qui venait de Domezain.

Ces femmes exercèrent leur activité d'*Andere serora* jusque vers 85 ans, après quoi elles se retirèrent.

Dans la suite de cette enquête il sera question de la parenté des témoins (sauf mention).

Elle s'occupait uniquement de l'église du village (seul édifice religieux existant). Elle était logée gratuitement par la commune, dans une petite maison, contre l'église et le cimetière. Elle faisait le ménage dans l'église (balayer, faire la poussière... cirer le parquet et les meubles du chœur...). Elle préparait les tenues du prêtre et des enfants de chœur pour chaque cérémonie. Elle préparait la table d'autel (linges, accessoires pour la cérémonie et cierges). Elle était chargée du nettoyage et de l'entretien des vêtements et linges liturgiques; pour son linge personnel, le curé avait sa bonne. Elle fleurissait les autels, selon son goût, en demandant des bouquets aux maîtresses de maisons.

Les grands ménages de l'église avaient surtout lieu à Pâques, à Toussaint, ainsi que pour le 15 août.

Dans certains de ces travaux, elle était secondée par sa famille, à la maison, et surtout par ses petits-enfants (le témoin et ses soeurs, dont elle était la grand-mère). Personne d'autre ne l'aidait et elle ne le souhaitait pas.

Hormis le travail d'église, sur lequel nous reviendrons, ses occupations principales étaient les suivantes:

Elle restait chez elle à s'occuper de son jardin et de ses bêtes (poules).

Les jours d'école, elle faisait la cuisine pour une dizaine d'enfants qui restaient manger chez elle; les parents lui donnaient les provisions nécessaires (et même généreusement; elle ne manquait de rien).

Elle venait aider dans les fermes pour des travaux de saison qui revenaient aux femmes: semer le maïs (on le semait à la main, alors), nettoyer les blés en arrachant les mauvaises herbes, etc. Mais elle n'allait jamais, en principe, dans les maisons.

Elle accouchait les femmes. Ce don (*jitea*) de sage-femme (*emaintxa*) elle le partageait avec une autre femme du village. Ce n'était pas une activité "d'*Andere serora*".

Les deux femmes se répartissaient les quartiers, de façon non formelle. L'*Andere serora* accouchait plutôt les maisons d'Arberats, l'autre femme, celles de Sillègues. Assistaient à l'accouchement: le mari, éventuellement, mais surtout la mère de la femme ou de celle de son mari, et, parfois, la première voisine; personne d'autre. Dès que l'enfant venait au monde, elle demandait de l'eau bénite (il y en a dans toutes les maisons) et elle baptisait l'enfant immédiatement. Huit à dix jours plus tard l'enfant était officiellement baptisé à l'église.

Le premier prénom de l'enfant, qui venait de naître, était parfois donné en fonction du saint du jour. Mais parfois on parlait du choix du prénom et elle donnait son avis, sans rien imposer. Le second prénom était souvent donné en fonction de celui du parrain et de la marraine; autrefois ces derniers étaient, en général, les père et mère des parents (mais ceci fut changé car, pour l'aîné surtout, il arrivait qu'il perde très vite ses grands-parents).

Andere serora ne venait jamais dans les maisons faire les toilettes funéraires; sauf si on le lui demandait ou s'il s'agissait de son voisin.

C.9 – A l'église elle avait le même emplacement, que soit la cérémonie; jamais on ne la voyait dans le chœur. (voir plans).

Occupation de l'église pour une cérémonie ordinaire

1 – Bancs des filles du catéchisme.

2 – Bancs des garçons du catéchisme (par la suite ils monteront aux galeries).

3 – Bancs des filles ayant fait leur communion et ayant pour fonction, celle de "chanteuses"; ce sont les *kongregationeko neskatu*.

4 – Les chaises des maisons: chaque maison à la sienne, avec, en principe, les initiales de l'*etxeko andere* (avec des clous de cuivre). Le mot *jarlekua* est inconnu ici; on disait *elzako kadera*; maintenant il y a des bancs. *Andere serora* veill-

lait à ce que les chaises des maisons ne soient occupées que par des femmes des maisons auxquelles elles appartiennent. Ainsi, les jours de fête, *Andere serora* plaçait d'office les gens de l'extérieur venus assister à la messe. De même quand il y avait une héritière qui venait se marier dans une maison, avec le curé, elle décidait de lui mettre une chaise à côté de celle de "l'ancienne *etxeko-andere*". Par contre, dans les galeries, les hommes se mettaient là où ils voulaient (à leur place "habituelle"); elle ne montait jamais.

5 – Place d'*Andere serora*, à côté du bénitier, près de la cloche (en fait, il fallait qu'elle sorte sous le porche pour sonner).

A la tribune de face, juste au dessus de la nef, se trouvait *xantria* (le chœur).

Avant 1940, il y avait un sacristain (*giltzaina*) qui n'avait pas, semble-t-il, de place fixe dans l'église et qui accomplissait des tâches qui n'étaient pas celles d'*Andere serora*, porter la croix les jours de procession, faire la quête... il ne s'occupait ni des cloches ni du linge d'église. Lorsqu'il n'y eut plus de sacristain, la quête fut faite par les enfants de chœur (y compris le jour des obsèques).

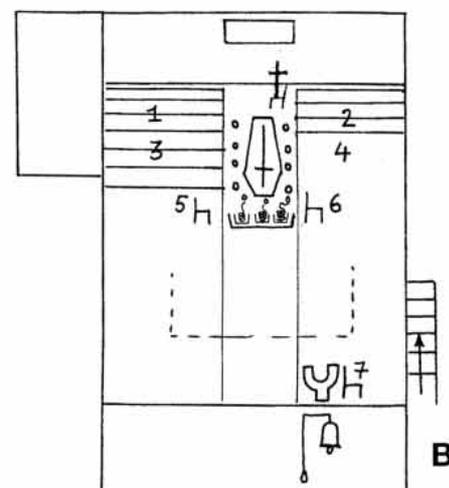
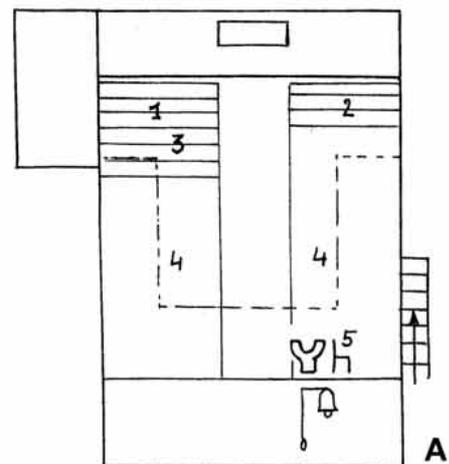


Fig. 17. Occupation de l'église: A) pour une cérémonie ordinaire et B) pour des funérailles.

Occupation de l'église pour des funérailles

1 et 2 restent inoccupés, sauf s'il y a des enfants porteurs de cierges, dans le cortège,

3 – les femmes du deuil (la famille), sans ordre particulier,

4 – les hommes du deuil, sans ordre particulier,

5,6 – respectivement la première voisine et son mari. Elle est "argizaina", elle porte dans le cortège funéraire, un grand panier, conservé à l'église, contenant son ezko, celui de la maison en deuil et deux ou trois autres apportés par des femmes [C.10] du deuil. Ces ezko elle les apporte, en principe, allumés et pose le tout derrière le cercueil, à son niveau, afin de surveiller la combustion durant toute la messe. Son mari est nécessairement porte-croix (*kutzetiazalla*), il doit donc être près du cercueil, "disponible".

7 – *Andere serora* a sa place habituelle.

Note sur les rites avec les lumières

C.10 et E.5

a – Durant l'enterrement la première voisine fait office d'*argi-zaina* (gardienne de lumière). Elle veille à ce que les ezko brûlent. La messe achevée c'est *Andere serora* qui sera chargée, par la suite, de finir de faire brûler ces ezko. Pour cela, chaque dimanche, elle posera à côté d'elle (en fait en les disposant en couronne sur le bord du bénitier) tous les ezko des morts de l'année.

b – Dans les cortèges, il y avait également des cierges portés par des enfants; si possible ils étaient proches de l'église. Il y avait 8 à 10 cierges. Ils brûlaient tout le temps que durait la cérémonie. Par la suite, *Andere serora* les utilisait pour les vêpres. Ces cierges étaient appelés *Gandera*.

c – En fait, les maisons ne conservaient que le panier des ezko. L'ezko, comme les cierges étaient achetés à Saint Palais par le premier voisin, à sa propre initiative, la famille ne le remboursait que plus tard.

d – Il y avait aussi, à l'église, un placard avec une réserve d'ezko bénits, qui étaient "gérés" par *Andere serora*. Elle les brûlait pour les messes anniversaires. Derrière le deuil (*dolia*) se placent les femmes qui participent à la cérémonie. Elles se placent sans tenir compte des chaises appartenant aux maisons; "à cette occasion on ne regardait pas".

Les hommes sont aux galeries, le chantré à sa place habituelle.

C.6 – *Andere serora* est revêtue de *kaputxina* (ici, comme en Soule par exemple, il n'y avait pas de *mantaleta* pour les femmes, ni de *kapa*, ou autre vêtement, pour les hommes).

Toutes les femmes ont *kaputxina* mais celles du deuil ont tiré le bord pour cacher leur visage; *Andere serora* a fait de même, comme la première voisine.

Le jour des obsèques, *Andere serora* a préparé l'église et, en particulier, a mis le catafalque (*mortualla*) et préparé le drap noir qui recouvre le cercueil (*hil mihisia*)... Il n'y avait pas de tapis noir ici, sous les chaises.

Note: à propos de la tenue de deuil de l'*Andere serora*, le témoin souligne le fait suivant: A l'occasion d'un mariage ou d'un baptême, les maisons lui donnaient une pièce ou quelque cadeau, comme un gâteau par exemple, ou des bonbons. C'est ainsi que "comme elle faisait partie des joies, elle faisait aussi partie des peines".

Elle s'occupait de l'église mais aussi de l'entretien du cimetière. dans ce dernier cas, pour Pâques et Toussaint elle grattait le cimetière, elle enlevait les mauvaises herbes... dans les allées et sur les tombes. En fait, elle ne s'occupait pas des tombes des particuliers. A propos du cimetière, il est arrivé que, lors de la construction d'un caveau moderne, une famille exprima le souhait de changer d'emplacement dans le cimetière. Ce problème était alors débattu entre la maison, le maire, le curé et *Andere serora*.

C.23 – Note: Les chaises à l'église et les tombes au cimetière n'étaient disposées sans ordre particulier (aussi loin que l'on se souvienne).

Les *Andere-serora* du village furent enterrées dans les tombes de leurs familles. Seule, *Andere serora* sonnait les cloches; souvent elle faisait faire ce travail à ses petits enfants (mais à personne d'autre), quand ceux-ci le désiraient. Les sonneries sont de plusieurs types (il y avait une seule cloche à l'église):

1 – Sur semaine

Argizaña, vers six heures, pour le lever du soleil; *anjelusa*: à midi, au soleil; *ilhuntzaña*: pour annoncer la venue de la nuit.

Dans tous les cas, le type de sonnerie est le même: 3 coups, 3 coups, encore trois coups et une série "d'au moins 20-25 coups" disait-elle aux enfants; en fait, on doit donner autant de coups que d'années que vécut le Christ.

Elle sonnait à la volée lorsqu'il y avait orage.

Ces sonneries n'avaient lieu que de jour, jamais de nuit, sauf incident majeur. Ainsi, il y eut une nuit l'incendie de la maison Elichondoia; elle sonna la volée, pour avertir le village et appeler du secours.

2 – Le dimanche, messe et vêpres

Meza deia: une heure avant la messe, c'est un carillon (*errepika*); *Laurdena*: un quart d'heure avant la messe; *hiru danga*: trois coups pour faire rentrer les gens qui bavardent devant l'entrée; *Santüsa*: durant l'élévation.

3 – Pour les fêtes

Elle carillonnait les veilles de: Pâques, 15 août et de Noël. Elle carillonnait le temps des processions.

4 – La mort

A.2 – Dans le temps (à l'entrée de ce siècle), il semble qu'elle sonnait pour l'agonie.

Lors d'un décès, le premier voisin devait faire l'annonce au curé, au maire et à *Andere serora* (dans l'ordre qu'il voulait). [B.1] *Andere serora* se rendait alors à l'église, prenait la croix paroissiale, la sortait de son manche et donnait la partie métallique au premier voisin, qui, la tête nue et tenant la croix devant lui à deux mains, se rendait à la maison du mort, dont il est le premier voisin. Le jour des obsèques, le curé portera à la maison le manche, que le premier voisin assemblera, pour porter la croix en tête du cortège funéraire (maintenant on la porte en voiture). Une fois la croix donnée, elle sonne le glas pendant "un bon moment, surtout si la maison est loin". [B.5] Le glas, *hil xeinak*, ne revêt que deux formes ici:

– Séries de deux coups et de trois coups (*bi dei*, *hiru dei*, pour une femme; séries de trois coups répétés deux fois, pour un homme).

Il n'y avait pas de signal permettant de repérer le quartier du mort, ni pour indiquer son âge. *Andere serora* sonnait non revêtue de *kaputxina* et sans *ezko*. Elle donnait le glas, de la même façon, et "un moment", avant chaque sonnerie journalière, jusqu'au jour de l'enterrement.

Le jour des obsèques arrive; le matin, le curé part de l'église, elle sonne "un moment", quelques dix minutes environ. Elle ne reprend la sonnerie que lorsqu'elle s'assure que le cortège est en vue de l'église. Elle s'arrête de sonner quand tout le monde est installé. Elle reprend à l'Élévation, et, de l'absoute au cimetière et au retour à l'église, la mise en fosse achevée.

Pour les messes anniversaires, elle ne donnera plus le glas.

Tous les dimanches et fêtes, elle décorait l'église; elle se faisait aider par les jeunes filles du village. Elle décorait également les autels des processions. A l'église, *kongregationeko neskatok* venaient l'aider; c'est elle qui leur disait ce qu'il fallait faire. A l'autel de la Vierge il ne fallait mettre que des fleurs de couleur blanche (pas jaune, ni de couleur autre); à l'autel de Saint Joseph elle faisait mettre du rouge surtout. L'église était bien fleurie pour Pâques, le 10 Août et Toussaint. A Noël on faisait "au mieux", avec du lierre et du coton, pour évoquer la neige. Pas de guirlandes, etc accrochés aux galeries.

Pour toute sorte de cérémonie, elle accueillait les gens à la porte de l'église; il faut dire que sa place était juste à l'entrée. Quand on allait à l'église, c'est toujours elle que l'on voyait en entrant; du reste sa maison aussi était à l'entrée du cimetière. Pour les baptêmes, mariages et obsèques, on allait vers elle ou elle s'avancait vers les familles; elle avait toujours quelque bonne parole.

On lui portait souvent des cadeaux; elle ne manquait de rien. Elle avait même bien de quoi vivre et souvent de bonnes choses (charcuterie, confits, oeufs, canards, oies...).

Vivant seule, elle avait peu de besoins, son jardin et se poules faisaient son ordinaire. Pour les grandes occasions (mariage...) on venait lui faire des cadeaux. On lui en faisait aussi lors des récoltes: on lui portait une mesure de grains (*galtzuria*), quelques 10 kg. de maïs ou de blé. Les maisons lui faisaient souvent partager leur cochon, un mouton, etc. En hiver, à la maison des conserves on ne l'oubliait pas. Sa maison lui fournissait le lait et l'aidait souvent.

Elle avait des visites tous les jours. En particulier elle s'entendait bien avec le curé qui venait discuter avec elle avant et après chaque messe. Lorsque quelqu'un, homme ou femme, passait devant l'église il la saluait et s'arrêtait pour échanger quelques mots.

En dehors des visites dont nous avons parlé, elle restait chez elle. Il lui arrivait cependant d'aller aider la bonne du curé lorsqu'il y avait des repas d'importance chez lui.

Comme devenait-on *Andere serora*? Il semble que ce soit le curé qui cherchait à les recruter surtout. Parfois des "candidates" cherchaient d'elles mêmes cet emploi.

Cette fonction ne pouvait être assurée que par une femme. Un homme pouvait être sacristain, mais c'est tout à fait différent.

Andere serora était respectée en tant que personne mais aussi à cause de la fonction qu'elle exerçait. Elle était saluée

autant par les hommes que par les femmes et les enfants. On la considérait, on venait la voir, on lui faisait des cadeaux. Madame Berrondo était particulièrement serviable et elle avait aidé à accoucher une grande partie des femmes du village. Les gens avaient beaucoup d'estime pour elle. Les autres *Andere-serora* (du village) avaient des relations d'un autre type mais étaient tout autant respectées.

A Sillègue, ou dans d'autres très petits villages des alentours, il n'y avait pas une *Andere serora* attachée à chaque église, à temps plein. C'était alors une femme qui faisait office de benoîte (sonner les cloches, cérémonies diverses), mais toujours une *etxekandere* (une maîtresse de maison).

La bonne du curé se dit: *gelaria*.

Marie Larregaray ne faisait pas le catéchisme aux enfants.

Les femmes du village étaient plus proches d'elle que les hommes ou les enfants; elles venaient la voir, pour lui porter des cadeaux. Le samedi, en particulier, lors de la classique visite au cimetière, elles pouvaient venir causer avec elle.

Témoin: Madame Belleret, petite fille de Maiun Berrondo (soeur du second témoin).

ARMENDARITS/ARMENDARITZE

A.1 – Présages de mort: le chien qui "hurle à la mort"; *herio xorioa* qui se manifestait près de la maison, sous ce nom on désigne le hibou (*huntza*) et le faucon (*belatza*).

A.2 – Quand quelqu'un agonise, on sonne les cloches; les gens sont ainsi avertis. Le prêtre fait la prière des agonisants en présence du mourant et de sa famille. Femmes et hommes (sans les enfants) font des visites.

A.3 – On reconnaît qu'un agonisant va mourir car il ramène les draps à lui; il râle, le regard devient fixe, il a les yeux vitreux. S'il est lucide il donne des recommandations à la famille.

A.4 – Le premier voisin avertit le curé et le médecin, de la mort prochaine. Le premier voisin accompagne le viatique en faisant sonner une petite clochette quand il rencontrait quelqu'un sur la route; la personne alors s'agenouillait au passage du prêtre. Il portait aussi une petite lanterne spéciale. Cette tradition s'est maintenue au moins jusqu'à la seconde guerre. Toute la famille assiste à l'Extrême-onction, c'est un membre de la famille qui découvre les pieds du malade.

A.5 – Dans la chambre de l'agonisant on met la croix que vient de porter le premier voisin. On met une croix entre les mains du mourant et on allume un cierge béni. On met de l'eau bénite dans une assiette avec du buis. Sur une assiette on met des boules de coton hydrophile pour l'Extrême-Onction.

Pour le viatique on mettait la croix avec une statue de la Vierge et 2 chandeliers avec des torches (*tortxak*) bénites que l'on allumait pour l'arrivée du prêtre. Cette tradition était encore en vigueur en 1963.

Note sur les cierges

Le cierge que l'on place à côté du mourant est celui qui a été béni à la Chandeleur, à l'église. Ce cierge béni on l'allumait quand il y avait de l'orage mais aussi contre le mau-

vais-oeil (*konjuratzia*). *Tortxa* ou *xirio* bénits sont identiques; autrefois ils n'étaient pas blancs, comme de nos jours, mais jaunâtres, car en cire.

On allumait *lanpiona* (verre avec eau et huile et mèche dans un flotteur de liège) dès l'instant où l'on avait installé le corps dans "*hil ohia*"; *lanpiona* restait allumé nuit et jour, jusqu'à la levée du corps. On n'allumait pas *lanpiona* tant que la personne était vivante (on ne le voyait donc pas dans la chambre de l'agonisant). De même, dans la chambre de l'agonisant on n'allumait pas *ezko*; il n'y avait que le cierge bénit.

A.6 – Quand la mort advenait, on ouvrait les fenêtres et les portes pour que l'âme puisse partir.

Ce n'est pas une femme en particulier qui ferme les yeux du mort.

A.7 – C'est le premier voisin qui se chargeait d'annoncer la mort aux membres de la famille. Il y allait à vélo.

Va mourir: *hilen da*; il est en train de mourir: *hiltzen ari da*; il est mort: *hil da*, *pausatu da*; il est mort depuis longtemps: *bulta hunta hila da*; il est mort subitement: *supitoki hil da*. La mort: *heriotza*; "*Mari handi*" n'évoque rien.

B.1 – Le premier voisin fait office de maître des pompes funèbres: il prévient le curé et la famille, il porte la belle croix de l'église à la maison, il prévient ceux qui doivent porter le cercueil, ceux qui doivent creuser la fosse.

Le second et le troisième voisin portaient les cierges allumés, de la maison à l'église. Ils se plaçaient de chaque côté de la croix, portée par le premier voisin.

Ce sont les voisins qui s'occupent du lit mortuaire, font la toilette du mort et l'habillent.

B.2 – Les voisins assurent la direction des travaux domestiques tant que le mort est à la maison.

B.3 – Dans un coin retiré, aux alentours de la maison, on brûlait le matelas si le malade était contagieux ainsi que le linge et tous les objets qu'il avait pu toucher. Les cendres étaient laissées sur place; c'était un membre de la famille qui faisait cela.

B.4 – On couvrait les miroirs et la lumière de la chambre mortuaire avec un crêpe noir; on a fait cela jusque vers 1960. On continue de fermer tous les volets de la maison. On enlevait les cloches aux animaux qui étaient ainsi en deuil.

B.5 – On continue encore de sonner le glas quand il y a un décès, 3 fois par jour après l'Angélus. Il y a 2 sons de cloche suivant que le mort est un homme ou une femme. C'est *hil-zeinuak*.

On le sonne également dès l'instant où le premier voisin avait pris la croix à l'église pour l'amener à la maison; de la levée du corps à son arrivée à l'église; pendant l'enterrement jusqu'à la fin de la cérémonie au cimetière. Ce n'était pas *andere serora* qui sonnait mais un homme ou une femme qui sonnait également l'Angélus.

B.6 – On ne sortait pas de la maison, même pour aller à la messe le dimanche.

B.7 – Quelques rares fois on portait le cadavre dans la maison natale. On a pratiqué cela plusieurs fois au village, pour des milieux assez aisés.

La levée du corps se faisait dans *ezkaratza*. C'est encore le cas de nos jours, à cause de la place dont on dispose.

B.8 – Il n'y avait pas de personne particulièrement chargée de laver les morts et de les habiller. C'est toujours le travail des premiers voisins. Le mort se lave avec de l'eau et du savon, c'est tout.

L'homme est habillé avec son plus beau costume et une chemise blanche; c'était parfois le costume du mariage, noir. La femme était habillée avec sa plus belle robe noire. On leur mettait les chaussures.

Les voisins mettent également le mort dans le linceul, les mains jointes. Linceul: *hil-mihisia*. Dans les mains du mort on place un chapelet. Dans le linceul on faisait un petit oreiller de buis. On attachait les mains dans la mesure où elles ne restaient pas jointes. Dans le cercueil, on place de la chaux par mesure d'hygiène.

B.9 – *Ezkaratzean*, ou dans une autre pièce de la maison, on faisait comme une petite chambre (*hil-ohia*) avec des draps spéciaux (*hil-mihisiak*); ce sont de jolis draps blancs avec des franges et entre-deux; sur celui du fond il y a une croix de dentelle. Sur ces draps on épinglait du buis. Lorsque le drap du fond n'avait pas de dentelle en croix, on y mettait une croix de buis que l'on cousait ainsi que les initiales du mort, avec la même plante.

Dans un petit coin de cet édifice, on plaçait soit un petit lit, soit une planche assez large sur 2 chaises et que l'on recouvrait d'un linge blanc. On recouvrait les chaises avec des serviettes rayées de bleu (serviettes basques anciennes). On mettait le mort là dessus et on le recouvrait entièrement, même la tête, avec un drap (qui n'a pas de nom spécial). Le mort restait là jusqu'à la mise en bière (*kutxa*). Le cercueil était mis lui aussi dans *hil-ohia*, placé sur 2 chaises.

Là se faisait la levée du corps, si *hil-ohia* est *ezkaratzean*. Sinon on plaçait le cercueil *ezkaratzean* juste avant de partir à l'église.

Dans *hil-ohia* on plaçait la croix de l'église sur une chaise, avec un coussin. Sur une petite table on mettait 2 cierges avec chacun un petit noeud en velours noir, dans des chandeliers d'argent. Ces cierges n'étaient allumés qu'à la levée du corps. Deux voisins les emportaient, allumés, tout au long du parcours qui mène à l'église (voir B1). Sur cette table aussi: *lanpiona*. Avant la levée du corps, on faisait une jonchée de buis, du devant de la porte au portail, sur le bord de la route.

Il y avait *hil-mihisiak* dans plusieurs maisons d'Armendaritz. Ces draps servaient uniquement à confectionner *hil-ohia*.

B.10 – Ce sont les voisins qui mettent le mort dans le cercueil, avec le menuisier. Ceux de la maison n'assistaient pas à la mise en bière, ils ne touchaient pas au mort. On mettait le mort en bière la veille du jour des obsèques (*ehorzketa*). Le cercueil restait fermé sur la planche posée sur 2 chaises.

B.11 – On amenait le cercueil à dos, sur des brancards (*hagak*); ces derniers ont disparu depuis au moins 1950. On emmenait ainsi le mort jusqu'à l'église et on laissait les brancards sous le porche.

B.12 – Voir B.9.

B.13 – Jusqu'en 1960 environ, on veillait le cadavre. Les voisins et les membres de la famille faisaient cela. On priait, on récitait le chapelet. On veillait toute la nuit.

B.14 – *Andere serora* ne venait pas dans les maisons et ne faisait pas partie du cortège funèbre (*ahokia*). Elle préparait l'église pour la cérémonie: catafalque et cierges de l'église que l'on met autour du cercueil. Elle surveillait les lumières et s'occupait des *ezko*.

C.1 – Il a un trajet spécial, ou *hil-bidea*, que l'on respectait jusqu'à l'époque où le cercueil fut porté en voiture. En 1965 les familles traditionalistes empruntaient encore ce trajet.

C.2 – Au passage d'un mort on mettait les volets mi-clos et on faisait une petite jonchée près de la maison.

C.3 – Aucune pratique spéciale au départ du mort de sa maison.

C.4 – En principe, ce sont les voisins qui portent le cercueil. Ce sont les mêmes que le mort soit un homme ou une femme; pour un enfant ce sont des enfants qui sont chargés de ce travail.

Ahokia: la croix devant, puis le prêtre encadré des 2 voisins portant les cierges (un chacun -voir plus haut-), le cercueil, les hommes du deuil, les femmes du deuil, l'assistance. Le cercueil était porté les pieds vers l'autel par des voisins, d'autres portaient les fleurs. Autrefois il y avait des couronnes en perles; on faisait une couronne en fleurs de la maison que l'on plaçait sur le cercueil. On fait toujours des prières spéciales au départ du cortège.

De nos jours l'ordre du cortège est reconstitué, comme plus haut, à l'entrée du cimetière, car tout le monde arrive en voiture. Au passage d'un convoi on s'arrêtait; les hommes se découvraient et on récitait une prière.

C.5 – La couleur des fleurs: pour les personnes âgées on mettait des fleurs mauves, pour les jeunes et les enfants on utilisait des fleurs blanches, pour les autres, n'importe quelle couleur.

Note sur le cortège

Le cortège est aussi important, sinon plus, quand il s'agit d'un jeune. Quand il s'agit d'un enfant, cela dépend. A ce moment là, ce sont les enfants qui portent le cercueil, la croix, les fleurs, les cierges...

L'ordre du cortège est toujours le même, que ce soit un homme ou une femme. Les hommes sont toujours devant et la première voisine devant toutes les femmes. Tous, hommes et femmes avaient un chapelet dans les mains; on ne portait pas *ezkoa* pendant le trajet. *Ezkoak* étaient déjà placés à l'église, avant la cérémonie. Il y avait là l'*ezko* de la maison et ceux des voisins, des parents et amis. Il y en avait beaucoup le jour de l'enterrement; on les allumait tous. Il y avait une femme du quartier, attirée, pour surveiller *ezko* pendant la cérémonie.

Une femme enceinte ne faisait pas partie du cortège.

C.6 – Les vêtements de deuil:

Les femmes

Elles portaient *mantaleta*. Elles ne relevaient le voile que pour communier et une fois arrivée chez elle. La femme n'avait le visage caché qu'avec ce vêtement.

L'autre vêtement est *kaputxina*: les proches du mort ne portaient pas ce vêtement le jour des obsèques (*ehorzketak*),

mais *mantaleta*. Les autres femmes de l'assistance portaient *kaputxina*. Ce vêtement, on le mettait pour aller à l'église, à toutes les cérémonies. Clémentine d'Elgue (qui a 90 ans) a porté *kaputxina* dès l'âge de 25 ans, avant son mariage, à Hélette. A Armendaritz elle ne se souvient pas d'avoir vu des jeunes filles, non mariées, portant *kaputxina*. C'était plutôt un vêtement de femme mariée.

Kaputxina a existé en même temps que *mantalina*. Les personnes âgées portant toujours *kaputxina* et les plus jeunes *mantalina* (la mantille).

Les hommes

Jusqu'en 1925-1930 les hommes ont porté la grande cape qui les enveloppait entièrement et descendait jusqu'aux chevilles (*kapa*). Puis, brusquement, on changea pour une nouvelle cape qui continua de s'appeler *kapa* uniquement. Les deux *kapa* n'ont donc pas existé en même temps au village. Qui a décidé de ce changement? On ne sait pas; le curé n'y est pour rien, semble-t-il. La nouvelle *kapa* était attachée autour du cou, le pan plissé était repris sur l'avant-bras droit et rejeté vers l'extérieur du corps. On la portait exactement de la même manière dans les villages voisins. Cette *kapa* fut portée jusqu'en 1960.

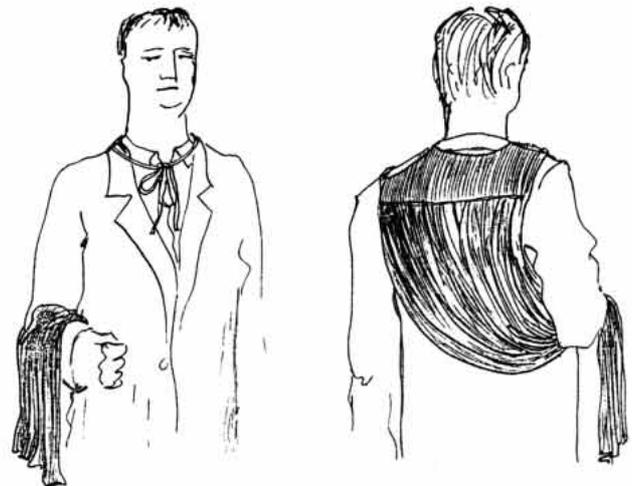


Fig. 18. La nouvelle *kapa*. Armendarits (BN).

C.7 – *Ahokia* ne s'arrêtait pas dans des endroits déterminés.

C.8 – Pas de souvenir de pleureuses.

C.9 – On mettait le cercueil au bas de l'autel. Les femmes du deuil sont à droite et les hommes à gauche; les enfants sont, soit avec les hommes, soit avec les femmes.

Les *ezko* ne sont ni autour du cercueil ni dessus, mais devant les deux premières rangées (à droite et à gauche) où se trouve le deuil.

On mettait des cierges autour du cercueil: les 2 provenant de la maison et de grands cierges (4 ou 6, les témoins ne se rappellent pas exactement) qui restaient toujours à l'église.

C.10 – A l'église, on faisait une quête le jour de l'enterrement et ceux qui voulaient donner une messe pouvaient le faire à cette occasion. Ils mettaient leur enveloppe, avec l'argent pour cela; les autres donnaient une participation.

Le premier voisin recueillait également l'argent des messes données par ceux qui participaient au repas d'enterrement.

On pouvait aussi offrir des messes, après les obsèques, à la maison du mort.

C.11 – Le conjoint ou le descendant marié, finance les obsèques.

C.12 – Les premiers voisins procèdent à l'ensevelissement.

C.13 – Autrefois on enterrait les morts à une profondeur de 2-3 mètres. Il y avait très peu de caveaux.

C.14 – On met le mort la tête contre la croix.

C.15 – Le retour à la maison s'effectuait dans cet ordre et sur un rang: les premiers voisins devant, les hommes du deuil, la première voisine et les femmes du deuil.

C.16 – Avant que le convoi n'arrive, la personne qui gardait la maison (une voisine ou une amie) allumait un petit feu de paille devant la maison. Alors, lorsque les gens arrivaient ce feu achevait de se consumer; les participants se mettaient tout autour, hommes et femmes mélangés, et faisaient une prière. Le prêtre n'y assistait pas, il ne revenait pas à la maison du mort. On passait alors à table. Menu: soupe, poule farcie avec riz, fromage et café; si c'est un vendredi on mangeait: oeufs durs avec tomate et morue.

S'il y avait beaucoup de monde, la voisine préparait le repas.

A la fin du repas le premier voisin faisait une prière pour le mort. On ne priait pas pour la première personne de l'assistance qui allait mourir. Les bohémiens venaient dans la maison mortuaire, réclamant quelques vieilles affaires du mort.

C.18 – Les enfants ont une cérémonie, comme pour les adultes. Par contre les morts nés et les enfants non baptisés n'avaient aucune cérémonie à l'église. Les enfants baptisés étaient enterrés dans le caveau de la famille. Les non baptisés avaient un endroit réservé au cimetière: *komunak* (dans le sens de terrain communal). Il se trouvait dans un coin du cimetière. Étaient enterrés là: les enfants ou les adultes, non baptisés, les excommuniés ou ceux qui avaient trahi l'église à l'époque de la séparation de l'église et de l'état. Ces gens là étaient mis "*komunetan*", même s'ils avaient un caveau de famille.

C.19 – Pour les obsèques d'un jeune garçon, les jeunes garçons du village s'habillent de blanc et portent le cercueil. Le mort est habillé de blanc. Le "jeune" est un garçon non marié qui a moins de 40 ans. Quand une jeune fille meurt, les enfants de Marie (*kongregazioneko neskatoak*) s'habillaient avec une robe noire et un voile blanc (les témoins le supposent car elles n'ont pas connu ce cas au village même). La couleur blanche est le signe de pureté.

C.20 – Lorsqu'un jeune meurt le cercueil est porté par les enfants, seules les filles portent une couronne blanche sur la tête.

C.21 – Le suicide était considéré comme un acte contre Dieu. Le prêtre venait pas chercher le corps à la maison. Il l'attendait à l'entrée du cimetière. Il y avait une messe basse (*meza ixila*).

Se suicider: *bere buruaz besterik egin*.

C.22 – Sont enterrés dans la sépulture d'une maison: les membres de la famille (mais pas forcément ceux qui sont restés à la maison) et les domestiques qui sont depuis longtemps employés dans la maison. Au village il n'y a pas eu de conflit à ce sujet.

C.23 – Les sépultures sont disposées sans aucun ordre au cimetière. Il n'y a pas de rapport entre la sépulture et la maison au point de vue de leur emplacement.

Jarlekua: chaque famille avait une ou deux chaises à l'église avec le nom de la famille (et non celui de la maison), ou des initiales. *Jarlekua* fut abandonné vers les années 1970 lorsque les chaises furent remplacées par des bancs. Mais même actuellement les gens ont tendance à s'asseoir "à leur place".

On payait pour utiliser le *jarleku*; il y avait un prix par chaise (*kadera saria*).

E.1– On enlève les cloches des vaches, durant à peu près 6 mois. De même pour le deuil (*dolua*) les hommes portaient une bande noire sur le col de leur veste; les femmes étaient habillées en noir.

– Pour les parents on portait le deuil (*dolua*) 2 ans et le demi-deuil (*dolu erdi*) 1 an. Pour les frères et soeurs: 1 an de grand deuil et 1 de demi. Pour les oncles et les tantes, 1 an; 6 mois de grand deuil et 6 de demi-deuil. Pour les cousins et cousines: 6 mois, 3 de grand deuil et 3 de demi-deuil. Pour le conjoint, le deuil est porté à vie.

Tous les dimanches pendant 1 an on brûle la cire (*ezko*) au *jarleku*.

– Les vêtements de deuil sont de couleur noire. Pour le demi-deuil on portait du gris, du violet et du blanc. Les hommes avaient un brassard noir autour du bras, plus tard apparut le ruban épinglé sur le col du veston.

Depuis plusieurs années (vers 1980) le deuil n'est plus porté par la majorité des familles. Quelques familles (les fermes) le portent encore de nos jours, du moins les premiers temps.

Vers 1950 les hommes avaient abandonné le brassard et vers 1960 ils ne portaient plus le ruban.

– On ne porte pas le deuil pour un enfant. On ne porte le deuil que pour les adolescents, ceux qui ont fait leur communion solennelle.

E.2 – On offre des messes pour le défunt. Le conjoint (ou sa famille) donne immédiatement après la mort 4 messes (*lau meza berriak*). Les enfants donnaient 2 messes chacun. Les cousins donnaient 1 messe chacun. Chaque famille du village donnait 1 messe. Il y a une préséance dans cette liste: en tête vient la famille (conjoint, enfant, frères et soeurs), 2) tantes, oncles, cousins, cousines, 3) voisins, 4) amis, 5) toutes les familles du village, 6) associations (anciens combattants...).

La liste des messes était lue en public par le curé le dimanche qui suivait l'enterrement, ou le dimanche après. De nos jours cette liste est simplement affichée (en basque)

pendant quelques jours à la porte de l'église. Le curé publie aussi l'offrande que laisse le mort pour l'église.

E.3 – On disait 1 messe le dimanche après l'enterrement, ou le dimanche suivant (*bederatz urruneko meza*) ainsi qu'une messe annuelle (*urthe buruko meza*). Cela se fait encore de nos jours.

La famille se charge de faire dire ces messes, le premier voisin se chargeant d'avertir le curé de la part de la famille.

E.4 – On fleurit les tombes toutes les semaines et on va prier sur la tombe tous les dimanches, après la messe, hommes et femmes. On continue ainsi de nos jours. A Armentaritz tout le monde continue ces pratiques.

E.5 – On n'allume plus *ezkoa* ni sur la tombe ni sur le *jarleku*. Au village on n'allumait pas *ezkoa* sur la tombe mais seulement à l'église.

La famille, les voisins et les amis allumaient *ezkoa* le jour de l'enterrement et à toutes les messes données pour le défunt. Cette tradition n'a plus cours depuis environ 1970. Au *jarleku* il y avait un tapis (*elizako tapiza*). Presque tous étaient noirs mais il y en avait aussi en paille.

Tant qu'il y eut *andere serora* c'est elle qui allumait les *ezko* le jour de l'enterrement. Pendant les messes du deuil elle allumait un *ezko* puis tous les autres à partir de celui-là. Par la suite se fut une voisine qui fut chargée d'allumer les *ezko* et de les surveiller.

Il y avait 2 sortes d'*ezko*: *ezko haundia* pour le jour de l'enterrement et *ezko ttipia* pour les messes sur semaine.

Ezko haundia, on entoure la cire en la croisant, autour d'une planche de bois carrée, d'environ 15-20 cm de côté. Ce support de bois qui n'a pas de nom particulier n'était ni peint ni décoré. On mettait cet *ezko* dans un panier rond, sur un napperon noir bordé de dentelle blanche. A la différence de l'autre type d'*ezko*, il avait un noeud noir en velours. Cet *ezko* signifiait rang de chaque famille.

Ezko ttipia n'avait pas de bois, c'est une cire enroulée sur elle-même, mise dans un panier rond avec tissu noir et bordure de dentelle comme sur l'autre type.

On portait *ezko* pour chaque messe de la famille; il n'y avait pas de durée délimitée. Cet *ezko ttipi* brûlait pour les messes du défunt et le dimanche quand le deuil était récent.

Il y avait de petites armoires à l'église ou l'on rangeait les *ezko ttipi* et les tapis des *jarleku*. On mettait le nom de la maison sur un papier que l'on épinglait sur *ezko*.

Ezko handia ne restait pas à l'église mais à la maison. Le jour des obsèques c'est la première voisine qui portait l'*ezko* du mort à l'église; une femme de la maison le ramenait chez elle après la cérémonie.

Les 2 types d'*ezko* s'achetaient au village, à l'épicerie. Clémentine Delgue a entendu dire que dans certaines maisons on faisait *ezkoak* avec de la cire des abeilles de la maison; elle-même n'en a pas fait.

Confréries

Il existait des confréries au village, celle du Tiers-Ordre et celle du rosaire. Elles avaient un drap mortuaire noir avec des décorations argentées des franges et des pompons argentés aux 4 coins. Elles portaient ce drap le jour de l'enterrement. Elles attendaient le convoi sous le porche, 4 per-

sonnes tenant le drap. Le drap pénétrait dans l'église, juste après la croix. Ces confréries donnaient aussi des messes pour le défunt. Le drap n'était pas mis sur le cercueil mais sur le sol, devant le cercueil face à l'autel. C'est une personne de la confrérie qui conservait ce drap. Celui qui le désirait pouvait devenir membre de la confrérie. Il fallait assister à certaines réunions. On devait dire des prières. On donnait sa participation pour des messes données par la confrérie.

Autres signes de mort

– On croyait que le mauvais-oeil (*konjuratzea*) pouvait occasionner la mort. La personne affectée avait un comportement anormal: cris, mouvements désordonnés... On appelait le prêtre qui, par des prières spéciales, éloignait le mauvais sort.

– Les anciens croyaient aux revenants (*arima herratiak*). Ils voyaient alors de petites lumières la nuit, autour de la maison. Pour faire cesser cela on donnait des messes.

Les pompes funèbres ne prenant rien en charge dans le village, on continue de faire comme dans le passé, disent les témoins.

Témoignage recueilli par madame Delgue auprès de madame Clémentine Delgue (90 ans) et de sa fille Véronique, en décembre 1985; transmis par Peio Goity.

BEYRIE-SUR-JOYEUSE/MITHIRIÑA

B.1 – En principe, le premier voisin est ainsi défini: c'est la première maison qui est à droite sur le chemin qui va à l'église. C'est *lehen auzoa*. Il y a un second voisin (*bigarren aizo*), c'est l'autre maison qui est la plus proche, celle qui a le plus de limite en commun avec notre maison. On identifie aussi *hirugarren aizo* et *laugarrena* (les troisième et quatrième voisins), par la proximité. Au delà de ce degré tout dépend, et c'est la mort justement qui permet de définir ce que l'on entend par "voisin". Ainsi, quand une maison est très éloignée du bourg, il faut plusieurs porteurs qui se relayaient pour amener le corps, ces porteurs étaient des voisins; ils pouvaient être jusqu'à huit, même douze. Autrefois le cercueil était porté à dos, sur des perches (*hil hagak*), attaché par des cordes; par définition, les voisins sont les porteurs (*hilkariak*). Ainsi, on distingue: *lehen aizoak* c'est le groupe des quatre maisons qui entourent une maison donnée, puis, *aizoak* qui recouvre "les voisins" (les 4 premiers et les autres).

Quand il y avait un mariage, ou quelque fête d'importance, les 4 "*lehen aizo*" étaient invités d'office, on les considérait comme le premier voisin. Mais, parmi eux, *lehen aizo* était privilégié dans les relations, les trois autres étant un peu sur le même pied d'égalité, à ce titre. Ces quatre voisins faisaient, pour ainsi dire, partie de la famille. Lorsqu'un décès avait lieu, ces quatre voisins étaient mobilisés d'eux-mêmes ils s'occupaient de tout; ils s'arrangeaient entre eux.

"J'ai toujours entendu dire et redire à mon défunt père qu'il valait mieux être bien avec son premier voisin qu'avec n'importe quel membre de la famille". (*Hobe duzu aizoekilan untsa izaitea, edozoin jendekeekin baino*).

Au moment de la mort, les 4 porteurs de cercueil sont pris dans le groupe des *lehen aizo*. En fait ces hommes vien-

nent d'eux-mêmes voir si on a besoin d'eux, ce qu'il faut faire... Ils viennent voir la famille mais le plus souvent le premier voisin et s'il y avait quelques disputes entre eux, il fallait alors cesser tout à cette occasion. Le premier voisin, plus que la famille, désignait les porteurs du cercueil, l'important étant de quitter la maison du mort en le portant, ensuite on se relayait et ça avait bien moins d'importance.

B.2 – Lors d'un décès c'est au premier voisin de tout régler, en principe. On n'importune pas la famille, on la laisse tranquille.

On disait même, qu'autrefois, les voisins s'occupaient des bêtes, ce que le témoin n'a pas souvenir d'avoir vu faire chez lui.

C.13 – Le premier voisin prenait 4 voisins pour creuser la tombe; il ne faisait pas ce travail. Il lui fallait être disponible pour la famille et pour organiser.

E.5 – Les premières voisines étaient dans le cortège funèbre. Elles n'avaient pas *mantaleta*, seules les parents l'avaient.

La première voisine portait les lumières: un grand panier dans lequel se trouvait des *ezko*, en particulier ceux de la parenté du défunt.

Le charpentier vient prendre les mesures et fait le cercueil avec des planches qu'il a chez lui, ou fournies par la famille, ce qui revient moins cher.

B.8 – C'est lui qui fait la mise en bière, aidé par quelque personne (un voisin), mais jamais par quelqu'un de la famille. La famille n'assiste pas à cet acte.

B.10 – Lors de la mise en cercueil, le charpentier vient chercher la famille; elle vient dans la chambre, fait la prière puis se retire. Le mort est mis dans le cercueil qui reste dans la chambre, posé sur deux chaises.

B.12 – Le matin des obsèques, le plus souvent, le charpentier vient tendre les draps dans l'*ezkaratza*, pour former un enclos. Ce sont les draps les plus jolis de la maison. Celui du fond était spécial (?), il avait une bande foncée, ou noire (le terme *hil-mihisia* n'évoque rien au témoin). Les draps étaient décorés avec des feuilles de laurier, posées feuilles à feuilles: "ça faisait comme des larmes", ou épinglées par deux, en forme de croix. On utilisait aussi du buis mais pas d'autre verdure (le bambou est pour les mariages) ni de branchages, en principe. Dans les années 1950 on faisait encore cette construction (dont le témoin ignore si elle avait un nom).

Une fois ce travail fait, le charpentier ouvre en grand les portes de l'*ezkaratza*, contre lesquelles il a bâti cet enclos de draps et posé le cercueil avec divers accessoires que l'on verra plus loin.

Il se tient à l'entrée pour accueillir les gens qui arrivent. Comme il y a toujours quelque voisin dehors, qui attend, il reconnaît les membres de la famille qui arrivent et que ce dernier lui désigne. Il les fait entrer et les conduit à la famille qui est dedans, dans l'*ezkaratza*, ou dans la cuisine, par exemple.

Le curé arrive et ne voit pour ainsi dire que le charpentier et les participants, qui ne sont pas de la famille et qui attendent devant la maison que le cortège se constitue pour aller à l'église. Le charpentier avertit la famille qui, par des ouver-

tures ménagées dans les angles de l'enclos, se dispose autour du cercueil, écarte les draps et assiste aux premières prières.

On part. Les gens se mettent spontanément dans l'ordre voulu. Le charpentier distribue les cierges aux enfants de l'école, cierges qui sont allumés et posés de chaque côté du cercueil, il donne des fleurs (rares autrefois) et la croix de marbre posée sur le cercueil, laquelle sera fixée sur le monument funéraire qui surmonte la tombe.

C.16 – Le charpentier ne va pas à la messe. Il défait l'enclos, dresse les tables, si le repas a lieu dans l'*ezkaratza* (et non au restaurant).

C.17 – Au retour des obsèques on fait brûler une poignée de paille devant la maison, puis on rentre. On ne va pas prier dans la chambre du mort; on mange. On faisait de même à Etcharri.

Le repas se dit *kolazionia*, les vieux disaient ainsi. Pendant le repas, le charpentier sert le pain et le vin. Il ne servait ni le café ni les liqueurs. Il ne mangeait pas dans l'*ezkaratza* avec les convives. Il devait manger avec les voisines qui faisaient le service et s'occupaient du repas.

E.5 – Les rites avec les lumières

A – *Ezkoa* est une cire enroulée sur elle-même et mise dans un panier. Certains étaient plus gros que d'autres ou plus longs car ils avaient moins servi. Il n'y avait qu'un type d'*ezko*; il n'y en avait pas d'entouré sur une planche. L'*ezko* était béni le 2 février.

On le gardait à l'église, le temps du deuil, à côté des chaises de la maison, ou dessus. Tous les dimanches on l'allumait.

En temps ordinaire on le gardait à la maison, dans l'armoire de la chambre. On n'utilisait jamais *ezko* à la maison.

Le jour des obsèques, avant que le curé arrive, on le posait sur un petit banc et on l'allumait ainsi que les cierges encadrant le cercueil. C'est le charpentier qui s'occupait de cela.

La première voisine l'emportera dans le panier contenant les *ezko* amenés par les parents qui viennent aux obsèques.

C.9 – Elle porte les *ezko* dans le cortège, les pose à côté d'elle, contre le cercueil, à l'église et surveille leur combustion. Lors de l'ensevelissement, elle porte ces *ezko* allumés à la tombe. La cérémonie achevée elle ramène l'*ezko* de la famille à l'église et rend les autres aux membres de la famille.

E.5 – C'est une femme d'Uhart qui fabriquait ces *ezko*. Les gens qui avaient de la cire d'abeille lui en portaient.

B – Pour veiller les morts on se servait de *lanpioa* (un verre, de [B.13] l'huile et de l'eau, un flotteur et une mèche). *Lanpioa* restait allumé nuit et jour à côté du mort.

C – On ne veillait pas avec le cierge de la Chandeleur. On ne se servait de lui "qu'en cas d'orage, ou comme ça...". On disait aussi que l'on allumait ce cierge en cas de mauvais oeil (*sortezarra*), de mauvais sort (*sortea*). Les anciens étaient superstitieux et croyaient que la mort pouvait ainsi être provoqués par de la malédiction, un sort. Avec ce cierge ils pensaient pouvoir faire quelque chose.

D – Il y avait aussi les cierges que l'on mettait dans l'enclos de draps, de chaque côté du cercueil. On faisait en sor-

te, même chez les petites gens, qu'il y en ait au moins 6. Ils étaient mis dans [B.12] des bougeoirs et laissés à l'église. Ces bougeoirs pouvaient être prêtés par les voisines. Ces cierges étaient amenés par des enfants de l'école réquisitionnés pour cela.

D – En marge de ces pratiques qui touchent, pour l'essentiel, les rites pour les morts, on peut signaler d'autres rites concernant le feu/la lumière et les femmes:

– Le Vendredi saint, les enfants revenaient de l'église avec un champignon qui se consumait; il avait été "allumé" par le curé, à l'église. Arrivé à la maison, l'*etxeko andere* jetait au dehors un tison de la cheminée et y mettait, à la place, ce champignon (*erdoia*) représentant le feu béni dans la maison. Outre ceci, aucun autre rite spécial.

– Le jour des cendres, le curé donnait aux enfants un peu de cendres bénites. Arrivés à la maison, l'*etxeko andere* faisait mettre tout le monde à la cuisine, et là, en faisant des prières, elle faisait une croix sur le front des membres de la famille (qui se tenaient debout devant elle, tête nue) et ce, avec les cendres.

– Pour la Chandeleur, l'*etxeko andere* faisait mettre tout le monde dans la cuisine et, avec le cierge béni ce jour là, elle faisait ce rite qui consistait à faire le tour de la tête, brûler une mèche, avec ce feu. Puis, elle allait dans les chambres faire tomber des gouttes de cire sur le montant du lit.

Le témoin souligne que ces pratiques et tout ce qui touche les rites de la vie domestique, sont des choses réservées aux dames. Les hommes ne prennent pas part, pour ainsi dire, si ce n'est d'une façon passive.

A.1 – Parmi les signes qui annonce la mort, il faut citer:

– Le chien qui hurle de nuit.

– La chouette (*kaeka*) qui crie de nuit. Les anciens en avaient, très peur. Lorsqu'ils l'entendaient, ils se disaient que quelqu'un de la famille ou du voisinage allait mourir. Ils ne cherchaient pas pour autant à la chasser. Le hibou n'était pas craint.

– Lorsque la petite cloche du Sanctus sonnait à la messe, et que cette sonnerie coïncidait avec celle des heures, on devait s'attendre à quelque malheur.

Il y avait bien d'autres signes qui étaient tenus pour "néfastes" mais qui n'annonçaient pas la mort. Ainsi, la mère du témoin disait que lorsque l'on entendait une pie qui chantait, si ce chant venait de droite c'était un porte-bonheur sinon, il portait malheur.

A.2 – L'agonie se dit *agonia*; c'est comme le coma. Autrefois on sonnait pour l'agonie. *Azken hatsak* désigne les tous derniers instants.

A.9 – *Hila* est équivalent de *herioa* mais si on avait à dire, par exemple: la mort l'a emporté, on dirait *herioak ereman du* et non *hilak*. *Herioa* est le sujet actif; on fait spontanément la différence. *Hila* est l'état de mort, et non l'agent. Cependant, d'après le témoin, les gens ne faisaient pas (et ne font pas) de différence nette entre ces deux mots. *Eriotzia* est du langage d'église.

Il est mort:

– *Hil da*: c'est une expression "difficile", on la réserve plutôt pour une bête, ou alors quelqu'un que l'on ne connaît pas.

– *Pausatu da*: c'est l'expression la plus courante pour parler d'une personne.

– *Gorputz duk*: la vieille génération disait cela. Maintenant plus personne n'emploie cette expression, pour ainsi dire. Elle signifie qu'il ne nous reste plus que le corps de la personne.

A.6 – Les anciens disaient que lors de la mort, l'âme s'envolait au ciel, qu'elle partait. Ils disaient aussi l'esprit (*izpiritua*).

A.7 – Cherchait-on à lire le visage du mort, à interpréter ses traits? On n'en parlait guère, on gardait cela pour soi. Les femmes en parlaient peut-être entre elles? Pas les hommes, semble-t-il.

D'une manière générale on ne parlait jamais de ce qui touche à la mort.

Les enfants n'allaient pas voir un mourant. On les écartait. Une fois la mort arrivée, on laissait l'enfant venir voir le mort, mais on ne le laissait pas s'approcher de trop. On préservait l'enfant de ce spectacle pour ne pas l'effrayer. Le jour des obsèques et par la suite, l'enfant dormait chez lui et vivait "comme si de rien n'était".

L'enfant était aussi écarté de la souffrance des bêtes. Quand on tuait un animal, par exemple, on le mettait à l'écart.

A.5 – La chambre d'un mourant n'est jamais laissée ouverte; les volets sont entrebâillés.

A.4 – A l'approche de la mort on allait chercher le curé; on avertissait le premier voisin qui envoyait un de ses enfants, un garçon toujours. Le curé remontait à la maison avec les sacrements. L'enfant le précédait en chemin, le lanpion de l'église d'une main et la clochette de l'autre; il l'agitait dès qu'il voyait quelqu'un en chemin. Cette personne s'agenouillait alors et se signait. Le curé ne passait pas obligatoirement par *eliza bidia*. Souvent il coupait par des sentiers pour aller au plus vite. Le curé portait: *sacramendiak*, le mot viatique (et sa forme basquisée) n'est pas employé.

C.1 – Chaque maison a *eliza bidia*, c'est par là que passera le cortège funèbre, il ne coupera pas par des sentiers. Tous les *eliza bidia* finissent par converger vers un chemin commun à un quartier donné, qui va au bourg.

A.4 – Le curé portait l'Extrême Onction (*oliadura*) et la communion.

Pas de "cérémonie" pour l'accueil du prêtre à la maison.

Quand on savait quelqu'un de très mal, on venait faire des visites, les voisines surtout venaient souvent. On ne rendait guère visite au malade dans la chambre, on restait en bas ou à l'entrée.

A.9 – Quelqu'un qui allait mourir était qualifié de "*eri haundia*" (le "grand malade"). Quand on sentait la mort proche on disait qu'il allait "passer de l'autre côté" ou "dans l'autre monde".

Bere buriaz beste: se suicider.

Subitoki/Supitoki hil da: mourir subitement.

B.4 – La mort venue, les gens de la maison ne sortent pas. Si le mort est à la maison, on n'ira pas à la messe le dimanche. La vie est ralentie. On ne traîne pas à table. On parle à voix basse et pas de trop. Le rythme de vie est cassé.

B.6 – Pas de nourriture spéciale. Les repas sont préparés en famille. Les voisines viennent mais c'est pour voir si on a besoin de quelque chose; elles viennent se proposer.

On entrebâille les volets de la maison; ils resteront ainsi quelques temps après le décès.

On enlève les cloches aux animaux. On ne recouvrait pas les glaces et on n'arrêtait pas les pendules.

On recouvrait le mort avec un joli drap que l'on se transmet de génération en génération.

B.5 – C'est *gelaria* qui sonnait l'agonie (*agonia jo*) et le glas (*hil zeña*). Ce dernier distinguait l'homme de la femme, par le nombre de coups, et l'enfant (ici on donnait la petite cloche, à la volée: *zeñu ttipia*).

B.8 – Ce sont les voisines qui font la toilette du mort; elles seules le manipulent; elles se mettent à plusieurs. Un homme vient pour raser un mort. Les femmes lavent le mort entièrement et l'habillent. Pour cela, elles se mettent à trois ou quatre voisines, elles s'arrangent entre elles.

L'homme a son costume, chaussettes, chemise, cravate, chaussures et béret (?). La femme a des bas, un foulard... On mettait des [B9] vêtements "bien". On n'attachait pas les membres et on mettait un chapelet dans les mains. On fait toujours ainsi de nos jours.

B.8 – Le mort est mis ainsi dans le cercueil, pas de lin-cueil, ni de coussin sous la tête. Rien dans ses poches, rien d'autre dans le cercueil. Le charpentier referme aussitôt le cercueil. Il le pose sur deux chaises et y met dessus la croix de marbre, achetée par le premier voisin (on le rembourse plus tard), croix portée dans le cortège. Pas de plante verte, de fleur... pas de drap particulier.

A.8 – A l'annonce de la mort, au premier voisin, celui-ci va à l'église avertir le curé. On lui remet la partie métallique de la croix paroissiale; il la remonte, tête nue, chez son voisin, alors qu'*Andere serora* sonne le glas plus ou moins longtemps selon la distance de l'église à la maison. Arrivé dans la [B.4] chambre, il la pose à la tête du lit, à droite du mort, sur une chaise recouverte d'une serviette blanche avec une bande bleue et des franges aux extrémités. A gauche du mort il y a, sur une petite table, le lampion qui brûle, une assiette avec de l'eau bénite et une branche de rameau ou de buis le plus souvent et un crucifix ou, à défaut, une statue de la Vierge, parfois il y a les deux.

Chercher la croix était le plus important. On fixait aussi l'heure des obsèques. Plus tard le voisin revenait déclarer la mort à la mairie (mais souvent le curé était le secrétaire de mairie). Autrefois, on n'avertissait guère le médecin; le plus souvent il ne se dérangeait pas pour faire un "constat".

B.1 – A partir de maintenant *lehen aizoa* va voir une tâche très importante à accomplir. La famille lui donne la liste de personnes qu'il doit avertir. C'est lui qui est chargé de faire l'annonce. Comme il ne peut pas faire cela tout seul, il se répartit la tâche avec les autres premiers voisins qui se convertissent alors en *hil abertitzale*.

Ils partent faire l'annonce (*hil abertitzia*), en vélo, etc., en se répartissant les adresses "comme ça venait" (pas de "choix" particulier). Arrivé à telle ou telle maison on disait: je viens vous avertir de la mort de X..., les obsèques auront lieu à telle heure, à tel endroit. Les gens disaient alors s'ils

allaient venir ou non à l'enterrement. S'ils ne venaient pas ils donnaient alors l'argent pour une messe. Chaque voisin, ainsi mandaté, se devait d'aller rendre compte de sa mission à la famille même.

Cette annonce pouvait prendre facilement une journée, les familles étant parfois disséminées aux quatre coins du pays. Les *hil abertitzale* mangeaient chez l'un, buvaient un coup chez l'autre; rentrés au village, la famille ne leur donnait pas à manger.

Les gens du quartier, les voisins faisaient des visites aux malades. A cette occasion ils apportaient *ikusgarria* (chocolat, sucre, café...). Au moment de la mort, on ne portait rien de spécial. Le curé passait éventuellement, mais tout dépendait de la distance, le village est très étendu. *Andere serora* ne venait pas dans les maisons.

B.13 – On veille le mort. Homme ou femme veille, quelque soit le sexe. Les voisins s'arrangeaient ensemble ou venaient se proposer spontanément; certains prenaient une moitié de nuit, etc. Deux personnes, trois maximum, veillent.

Quelqu'un de la famille reste avec les veilleurs? Tout dépend des familles; en principe la famille va au lit, la nuit, et dans la journée, elle veille si elle est disponible. Ce sont les voisins qui veillaient, c'était à leur charge. De toutes façons on ne laissait jamais un mort tout seul; il fallait toujours qu'il y ait quelqu'un avec lui.

C.10 – L'argent des messes n'est pas recueilli lors des visites. On le donne le jour de l'enterrement, au curé, dans la sacristie, à la fin de la cérémonie. Le premier voisin pouvait aussi en recueillir, de même le chantre.

E.2 – On inscrit les noms de ceux qui donnent, de telle sorte que le curé lisait la liste entièrement, en chaire, le dimanche suivant. Il la lisait dans un ordre donné: la famille en premier et le filleul ou la filleule, puis les autres sans chercher à classer. On ne mentionne pas le titre de "voisin".

On pouvait donner des parts de messe si on n'était pas très fortuné.

A ces messes n'étaient pas associées les âmes sorties de la maison, alors qu'on le fait pour les messes anniversaires.

C.16 – Après le repas, seulement, on prie pour le défunt. A cette occasion le chantre, ou alors le voisin à défaut du curé (qui n'était pas traditionnellement invité à ces repas), annonce les intentions:

Il y a trois types d'intentions données dans des ordres qui peuvent varier et qui peuvent être "mélangées". On prie: pour celui qui vient de nous quitter, pour ceux qui sont partis de cette maison et pour le premier des convives qui mourra.

La prière achevée, on fait un signe de croix sur soi. Il n'y a pas de bougie sur la table.

C.1 – Le convoi funèbre emprunte, nous l'avons vu, *eliza bidia*. Les maisons situées sur le passage, on fait des jonchées de verdure. Les femmes font ce travail. Le curé allait chercher les morts dans toutes les maisons.

C.4 – Le convoi marche sur deux rangs. En tête, le premier voisin qui porte la croix, par son manche. Derrière, le curé et, en principe, deux enfants de chœur. Ils sont suivis du chantre. De chaque côté, il y a les enfants porteurs de cierges; réquisitionnés ce jour là, ils ne vont pas à l'école; la famille ne leur donnera rien.

Vient le cercueil et ses porteurs. Ensuite, il n'y a pas d'ordre strict. En principe, on voit le plus proche du mort; la veuve par exemple avec ses fils, puis les hommes du deuil. Les femmes du deuil suivent. La première voisine est près du cercueil avec ses lumières dans le panier.

Dans certains enterrements on portait un drap mortuaire, derrière le cercueil; des femmes le portaient dans le cas d'une morte, sinon des hommes; en principe des voisins.

Les enfants, s'ils avaient fait la communion, étaient dans le cortège avec les parents.

Derrière la famille on laisse un court intervalle et viennent les amis et gens du village. Les tous premiers portent la croix de marbre et, très éventuellement des fleurs (très rares autrefois). Ce groupe marche aussi sur deux rangs, sans ordre précis, hommes et femmes mélangés.

C.19 – Pour l'enterrement d'un jeune, ce sont des jeunes qui portent le cercueil. Mais pour une jeune fille, ce sont des garçons qui la portent. On appelle jeune quelqu'un qui n'a pas atteint la trentaine. A cette occasion, les jeunes peuvent s'habiller de blanc, les garçons en particulier peuvent avoir des pantalons blancs.

C.7 – Le convoi se dirige droit vers l'église et ne s'arrête pas en route. Arrivés au village les porteurs allaient boire au café pour se remettre de cette épreuve physique.

Il est arrivé que l'on porte, autrefois, le corps en charrette (avant que le corbillard ne soit introduit, dans les années 1950). Alors on s'approchait de l'église mais on finissait le trajet à dos d'hommes.

De nos jours, le mort est porté avec la voiture du charpentier. Si la maison est proche de l'église, on reconstitue le convoi traditionnel, sinon tout le monde part en voiture.

C.4 – Quand on voit passer un convoi on s'arrête et on fait un signe de croix. On laisse toujours passer un convoi; on ne le croise pas.

Vêtements de deuil

Les femmes du deuil avaient *mantuleta* jusque dans les années 1950-1960. Ainsi revêtues, on ne les reconnaissait pas; les femmes étaient ainsi "cachées" du départ de la maison au retour. Les hommes étaient en costume, de même à Etcharry. Dans le temps, dit le témoin, ils avaient des capes, mais il ne les a pas connues et ne peut préciser plus. Les voisins étaient en *kaputxin*. Les veuves gardaient *kaputxina* le temps du deuil, deux ans au moins. Les femmes âgées le gardaient toute leur vie; les jeunes mettaient une mantille par la suite.

C.9 – Arrivés à l'église les gens se placent spontanément, la famille en deuil se met devant, hommes et femmes séparés. Ils se placent spontanément, le plus proche du mort contre le cercueil etc. La première voisine se met derrière la rangée de la famille, contre le cercueil, à côté d'elle, elle a les lumières qu'elle doit surveiller et entretenir durant toute la cérémonie.

Andere serora est à sa place habituelle. Elle est revêtue, comme toujours, de *kaputxina*. Les autres femmes se mettent "comme elles veulent"; on ne fait pas attention aux chaises à cette occasion. Les hommes vont aux galeries.

Il n'y a pas de confrérie au village.

C.12 – Après l'absoute, on va tous au cimetière pour la mise en fosse. Une fois cet acte achevé, tout le monde se retire; les voisins restent pour reboucher la fosse.

C.16 – Il n'y a jamais eu de condoléances. Parfois le curé, à la fin de la messe, lisait la liste des invités au repas qui suivait. Dans d'autres cas, c'est le premier voisin qui fait cette annonce, ou le chantre. Ils la font au cimetière, avant que les gens ne rentrent chez eux.

Au retour il y a un semblant de cortège, les femmes partent en premier. Mangent ensemble à "*kolazionia*": la famille, ses quatre voisins, tous ceux qui ont fait quelque action (porter la croix de marbre, etc.). On pouvait être ainsi une bonne quarantaine de personnes; les familles étant nombreuses on était souvent plus. Le curé ne venait pas obligatoirement.

On mange le bouillon, la poule avec des légumes divers (haricots...), souvent il y avait un second plat de viande, le bouilli avec de la tomate. Pain, vin, fromage, café; pas de dessert.

C.13 – Les sépultures n'ont pas d'ordre particulier au cimetière, les gens n'y sont pas "regroupés". De même dans l'église les maîtresses de maison n'avaient pas leur chaises regroupées selon un "ordre" particulier. Les voisins n'étaient pas côte à côte, etc.

D.1 – Le cimetière se dit *hil herria*. Mais je vais au cimetière: *hil herrietan*, le mot se décline au pluriel, jamais au singulier.

D.5 – Les monuments de pierre sont pour les adultes. Les petits enfants ont des croix de bois ou de fer. Les plates-tombes ne signalaient pas nécessairement des maisons "riches".

D.11 – Le témoin n'a pas connu de banc dans le cimetière.

D.12 – Le cimetière est-il à la famille ou à une maison? Le témoin ne sait pas: il lui semble, cependant, qu'autrefois, au moins lorsque l'on reprenait une maison abandonnée on pouvait réutiliser son cimetière si la famille n'habitait plus au village.

D.13 – Le mot "*jarleku*" est inconnu au village. Les femmes ont leurs chaises; c'était les chaises de la maison. Quand une femme mourrait on ramenait sa chaise à la maison. La jeune mariée apportait une chaise à l'emplacement de celles des maisons.

Sur ces chaises, il y avait le nom de la famille mais le plus souvent les initiales de la femme, avec des clous de cuivre ou dorés.

D.15 – *Andere serora* ne s'occupait pas de l'entretien des sépultures. Il y avait au village, autrefois des personnes qui faisaient ce travail. En échange, les familles leur donnaient quelque chose, du grain... "J'ai connu deux de ces personnes, une femme, puis un homme, on les appelait *hil herri xaha zale*".

D.3 – Le cimetière était très peu fleuri. On mettait des fleurs coupées pour la Toussaint. Pas d'arbuste, etc.

Si le curé ne regardait pas trop cet aspect de la vie religieuse, il y avait des domaines dans lesquels il exerçait autorité et emprise: c'est lui qui, chaque dimanche, disait quelle famille devait porter le pain pour la communion. Cette famille faisait alors un pain de plus, mais qui n'avait rien de spé-

cial; il surveillait les filles de Marie (on disait ici: Fille de Maria, comme en français); peu étaient filles de Marie... beaucoup étaient exclues!. La plus âgée d'entre elles portait le drapeau pour les processions du 15 août.

E.1 – *Dolia* désigne le deuil et la famille en deuil. La durée de deuil était fonction du lien que l'on avait avec le défunt: 3 ans pour un époux... (on allait ensuite en diminuant). L'enfant portait le deuil et on portait le deuil pour un enfant.

Le deuil achevé, un veuf ou une veuve pouvaient se remarier. Mais le témoin évoque les *charivaris* montés par les jeunes et qui ajoutaient de la souffrance à la peine de ces gens (jonchées faites avec de la verdure et de la chaux, d'une maison à l'autre, etc). Pour se débarrasser de ces pratiques, on donnait parfois de l'argent aux jeunes qui allaient faire un repas avec.

C'était surtout les femmes qui suivaient le deuil. D'une façon générale le deuil était très suivi la première année; on faisait attention (pas de fête, etc.).

E.2 – Les messes pour le défunt

Outre les messes offertes lors de la mort: la messe des obsèques; une messe le lendemain où l'on assistait en vêtements de deuil; y a-t-il eu vraiment une messe le neuvième jour? Le terme *bederatzurruna* existe bien cependant, et de nos jours encore il y a une messe de neuvaine, une semaine plus tard; *urtheburua*, messe anniversaire. Mais bien des familles n'attendaient pas le bout de l'an pour donner des messes anniversaires.

E.5 – A ces messes, ce sont surtout les femmes qui y assistent, au moins en semaine (où le curé donne les messes aux intentions des morts, intentions lues le dimanche). Pendant ces messes, elles faisaient brûler leur *ezko*; c'était important car, si pour une raison ou pour une autre, elles ne pouvaient pas aller à la messe et qu'une des voisines y allait, elles demandaient à cette voisine de leur faire brûler l'*ezko*.

Andere serora ne s'occupait pas spécialement des *ezko*. Elle faisait le catéchisme, sonnait les cloches, etc.

On portait *ezko* sur la tombe pour les messes d'enterrement, pour la Toussaint et pour les tous premiers anniversaires.

E.6 – Y avait-il au village des histoires concernant les *arima erratiak*? Pas spécialement. Les vieux n'avaient pas de superstition particulière à propos du cimetière, ni des "revenants".

Le témoin cite le cas de l'église Saint Martin d'Arberoue qui, dit-on, aurait été construite de nuit par des esprits (les *lamiñak*). Les gens voulaient la construire à un endroit mais les matériaux étaient déménagés de nuit et finalement elle fut construite là où elle est.

Témoin: Monsieur J.L. Barneix, Beyrie-sur-Joieuse.

Compléments d'information: Mme Etcheverry, Beyrie-Sur-Joyeuse

Première partie

Réponse A.6: on ne connaît pas de pratique qui consiste à ouvrir une fenêtre ou autre, pour que l'âme s'envole.

B.6 – Le drap qui sert à recouvrir le mort s'appelle *hil-oihala*, il présente des jours et des broderies.

A.8 – Pas d'annonce de la mort aux animaux.

C.9 – Disposition des participants à la messe d'enterrement:

Le cercueil est contre la Table-sainte; contre sa tête on pose la croix de l'église que portait le premier voisin et la première voisine pose par terre l'*ezko zaria*. Elle se place en bout de rangée, près de ce panier car elle doit continuellement redresser les bouts d'*ezko* et surveiller qu'ils brûlent correctement. A côté d'elle se trouvent sur une ou deux rangées, les femmes du deuil.

Le premier voisin est aux galeries avec les porteurs du cercueil. Le chancre est à la galerie de face. Avec les femmes du deuil se trouvent les premières voisines. Les hommes du deuil sont devant à droite, à la tête du cercueil. Au fond de l'église se trouve *gelaria*, proche de la cloche. De même *andere serora* restait au fond.

De part et d'autre du cercueil on met 4 à 6 cierges. Ce dernier est recouvert par un drap noir, qui reste à l'église, on y pose dessus la croix achetée pour la famille.

D.12 – La vente d'une maison n'entraîne pas forcément celle de la tombe. La sépulture de la famille est considérée comme étant plus à elle, qu'à sa maison.

Réponse E.2: la messe du lendemain est *hil-biharamuna*. La famille donnait tant de messes, 10 à 15, pour le mort, un don d'argent pour l'église, un autre pour les âmes du Purgatoire, et, par la suite, un don pour les religieuses quand elles sont arrivées. Tous ces offrandes étaient lues puis affichées sous le porche pendant 15 jours.

C.9 – Le cortège était toujours le même, que le mort soit un homme ou une femme.

A.7 – C'est la première voisine qui ferme les jeux du mort.

B.5 – Le glas diffère selon que le mort est un homme ou une femme; un coup, un arrêt, pour un homme; deux coups et un arrêt pour une femme; on sonnait la petite cloche pour les enfants. Le glas était sonné à chaque angélus: *argi zeinia, eguerdi zeinia, ilhun zeinia*. On le reprenait lors de la levée du corps et lorsque le cortège arrivait à l'église.

C.6 – Il y a 25 ans, on a abandonné *mantuleta*. On a abandonné *ezko* il y a 15 ans environ.

C.18 – Les petits enfants morts sans baptême allaient directement au cimetière sans passer par l'église.

D.3 – On grondait les enfants qui marchaient sur une tombe. Personne ne marche sur une tombe.

C.9 – Dans le cortège, les femmes ont des gants et des chapelets et livres de messe. Les hommes n'ont pas de gants, ils avaient le chapelet; ils étaient nue tête durant la cérémonie.

E.5 – On utilisait plutôt *ezko* que les cierges car il ne coûtait pas cher. Il y avait des abeilles un peu partout et on ramassait la cire que l'on portait à cette dame d'Uhart; on ne payait donc que la main d'oeuvre.

Deuxième partie

B.1 – On appelle *lehen auzoak* les cinq premiers voisins: quatre pour le cercueil et celui qui porte la croix. On les prend dans la direction de l'église et, en principe, ils sont tous du même quartier car les maisons ne sont pas très éloignées les unes des autres.

C.9 – Dans le cortège, la première voisine porte le grand panier [E.5] d'*ezko*; elle est en tête du cortège des femmes; c'est l'épouse de celui qui porte la croix, en tête du cortège. En tout cas, les deux sont de la même maison.

Les quatre autres voisines n'ont aucun rôle dans la cérémonie à l'église. Elles s'occupent de préparer la collation.

Les hommes portent le cercueil. Les couronnes ou plaques sont aussi portées par des hommes, n'importe qui, mais pas par des femmes.

La première voisine n'avait pas *mantaleta*, seule portaient ce vêtement les très proches du mort, femme, mère ou sœur.

E.5 – Dans le grand panier la voisine porte l'*ezko* de la maison du mort et ceux de tous ses voisins. Ces *ezko* ne sont pas mis dans des paniers individuels. Ce grand panier est gardé par *andere serora* ou *gelaria* (c'est toujours ce dernier cas à Beyrie). *Gelaria* est la bonne du curé qui sonne les cloches, surveille les enfants à l'église. Elle habite chez le curé et y conserve donc ce panier. On le lui rend le lendemain, après la cérémonie où toutes les voisines assistent à nouveau; elles reprennent alors leurs *ezko*.

L'*ezko* de la maison sera mis dans un petit panier qui pourra soit être laissé à l'église, soit ramené à la maison à chaque occasion. On l'allume toutes les dimanches et pour toutes les messes qui sont données sur semaine pour le mort, pendant au moins un an.

B.11 – En ce qui concerne cet enclos de drap (nom?), le drap du fond est *hil-mihisia*. C'est un drap brodé que l'on se transmet dans la famille. Le nôtre a une croix ajourée. On n'y figurait pas de lettre, on n'y accrochait pas de ruban noir. On garnit les autres draps avec des feuilles de laurier piquées en croix, deux par deux, et fixées de ci de là, par des épingles.

Dès que le cortège a quitté la maison, le charpentier défait les draps et met les tables dans l'*ezkaratza*, aidé par les voisines qui ne vont pas à l'église. Ces dernières préparent le repas, le servent et font la vaisselle. Le charpentier fait le service du pain, du vin et du fromage; il mange à la cuisine avec les femmes.

B.12 – Les cierges placés de chaque côté du cercueil, à la maison, et amenés à l'église, avaient des rubans noirs. Quand les religieuses sont arrivées, elles faisaient des festons avec du papier sulfurisé et enroulaient cela autour du cierge à la place des rubans que l'on mettait. Les cierges étaient achetés à l'épicerie du village; quatre pour les familles modestes, six pour les plus aisées. Ils restaient à l'église; c'était un don.

(Note: lorsque la mère de famille, pour les cendres, mettait sur le front de la famille agenouillée devant elle, elle disait: "*Orhoiz hadi erhauts hizala eta erhauts bilakatuko*".)

C.9 – Le cortège démarre avec le premier voisin qui porte la croix. Viennent à la suite: le curé et les enfants de chœur; le cercueil, les cierges; les hommes: mari, enfants, frères et cousins, par degré de parenté; la première voisine *ezkokaria*; les femmes par degré de parenté, comme pour les hommes; voisins et autres participants.

E.5 – Au cimetière la voisine pose le grand panier avec tous les *ezko*, qui sont toujours allumés, sur la tombe, le temps de l'inhumation.

C.17 – Le repas, *kolazionia*, se faisait à la maison. Avant de rentrer, on faisait brûler une poignée de paille pour rapeler que nous retournons en poussière.

C.16 – Le repas était généralement constitué de bouillon de poule (*oilo zopa edo oilo salda*) avec du vermicelle; puis on mangeait les poules qui avaient servi à faire ce bouillon, on le servait avec de la tomate. Les gens aisés tuaient un mouton et, en plus de la poule, on servait du gigot avec des haricots blancs. On donnait le fromage, du café avec de l'eau de vie de la maison. En finissant le repas, le premier voisin, ou le chantre, ou le curé, faisait une prière (voir plus haut) et "ramassait les messes de la famille".

A.4 – Pour l'Extrême-Onction, le curé amenait sa petite urne avec les flacons bénis; il était accompagné d'un enfant de chœur qui sonnait une petite cloche chaque fois qu'il passait près d'une maison, ou d'une personne. Les gens s'agenouillaient alors, jusqu'à ce que le curé passe.

La famille et les voisins assistaient aux prières.

BIDARRAY/BIDARRAI

A.1 – Présage de mort: le chien qui hurle à la mort. La mourante de la peste disait: "*ago ichilik, hiltzerat noala*", presque aussitôt dit, elle mourut¹. (La peste à laquelle il est fait allusion était probablement la "grippe espagnole" qui avait touché du monde au village).

A.2 – La mort est ressentie comme une loi divine.

A.4 – On avertit les premiers voisins, de chaque côté de la maison. Le premier est en direction de l'église, le second est à l'opposé.

Le premier voisin (vers l'église) porte la croix de l'église à la maison. Le second voisin (situé à l'opposé de la direction de l'église) conduit le deuil.

Les voisins avertissent la famille, par télégramme ou en voiture, si possible. Le premier voisin (vers l'église) accompagnait le viatique. Lors de l'Extrême-Onction, c'est la première voisine qui découvre les pieds. La famille et les voisins assistent à la cérémonie. Il y a toujours quelqu'un avec le mourant: des femmes, des voisins, nuit et jour. On ne lui parle pas, on prie, parfois à voix haute. Les deux voisins s'occupent du bétail, dans les fermes; les voisines cherchent les *mantaleta*.

A.5 – On met de la verdure: dans la maison, sur le sol devant la maison et sur les draps. Sur le drap tendu derrière le lit du mort, on met du lierre.

Au moment de la mort, on met sur le mort *hil oihala*, drap décoré de verdure: lierre en forme de croix. Ce sont les voisins qui disposent cette verdure.

Dans la chambre de l'agonisant on met aussi: 2 cierges bénits le jour de la Purification (*tortxak*), mis dans des chandeliers et la croix de l'église sont placés à la tête du lit de mort; sur une table on met un crucifix et une Sainte Vierge.

On couvrait les glaces jusqu'à ce que le mort quitte la maison.

¹ La peste à laquelle il est fait allusion était probablement la "grippe espagnole" qui avait touché du monde au village.

A.7 – Ce sont les deux voisins qui ferment les yeux et habillent le mort; hommes si le mort est un homme et femme dans l'autre cas.

A.8 – Lors du décès, les premiers voisins préviennent la famille et les autres voisins. On prévenait les abeilles, aux ruches.

A.9 – *Gorpuz da*; il est mort; *erioak ereman dauku* (la mort nous l'a emporté); *hila*: le mort, le défunt.

B.3 – On brûle le matelas d'un malade contagieux. Si le malade n'était pas contagieux on refait faire le matelas après avoir lavé la laine. On ne brûle rien avec rapport à cet événement.

B.4 – On fermait les volets, on arrêtaient les pendules, on enlevait les cloches aux animaux. Pourquoi?, le témoin ne sait pas. Elle signale ici que les domestiques prenaient le deuil.

Le lit est décoré avec du lierre et des fleurs, sur les côtés. A la tête du lit on met un drap ou bien *hil-ohiala*, qui est blanc avec des rayures bleues. Sur ce drap tendu on met la croix de l'église et un peu de verdure (*lierre*) en forme de croix.

B.5 – On sonne les cloches pour un décès, midi et soir; de même quand la croix sort de l'église avec le premier voisin.

Hil zeinuak varient selon le sexe du défunt; série de 3 coups pour un homme, de 2 pour une femme. Pour un enfant jusqu'à 7 ans, on sonne l'alleluia. On sonnera quand le mort quittera la maison, jusqu'à l'entrée de l'église.

B.6 – On ne sortait pas de la maison; les voisins s'occupaient de tout. On ne prenait pas de nourriture spéciale.

B.7 – On porte toujours le cadavre à la maison natale. Le domestique est amené chez lui; si ce n'est pas possible, on le laisse chez son patron.

Le corps est mis en bière et descendu dans *ezkaratza*. Là, on fait un autel; on la place sur des chaises et on y met dessus *hil ohiala*. De chaque côté du cercueil on met 2 cierges bénits à la chandeleur et que l'on se procurait à l'église.

B.8 – Les deux premiers voisins habillent le mort avec le vêtements du dimanche et une chemise blanche.

B.9 – *Mise en bière*: on fait un petit coussin de verdure, enveloppé de tissu à petits trous; on le met sous la tête du mort. Ce sont les voisins qui font ce coussin. Mains et pieds ne sont pas attachés; on met un chapelet dans les mains.

B.10 – C'est le menuisier, qui a fait le cercueil, qui met le mort dedans avec le premier voisin.

B.11 – La veille de l'enterrement on ferme le cercueil. En principe, pour tous les enterrements, la veille des obsèques les voisins allaient chercher le brancard et rapportaient un grand drap noir et blanc. On le posait, plié, sur le cercueil. Quatre hommes, ou quatre femmes (selon le sexe du mort) le portaient, après le curé, devant de cortège funéraire. A l'église on le plaçait sur le cercueil et on le conservait jusqu'à la tombe. Longtemps cette pratique a été réservée aux obsèques "*lehen gradua*" (de première classe), avec deux prêtres. Ensuite on fit cela pour tout le monde, jusqu'à ce que cela fut supprimé.

Il y avait aussi un drap marron à rayure blanche pour ceux qui faisaient partie de "*Diersordia*" (oeuvres de Saint François). Cela a disparu aujourd'hui.

B.12 – Voir B.4. L'eau bénite avec une branche de laurier est dans une assiette posée sur un linge blanc à rayures bleues.

B.13 – Les hommes du voisinage veillent un mort; dans le cas d'une morte, ce sont les femmes du voisinage. On récite des prières, le chapelet. On fait des prières personnelles.

B.14 – *Andere serora* ne venait pas dans les maisons. Elle s'occupait de l'église et des cierges. Elle ne venait à la maison que pour visiter le mort.

C.1 – Le cercueil était porté à dos d'hommes (4 et 2 pour relayer). Si le mort venait de très loin, on le portait en charrette, par *hil-bidea*, jusqu'à la grande route. *Hil bidea* est le chemin que l'on emprunte normalement pour aller à l'église.

C.2 – On ne faisait pas de jonchée à cette occasion (seulement devant la maison, pour le viatique, devant la porte).

C.3 – Si la maison est trop loin dans la montagne, le cercueil était descendu au quartier où le prêtre faisait les prières (il avait fait la visite au mort auparavant), il n'y avait pas de maison particulière attribuée à tel ou tel quartier.

C.3 – Pas de rite avec le feu au départ du mort de la maison.

C.4 – Le cercueil est porté à dos d'homme jusqu'à l'église. Le convoi se dispose ainsi: le prêtre, le premier voisin avec la croix, puis l'autre voisin qui conduit le deuil, les hommes de la famille puis tous les autres hommes; ensuite viennent la femme du premier voisin situé vers l'église puis les femmes de la maison et toutes les autres femmes. Les hommes sont toujours devant quelque soit le sexe du mort.

Les fleurs sont portées par les hommes ou les femmes, selon le sexe du mort, du village, qui ont le même âge que le défunt.

On offre des messes et on embrasse la croix, à l'église, en donnant des offrandes. Les offrandes pouvaient se faire aussi à la maison, lors des visites, ou après la messe, à la sacristie.

Jusqu'en 1980 on utilisait un corbillard que l'on tirait. Maintenant on se sert du véhicule du menuisier. L'ordre traditionnel du cortège est reconstitué en arrivant au cimetière qui entoure l'église. On se signe au passage d'un convoi et on fait une prière.

C.5 – Il n'y a pas de fleur spéciale pour un enterrement, pas de gerbe non plus, mais des fleurs en bouquets, de la maison.

C.6 – Les voisins et les porteurs de bouquets sont habillés en noir. Les femmes ont *mantaleta*. Le voile du capuchon était rabattu sur le visage, du départ au retour à la maison. On relevait parfois ce voile pendant la messe. Les gens riches avaient ce vêtement appelé alors *kapa* (on se le prêtait en fait, il n'est pas évident que seuls les gens riches en aient).

Les femmes du village portaient aussi *kaputxina*. Les très proches le portaient (mère ou veuve) comme signe de grand deuil, pendant un an, depuis la maison à l'église et retour.

Les hommes portaient une petite cape fixée sur le dos et dont le pan était ramené sur l'avant-bras gauche.

Ces vêtements de deuil étaient portés par la parenté en grand deuil: le jour de l'enterrement et jusqu'à la messe de quinzaine, pour les cérémonies. Les enfants, à partir de 7 ans, étaient habillés en noir.

C.7 – Le convoi ne marquait aucun arrêt jusqu'à l'église.

C.8 – Pas de souvenir de pleureuses. *Minduria*=famille en deuil.

C.9 – A l'église, les hommes vont aux galeries les femmes sont en bas, *Andere serora* se place devant elles. Les hommes du deuil étaient à la galerie. Le cercueil est vers l'autel, avec les femmes.

C.10 – Offrandes: on donne de l'argent pour célébrer les messes. On n'offrait pas de pain ou d'autre chose. C'est un homme qui allumait les cierges; on l'appelait *klabera*.

C.11 – La famille finance les funérailles.

C.12 – Les premiers voisins et la famille assistent à l'envelissement.

C.13 – Dans les cimetières où il y a des fosses côte à côte on respecte un cycle de 5 ans avant de procéder à une nouvelle inhumation.

C.15 – La famille proche rentre à la maison, puis le reste de la famille suit, avec les voisins pour prendre le repas. Les porteurs du cercueil ne sont pas rémunérés et viennent prendre part au repas.

C.16 – On fait une prière dans la chambre du mort; on en fera aussi une avant de découvrir le lit. On fait une prière avant de commencer le repas et une à la fin: 1, pour le défunt et 2, pour la première personne à mourir.

C.17 – On ne brûle pas de feu au retour des obsèques, devant la maison.

C.18 – Les enfants non baptisés étaient mis dans un coin du cimetière; les autres, dans les tombes.

C.19 – Pour les obsèques d'un jeune (un non marié) les jeunes s'habillent en blanc; le jeune défunt est lui-même habillé en blanc.

C.20 – Les enfants portent le cercueil d'un enfant; les filles ont une couronne de fleurs blanches, sur la tête.

C.21 – Les obsèques d'un suicidé avaient lieu hors de l'église.

Se suicider: *bere buruak destroitu du*.

D.1 – Le cimetière se nomme *hil harriak*.

D.2 – Sur la croix on met le nom de la maison et celui des défunts, sur la tombe.

D.4 – Les caveaux modernes sont en pierre; ceux qui sont en marbre n'ont pas toujours des croix.

D.5 – Les dalles recouvrant les *jarleku* sont en pierre.

D.7 – Sur les tombes, on met des croix de marbre; on nettoyait les tombes et on y met des fleurs pour la Toussaint.

D.10 – Des monuments funéraires étaient fabriqués par M. Fourcade, tailleur de pierre, qui travaillait à la carrière, sur la route.

D.11 – Pas de banc de pierre dans le cimetière.

D.12 – Les sépultures appartiennent aux maisons. On ne les vend pas, elles restent à la commune.

D.13 – *Jarleku* désigne l'emplacement dans l'église où les femmes ont leurs chaises, avec leurs initiales figurées par des clous. Depuis on a mis des bancs mais malgré cela on conserve les mêmes places qu'autrefois.

D.14 – Les *jarleku* (au moins) peuvent être occupés par les locataires d'une maison.

D.15 – Les familles entretiennent et fleurissent les tombes.

E.1 – On ne brûle plus *ezko*. Autrefois les *ezko* étaient mises dans un panier *ezko saria*, conservé dans une coffre à l'église. *Andere serora* plaçait les *ezko* devant les femmes du deuil. Pendant le deuil, il était interdit de porter du blanc.

E.2 – La liste des messes offertes était lue (*eskuaraz*); le nombre des messes variait.

E.3 – La famille se charge de faire dire des messes; une semaine plus tard, un an plus tard.

E.5 – *Ezko* est abandonné depuis 1975 environ. On le mettait dans un petit panier (*ezko saria*) avec du tissu blanc. On le faisait brûler pendant un an, aux messes.

Ezko était fabriqué par les abeilles de la maison.

E.6 – Rien.

Temoignage recueilli en 1985, par Madame Saulet, auprès de Madame Kattin Seychal Amestoy (81 ans), de la maison Ekutenia.

BUSTINCE/BUZTINTZE

ETXEAK-HIL BIDIAK

Les maisons de Bustince

1 – Etxebestia.

2 – Elgia.

3 – Indartia.

4 – Etxebesteko borda.

5 – Etxebarnia.

6 – Eyhera.

7 – Barnetxia.

8 – Agereberria, aujourd'hui Betesaria.

9 – Gorostia.

10 – Ageria.

11 – Olhaso.

12 – Serorategia.

13 – Donesteia/Donestebe.

14 – Harrubia.

(15) – Disparue, mais dont on se souvient: Italia.

16 – Etxeberritoa/Etxerritoa.

17 – Hilluria.

Hil-bide de ces maisons

1 à 5: Le cortège se constitue, sous sa forme définitive, c'est-à-dire avec tous les participants (voir schéma), sur la "place". On emprunte alors "*eliza malda*", qui n'est pas un chemin emprunté dans la vie de tous les jours (voir schéma) et qui est fermé à chaque extrémité par deux barrières en bois, dans sa traversée du champ d'Indartia.

6-7: Leur *hil-bide* rejoint le précédent. On conserve le souvenir qu'il y aurait eu "autrefois" quelques maisons entre 5 et 6.

14: Elle est sur le chemin qui va à Jaxu. Son *hil-bide* rejoint *eliza malda* (B).

8-9: Même *hil-bide* que 10 qui est pratiquement sur l'ancienne place avec fronton (aujourd'hui détruit). De 8 au carrefour précédent 10, le chemin est goudronné et dessert

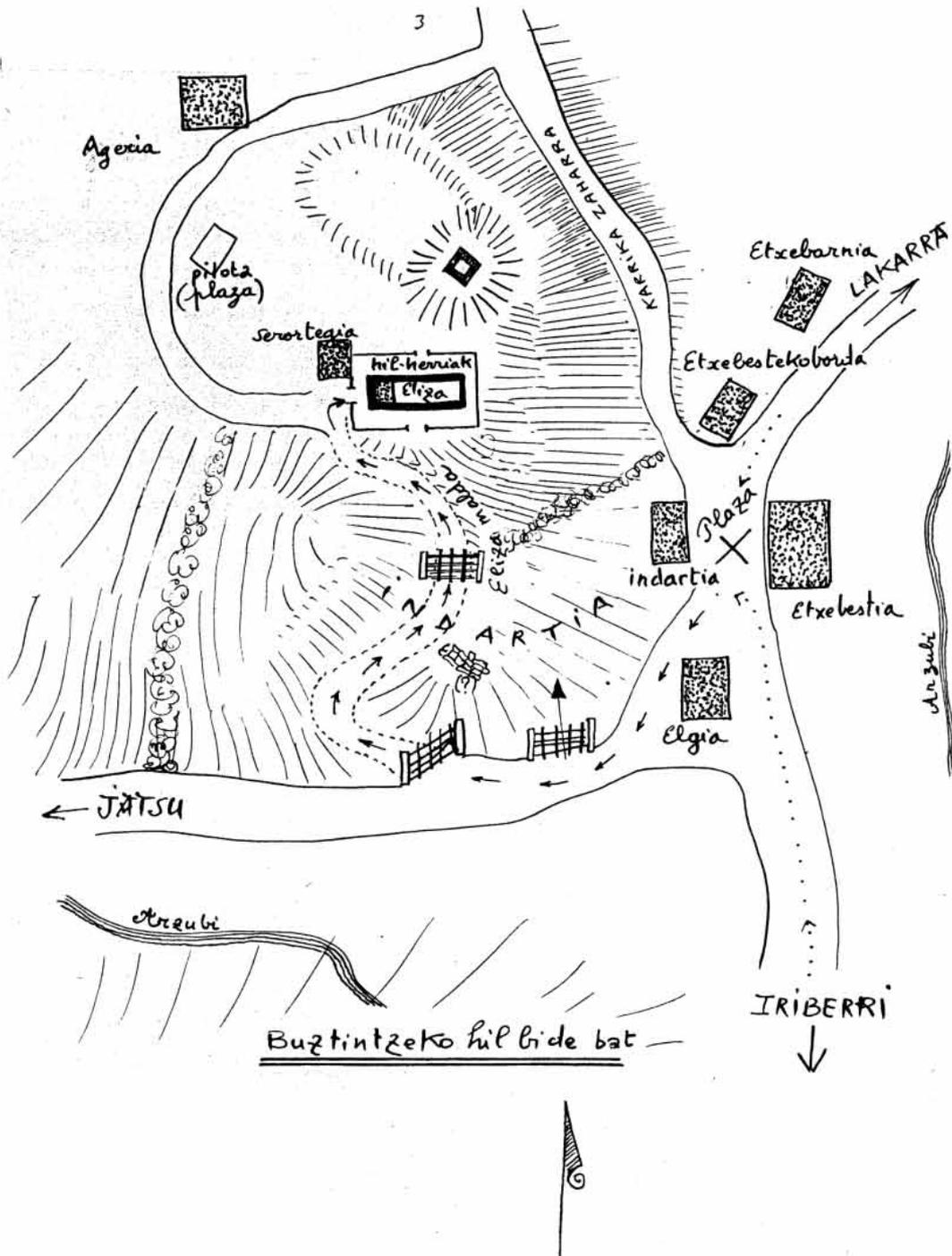


Fig. 19. *Hil bide* des maisons Elgia, Indartia, Etxebestia, Etxebestekoborda, Hilluria, Etcheberritoa, Italia, Etxebarria, Eyhera, Harrubia. Bustince (BN).

les maisons 8 et 9. De 10 à l'église, le chemin n'est pas goudronné, il est régulièrement emprunté par ceux qui vont à l'église.

13: Le *hil-bide* de cette maison noble est particulier. Il est fermé par deux portails en fer et traverse une prairie appartenant à Etxebestia (voir cadastre ci joint où ce "chemin" est indiqué par des pointillés). Les anciennes propriétaires de

Donesteia, veillaient à ce que les portails du *hil bide* soient toujours libres et que ce "sentier" soit respecté; en particulier, il fallait y conduire les bêtes attachées, ne pas les laisser vagabonder).

15 à 17: Ces maisons sont sur la route nationale. Elles ont un *hil-bide* spécial qui n'est plus emprunté, qui n'est pas matérialisé. Il suit *Italico erreka* jusqu'au niveau des restes

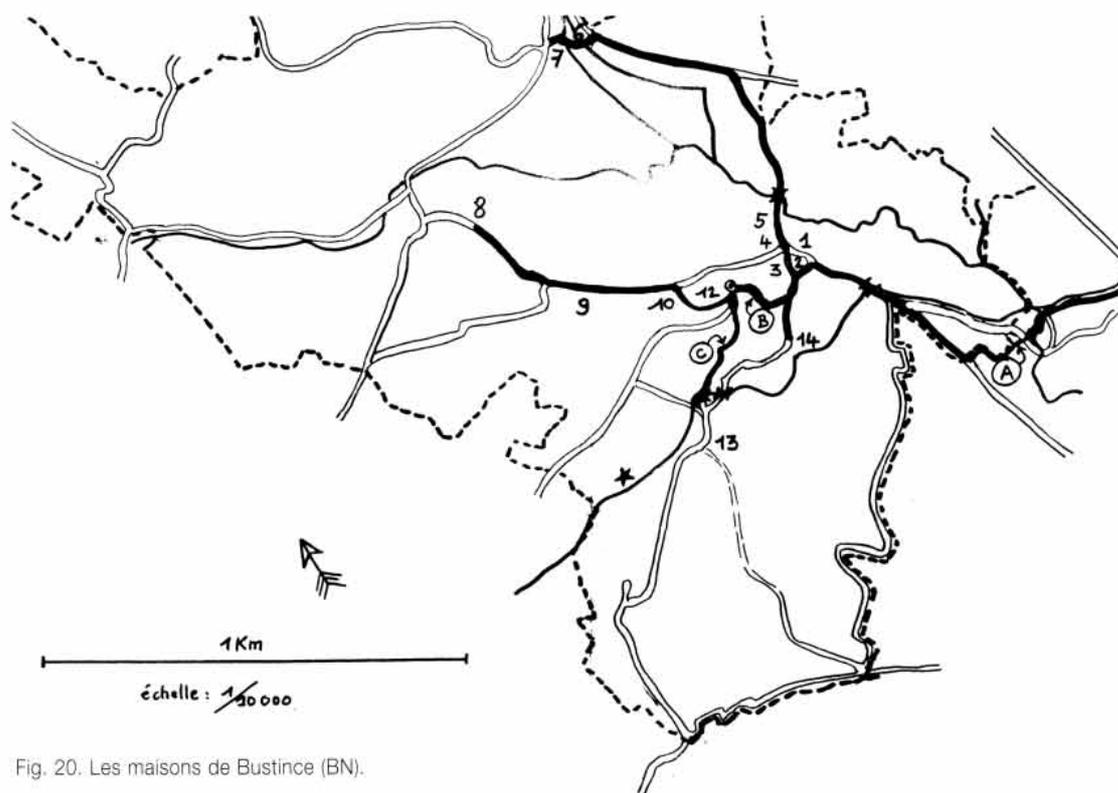


Fig. 20. Les maisons de Bustince (BN).

d'un ancien moulin, sur ce même ruisseau. Puis, dans le tronçon (A) il suit un parcours complexe correspondant aux limites entre Bustince et Iriberry, le long des clôtures des champs. Il débouche sur le chemin qui réunit Bustince à Iriberry et emprunte *eliza malda*.

(A), (B), (C) représentent donc des secteurs de *hil-bide* qui ne semblent avoir jamais été "chemins". Par contre les Rogations les empruntaient.

11 – Olhaso enterre ses morts sur Ainhice-Mongelos.

A.1 – Les signes annonciateurs de la mort: *huntza* qui crie vers minuit: le chien qui hurle (*xakurraren urrubia*).

A.6 – On n'enlevait pas de tuile sur le toit de la maison, lors de la mort de quelqu'un.

A.8 – Les témoins ont entendu dire que l'on devait avertir les animaux de la maison, lors de la mort de quelqu'un (vaches, chevaux, abeilles). On ne faisait pas cela ici.

A.9 – Autrefois on désignait la mort par *heriüa*, de nos jours on utilise le mot: *hila*.

A.7 – Ce sont les femmes qui, le plus souvent, ferment les yeux du mort.

B.8 – Ce sont plutôt les femmes qui font la toilette funéraire et habillent les morts; en principe c'est le travail de la première voisine. Un homme est rasé par le premier voisin.

A.2 – Lors de l'agonie on allume un cierge ordinaire. Pour la mort on place un cierge béni à la Chandeleur (*gandeaïlu benedikatia*), aux côtés du mort; il reste allumé jour et nuit. Ce même type de cierge est allumé lorsqu'il y a de l'orage, pour se protéger.

B.10 – Lorsque le mort est mis dans le cercueil et que ce dernier est exposé dans *ezkaratza*, on mettait 6 à 8 cierges. On ne les allume que lorsque la cloche sonne, pour signaler le départ du prêtre de l'église, le jour des obsèques. Ces cierges étaient achetés par le voisin puis ils sont laissés à l'église par la suite. Actuellement on se les procure auprès du curé, à l'église.

Ezko était placé sur le cercueil ou sur une chaise. On le laissait à l'église pour la période de deuil, sinon on la gardait à la maison.

B.8 – On n'attachait pas les pieds du mort. On ne mettait pas de béret sur la tête d'un homme. Le mort a le chapelet dans les mains. Jusque dans les années 1960 on le mettait dans un linceul, avec un petit coussin sous la tête. On ne mettait aucun objet dans le cercueil.

B.4 – Lorsque le mort est dans la chambre, on fait quelques aménagements. Les glaces étaient cachées par des linges (*zerbitak*): ce sont les classiques serviettes blanches avec des bandes bleues.

Sur le mort on met un joli drap: *hil ohiala*; c'est un drap brodé qui fait partie du trousseau de la jeune mariée. Ce drap le recouvre jusqu'au niveau de la poitrine, par dessus, le mort a les mains jointes, avec le chapelet.

Sur le bord du lit, on dispose des branches de buis en forme de croix ou des feuilles de rameau en croix. Sur le lit on peut mettre des fleurs de saison.

B.10 – On décore de même *ezkaratza*, où le cercueil sera exposé. Ce dernier est placé dans *hil-ohia* qui se compose de deux draps latéraux et d'un drap spécial, au fond. Ce

dernier est ainsi: c'est un drap long qui a, à sa base, une bande de dentelle de 10 à 15 cm de large. Sur ce drap on fixe une serviette spécial qui a deux bandes noires, latérales, dans le sens de la largeur. A l'aide d'un ruban noir, on fait une croix de quelques 30 cm de long, au milieu de ce linge. Puis, toujours à l'aide de rubans noirs, on figure parfois les initiales du défunt (ce travail est plus ou moins réussi, cela dépend de l'habileté de la couturière).

Ces draps sont décorés de verdure: *ezpela edo arramaia*, sur toute leur surface, jusqu'au niveau de la croix du fond.

Ce travail est fait par le menuisier. Il faisait aussi le cercueil et mettait le mort dedans. Il met le cercueil *hil ohian*.

Sur le cercueil on pose les gerbes. A son côté se trouvent les cierges (voir plus haut), une assiette avec de l'eau bénite et une branche de buis, sur une chaise. Dans certaines maisons, on fait une petite jonchée dans le très court espace libre entre le cercueil et la porte d'entrée.

– *Hil ohia* est pratiquement contre la porte d'entrée, l'espace est resserré au maximum. Là se tiennent en permanence la première voisine et quelqu'un de la famille, pour accueillir les visiteurs.

– La mise en bière est faite par le menuisier qui vient en général avec un aide; lors de cet acte, la présence de la famille n'est pas obligatoire.

B.13 – Dans la chambre on veille les morts. Les hommes veillent un homme; on leur laisse un peu de vin. Les femmes veillent une femme. En principe on prie durant ces veillées: "les femmes au moins font le chapelet".

C.4 – Le curé allait chercher les morts dans toutes les maisons.

C.1 – Le convoi funèbre emprunte *hil bidea*; il y a plusieurs de ces chemins dans le village selon les maisons considérées (voir plan); ces chemins sont aussi empruntés lors des rogations. Il fallait les laisser libres et s'il y avait une barrière, le voisin allait l'ouvrir pour laisser passer le cortège.

B.1 – Dans le village, le premier voisin est la première maison sur le chemin qui va à l'église.

C.6 – Les femmes de la maison avaient *mantaleta*, de même la première voisine. Mais cette dernière devait porter, outre son *ezko*, celui de la maison du mort; ce n'était pas facile avec *mantaleta*; elle a alors mis *kaputxina*, comme les autres femmes qui participent au cortège.

Les hommes portaient *taulerra* fixé sur l'épaule gauche, le pan était repris autour de l'avant-bras, en faisant deux tours (de telle sorte qu'il ne pendait pas). Les hommes avaient également des gants noirs.

Le jour des obsèques le menuisier arrivait à l'avance et prenait part dans l'ordre du cortège, en particulier il distribue les gerbes à certains hommes (voir plus loin).

C.4 – Le cortège se déroule sur deux rangs; pour les maisons de la "place" il se forme à ce endroit, les participants se joignant au deuil, à la famille et aux *auzo*.

En tête, le premier voisin portant la croix paroissiale (qu'il était allé chercher à l'église au moment de la mort), suivi des enfants de chœur et du prêtre, puis,

– les porteurs de gerbes et des cierges (qui étaient autour du cercueil dans *hil ohia*), ce sont des hommes,

– le cercueil porté par 4 hommes et 4 autres pour les relayer; le cercueil est mis sur "*katapotak*", ou *kataua*,

– les hommes du deuil (avec *taulerra* autrefois); la première voisine tenant les *deux ezko*, un dans chaque main; les femmes du deuil; les voisins, amis et connaissances, mélangés, sans ordre particulier.

Il fut un temps où les femmes suivaient le cercueil d'une femme.

N.B.: à ce niveau de l'enquête, on ne manquera pas de noter des différences avec Iriberry.

B.10 – Le trousseau de l'*etxeko andere*: *hil ohiala*:

Le matin des obsèques le charpentier venait de bonne heure pour faire *hil-ohiala*, aidé par des couturières ou des voisines. On lui donnait le nécessaire: *hil mihisia* qu'il met au fond, deux draps latéraux, 5 rubans noirs de quelques dizaines de centimètres de long et d'environ cinq centimètres de large (*xingolak*), trois serviettes à bandes noires (*zerbiettak*), sans frange.

Les femmes mettent en général deux serviettes sur *hil mihisia* et figurent dessus, avec les rubans, la lettre M et une croix; dans un cas on a vu, dans une maison, une seule de ces serviettes avec la croix et le M combinés. Ce trousseau se transmet de mère en fille; les draps sont anciens si l'on en juge par leur tissage.

Dans *hil ohiala* on place *deux ezko* (celui de la maison et celui du premier voisin) sur une chaise ou directement sur le cercueil. Le cercueil est encadré de 6 à 8 cierges (cela dépend des maisons), qui seront laissés à l'église. Les couturières mettront des rubans noirs autour de ces cierges, achetés par la famille du défunt.

B.10 – La mise en bière est faite par le charpentier et un aide, dans la chambre. On avait mis au préalable le mort sur une planche, dans son lit, pour qu'il soit bien droit.

B.8 – L'homme est habillé avec son costume de mariage, il n'a pas de béret. On lui met des chaussettes et des chaussures. Une anecdote: à une occasion, le charpentier avait fait le cercueil trop court, il a mis alors les chaussures à côté du mort.

La femme a une robe ou une jupe, des bas et des chaussures.

B.10 – Le charpentier:

Il arrive tôt le matin des obsèques. Il fait la mise en bière, construit *hil ohial* et y dispose le cercueil après avoir dirigé la construction de *hil ohial*, et sa décoration. Il rassemble le matériel pour dresser les tables du repas.

Le curé arrive. Le charpentier relève *hil mihisia* et le fixe par des épingles afin que la famille, qui se tient dans *ezkaratza*, derrière *hil ohiala*, puisse voir les premières prières.

Dès qu'il a entendu le glas (le prêtre quittant l'église), il a ouvert la double porte de l'*ezkaratza* et le portail qui donne à l'extérieur (il était maintenu fermé à cause de bêtes en liberté).

Les prières sont achevées, il fait signe au premier voisin qui prend alors la croix et ouvre le cortège. Il fait signe aux huit porteurs; quatre chargent le cercueil sur *katapotak* (amené par les voisins, le jour même). Il donne les cierges aux hommes (*auzoak*), un par homme. Il distribue les gerbes, s'il y en avait (autrefois). Il donnait à un voisin, qui venait

spontanément vers lui, la croix de marbre qui était posée sur le cercueil.

La famille quitte la maison, le charpentier défait *hil ohiala* et se rend à l'église.

N.B.: le charpentier continue toujours d'accomplir ces fonctions (de même à Jaxu, etc.) mais on abandonne *hil ohiala*.

C.17 – Après la messe, il revient à la maison où il préparait le feu, devant la porte. Il utilisait du petit bois. Parfois le feu était consommé alors que le deuil arrivait à la maison; il ne restait que de la cendre mais surtout il y avait encore de la fumée. Les participants au repas se mettaient en rond autour de ce foyer et priaient. Pendant le repas le menuisier sert le vin et les liqueurs (*aguardinta*), mais pas le café.

C.12 – Jusqu'en 1940, les participants aux funérailles allaient au cimetière pour prier et assister à la mise en fosse, sauf la famille. Puis, cette opération étant faite, le maçon venait chercher la famille, l'amenait prier sur la tombe. Après cette date, la famille assista à cette partie du rite.

C.16 – Les participants reviennent à la maison pour manger, sans le prêtre (sauf s'il y avait un prêtre dans la famille). On prie devant le feu et on rentrait.

N.B.: on ne revenait pas prier dans la chambre du mort. Les témoins ont assisté à un enterrement à Arbonne (Labourd), en 1987. Le deuil est allé prier dans la chambre du disparu avant de rejoindre les convives au restaurant.

C.4 – Dans les cortèges funéraires les hommes et les femmes avaient des gants noirs. Les témoins insistent sur le fait qu'il fallait que tout soit noir, "que l'on ne voit pas de peau".

C.16 – Le repas funéraire (*apairia*):

Les femmes mangent dans la salle à manger, les hommes *ezkaratzean*; pas d'ordre particulier à table. On se met "comme on vient", les parents se regroupant spontanément.

Participant au repas: le deuil; le chantre, s'il y en avait un; les porteurs du cercueil (qui étaient désignés par le premier voisin, sans intervention de la famille du mort); ceux qui portaient les cierges; le menuisier; un homme par maison du quartier (*auzoak*); la première voisine (donc seule femme du village).

Le repas était préparé par la cuisinière de la maison (autrefois on était nombreux dans les fermes et il y avait toujours une cuisinière par maison pour s'occuper des repas), et, si besoin, elle recrutait quelques jeunes filles du quartier.

Le repas comprend traditionnellement: soupe, deux plats, *esne opila*, café, *aguardinta* (eau de vie de la maison), vin.

Le repas s'achève par la prière commencée par le premier voisin: 1 - une pour le défunt; 2 - une pour la famille; 3 - et une "pour les anciens qui sont partis (*hemendik atheratu arimentzat*).

E.2 – L'argent des messes offertes pour le mort est recueilli par le premier voisin, *kalostrapean*, après la cérémonie. Un second voisin inscrit au fur et à mesure les noms des donateurs et le nombre de messes. Ce sont toujours des hommes qui font cette tâche.

C.4 – Il y a, à Bustince, une maison qui, par ses terres, est du village. C'est Olhasoa. Mais "par la route" elle est d'Ainhice-Mongelos: il lui est plus facile d'aller à cette église. Aussi cette maison est "de baptême et d'enterrement" d'Ainhice-Mongelos (mais pas forcément de mariage, celui-ci peut se faire à Bustince). Olhaso ne fait jamais partie de cortège funéraire à Bustince; font partie du cortège, les gens du village. Les témoins insistent bien sur le fait que pour être du village il faut que la maison y enterre ses morts.

N.B.: il y a deux cas similaires à Iriberry, où les maisons enterrent à Saint Jean le Vieux. On trouve en fait des situations comparables dans nombreux villages des trois provinces.

C.7 – Le jour des obsèques le deuil se tient dans *ezkaratza*, les parents plus éloignés attendent devant la maison et se joignent au cortège qui sort, de même les *auzo*. En cours de route d'autres participants se joignent au cortège, comme par exemple au niveau de la "place". Le cortège est dans son entier lorsque l'on emprunte *hil bide* pour se rendre à l'église.

ESTÉRENÇUBY/EZTERENTZUBI

A.1 – Aucune indication à propos de présage de mort.

A.2 – Agonie: *agonia edo azkenetan izaitea*. Au moment de l'agonie, on disait des prières des agonisants, en basque, dans un livre de prières. La mort était ressentie comme étant une volonté divine: *Jainkoaren nahia*, ou bien une nécessité: *hunen oxkia zen* (c'est à dire une entaille, un point d'arrivée).

A.3 – Les draps remontés sont le signe que la fin approche. Certain préviennent alors le malade qu'il va mourir.

A.4 – Le prêtre et le médecin étaient demandés par la famille. Le prêtre portait le viatique. Il était accompagné par un membre de la famille tenant une sonnette. Si le prêtre venait de lui-même, il était accompagné de l'enfant de chœur. Aujourd'hui le prêtre, prévenu par téléphone, arrive seul, en voiture.

Pour l'Extrême-Onction (ou "Sacrement des malades", depuis le concile Vatican II): on préparait une table recouverte d'une nappe blanche, on y disposait: le crucifix, une effigie de la Vierge, 2 cierges (bénits à la Chandeleur), une assiette avec de l'eau bénite, du pain (pour que le prêtre se nettoie les mains), du coton hydrophile (pour essuyer les empreintes d'huile sur le malade), un rameau bénit et un bouquet de fleurs. Les cierges s'appellent: *ganderailuak*.

L'Extrême-Onction s'appelle *oliadura*. C'est un membre de la famille qui soulève les draps pour présenter les membres du malade pour les onctions. La famille assiste à la cérémonie. Ces rites se pratiquent encore.

A.6 – On pense que la mort est la séparation de l'âme et du corps. On ouvrait la fenêtre de la chambre, mais on ne sait pas pourquoi.

A.7 – Aucune interprétation de la façade mortuaire.

A.8 – *Etxeko jauna* annonçait le décès du maître de maison aux abeilles et aux animaux (vaches, brebis...). La formule utilisée est inconnue. Cet usage est abandonné depuis une trentaine d'années au moins.

A.9 – Pour les humains, mourir se dit: *pausatu*, au moment de l'évènement et dans son entourage. Il en est de même lorsqu'il s'agit de l'annoncer aux membres en deuil. Quand on n'a pas de lien de parenté avec le défunt, on dit: *hil*. *Zendu* est aussi employé. Le défunt se dit *gorputza*, dans son entourage et *hila*, ailleurs.

B.1 – Le premier voisin est *auzo lehena*. C'est le plus proche sur le chemin de l'église. Le premier voisin prend en charge les travaux urgents de la ferme. La famille ne sort pas, même pas pour la messe dominicale. Aujourd'hui encore la coutume est respectée.

Ce sont les voisins qui font la toilette du défunt et l'habillent. Généralement les hommes habillent des hommes et les femmes, des femmes. Beaucoup, surtout les femmes, avaient préparé, à l'avance, en prévision du décès, tout l'habillement personnel ainsi que les draps du lit mortuaire. Cela se fait toujours.

Le défunt portait ses habits de mariage: chemise blanche, cravate, pantalons et veste noirs. On le chaussait (chaussettes et souliers). Par contre il n'était pas d'usage de revêtir la femme de ses habits de mariage. On la revêtait de noir et on la chaussait. Aujourd'hui l'homme et la femme sont seulement revêtus d'une très belle chemise blanche.

On rabat le drap sur le lit, sur les jambes au niveau de la moitié de l'abdomen. Ce drap est soigneusement orné de fleurs et de feuilles de laurier épinglées 2 par 2 en forme de croix. A Saint Michel on utilise à cet effet une plante appelée: *dandina*.

On joint les mains et on croise les doigts du défunt en les nouant avec un chapelet. Cet usage est toujours en vigueur.

Après l'habillement du défunt, le premier voisin va chercher la croix à l'église. Elle lui est remise par le prêtre ou la benoîte. Elle est placée auprès du défunt, à la hauteur de la tête, sur une chaise recouverte d'un voile blanc. La croix s'appuie sur le dossier. Sur cette chaise on place également une assiette avec de l'eau bénite et un rameau de laurier bénit le jour des Rameaux. Le premier geste de chaque visiteur sera de saisir ce rameau, trempé dans l'eau bénite, et d'en asperger le défunt en faisant un signe en forme de croix.

Sur une petite table revêtue d'un linge blanc, on dispose un vase contenant l'huile dans laquelle baigne une mèche que l'on allume. Cette veilleuse brûlera tout le temps que le défunt restera dans la maison.

Le voisin devait creuser la fosse: *hil-ziloa*.

Le premier voisin est chargé d'annoncer le décès à la parenté. Cette annonce s'appelle *hil mezutzea*. La famille dresse la liste des parents à prévenir, ce sont les personnes qui formeront le deuil. Généralement, on prévient toute la famille, plus les premiers cousins habitant la paroisse. Ce sont ces personnes qui, par le fait même, sont invitées au repas mortuaire.

Muni de la liste, le premier voisin envoyait plusieurs messagers: *hil-mezutzaileak*, à pied, à cheval, et, plus tard, à bicyclette. Ces messagers revenaient le soir apporter la liste ferme des invités qui seraient présents. On leur servait à souper et ils rentraient chez eux. Aujourd'hui les avis de décès se font par téléphone. Beaucoup de familles passent de plus

en plus l'avis dans le journal "Sud-Ouest". Exception faite du deuil, peu de monde assistait aux obsèques. Aujourd'hui l'usage s'est établi d'une présence nombreuse aux obsèques. Pratiquement chaque famille de la paroisse est représentée, sans compter les nombreux premiers et seconds cousins.

Les obsèques sont beaucoup plus fréquentées et plus belles aujourd'hui qu'autrefois.

B.2 – Les travaux domestiques sont assurés par la famille elle-même, tant que le mort est à la maison. Les travaux urgents de la ferme reviennent aux voisins, sous la direction du premier voisin.

B.3 – On ne brûle rien qui se rapporte au mort.

B.4 – Lors d'un décès on ne ferme pas complètement les volets, on les rapproche partout dans la maison, sauf ceux de la cuisine. On n'arrêtait pas la pendule. On couvrait les miroirs.

On enlevait toute sonnaille au bétail. On ignore le pourquoi de ces pratiques aujourd'hui abandonnées.

Le cercueil était fait par un menuisier du village, son couvercle était plat.

Généralement le menuisier confectionnait le cercueil au domicile du défunt où il y avait toujours sept planches pour cela. Avant la guerre de 1914-18, le cercueil était entièrement revêtu d'un tissu noir fixé par des clous de laiton à large tête. Sur ce tissu on cousait une croix blanche, en tissu. Un galon blanc courait sur toutes les arêtes. On mettait de la chaux vive dedans, ou parfois de la cendre.

C'était le menuisier qui mettait en bière. Avant l'opération il faisait une prière (*Gure Aita, Gure Ama, Requiem*). Puis il introduisait le corps habillé tel qu'il était sur le lit mortuaire. La tête du défunt reposait sur un coussin. Le couvercle était alors cloué (et non vissé comme de nos jours) sur le champ. La famille n'assistait pas à cette opération. Les coups de marteau du menuisier, clouant le couvercle, résonnaient dans tout la maison et étaient redoutés.

Aujourd'hui on achète un cercueil tout fait et le menuisier procède à la mise en bière avec son aide. Rares sont les membres de la famille qui assistent à cette opération; le menuisier prie même l'assistance de se retirer.

B.5 – On sonne les cloches (*hil zehñak*) au départ de la croix de l'église; puis 3 fois par jour, après chaque angélus (matin, midi et soir), jusqu'au jour de l'enterrement. De même le jour des obsèques, au moment où le corps approche de l'église jusqu'au moment où on le dépose dans l'église. Enfin pendant tout le trajet au cimetière.

B.8 – Il n'y a pas de linceul. Les voisins lavent le visage, font la barbe et habillent le mort.

B.9 – On n'attachait pas les pieds du mort.

B.10 – De nos jours encore le défunt est mis en bière la veille de l'enterrement.

B.11 – Le cercueil, fermé, est mis dans l'*ezkaratza*, le matin de l'enterrement.

B.12 – Le menuisier montait un châssis de bois sur lequel on tendait des draps que l'on décorait de fleurs et de feuilles (laurier, buis ou "*dandina*"). Le fond de cette chapelle de tissu portait un crucifix au-dessus duquel on figurait la lettre M avec une bande de tissu noir; on ignore sa signification (probablement la première lettre de memento *-souviens-toi-*;

remarque de l'enquêteur). Des cierges allumés flanquaient le cercueil. Sur une table ou une chaise habillée de blanc on disposait de l'eau bénite avec un rameau de laurier bénit.

B.13 – La famille veille le défunt pendant la journée. Pendant la nuit 2 voisins (*beilariak*) venaient veiller. Parfois une relève de 2 autres voisins arrivait vers une heure du matin. On veillait debout. Les *beilari* ne passaient pas tout le temps à côté du défunt, ils allaient se ravitailler à la cuisine. Personne de la famille ne veillait la nuit. On ne signale pas de prière spéciale à dire durant la veillée.

B.14 – *Andere serora* ne jouait aucun rôle dans la maison du défunt.

C.1 – Il n'y a pas de trajet spécial pour conduire le défunt à l'église, sauf pour certaines maisons seulement. Peut-être parce que la vallée encaissée ne permettait habituellement qu'un seul chemin, le long de cours d'eau. Ce chemin: *eliza bidea*. C'était un chemin plus court, il servait à aller à l'église et à l'école.

C.2 – On ne connaît pas de servitude créée par le passage d'un cadavre par une propriété.

C.3 – Aucune pratique connue avec le feu, au départ du convoi funèbre.

C.4 – Anciennement le curé de la paroisse ne venait faire la levée du corps à la maison que pour les familles où il y avait un prêtre ou une religieuse à la maison. Dans ce cas le prêtre célébrant venait à la maison, disait les prières prévues au rituel et on formait le convoi funèbre.

En tête la croix portée par le premier voisin, puis: le prêtre, le cercueil porté par 4 voisins (4 autres voisins les relayant de temps en temps; il y avait donc 8 *hilkari*), la femme du premier voisin portait *ezko* (on l'appellait *argi-zaina*) et le deuil (hommes puis femmes).

Quand le prêtre ne venait pas à la maison, on faisait la levée du corps sans cérémonial. Durant le trajet maison-église, le cercueil était orienté les pieds du défunt dans le sens de la marche. Il n'y avait pas d'autre offrande que des fleurs.

Aujourd'hui le prêtre va en voiture dans chaque famille, pour la levée du corps. On dit des prières du rituel, puis on part à l'église dans le même ordre que jadis. Il n'y a plus d'*argi-zain* (*la gardienne de la lumière*). Quatre *hilkari* seulement sont présents et les sexes ne sont pas séparés dans le cortège. On offre souvent beaucoup de gerbes qui sont portées par les voisins.

Jadis, au passage d'un convoi funèbre, on se signait et on disait le Requiem. Pas de fleurs spéciales de connues pour les enterrements.

C.6 – Tous les hommes du deuil portaient la grande Kapa (les témoins ne peuvent pas la décrire, ils ne s'en souviennent plus), avant la grande guerre. A cette kapa succéda, avec le même nom, une bande de tissu noir de 1,5 m. environ et de 35 cm de large environ, plissée dans le sens de la longueur. Elle se fixait, par l'une de ses extrémités sur l'épaule gauche (par 2 épingle) et descendait le long du bras. L'autre extrémité passait entre le coude et le tronc, faisait le tour du bras et se rabattait vers l'intérieur.

Depuis 25 ans environ, les hommes ne portent plus que la cravate noire en signe de deuil, et encore...

Les femmes portaient *mantaleta* à grand capuchon fermée par 2 boutons au niveau de la poitrine et gants noirs.

Elles ont abandonné ce vêtement en même temps que les hommes abandonnaient leur kapa, vers 1960. Depuis, leur habit de deuil consiste en une robe noire, mantille noire et gants noirs. Mais il n'y a plus de règle fixe.

La simple *kaputxina* qui couvrait la femme de la tête aux pieds n'était pas un vêtement de deuil. Les femmes d'un certain âge la portaient pour tout office à l'église. Sa disparition progressive date des années 1960.

C.7 – On ne signale pas d'arrêt du convoi dans des endroits particuliers.

C.8 – Rien sur les pleureuses.

C.9 – Pendant le service funèbre le cercueil était posé sur une bâti rectangulaire, formant table, revêtu d'un tissu noir. Il était dans l'allée centrale de l'église, à hauteur des premiers bancs de la nef, non loin de la table sainte. Sitôt le cercueil posé de nombreux *ezko* étaient placés autour. *Ezko* a disparu de nos jours au profit d'un autre rite de la lumière. On dispose 4 à 6 cierges autour du cercueil, cierges allumés au grand cierge pascal. Le cercueil était posé, les pieds du défunt vers l'autel, c'est-à-dire vers l'est. Aujourd'hui il en est de même. Le porteur de la croix se tenait, et se tient toujours, dans l'allée centrale, quelques pas derrière le cercueil.

Le deuil se place aux premiers bancs, les hommes à droite (en regardant l'autel), les femmes à gauche. Les enfants n'assistaient guère aux obsèques.

C.10 – Il n'y a pas d'offrande pendant la messe. On offrait des messes à la fin du repas mortuaire; pratique toujours en vigueur.

C.11 – Les funérailles sont à la charge de la famille. Une certaine somme d'argent, variable et non publiée, s'offrait et s'offre toujours "pour l'église".

C.12 – Personne n'assistait à l'ensevelissement. Seuls les voisins ayant creusé la fosse remettaient la terre sur le cercueil.

Aujourd'hui on n'assiste pas à la mise en fosse. Ce travail est exécuté par un maçon et son aide.

C.13 – On enterrait à 1,8 m. de profondeur, sauf exception. Chaque famille disposait d'un terrain permettant au moins 2 ensevelissements juxtaposés (parfois même jusqu'à 4 emplacements contigus par famille). On ne se préoccupait pas d'un cycle fixe pour creuser une fosse.

C.14 – Pour garder l'orientation, on disposait le cadavre pieds vers l'est, la tête à l'ouest. Le visage était face à l'est. Aujourd'hui on a perdu le sens de cette pratique; les caveaux se bâtissent face à l'allée.

C.15 – Seul le deuil revenait à la maison, sans ordre précis.

C.16 – Le repas mortuaire se faisait à la maison, avant la guerre 1914-18. Puis en raison de l'éloignement dans la montagne, on prit l'habitude de faire ce repas au restaurant du bourg. Participaient et participent encore: le deuil, *hilkariak*, *kurutzakaria*, *argizaina* (disparue depuis une vingtaine d'années).

A l'arrivée à la maison, dans la cour, on faisait un feu autour duquel le deuil faisait une prière. Puis on prenait le repas mortuaire: *enterramenduko apairia*. Menu habituel: soupe à la poule, viande bouillie (souvent du mouton), tomate, poule avec mayonnaise et riz (ou poule rôtie), fromage et

café. La cuisinière était toujours une voisine. Aujourd'hui on fait un goûter, car les obsèques, sauf exception, ont lieu l'après-midi: plat de viande accompagné de légumes, gâteau basque, fromage, café.

Ceux qui n'étaient pas en deuil se retiraient après l'office, sans plus. On souligne qu'en dehors du deuil peu de monde assistait aux obsèques. Aujourd'hui les choses ont changé. Il y a beaucoup plus de monde. On continue à conserver l'usage ancien concernant les invités au repas; y participent 80 à 100 personnes.

On fait une prière après le repas. C'était et c'est encore, soit le premier voisin (normalement), soit le chantre (qui était aussi invité au repas, il n'y a plus de chantre aujourd'hui) qui la dirigeait. On récite: *Gure Aita, Agur Maria et requiem*. Parfois le chantre y ajoutait le Psaume 129, De Profundis. On ne priait pas pour la personne de l'assistance qui allait mourir la première.

Une ou deux personnes de l'assistance recueillait (et recueille encore de nos jours) les offrandes en argent pour célébrer les messes pour le mort. En novembre 1984, chacun offre au moins 45 F pour la célébration d'une messe.

C.17 – Voir plus haut [C.16].

C.18 – Un enfant mort-né ou non baptisé s'enterrait sans cérémonie, dans la tombe familiale. On cite le cas d'un enfant mort par avortement et qui fut secrètement enseveli au jardin, il y a plus de 50 ans. L'enterrement sous l'auvent de la maison n'est pas connu, de même *andereen baratzea*.

C.19 – Un jeune est un non-marié quel que soit son âge en fait. Pour les obsèques d'un jeune, tous les jeunes garçons s'habillaient de blanc et les jeunes filles portaient la longue mantille blanche. Le cercueil était habillé d'un tissu blanc, il a une croix de tissu noir.

Pour les obsèques d'une jeune fille, les garçons ne s'habillaient pas de blanc. Seules les filles portaient la longue mantille blanche. Le cercueil avait la même revêtement blanc, fixé par de clous, que pour le garçon.

Le défunt (jeune homme ou jeune fille) était habillé entièrement en blanc. On ne connaît pas exactement la signification du blanc; on pense que ça plaît davantage à Dieu: rappel du blanc du baptême et de la première communion. Les fillettes mortes avaient une couronne de fleurs blanches.

Les jeunes d'une famille en deuil ne s'habillaient pas en blanc. L'usage du blanc, dans les enterrements de jeunes, est perdu depuis environ 15 ans. *Argizaina* était toujours habillée de noir, même pour les obsèques d'un jeune; elle ne portait jamais *mantaleta* mais seulement *mantelina* (mantille).

C.20 – Pour un enfant mort, le cercueil était porté par des enfants habillés de blanc.

C.21 – Le suicidé était porté directement à la tombe; pas de cérémonie à l'église. Le suicide était considéré comme un acte contre la loi de Dieu. On disait parfois, du suicidé, qu'il était "*debruak kosebitia*". Aujourd'hui on fait les obsèques comme pour tout le monde. On pense que le suicidé est souvent un malade. Se suicider se dit: *bere buruaz beste egin*. Mes informatrices m'apprennent que dans l'Amikuze, se suicider se dit: *bere burua funditu*.

C.22 – Chaque famille a sa sépulture. Qui achète la maison a droit à la sépulture attachée à cette maison. On ne connaît pas de conflit à ce propos.

C.23 – Les sépultures ne sont pas disposées selon un ordre particulier, en rapport avec le voisinage ou le quartier.

D.1 – Le cimetière se dit *hil-herriak*.

D.2 – Le cimetière, ou les tombes de la famille, se dit *hil-harria*. Il y avait 2 à 4 sépultures par famille. Sur la croix on écrivait en relief: nom, prénom, dates mais pas le nom de la maison.

D.3 – La sépulture, dans la quasi totalité des cas, comprenait une croix (*kurutxea*) et le tumulus de terre (*lur-ttuntturra*); sur quelques sépultures au lieu du tumulus, il y avait une plate-tombe (*tonba-harria*).

Le monument funéraire, en général, se nomme; *hil-herria*. La plate-tombe se dit: *tonba-harria*, le tumulus: *lur-ttuntturra*, les petites allées n'ont pas de nom spécial.

Certaines tombes n'ont ni fleur ni plante; d'autres étaient décorées en permanence de saxifrage (*Bergenia crassifolia*) en touffe, sur le tumulus ou en tapis. D'autres encore étaient décorées d'*Oxalis rosea* (sorte de tréfle à fleurs roses) en touffe ou en tapis, sur le tumulus. On voyait aussi des rosiers.

Pour la Toussaint, certains de ceux qui laissaient la terre de leur tombe dégarnie durant l'année, refaisaient le tumulus et y piquaient des chrysanthèmes, en forme de croix. Aujourd'hui les caveaux sont décorés de chrysanthèmes.

La benoîte ne joue aucun rôle dans ces décorations par les plantes. Il ne semble pas qu'il y ait eu corrélation entre les dimensions de la maison et celles de la tombe. La plupart des familles avait au moins deux fosses et certaines jusqu'à quatre (voir C.13). Cependant, à Esterençuby, certaines familles ont des tombes en deux points différents du cimetière.

D.4 – Les caveaux des familles Gastenaga (Esterençuby) et Ibañez (Saint Michel) sont de type courant aujourd'hui: le premier en pierre d'Arudy, le second en granit.

On a abandonné l'ancienne forme de sépulture pour la moderne, pour des raisons pratiques. La moderne ne demande pratiquement pas d'entretien. On n'est pas éveillé à un "style basque" dont on n'a guère d'exemple sous les yeux; mais on est réceptif à une information sur ce sujet.

D.5 – Pas de discoïdale à Esterençuby. La croix de pierre: *kurutzia*; croix de bois pour les pauvres; croix en fer: *burdin kurutzia*; plate-tombe: *tomba-harria*. Il n'y a plus de *jarleku*; on ne connaît pas ce terme.

D.6 – Les croix étaient parfois peintes, c'était une minorité. Le relief était en noir sur fond blanc. On les repeignait de temps en temps, pour la Toussaint.

D.7 – Sur la partie avant de la plupart des croix, on accrochait une grande couronne de perles noires et violettes enfilées sur un fil métallique. Ces couronnes s'achetaient. Dessus on y fixait souvent une inscription en lettres métalliques amovibles (métal très léger). On pouvait voir aussi, plus rarement, accroché à la croix, un coffre de forme ovale, métallique (d'environ 70 cm de diamètre maximum) contenant: des photos des défunts, crucifix, Vierge, que l'on apercevait à travers la face avant vitrée.

D.8 – Ne connaît pas de monument funéraire réservé à des catégories sociales particulières.

D.9 – On enterre toujours les curés de la paroisse sous le porche (personne dans l'église).

Les enfants n'ont pas de monument funéraire spécial.

D.10 – Le monument funéraire en pierre était exécuté par un "hargin" du village. Les croix de bois étaient faites par le menuisier et les croix de fer par le forgeron.

D.11 – Il n'y a pas de banc de pierre dans le cimetière.

D.12 – La sépulture appartient à la MAISON. Elle se vend avec la maison.

D.13 – En tant que terme le *jarleku* n'existe pas (inconnu), mais pas le lieu spécial où se tenait *etxeko andere*. Sa chaise portait souvent les initiales de son prénom et de son nom mais pas le nom de la maison. Depuis une vingtaine d'années, il n'y a plus de chaises et pas de place réservée sur les bancs.

D.14 – Les nouveaux propriétaires avaient et ont toujours droit sur la sépulture. Ils avaient aussi droit sur le "*jarleku*" à l'église. On ne connaît pas de conflit à ce sujet.

D.15 – La sépulture était, et est encore, entretenu par la famille. La municipalité s'occupe de l'entretien général.

D.16 – La benoîte n'intervenait guère dans le cimetière (voir plus haut).

D.17 – Pas plus que pour l'implantation des tombes au cimetière, il n'y avait dans l'église d'ordre apparent, logique, pour les "*jarleku*" réservés aux *etxekandere*.

E.1 – A la maison il n'y a pas de signe apparent de deuil. On s'habillait en noir. En public, les femmes s'habillaient de noir; les hommes portaient jusqu'à la seconde guerre, un brassard noir. Puis ils ont porté un crêpe sur le revers de la veste, au dessus de la boutonnrière, jusque vers les années 1960. Aujourd'hui, rien.

La durée du deuil était de 1 à 2 ans. Pas de règle fixe. Pendant ce temps le deuil, non seulement aux messes célébrées pour le défunt (messe de neuvaine qui, en réalité, se célébrait dès le lendemain des obsèques; messes d'anniversaire; autres messes offertes pour le défunt), mais encore durant tous les dimanches, on allumait l'*ezko* et ce, durant toute la messe. Plusieurs familles différentes étant en deuil simultanément, cela donnait une assemblée de femmes où de nombreux *ezko* brillaient un peu partout. Après la messe l'*etxekoandere* posait l'*ezko* allumé sur la tombe, dans le cimetière, et priait. A la fin de deuil l'*ezko* était ramené à la maison jusqu'au prochain deuil. L'usage de l'*ezko* a disparu.

Aucun témoignage sur les degrés de deuil selon l'épouse, les enfants... Il n'y avait pas de vêtement particulier de deuil. On s'habillait de noir; à l'exclusion de toute autre couleur. Aujourd'hui encore quelques femmes s'habillent de noir pour un décès, celui de leur mari. Ce sont les hommes qui ont laissé en premier tout signe de deuil, il y a 20 ans environ. On portait le deuil pour un jeune mais pas pour les enfants en très bas âge.

E.2 – Autrefois c'était la parenté qui offrait essentiellement les messes. La famille offrait une dizaine de messes et parfois jusqu'à une trentaine. Ces messes étaient annoncées à la grand messe du dimanche suivant les obsèques, par le curé. Le mort ayant été plusieurs fois parrain ou marraine le curé annonçait ainsi: *Arretxeko familiak meza bat, hango jasanak beste meza bat* (jasan, dans le sens de "porté" aux fonds baptismaux). *Jauregiko familiak bi meza, hango jasanak meza bat*, et ainsi de suite, en commençant par la famil-

le la plus proche. Le nombre de messes à offrir n'était pas fixe. La liste des donateurs de messes n'était pas affichée mais le curé, au bout d'un mois environ, remettait la liste à la famille du mort.

Aujourd'hui l'assistance aux obsèques est plus nombreuse que jadis. Toutes les familles de la paroisse, sauf exception, délèguent un membre (ce qui n'était pas le cas jadis). Toutes offrent également une messe, au moins (45 F en 1984). Il n'est pas rare que le total des messes offertes atteigne 150 à 200. Les messes ne sont plus annoncées par le prêtre mais affichées à la porte de l'église.

E.3 – La messe du neuvième jour (*beatzurruneke meza*) se disait le lendemain. Puis, *urteburuko meza* se célébrait le jour anniversaire.

Aujourd'hui *beatzurruneke meza* se célèbre le dimanche suivant les obsèques. C'est la messe dominicale chantée à laquelle beaucoup de monde participe. De même *urteburuko meza* se célèbre un dimanche avec un nombreuse assistance. Les informatrices estiment qu'il y a un grand progrès sur ce point par rapport à l'ancien temps.

Les messes dont nous venons de parler sont recueillies à la fin du repas d'obsèques, par des membres du deuil, sans distinction de personnes. Ceux qui ne sont pas invités au repas font parvenir leur offrande (messe), soit à la famille, soit au prêtre.

E.4 – Après chaque messe célébrée pour le mort, durant le temps du deuil, l'*etxekoandere* priait sur la tombe du mort (voir plus haut) avec *ezko*. Avant ou après la messe dominicale, un ou plusieurs membres de la famille allaient prier sur la tombe familiale, sans *ezko*.

Aujourd'hui encore, des femmes surtout vont prier sur les tombes après les messes dominicales.

E.5 – *Ezko* n'est plus allumé aux "*jarleku*", ni sur les tombes. L'abandon coïncide avec la suppression des chaises et l'introduction des bancs (il y a 15-20 ans).

Le nom de la lumière que l'on allumait est *ezko*, exclusivement. L'*ezko* était enroulé sur lui-même. Les bénédictines d'Urt fabriquaient l'*ezko* pour de nombreuses familles, lesquelles fournissaient elles-mêmes la cire récoltée dans les ruches familiales. *Ezko* était utilisé:

– Par l'*argi-zaina* qui la portait derrière le cercueil, de la maison à l'église.

– Par de nombreuses autres *etxekandere* le jour des obsèques. Elles disposaient leurs propres *ezko* autour du cercueil.

– Par l'*etxekandere* au "*jarleku*", chaque fois que la messe était célébrée pour un défunt de la famille.

– Tous les dimanches, durant le deuil, à la messe, au "*jarleku*", quand la messe était célébrée pour le défunt en semaine; il y avait absoute après la messe. Pour cette célébration la benoîte disposait devant la table sainte, par terre, un carré de tissu noir à larmes d'argent d'à peu près 1 mètre de côté. On y mettait dessus l'*ezko* allumé dans son *zare* et le prêtre chantait le *Libera me* et procédait à l'absoute.

– Pendant le deuil, après la messe célébrée pour le mort, sur la tombe.

Le petit panier (*zare*) était rond, tressé très serré, entièrement revêtu (sauf sur le fond, à l'extérieur); de noir à l'extérieur, de blanc à l'intérieur.

E.6 – Aucune croyance se rapportant au fait de faire le tour de l'église, du cimetière ou de la maison, la nuit.

Recueilli par P. Marcel Etchandy auprès de Mme M. Gastenaga (88 ans) et Mme L. Ibañez (61 ans).

Complément d'information sur Saint Michel

Dans le cortège funèbre, derrière le porte-croix, il y a le porte-drapeau (depuis la guerre de 1914-1918; suivent, les porteurs de gerbes (qui ne sont pas nécessairement des voisins), puis le prêtre devant le cercueil, et le deuil. En premier viennent la famille et les premiers voisins (hommes), suivent les femmes, premières voisines et famille ensemble.

Il semble n'y avoir qu'une seule hiérarchie, celui des sexes, La première voisine mène le cortège des femmes et porte l'*ezko-xaria*. C'est elle qui dispose, à l'église, les autres *ezko-xare* d'autres familles qui peuvent ne pas être de la famille, sur la table porte-cercueil, tout autour de ce dernier. C'est également elle qui les enlèvera de cet endroit, au moment où le cercueil sera reconduit au cimetière.

Le charpentier, quand il assiste à la messe (ce qui se produit pratiquement toujours aujourd'hui, étant donné que le repas funèbre est pris au restaurant), se place, à l'église, derrière les hommes du deuil, le premier au bord de l'allée centrale.

A côté de lui se place le porte-drapeau, quand il s'agit d'un ancien combattant.

Les lumières

– *Lanpioa*: il ne sort pas de la chambre mortuaire et ne figure pas dans *bogada*.

– *Xirio*: il est utilisé pour veiller le mort. Il y en a deux de part et d'autre du crucifix, sur la table de la chambre; de même dans *bogada*. On l'utilise aussi contre l'orage. Ces cierges étaient et sont toujours utilisés lors de la réception des sacrements par le mourant (communion, sacrement des malades, *oliodura*).

De ces deux types de luminaires, le *lanpioa* tend à disparaître aujourd'hui.

– *Ezko*: ne s'utilisait que dans l'église. Chaque famille avait le sien. En dehors des obsèques, on l'allumait quand la messe était célébrée pour le défunt, il y avait l'absoute. Avant cette prière, chantée par le chœur et le prêtre, *andere serora* disposait, à l'entrée du chœur, par terre, un voile noir d'environ un mètre carré, sur lequel elle déposait l'*ezko* de la famille. Cela devait, je suppose, remplacer le catafalque.

Après l'absoute, l'*etxekandere* de la maison du défunt sortait de l'église avec l'*ezko* allumé et le posait sur la tombe de la famille, elle priait. Ensuite elle ramenait l'*ezko* sur sa chaise, à l'église.

Temoignage recueilli par Père Marcel Etchehandi, Saint Michel.

GAMARTHE/GAMARTE

– Il existe des signes qui, traditionnellement, sont associés à la venue de la mort? Il y a des chiens qui sentent venir la mort, leurs hurlements sont bien connus. La chouette est

également crainte: son cri, le soir, annonçait la mort de quelqu'un. Il y avait aussi des coïncidences entre la sonnerie de l'élévation à l'église et la sonnerie de la pendule de la maison; c'était une annonce de mauvais présage.

– Les anciens avaient peur des jeteurs de sorts?

Oui, ils en avaient beaucoup peur. Ils allumaient le cierge de la Chandeleur pour se protéger, quand ils sentaient qu'on leur avait jeté un sort. Ils avaient aussi des formules du genre: "Pues, pues aparta Satan", etc.

Souvent ces histoires servaient de prétexte à régler des comptes entre eux. Alors, ils en fabriquaient.

– Certaines avaient un sentiment de "mort prochaine"?

Les témoins rapportent l'histoire de cette grand-mère morte trois jours après son petit fils. Alors que la famille pleurait l'enfant qui venait de mourir, la grand-mère, qui ne présentait pas de signe particulier de fin prochaine, avait dit: "Ne pleurez pas, il est allé ouvrir les portes du ciel et préparer ma place". On ne la croyait pas mourante et trois jours après elle est morte.

Cet événement avait beaucoup marqué les gens de la maison, en particulier les enfants. Ce sont des choses que l'on ne peut pas oublier disent-ils.

L'un des témoins signale aussi un cas étrange: à la mort d'un père de famille, la pendule, dans l'*ezkaratza*, était arrêtée toute seule, juste avant. Il y a ainsi des cas inexplicables mais bien réels. C'était en 1977.

– Les femmes entourent le mourant?

Oui. Surtout les femmes de la famille. A moins que ce ne soit pas de jour, actuellement on ne va même plus chercher le voisin quand le dernier moment approche.

– Sonnait-on les cloches lors de l'agonie?

Ça arrivait. Les témoins citent le cas d'une personne qui a actuellement 79 ans et pour qui on avait sonné le glas de l'agonie. Lorsque l'on sonnait le glas, c'était pour amener les gens à la prière à l'intention de quelqu'un qui était très mal.

– Lors de cette sonnerie, on brûlait une feuille de rameau avec le cierge de la chandeleur?

Cette pratique ne dit rien à deux des témoins mais le troisième croit se souvenir de cette pratique. (Voir le témoignage de M. Sagardoy).

– On faisait des actions particulières pour soulager l'agonie?

Non, pas par tradition. Chaque famille improvise. On faisait des bénédictions, par exemple, si on avait un fils prêtre dans la maison.

– On guette le soufle?

Oui, "*Hatsa goiti jiten...*" alors c'était le signal même qui décidait d'aller chercher une voisine. On sent que ce souffle qui monte et s'accélère va quitter le mourant.

– On gardait rancune à quelqu'un qui est dans ce état?

L'un des témoins raconte cette histoire:

"Il y avait un vieux dans une maison qui était fâché avec son voisin. Alors le vieux se disait qu'il allait mourir le premier et que l'autre voisin allait le garder en suspend dans l'enfer, suspendu par quatre fils. Jusqu'à ce que trois aient cassé. Alors, au dernier moment il aurait dit: bougre de c..., viens ici!. Et il l'aurait remonté".

C'était très mal vu de garder rancune à un mort. Il fallait pardonner au dernier moment. Quand trois fils étaient casés, au quatrième on pardonnait: viens bougre, viens ici quand même!

Il y a eu des histoires comme cela entre *nausiak*. L'un, mourant, appelant l'autre et voulant se réconcilier.

Quand il y avait des fâcheries, des haines, les agonies pouvaient être très dures et il fallait mettre ensemble les gens pour qu'ils se réconcilient. Alors, la mort venait et c'était un soulagement pour tous.

– Ce n'est pas les curés qui racontaient cela?

Oh non!. Ce ne sont pas des histoires de curé. Les gens le disent. C'est bien connu, la haine empêche une mort clame.

– Qui accompagnait le prêtre pour le viatique?

Un enfant de chœur qui avait une sonnette et un lampion qu'il tenait à la main et qui était allumé de jour comme de nuit. Chaque fois qu'il voyait passer quelqu'un il sonnait; alors on s'arrêtait, on se recueillait et les hommes enlevaient leur béret. Mais, en principe, on évitait de se trouver sur le passage du viatique. On ne faisait pas de jonchée, ni sur le chemin, ni devant les maisons; on ne faisait cela que pour les processions. Le prêtre est accueilli par une femme.

– Quel types d'éclairage utilisait-on à ces occasions?

Lorsque quelqu'un était à l'agonie on allumait *ezko*. Mais pas celui qui était conservé à l'église. Autrefois on ne brûlait pas entièrement les *ezko* à l'église; on remontait les bouts à la maison et là on les terminait: ce qui fait qu'il y en avait toujours de disponibles. Ces bouts étaient des "*ezko ttipiak*", on les brûlait les jours d'orage ou pour l'agonie,... on pouvait même s'en servir pour l'éclairage. Ils étaient plus commodes d'utilisation que le grand cierge de la Chandeleur dont on pouvait aussi se servir.

Lorsque l'*ezko* de l'église était très entamé on le renouvelait et cet "*ezko-handi*" était conservé dans un placard de l'église. Le nouvel *ezko* était béni le 2 février, avec le cierge de la maison.

On ne laissait pas un mort sans lumière, ni sans compagnie.

Après la mort, on allumait *lanpioa*, dans la chambre. Cette lampe accompagnait le mort et servait à le veiller.

Par contre, lorsque les derniers moments sont difficiles, on priait devant un cierge allumé, celui de la Chandeleur, avec une croix à côté. L'un des témoins cite ce cas. En 1932, dans la chambre d'un mourant il y avait du monde et tous priaient avec ce cierge allumé. Tous priaient à haute voix dans la chambre, alors que quelqu'un gardait les yeux du mourant fermés.

– Enlevait-on une tuile sur le toit de la maison ou bien ouvrait-on une fenêtre, dans les derniers instants?

On ne l'a pas vu faire, ni entendu dire qu'on l'ait fait.

– *Herioa* et *hila* désignent-ils la même chose?

Non, *herioa* est la mort et *hila* c'est la mort.

– Les anciens se représentaient *Herioa*?

Sûrement que oui!. Ils n'avaient pas la télévision, alors ils se fabriquaient des histoires. Il y aurait de quoi faire des livres avec les histoires de mort et d'enterrements racontés par les vieux. Ils disaient beaucoup de choses sur *Herioa*;

mais on a tout oublié!

Les vieux racontaient des histoires sur la séparation de l'âme et du corps. Certains même disaient: "je vais mourir bientôt et une colombe va s'envoler de ma chambre". Le témoin qui rapporte ce fait, a entendu dire cela au village mais n'a pas connu la personne qui l'a dit. Il y avait des personnes qui se croyaient près de la mort et qui étaient toutes tournées vers le ciel. Les vieux devaient avoir cette idée d'assimiler l'âme à l'oiseau, car, comme ce dernier "elle s'envolait... "

– Qui ferme les yeux d'un mort, par tradition?

A vrai dire c'est un proche qu'il soit homme ou femme. Mais c'est le plus souvent une femme (ce que confirment les deux témoins hommes), la mère, l'épouse.

– Cherchait-on à interpréter le visage d'un mort?

On a eu dit que lorsqu'un mort avait les yeux ouverts c'est qu'il en appelait un autre. On a dit beaucoup d'histoires à ce sujet. Par exemple on disait que la mort du filleul suivait de six mois celle de son parrain, etc. On donnait comme cela des explications "après coup".

– Prévenait-on les animaux de la ferme de la mort de quelqu'un?

Il y a aussi des histoires à ce propos. On disait par exemple que lorsque le chef de famille mourait, il y avait souvent une vache qui mourait.

Si c'est le patron de la maison surtout, qui mourait, il y avait quelqu'un qui allait à l'étable dire aux vaches qu'*etxeko nausia* était mort. On faisait aussi l'annonce aux abeilles, du temps où il y avait beaucoup de ruches. On tapait sur les ruches et on faisait l'annonce.

Les anciens racontaient beaucoup d'histoires à ce sujet. Ainsi: le patron mourait, puis, dans les six mois qui suivaient la plus belle bête mourait. Comme ça. Et c'est arrivé assez souvent; on l'a vu précise l'une des témoins.

– On ne faisait qu'avertir les animaux oralement?

Oui.

– Et les voisins?

On avait averti le premier voisin, ou il était au courant de la mort par sa femme. Il venait à la maison et on lui remettait la liste des maisons à avertir; avec les autres voisins ils se répartissaient les directions. Ils étaient alors "*hil-mezulari*" et faisaient l'annonce: "*hil-mezia*". Ce sont là des proches voisins qui seront aussi *hil-ketari* (ils porteront le mort).

Les choses ont changé de nos jours, on voit des femmes faire l'annonce alors que jusqu'ici c'était une affaire d'hommes. Et puis il y a aussi le téléphone utilisé par la famille comme par les voisins. Mais il y a encore des voisins qui continuent à faire réellement l'annonce.

Une fois l'annonce faite, les voisins revenaient à la maison rendre compte de leur mission. En principe on les fait participer aux repas du soir. Cet repas est préparé par des voisines car la famille vit retirée et ne sortait même pas.

– Les témoins insisteront plusieurs fois, en cours d'enquête, sur le fait suivant: lorsque la mort venait après une longue maladie, par exemple, c'est-à-dire quand on avait le temps de s'y préparer, on pouvait penser à tous ces détails de "protocole". Dans le cas contraire, ou quand la douleur était trop grande, on s'en remettait entièrement à des per-

sonnes qui "s'occupaient de tout" et qui "savaient ce qu'il fallait faire". Ces personnes sont: le premier voisin et sa femme, le chantre et le menuisier.

Les temps de la mort:

– *Subitoki hil da*: il est mort subitement.

– *Gorputz duk*: il est mort, dans le sens qu'il ne reste que le corps.

– On fait une différence entre "*hil da*" et "*pausatu da*": ce dernier est employé pour parler de la fin après une maladie, mais s'il s'agit d'un accident on dit toujours: *hil da* ou *hil duk*.

– *Piztu da* se dit après une longue souffrance; c'est comme une délivrance pour tous et on dira même: *pausatu eta piztu*.

– *Hiltzat*: il est en train de périr, en danger de mort; *hiltzat duk*: il est sur le point de mourir.

– *Hilen duk* c'est comme *hiltzeko iriskuan duk*: il va sûrement mourir, peut-être, il court le risque.

– Pour le suicide, on emploie l'expression: *bere buria beste in (egin) du*.

– *Herioa* est employé couramment?

Non, par exemple: *herioak ereman du* "n'est pas du langage de tous les jours. On entend cela à la messe, par exemple, c'est littéraire.

– Comme définissez vous les voisins?

Cette question a eu deux réponses car deux témoins vivent au bourg et le troisième dans un quartier. Voici respectivement ces réponses:

1) – Si, par exemple, vous avez trois maisons proches les unes des autres, et qu'un chemin sépare deux de ces maisons de l'autre, ces deux là sont voisins. En principe c'est ainsi que se définit *lehen auzoa au bourg*; l'église n'entre pour rien dans cette définition.

On doit bien avoir aussi "*bigarren auzoa*", mais ce terme n'est pas employé dans la vie courante.

Par contre, on a des premiers voisins, et on les nomme "*lehen auzoak*". Comment sont-ils définis? C'est justement à l'occasion du repas funèbre que l'on invite ces *lehen auzo*; ceux que l'on invite sont les *lehen auzo*. Mais, parmi eux il y en a un qui est "prioritaire" en quelque sorte, c'est *lehen auzoa*. C'est lui qui porte la croix et sa femme qui porte l'*ezko* de la maison, pour les obsèques.

A Gamarthe, il y a actuellement une vingtaine de maisons réparties entre le bourg et des quartiers. Le système des *lehen auzo* représente un groupe de maisons qui forme une petite entité au sein d'un "quartier", mis à part le cas du bourg avec l'église.

2) – Dans les quartiers, le premier voisin d'une maison donnée est la première maison qui se trouve sur la droite, sur le chemin qui mène à l'église. Cette même maison a un second voisin (*bigarren auzo*) qui se définit ainsi: il est situé à l'opposé de la maison de son premier voisin, symétriquement par rapport à sa maison qui sert de référence.

Dans les quartiers, il y a aussi l'entité "*lehen auzoak*", c'est chez eux que l'on prend les porteurs du cercueil, précise le témoin. Il cite le cas de son quartier qui comprenait six maisons habitées, maintenant il n'en subsiste que trois: une pour porter la croix et deux pour le mort, il faut donc aller chercher le complément dans un autre quartier, au bourg.

Cette tradition dont nous venons de parler se perd maintenant car le charpentier apporte le cercueil dans sa voiture, des maisons à l'église. Arrivés à l'église on recrute d'office, parmi l'assistance, des porteurs pour amener le corps à l'église puis au cimetière. N'importe qui peut porter le mort maintenant alors qu'autrefois c'était précis et réglé. A ce propos l'un des témoins raconte l'anecdote suivante:

– Dans les maisons des quartiers, les voisins doivent charger le cercueil dans la voiture du charpentier. Dans un quartier, les voisins n'étaient pas en nombre suffisant et on a dû aller chercher un homme d'Ainhice-Mongelos (village voisin), qui, étant disponible, a aidé. Mais arrivé à l'église, un homme de la commune a dit à celui d'Ainhice de lui laisser porter le mort, mais celui-ci n'a pas voulu. Il lui a fait remarquer: "tout à l'heure tu n'y étais pas, maintenant tu me laisses".

Ce type de conflit n'aurait pas eu lieu autrefois.

Il arrive également que la famille prenne les devants pour que tout se passe normalement. Autrefois, la famille disait à son premier voisin: "Vous prendrez un tel, un tel... pour porter le cercueil". Mais on ne le faisait que si on avait "la tête à le faire", sinon on se reposait sur le premier voisin qui décidait de lui même.

– Sauf contagion, on ne brûlait rien qui ait appartenu au mort; au moins l'actuelle génération.

– On décorait le lit du mort?

Oui, mais il n'y avait pas de tradition, de façon de faire, à ce sujet. Chacun faisait à sa façon. Petit à petit les fleurs sont apparues.

– Je me rappelle d'une femme morte, sur le lit de laquelle on avait mis des fleurs. Sa fille était contrariée et elle avait tout enlevé car elle avait dit que "ça faisait folklore".

On enlevait tous les cadres de la chambre et on voilait les miroirs avec des linges; on voilait l'armoire à glace. On a fait cela régulièrement jusque vers 1955.

Le premier voisin vient porter la croix dans la chambre. Il la pose sur une chaise recouverte d'un linge avec des bandes. Il ne porte que la partie métallique de cette croix et la pose derrière le lit, contre le mur.

A côté du lit, sur une chaise revêtue elle aussi d'un linge, on pose une assiette blanche avec de l'eau bénite et un rameau de buis. Mais le plus souvent on pose ces objets sur la table de nuit. La chaise est mise dans l'enclos de drap de l'*ezkaratza*.

Les volets de la maison sont entrebaillés dans toute la maison. Les voisins s'occupaient de tous les travaux domestiques. Ils enlevaient les cloches aux vaches ou les bourraient avec de la paille. Arrêtaient-ils les pendules également? C'est possible.

– Fermait-on les animaux tant que le mort était chez lui?

Ça dépend des maisons et puis ça dépend également des périodes, car il y a des moments où les animaux doivent sortir, on ne peut les tenir enfermés.

Et puis, ça dépend aussi des cas. Quand c'est un grand malade qui meurt, on avait le temps de voir venir et de faire face. Sinon on improvisait et on n'avait guère la tête à s'occuper des cloches des bêtes!

– Le glas était différent selon que le mort était un homme ou une femme. Il ne différait pas selon les quartiers. Pour l'homme, on commençait par donner deux coups puis une série de coups espacés, interrompus de temps en temps d'une série de deux coups. Pour un enfant c'était différent, mais les témoins ne peuvent préciser plus.

C'est *Andere serora* qui commençait à sonner le glas dès qu'elle avait remis la croix au premier voisin. En principe elle sonne durant le temps qu'elle estime que le premier voisin mettra pour aller jusqu'à la maison du mort. Ainsi, quelqu'un dans les champs peut savoir si c'est un homme ou non qui est mort et à quelle distance il habite de l'église. Mais il pouvait y avoir ici quelque sujet à discussion car si *Andere serora* s'arrêtait vite de sonner cela voulait dire, soit que la maison était proche de l'église, soit que cette maison n'allait pas la dédommager beaucoup, alors elle sonnait juste ce qu'il fallait. *Andere serora* sonnait aussi tous les jours avant les trois angélus.

Elle sonnait aussi le jour des obsèques: quand le curé quittait l'église, quand le mort arrivait et entraînait dans l'église, quand on le mettait en fosse.

– Qui habille les morts au village?

En principe ce sont les voisines. Les hommes, voisins, venaient aussi pour aider car il fallait mettre le mort sur une planche pour qu'il reste bien droit. Alors des hommes venaient, mettaient le mort par terre; là les femmes le lavent et l'habillent et pendant ce temps les hommes mettent une planche sur le matelas, sous le drap.

Il y avait cependant des voisines qui n'avaient pas le courage de venir à ce moment là et si elles étaient premières voisines, elles se faisaient remplacer par une femme plus courageuse, ou par une femme qui avait "plus l'habitude". Il y avait même des villages où c'était toujours la même femme qui faisait ce travail (et qui n'était pas sage-femme pour autant). L'un des témoins cite le cas d'une femme d'un village voisin qui a lavé et habillé "des centaines de morts". Il précise que l'on faisait appel à ces femmes "parce que les hommes n'avaient pas autant de courage que ces femmes".

Habiller et laver les morts n'est pas vraiment une question de "tradition" mais surtout de courage.

– Les hommes étaient rasés?

En principe, c'est un homme qui faisait ce travail. Il y a des familles qui l'exigeaient, et ce n'est pas facile, d'autant plus que des familles voulaient qu'on les prépare très vite, et le corps transpire.

Autrefois on habillait les morts complètement, les hommes avaient chaussures et béret. On mettait même le béret sur la tête de l'homme quand il était exposé dans le lit; ce n'était pas général mais ça se faisait.

Il n'y avait pas d'idée que le mort partait en voyage, ou d'histoire de ce genre, ou de dicton à ce propos. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait eu des histoires au sujet de morts peu sociables, d'un certain âge. Alors on disait des histoires sur eux. Ça dépendait si on voulait rire d'eux.

– Attachait-on les pieds du mort?

Non. Le mort était exposé sur le lit, les mains nouées dans un chapelet, c'est tout. Les bras par dessus les draps.

Lorsqu'on le mettait en cercueil, on ne le roulait pas dans un drap. Il est assez rigide pour être facilement manipulé, à la nuque et aux pieds.

– Mettait-on quelque objet dans le cercueil?

Non. Rien de traditionnel à ce sujet. Les témoins citent le cas, célèbre, d'un musicien enterré avec son instrument de musique.

– Qui fait la mise en bière?

C'est le charpentier qui fait ce travail avec l'aide d'un voisin qu'il a réquisitionné pour cela. La famille ne touche jamais le mort.

Le charpentier écarte la famille au moment de cet acte. A ce moment le charpentier ou nous-même, on dit une prière (Notre Père, Je vous salue); ça dépend des cas. Souvent c'est le charpentier qui dirige cette courte prière. C'était une prière et un signal donné à la famille; elle pouvait se retirer pour ne pas avoir à assister à la mise en bière.

Ce travail, le charpentier le fait la veille ou le matin même des obsèques, tout dépend des cas. Si, par hasard, la famille qui habite loin n'on pas vu venir à temps, on attend le dernier moment. Parfois aussi, l'état des morts nécessite qu'on les mette rapidement en bière.

Au village on ne faisait pas de coussin pour mettre sous la tête du mort, dans le cercueil. De même il n'y avait pas la tradition qui consiste à mettre, de son vivant des planches de côté pour son cercueil.

Autrefois les couvercles étaient cloués mais le charpentier avait déjà fait des pré-trous et engagé les pointes. Maintenant on visse le couvercle.

– Le mort était-il exposé dans l'*ezkaratza*, le matin des obsèques?

Oui. Le charpentier venait faire un enclos de draps, dont les témoins ne se souviennent plus du nom et pensent n'avoir jamais entendu dire qu'il y ait eu un nom pour le désigner.

On mettait trois draps verticaux, pendant depuis le plafond et un drap à la manière d'un toit. Dans toutes les maisons on faisait ainsi. On a abandonné le drap de dessus en premier. L'enclos a été conservé jusque vers les années 1940. Le charpentier construisait cela le matin des obsèques. Le drap du fond est spécial, on le conservait pour ce seul usage. Il a deux entre deux de dentelle qui le divisent en trois parties dans le sens de la longueur. Dans d'autres maisons, cet entre-deux dessinait une grande croix sur la surface de tout le drap. Sur ce drap, avec un grand ruban noir, on dessinait la lettre M que l'on surmontait d'une croix également noire, avec des rubans.

– Ce drap du fond s'appelait-il *hil-mihisia*?

Peut-être bien. Mais *hil-mihisia* correspond aussi à ceci. En principe, chaque famille a un drap brodé, plus beau que les autres, que l'on met sur le mort. C'est *hil-mihisia*. Il faisait partie du trousseau de la jeune mariée. Mais le drap du fond de l'enclos, c'est tout à fait autre chose.

L'enclos était orné de buis et de rameau; souvent les feuilles de rameau étaient épinglées deux par deux, en croix. On ne cherchait pas à faire une décoration traditionnelle; chacun faisait selon sa fantaisie, les voisines aidant le charpentier.

Le cercueil est descendu et mis dans l'enclos par le charpentier et ses aides. Dessus, on ne mettait pas, autrefois, de croix de marbre que l'on fixe ensuite sur la tombe. Cela est venu très tard; de nos jours toutes les familles ne demandent pas, à leur premier voisin, de s'en procurer une; elles ne la mettent pas nécessairement sur la tombe.

– Veillait-on les morts?

Tout le temps, nuit et jour. Le mort n'était jamais seul. Les hommes ne veillaient pas spécialement un homme, ni les femmes une femme. En principe, ce sont les hommes qui veillaient, surtout de nuit. La veille était assurée par les premiers voisins (*lehen auzoak*) qui se relayaient en cours de nuit. A cette occasion, le premier voisin n'assurait pas une présence particulière. Les femmes venaient surtout dans la journée. Ceci dit, hommes et femmes pouvaient veiller ensemble dans la chambre du mort.

En fait, pour la veille, on s'arrangeait; tout dépend du nombre de personnes disponibles, car plus le temps passait et moins il y avait de gens dans les maisons.

Dans la cuisine on laissait du café au chaud ainsi que du lait.

– Que faisait *andere serora* pendant ces rites?

Elle ne venait pas dans les maisons. En principe, elle installait l'église et s'occupait des cierges qu'elle allumait.

On a encore une *andere serora* au village. Elle fait son travail classique et chaque famille lui donne quelque chose en conséquence.

Autrefois elle avait comme un "droit de regard" sur le cimetière mais il ne semble pas qu'elle ait été consultée pour l'ouverture de nouvelles tombes. Lors des obsèques, *andere serora* se place au fond de l'église, près de la cloche, à l'entrée. Elle était en *kaputxina*, comme tous les dimanches quand elle allait à la messe. Elle n'avait pas d'*ezko* à côté d'elle, sauf si elle était première voisine.

Le jour des obsèques, le deuil se mettait dans les premières rangées, derrière les bancs du catéchisme; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Les assistants se mettaient là où il y avait de la place; on ne faisait pas attention à sa propre place à cette occasion.

Ici, au village, on ne dit pas "*jarleku*" mais *kadera*, simplement. Ces chaises étaient jalousement surveillées; seules les femmes de la maison allaient dans les chaises de la maison. Mais pour un enterrement, on ne faisait pas attention à cela. Il y avait bien quelque femme qui poussait toujours une autre pour lui faire remarquer: "*Ene kadera hau duxu*", mais ça faisait scandale un jour d'enterrement!

– Une femme enceinte pouvait assister à des obsèques?

Oui, on ne disait rien à ce sujet.

– Et des enfants?

Il y avait de toutes façons les enfants de chœur. En ce qui concerne les enfants de la maison, qu'ils aient fait ou non la communion, ils pouvaient venir à l'enterrement d'un grand-père ou une grand-mère.

Dans une maison, un enfant de 6 mois est mort le samedi, et la grand-mère, le lundi. Les sept enfants étaient à l'enterrement de la grand-mère, mais pas de leur frère; le plus jeune avait 10 ans.

Les enfants se mettaient avec le deuil, les filles avec la mère et les garçons avec le père.

– Mais aurait-on amené un enfant voir sa grand-mère morte, dans la chambre? Pas dans toutes les familles. Ça dépendait et de la famille et de l'enfant. Il n'y avait pas d'habitude ou de façon de faire à ce sujet.

Dans beaucoup de familles il y avait une religieuse par exemple; alors elle faisait prier tout le monde ensemble et elle pouvait faire prier tout le monde à côté du mort.

Mais on a connu aussi des cas où un jeune homme de 20 ans n'osait pas aller voir son père mort, dans sa chambre. Chacun fait à sa manière!

Il n'existe pas à vrai dire *eliza bidia* ici. Chaque maison n'a pas de chemin particulier, chemin qu'emprunte le convoi funèbre. Il y a le même chemin pour tout le monde, disent les témoins, au bourg comme au quartier.

Le curé allait chercher les morts dans toutes les maisons du village.

– Quelle est la composition du cortège funéraire et comment s'organise-t-il?

Le charpentier avait achevé de faire l'enclos de draps. Le cercueil y était mis dedans, posé sur des chaises. De chaque côté on mettait deux cierges entourés d'un ruban noir; on plaçait une chaise recouverte d'un linge pour y mettre l'eau bénite et le rameau avec lequel les visiteurs viennent bénir le mort; sur une autre chaise, on met la croix de l'église. Sur le cercueil la première voisine place l'*ezko* de la maison qu'elle est allé chercher dans le placard, à l'église. Le charpentier se plaçait donc à l'entrée de l'*ezkaratza* dont il venait d'ouvrir les portes en grand.

Le charpentier voyait arriver les participants aux obsèques, il les accueillait; autrefois il donnait à boire un verre de vin aux membres de la famille. Après aussi, on a continué, c'est courant; quand quelqu'un vient pour la visite du mort on lui donne du café ou comme ça. Mais pour les obsèques, effectivement, le charpentier faisait la tournée, avant que le mort ne parte; il donnait à boire à ceux qui étaient venus, avaient béni le mort et attendaient le départ du cortège. Les témoins ne savent pas si on avait l'idée de "*boire à la santé du mort*".

La famille était dans la maison. Les voisins restaient dehors. Sauf le premier voisin qui pouvait rentrer. En fait, était dans la maison, ceux qui étaient invités, c'est-à-dire ceux à qui on avait fait faire l'annonce. Ceux là étaient avec la famille et le mort.

Gamarthe est un tout petit village, ce qui fait que tout le monde venait pratiquement à la maison, mais seuls ceux dont on vient de parler rentraient dans la maison.

Le prêtre arrivait et faisait les prières. Charpentier ou premier voisin savaient si la famille était au complet et si le convoi pouvait partir. Alors, le charpentier fait signe au premier voisin, qui a emmanché la partie métallique de la croix sur la hampe et se place en tête du cortège qui se forme derrière lui. Le charpentier veille à ce que les voisins chargent le cercueil sur leurs épaules. Il a l'habitude de ce genre de cérémonie; c'est lui qui distribue, au passage, fleurs et couronnes; il sait à qui il faut les donner.

Il n'appelait pas la famille; elle sortait spontanément de l'*ezkaratza* et se plaçait d'elle-même dans le cortège.

Le cortège parti, le charpentier défait l'enclos de draps et mettait les tables pour le repas qui, en principe, se déroulait dans l'*ezkaratza*. Au cours de ce repas, il sert le pain et le vin.

Il mangera à part, à la cuisine, avec les femmes qui ont fait la cuisine et le service.

Autrefois, c'était le chantre qui ramassait l'argent des messes. Celui-ci est maintenant retiré car très âgé; c'est le charpentier qui, de nos jours, ramasse cet argent.

Le convoi funèbre marche sur deux rangs. En tête marche le premier voisin, seul; il porte la croix de l'église. Il était en costume sombre-noir, avec cravate noire, tête nue, comme les autres hommes, le béret roulé dans la poche.

Il n'y avait pas de porteur de cierge dans le convoi, au village. Les cierges qui étaient de chaque côté du cercueil, étaient ceux qui étaient dans la chambre: *tortxak*. Les voisines les avaient mis dans des chandeliers et leur avaient mis un beau ruban noir. Il y avait beaucoup de cierges dans les maisons, les femmes en faisaient bénir chaque année à la chandeleur.

A l'église le nombre de cierges variait, de chaque côté du cercueil; il fallait payer pour cela. De même il fallait payer pour le nombre de prêtres assurant le service religieux.

Le matin des obsèques, une fois l'enclos prêt, ces deux cierges étaient allumés, ainsi que l'*ezko* posé sur le cercueil. Le tout était surveillé par une voisine. On quittait la maison avec des cierges allumés; l'*ezko* restait ou non allumé dans les mains de la première voisine.

Nous avons vu que chaque maison avait, par tradition, ses *hil-ketari*. C'était toujours les mêmes maisons qui, pour une maison donnée, fournissait ces porteurs. Mais dans une même maison on pouvait mobiliser deux hommes par exemple. Mettons que la maison B soit voisine de A. B pouvait fournir le père pour porter une gerbe et le fils pour porter le cercueil. De tous ces voisins le premier avait une importance toute particulière que n'avaient pas les autres. Par exemple, pour le repas funéraire, chaque maison aurait envoyé un représentant (*un lehen auzo*), le premier voisin aurait obligatoirement deux représentants.

De toutes les façons, dans la cérémonie elle-même, le jour des obsèques, *nausi et etxekandere* de chaque *lehen auzo* était obligatoirement mobilisés. Donc, derrière le premier voisin viennent tous les hommes de l'assistance: hommes du village, amis et connaissances. Tous en costume noir (celui du mariage, en principe) et cravate noire. A certains, le charpentier a donné des fleurs à porter. Sauf dans le cas d'un enterrement d'enfant, au village ce sont toujours des hommes adultes qui portaient les fleurs. Dans le temps il n'y avait pratiquement pas de fleurs; celles-ci sont arrivées tardivement, il y a quelques 10-15 ans.

On a vu aussi arriver les couronnes au même moment, pratiquement.

En queue du groupe des hommes, marche le chantre. Viennent ensuite, le curé et les enfants de chœur. Derrière eux marchent les chanteuses. Ce ne sont pas obligatoirement les *kongregationeko neskato*, mais pour l'essentiel, oui.

Si le mort est adulte, elles ont une mantille noir sur la tête. Vient le cercueil et ses porteurs.

Puis, les hommes du deuil; d'abord le père ou le fils ou l'époux, c'est-à-dire celui qui a le lien le plus direct avec la mort. Cette cape est plissée fortement sur l'épaule gauche, fixée avec des épingles doubles, le tout est caché par le rabat de tissu. Le pan passe derrière le bras et il est repris sur l'avant-bras d'où il pend directement vers l'extérieur (on ne fait pas plusieurs tours). Ces hommes ont des gants noirs, la cravate noire et le costume noir. A ce propos, les témoins disent que *taulerra* et les gants étaient rangés ensemble dans un même tiroir de la chambre. Les hommes avaient le béret à la main ou dans la poche. Ce sont les femmes qui leur ont fixé les capes sur l'épaule.

Derrière les hommes marchent les femmes du deuil et la première voisine. Les femmes du deuil sont toutes en *mantaleta*; elles avaient bas et gants noirs. Comme pour les hommes, les voisines se sont procurées ces vêtements en allant les emprunter dans les maisons voisines, afin de compléter le vestiaire de la maison.

A côté de la femme qui a le lien le plus direct avec la mort, marche la première voisine. Elle est revêtue de *kapuxina*, ou *kapitxuna*. Elle a dans ses mains un petit panier rond, de la taille d'un fromage, dans lequel elle a un ou deux *ezko*: celui de la maison du mort et éventuellement le sien. A cette occasion elle recevait le titre d'*argizaina*.

Derrière elles marchent toutes les autres femmes qu'elles soient du village, parents et amies. Chaque représentante de maison portait son *ezko*, allumé au départ de la maison. On ne portait qu'un *ezko* par maison, de telle sorte que si la femme représentant la maison était chanteuse, elle portait l'*ezko* au milieu des chanteuses.

Tel est l'ordre traditionnel à Gamarthe; on a toujours connu cette disposition, que le mort soit un homme ou une femme. Si le mort est un ancien combattant, le premier voisin était suivi du porte-drapeau qui conservait le béret sur la tête, pour suivre la coutume militaire fait remarquer un témoin.

– *Kaputxina* n'est pas un vêtement de deuil?

Non. Lors des obsèques, la première voisine le portait mais les autres femmes, celles de l'assistance, avaient des mantilles. Mais des vieilles femmes portaient ce vêtement le jour des obsèques, comme elles l'auraient fait n'importe quel dimanche ordinaire.

Les dernières *mantaleta* ont été portées jusque vers les années 1950-1960. Les hommes ont abandonné les *taulerra* au même moment. Par contre on a continué à se servir régulièrement des *ezko* jusque vers les années 1970. A l'époque des *mantaleta*, seules les femmes du deuil portaient ce vêtement, la stricte famille.

Les témoins n'ont connu que le *taulerra* pour les hommes; ils n'ont jamais entendu dire que ces derniers aient porté des capes autres, dans le temps. Saint Jean-Pied-de-Port serait, d'après eux, le dernier endroit de Garazi où la coutume du port des vêtements de deuil se serait conservée le plus tard. On les portait encore, alors que, dans un petit village comme Gamarthe, on les avait déjà abandonnés depuis quelque temps.

– Le convoi se rendait directement au cimetière, sans marquer de temps d'arrêt.

– Comment se dispose les gens dans l'église?

Les hommes du deuil se mettent devant, à droite en regardant l'autel, derrière les bancs de garçons du catéchisme. Les femmes sont à gauche, derrière les bancs des petites filles. Dans les villages voisins, on a la même disposition. En revanche, le premier voisin, à Gamarthe, monte à la galerie, avec les porteurs du cercueil, alors que dans les villages voisins, il reste avec les hommes du deuil, ou bien, comme à Lacarre, il se place dans la chapelle latérale, à droite du choeur.

Le cercueil est mis dans l'allée centrale, contre la Table Sainte. On le pose sur des tréteaux; autrefois on le mettait sur une table noire, le catafalque ou *hil mahaia*. Il est entouré de trois cierges, placés de chaque côté par *andere serora*. La première voisine posait le(s) *ezko* à côté d'elle, à côté du cercueil; elle se mettait en bout de rangée. Elle en surveillait la combustion en déroulant l'*ezko* au fur et à mesure. Les autres femmes gardaient leur *ezko* avec elles. Aucune femme n'avait de tapis sous sa chaise, cette coutume n'est pas connue ici.

Les *doludun* ne se placent pas n'importe comment mais suivant le degré de parenté par rapport au mort. Lorsque les femmes, par exemple, prenaient place, on laissait près du cercueil, celle qui avait le lien le plus direct avec le mort; épouse, soeurs sont en principe prioritaires sur des filles qui le sont sur les cousines. Ainsi les gens se classent spontanément; pour les hommes, il en va de même. Derrière les femmes du deuil, près du mort, se place l'*argizaina*. De nos jours on prête moins attention à ces convenances.

Quand on rentrait dans l'église, le premier voisin, avec la croix, restait debout dans la nef, derrière le cercueil. Il restait ainsi jusqu'à ce que l'officiant, les cierges de l'autel étant allumés, débute la messe. Il posait ensuite cette croix à son emplacement, sur la Table Sainte; on continue de faire ainsi de nos jours.

Andere serora s'occupe d'allumer tous ces cierges d'église.

– Comment se fait l'offrande des messes pour le défunt?

On vient, en principe, saluer le mort, le matin des obsèques. C'est à ce moment que le chantre ramassait l'argent des messes et recopiait le nom des donateurs et celui de leur maison.

Ceux qui allaient directement à l'église, sans passer par la maison, donnaient la messe au chantre à la fin de la cérémonie. Celui-ci s'installait sous le porche, avec une table et une chaine, et recueillait cet argent comme il a été dit précédemment.

De nos jours c'est le menuisier qui remplit cet office. Il le fait à l'église, car c'est lui qui emmène directement le corps en voiture, au moins dans les quartiers. Les gens qui viennent à la maison sont de moins en moins nombreux.

– Quels étaient les rites effectués avec l'*ezko*?

Le jour des obsèques, la première voisine portait l'*ezko* de la maison et parfois le sien; c'est pour cela qu'elle mettait *kaputxina*.

Le dimanche suivant elle le portait également, de la même manière, les assistantes à la messe portaient le leur et l'allumaient à côté d'elles. La première voisine allait porter l'*ezko* de la maison sur la tombe où l'on avait mis le mort, après la messe. On était alors le dimanche de *bederatziurru-neko meza*. Si deux enterrements avaient eu lieu dans la semaine, le second voyait cette neuvaine décalée le dimanche d'après.

Après la messe des obsèques, la première voisine rendait l'*ezko* à la maison du mort et le reprenait pour cette messe de neuvaine. A vrai dire ce pouvait être l'*etxekandere* qui portait l'*ezko* dans l'église, mais c'était sa première voisine qui l'amenait sur la tombe. Pendant la messe l'*etxekandere* de la maison en deuil gardait son *ezko* à côté d'elle, comme le faisait toutes les autres femmes de l'assistance.

Les *ezko*, à Gamarthe, n'étaient pas rapportées à la maison. On les conservait à l'église, dans un placard, sous la "responsabilité" d'*andere serora*. On les portait à la maison, à l'occasion d'une mort prochaine ou certaine:

– On allumait dans la chambre, entre les deux *tortxa*, quand le prêtre venait pour les prières d'assistance au mourant.

– *Ezkoa* restait allumé, dans *ezko saria*, dans des maisons, à côté du mort. De toutes façons on le mettait sur le cercueil dans l'*ezkaratza*.

Ces pratiques se faisaient régulièrement au village jusque vers les années 1977, au moins.

– Lors des obsèques, la famille assistait à l'ensevelissement?

Autrefois non, car on a connu deux façons de faire. Au début, l'ensevelissement se faisait sans la famille; le premier voisin venait la chercher une fois le cercueil descendu en fosse et le trou rebouché. Cela prenait un certain temps pendant lequel on restait en prière dans l'église, avec l'assistance. Une fois le trou rebouché, le voisin venait chercher la famille qui allait alors prier sur la tombe. On faisait ainsi du temps des *mantaleta* et *taulerra*.

Dans l'autre façon de faire, la famille accompagne le cercueil au bord de la fosse. Là, on fait la prière puis tout le monde se retire et les *lehen auzo* ensevelissent le cercueil. Mais certaines familles assistent à cet acte.

– Comment se déroule le repas funéraire?

On a vu plus haut qui était invité. A cette liste il faut ajouter le prêtre, c'était automatique, bien qu'il ne vienne pas toujours.

Le menu classique, préparé par des voisines, était le suivant: bouilli avec de la tomate et du rôti ou du gigot d'agneau selon les saisons. Le rôti était de veau. Parfois on tuait un mouton, mais tout dépendait des saisons et des familles. Avec le gigot, on mangeait des haricots sinon ce légume ne semble pas traditionnel. On finissait par le fromage, le café et le rhum. Ce repas c'est toujours appelé *kolationia*. Les jours maigres, ou le vendredi, on mangeait *marluza eta sardinak ta patata egoseak*.

En fait les gens qui participaient à ce repas étaient nommément invités par la famille qui chargeait le curé ou le chantre de le faire, soit à l'église, soit au cimetière.

– Pourquoi tous ces rôles au chantre?

C'est la tradition. Le chantre était présent à tous les enterrements, il savait donc ce qu'il y avait à faire. Il avait l'habitude. Il y avait des deuils et des enterrements plus pénibles que d'autres, on pouvait être dérouté et ne pas avoir la tête à penser à tout. On se reposait alors sur ceux qui avaient l'habitude: charpentier et chantre savaient ce qu'il convenait de faire.

– On fait une prière en fin de repas?

C'est le chantre ou le curé qui dirigeaient cette prière à laquelle on mettait un terme en faisant un signe de croix normal.

On prie toujours pour la famille et pour celui des convives qui va mourir le premier; on prie aussi pour les morts de la maison. En fait, cela dépend du défunt. Ainsi, si c'est un jeune, on prie pour sa famille, pour ses enfants. on peut ajouter des intentions.

En absence du curé, le chantre dirigeait la prière, mais il arrivait souvent qu'il y ait un religieux dans la famille du mort, ou une religieuse. C'est à eux que revenaient cette tâche.

– Faisait-on un feu devant la porte au retour de l'église?

C'est le charpentier qui faisait le feu qui achevait de se consumer quand on revenait de l'église.

Le charpentier faisait ce feu avec une simple boule de paille à laquelle, il mettait le feu au dernier moment. L'un des témoins décrit cet acte en signalant qu'au moment de mettre le feu, le charpentier avait demandé les allumettes aux femmes qui étaient à la maison. Un autre témoin dit qu'il a entendu dire qu'à l'origine, c'était la paille du lit du mort que l'on brûlait.

On a cessé de faire ce feu dans les années 1960. Les témoins l'ont vu faire également à Labets et à Iholdy.

On ne faisait rien avec les cendres de ce feu; le vent les dispersait. Les gens se mettaient en rond, au fur et à mesure de leur arrivée, autour des cendres fumantes. Il y avait là, les invités au repas. Chacun priait silencieusement pour son compte; c'est comme une minute de silence. Alors le charpentier ouvrait les portes d'*ezkaratza* et tout le monde rentrait pour s'installer à table; arrivaient en dernier les inévitables retardataires qui restaient à discuter en cours de route.

Le feu se faisait dans les maisons du quartier du bourg, de l'église, mais pas dans les autres. L'un des témoins natif d'un des quartiers cite le cas de sa maison où l'on ne faisait pas de repas d'enterrement et donc pas de feu. Le repas se faisait au restaurant, sans feu devant l'entrée.

– La mort d'un enfant donnait lieu aux mêmes coutumes?

Les enfants morts-nés étaient enterrés dans le jardin; jamais dans la maison. Ces sépultures n'avaient aucune signalisation particulière, même pas de tumulus, rien. Maintenant ces enfants sont mis au cimetière, depuis les années 1920. Dans le temps, lorsqu'un enfant mourait et qu'on avait eu le temps de le baptiser, on le mettait dans la tombe. Des inscriptions sur des tombes du cimetière attestent bien cette pratique.

La composition du cortège funéraire d'un enfant baptisé n'a pas pu être établie avec certitude. Il semble que les choses se passaient ainsi: en tête marchait le premier voisin avec la croix, un voisin portait le cercueil du bébé, sous le bras. Si l'enfant était grand, des enfants portaient le cercueil;

les filles devaient porter une fille et des garçons un garçon. On ne devait pas mettre de *mantaleta* ni de *taulerra*. Les enfants accompagnant le mort étaient vêtus de blanc.

Quand un jeune mourait, les garçons mettaient un pantalon blanc, le jour des obsèques. Les filles mettaient des mantilles blanches quand elles étaient de la congrégation, et des couronnes de fleurs blanches si elles étaient plus jeunes.

L'assistance à ces enterrements était réduite. Y avait-il même un repas? De nos jours ça a beaucoup changé; grâce aux voitures, les parents et amis viennent en nombre.

– Existe-t-il au cimetière un endroit réservée pour les morts non baptisés?

Non.

– Dans ces époques de grande pratique chrétienne, que disait-on du suicidé?

On disait surtout qu'il avait commis un péché car, on voyait bien, on ne faisait pas entrer un suicidé dans l'église le jour des obsèques. Ceci dit, il entrait au cimetière par la grande porte, comme tout le monde.

Mais les gens n'étaient pas d'accord sur cette exclusion de l'Eglise. On savait bien que cet ordre dépassait les compétences propres du curé du village. Les gens gardaient leurs distances vis-à-vis de cette pratique.

On essayait, si possible, de trouver des explications à ce geste. Mais la lecture donnée par l'église l'emportait sur toute autre raison. C'était un péché. Ce n'était pas simple; quand c'est quelqu'un qui n'allait pas à l'église on pouvait le condamner. D'autres fois on le considérait comme un malade.

– A part l'offrande des messes pour le mort, on faisait des "gestes" envers la maison du mort?

Il y a le repas. C'était des voisines qui faisaient cela. Il y avait aussi des cuisinières qui étaient mobilisées pour ces occasions (communions solennelles, etc.). Dans ce cas on prenait de la nourriture à la maison du mort, et on complétait, sans faire payer pour autant.

Il y a des dons en nature. On apportait de la nourriture à la maison du mort, quand on venait faire les visites et la prière, les femmes apportaient des poules, du café, du sucre...

– Vous parlez d'*ikusgarria*?

Oui, mais pour la mort ça se faisait systématiquement. Dans la maison du mort, on notait au fur et à mesure les dons apportés, leur nature et le nom du donateur. Ainsi, en consultant cette liste on savait quoi faire si on était amené "à rendre la pareille"...

– De la même façon que l'on consulte la liste des offrandes de messes pour savoir à qui "on doit" la messe?

Oui.

– Ces actes avaient un nom, il y a une expression ou une façon de dire pour les désigner?

Non, on n'en connaît pas.

– Comment se dit "le cimetière"?

Hil herria.

– Comment est-il organisé?

Il y a des caveaux: autrefois ce n'était pas le cas. Chaque maison avait un cimetière constitué de deux à trois fosses

côte à côte. La fosse est désignée par un terme francisé: *thomba ou kavoa*; le mot *hil hobia* existe mais on ne l'utilise pas pour ainsi dire.

– Les monuments funéraires étaient-ils peints?

Autrefois les familles les peignaient en noir et en blanc. Un ancien curé a même fait peindre en gris les stèles discoïdales qui restent au village et que l'on a mis sous le porche; ces types de monuments n'ont pas de nom particulier au village.

Les peintures se faisaient à la Toussaint.

– On décorait la surface des tombes?

Oui, on le faisait avec des galets. On faisait des dessins, des croix et des choses comme ça.

– Comment était signalée une tombe d'enfant?

Ces tombes n'avaient pas de croix de pierre mais des croix de fer peintes en blanc. Cette coutume se perd avec les caveaux.

– Quel était l'aspect le plus ancien du cimetière du village?

Il y avait deux bancs de pierre; personne ne sait à quoi ils servaient. Il n'y avait pas de plantation: ni laurier, ni buis. Mais il y avait des rosiers le long de certains murs.

Chacun entretenait sa tombe, comme de nos jours, où le cimetière est régulièrement visité et entretenu. Ce travail est surtout celui de la femme. De nos jours la mairie s'occupe des allées et alentours; le cimetière entoure l'église.

– La vente de la maison entraîne-t-elle celle de la sépulture?

Non, pas au village. Les gens considéreraient presque cela comme une offense faite aux morts de cette tombe.

Récemment on a acheté une maison au village et le ménage a eu un mort très vite après. Ils ne l'ont pas enterré dans la tombe de la maison qu'ils venaient d'acquérir, mais, en attendant, ils ont demandé à des voisins de leur prêter une place dans leur caveau. Ce qui se réalisa.

– N.B. Lors d'une recherche effectuée dans des archives, P. Goity découvrit ce document ancien concernant Gamarthe:

"Le 8 de Février 1742, dans la maison de Goyeche de Mongélos, Pierre de Mirande sieur jeune et propriétaire de la maison d'Ireguy d'Ainhice et encore de celle d'Aissaguer de Gamarthe, vend irrévocablement à Miguel Detchebers, sieur d'Etchebers de Gamarthe, la place des femmes de la maison Dorbeguy de Gamarthe "scise dans l'église du même lieu de Gamarthe dont led. de Mirande est pareillement propriétaire, et dans laquelle place deux personnes peuvent y siéger, confrontés icelle place scavoir du cotté droit à la place des femmes de la maison Detchegoin qui est du côté de la muraille, du devant aux places des femmes des maisons d'Irigoïn et Daguerre, du derrière aux places des femmes des maisons d'Iturralde et de Mendy et du cotté gauche à l'allée ou chemin qui va de la porte de lad. église vers l'authel d'icelle, compris en icelle vente le droit d'aller à l'offrande et de revenir dans lad. place par le chemin usité et accoutumé immédiatement après lesd. femmes Detchegoin", pour 24 livres lad. somme payée "en une pistole despaigne de valeur de dix neuf livres, et en un escu de trois livres et autres monnoyes de bon cours et mise..." " L'acheteur pourra faire homologuer

et insinuer le dit acte si bon lui semble, "réservant led. de Mirande pour luy d'autres places quil a dans lad. église de Gamarthe tant pour les hommes que pour les femmes comme sieur de lad. maison Daissaguer"...

Il était tentant d'essayer de retrouver l'emplacement de ces maisons actuellement, afin de voir si l'église actuelle reflète un ancien état de l'habitat, au sens large du terme. Les témoins habitent la maison Idioinia qui est l'ancienne Irigoïn du document.

Malheureusement les maisons Dorbeguy et Etchegoin ne sont plus connues dans le village, actuellement. La disposition ancienne ne peut donc être vérifiée de nos jours.

Nous avons donc étudié la disposition des chaises des maisons entourant actuellement Idioinia. Les maisons du village avaient deux à trois chaises chacune. Idioinia est contre le mur, à sa gauche se trouve la maison Elizainia puis l'allée centrale. Derrière Elizainia il y a un pilier, derrière Idioinia il y a l'ithurralde. devant Idioinia il y a Berroeta. Rien de cette disposition ne rappelle le document cité plus haut.

Les maisons que nous venons de citer ne sont pas situées côte à côte au cimetière. Il n'y a pas de regroupement des maisons par quartier, ni dans l'église ni dans le cimetière.

Souvent, à l'église, il y avait des chaises devant et au fond, pour une même maison. Une femme enceinte, par exemple, ne serait pas restée devant, trop près des cierges de l'autel; elle aurait pu être incommodée, ou elle aurait pu être dans l'obligation de sortir. D'où l'utilité de ces chaises du fond. Beaucoup de familles avaient ainsi deux emplacements; dans la pratique, une belle-mère serait allée devant, laissant au fond sa belle-fille enceinte.

A part cela la disposition de l'église est la même que dans les autres paroisses du Pays Basque: bancs des filles du catéchisme, des filles de la congégation, des garçons du catéchisme, "kaderak" des femmes et tribunes pour les hommes. Quand une femme se mariait elle achetait une chaise neuve qu'elle portait à côté de celles des femmes de sa nouvelle maison; dans la mesure où ce n'était pas l'héritière. Au besoin, s'il n'y avait pas de place, on retirait une des chaises d'ancienne *etxekandere* morte. On a fait ainsi jusque dans les années 1950.

– On faisait attention au deuil autrefois?

Beaucoup. L'épouse restait en noir longtemps. Il faut dire que les femmes étaient toujours vêtues de sombre si ce n'est de noir. A vrai dire elles se seraient trouvées ridicules si elles avaient à s'habiller de couleur. Au fil des années les femmes finissaient toujours par s'habiller de noir.

Pour le deuil on faisait attention; on faisait teindre les manteaux que l'on finissait d'user ainsi car on ne pouvait plus changer de couleur!.

Les hommes avaient un crêpe sur le revers de leur veste. Mais beaucoup d'hommes ne portaient pour ainsi dire pas le deuil. C'était les femmes qui le portaient.

– Les premiers temps on faisait des rites sur la tombe?

Pour *bederatzi urruneko meza* on portait l'*ezko* sur la tombe et tous ceux qui étaient à la messe se groupaient autour de la tombe et priaient pour le mort. Les femmes, à

cette occasion, ne portaient pas leurs *ezko* avec elles. Chacun faisait une prière individuelle.

– Et par la suite?

A chaque messe que l'on célébrait pour le défunt, la famille brûlait son *ezko*. *Andere serora* le mettait à la chaise, en principe. La patronne de la maison s'occupait seule de son *ezko*. Les autres femmes qui assistent à cette messe ne brûlaient pas leur *ezko*.

– Quelles sont les messes offertes pour un mort?

Il y a la messe d'enterrement ou *hilozetako meza*; puis il y a la neuvaine: *bederazi urruneko meza*. On ne venait pas en vêtement de deuil mais, par exemple, une veuve serait venue en *kaputxina* alors que ses filles n'auraient porté que des mantilles. Il y a enfin la, puis les, messe (s) anniversaires (*urtheburuko meza*); à la première viennent les parents et enfants vivant au loin et on fait un repas familial à cette occasion; les voisins ne sont pas concernés ici. Entre temps débute les messes offertes par les parents et amis, lors des obsèques; les *ezko* ne brûlaient pas nécessairement à toutes ces messes dont la majeure partie était sur semaine.

– Il n'y avait qu'une seule sorte d'*ezko* au village?

Oui, celle qui est enroulée sur elle-même et portée dans un panier. Il faut dire que la fabricante d'*ezko* était à Lacarre et elle les faisait toutes du même modèle. C'est elle-même qui se procurait la cire; elle l'achetait.

– Il y avait donc des types de "lumières" bien définis?

Ezko servait parfois à la maison (voir plus haut), mais sa place est à l'église. Dans la chambre du mourant, il y avait deux cierges de la chandeleur; lorsque la mort arrivait on mettait *lanpiona*; lorsque le mort était descendu dans *ezkaratza* on mettait les deux cierges de la chambre, et *ezko* sur le cercueil. On appelait ces cierges, *tortxak*. Et il y en avait dans les maisons! Chaque deux février on en fait bénir un, avec *ezkoa*. Il y en avait donc au moins trois ou quatre d'avance par maisons.

– Par tradition on restait quelque temps avant de dormir dans la chambre ou quelqu'un était mort?

Tout dépend des familles; c'est fonction de la sensibilité de chacun.

– Les anciens racontaient des histoires de mort?, d'*arima erratiak*?

A propos du cimetière, ils n'avaient pas d'histoire à raconter, ni de dicton ou de "on dit". C'est un thème qui ne les inquiétait guère.

En revanche, sur les *arima erratia*, là il y avait des rigolades. Certains même se mettaient des draps pour faire peur, etc.

L'un des témoins raconte l'histoire suivante:

– Je me rappelle d'une histoire de mon grand-père, né en 1883 à Jatxu. Il allait apprendre les saut basques à la place de Jaxu. Puis, il disait qu'un soir, un chat noir était passé à côté de lui et il s'était retrouvé sans sandale. Et il disait que c'était *arima erratia*, ça.

Et, il racontait ça, comme quelque chose qui l'avait inquiété. Parce que ce n'était pas un gars qui racontait des histoires! Mais ce chat noir qui lui avait emporté les sandales.

Il enchaîne sur une autre histoire:

– Un charpentier qui venait assez tard à la maison. *Lamiña* l'arrête et lui prend la hache, la scie et tout ce, qu'il avait, car il venait de s'en servir pour travailler. Il crie alors: "Lâche moi, lâche moi!". Alors le charpentier lui a tout laissé. Et le lendemain il a retrouvé le tout suspendu à un arbre... C'est en passant qu'il avait pris une branche dans ses outils!".

– Que reste-t-il de ces vieilles traditions aujourd'hui?

C'est variable. On a connu des coutumes qui ont duré peu de temps. Par exemple, dans le cortège on a porté *hil oihala*, le drap mortuaire que l'on mettait ensuite sur le cercueil, à l'église; on se plaçait juste devant le cercueil, derrière les chanteuses, en le tenant aux quatre coins. Les hommes le portaient si c'était un homme qui était mort, sinon c'était des femmes.

Le cortège persiste encore pour les maisons du bourg. Pour les quartiers, le corps arrive en voiture. Mais quand on rentre dans l'église on imite encore la forme traditionnelle du cortège, dans la mesure du possible. *Ezko* n'est plus utilisé.

On ne met plus *hil oihala* sur le cercueil (c'était un grand drap noir avec une large croix blanche argentée et un liseret de même).

On continue de faire avec une tradition plus ou moins simplifiée.

Ce témoignage a été recueilli auprès de Madame Oxandbaratz, de son frère et de son mari qui fut maire du village. Tous sont natifs du village et ils y vivent. Le témoignage a été enregistré puis transcrit et mis en ordre, en essayant de conserver au maximum les propos recueillis.

Gamarthe, Août 1988

HÉLETTE/HELETA

D.1 – Le cimetière se dit: *hil herria*

D.2 – La sépulture se dit: *hil harria*

Il y a un monument funéraire par cimetière familial (caveau). On y inscrit le nom de la maison: caveau de la maison X..., puis les noms des défunts et leur date de naissance et de décès ou leur âge.

D.3 – Autrefois les sépultures étaient en pleine terre. D'autres étaient recouvertes de dalles plates, posées au niveau du sol et surmontées d'une croix en pierre; ce type était fréquent jusque vers 1916. Il en reste actuellement quelques-unes dans le cimetière.

A la connaissance du témoin, il n'y a pas de croix de bois, ni de sépulture peinte en blanc. Il n'y a pas eu de sépulture de "noble" (il n'y en avait pas au village).

Les familles de métayers avaient leur propre sépulture.

D.5 – Il y eut des croix de fer, mais très peu.

D.8 – Les suicidés sont enterrés dans le caveau familial. Il en est de même pour les petits enfants. A sa connaissance, il n'y a pas eu de petit enfant non baptisé. Toutes les personnes du village étaient baptisées.

La femme de notre témoin confie qu'elle a entendu parler d'un petit coin du cimetière réservée à ceux qui n'étaient pas baptisés (enfants peut-être?). Mais elle n'a pas connu ce petit coin, ni la pratique d'enterrer les enfants morts sans

baptême dans un endroit particulier du cimetière. Pour nommer cet endroit elle dit "*linguetat joaiten zienak*" (*linguetat*): ceux qui allaient aux "*linguetat*".

D.9 – Du temps du témoin, il n'a pas connu la coutume d'enterrer des personnes à l'intérieur de l'église, mais il a entendu dire qu'on l'avait fait. Par contre il y a des croix et plate-tombes sous le porche; un curé a été enterré à cet endroit en 1928.

Il n'y a pas, dans l'église, de place particulière ni endroit particulier pour certaines familles.

Les petits enfants sont mis dans le caveau familial. Les enfants non baptisés n'avaient pas de messe d'enterrement, on les enterrait directement. (A ce niveau, cette information complète ce qui a été dit plus haut [note en marge du témoignage], voir aussi C.18).

D.12 – La sépulture appartient à la famille, on ne la vend pas avec la maison: elle reste la propriété de la famille (*hil herria familiari jarraikitzen da*). Mais quand la famille (*arraza*) disparaît (*pestitua*) on reprend la concession; la notion de trentenaire intervient.

D.11 – Il n'y a pas de banc de pierre dans le cimetière.

D.13 – Le terme "*jarleku*" est connu. Il désigne l'emplacement de la chaise ou des chaises de la famille, dans l'église.

Il y a eu des chaises jusque vers 1960, du temps de l'abbé Zozaya. On avait une chaise, parfois deux. Il y avait autant de chaises que de femmes de la maison. L'emplacement de ces chaises était quelconque; elles n'étaient pas disposées en fonction du quartier ou de tout autre paramètre.

Le servante du curé (*gelaria*), n'avait pas de place particulière. Le sonneur de cloche, ou un membre de sa famille, avait sa place, au fond de l'église, près de la cloche.

On payait l'emplacement des chaises (*kadera saria*) au sonneur de cloches.

Note sur les sonneries de cloche

Balantzak: la volée, une demi-heure avant la grand messe du dimanche, et trois quart-d'heures avant la messe des jours de fête. Pour les grandes fêtes on sonnait également ces cloches, la veille, avant l'angélus.

Le glas est sonné par le sonneur de cloches, ou un membre de sa famille.

D.15 – Le sonneur de cloche n'est pas un cultivateur. En général c'est le menuisier, ou le cordonnier. Il habite près de l'église. Le sonneur de cloche assure l'entretien du cimetière. Il nettoyait également l'église.

Le cimetière était nettoyé pour les fêtes (à Pâques et à Noël ainsi qu'à la fête Dieu et à Toussaint).

Pour la Toussaint, chaque famille nettoie son caveau; le sonneur de cloches participait au nettoyage. C'était dans les habitudes. Si la famille ne le payait pas, le caveau n'était pas vraiment bien nettoyé, parfois même, pas nettoyé du tout.

Actuellement le sonneur de cloches assure également la fonction de garde-champêtre.

D.16 – Au village, il n'y a pas eu d'*Andere serora*. Les soeurs nettoient l'église, elles s'occupent également des chaises. Elles sont là depuis 1838.

D.17 – (Nous l'avons dit) la disposition des chaises est quelconque et il n'y a pas de place "réservées" (pour des notables, l'institutrice...)

E.1, E.3 – Deuil et rites:

Pour les femmes: "*mantaleta*" ou cape, descend jusqu'aux chevilles, et voile sur le visage (*mantalina gisa bat*) qui était fixé au capuchon; ce voile était en dentelle, avec l'aspect de fleurs (*lilikatua*); il arrivait au niveau du buste.

En entrant à l'église, on abaissait ce voile devant la figure. Ma femme a porté le "*mantaleta*" pendant un an suite au décès de ma mère, puis elle a revêtu le *kaputxina*.

On a porté "*mantaleta*" jusque vers 1947; cette année là, pour le décès du maître de maison (*etxeko nagusia*), la veuve, les filles (19 ans et 21 ans), la première voisine portaient "*mantaleta*".

Cet habit de grand deuil se portait le jour de l'enterrement et par la suite; on se le prêtait.

Kaputxina est un habit ordinaire et non un habit de deuil. On le portait pour aller à la messe le dimanche ou sur semaine. Les personnes qui n'étaient pas en deuil le portaient quand même.

Après 1945, l'habit de deuil était: *mantalina dolukoa*. C'est un voile plus épais que le voile de *mantaleta* et ce n'était pas de la dentelle.

Pour les hommes: *kapa* pour les hommes du deuil. On ne le portait que le jour de l'enterrement seulement (et non pour des messes ultérieures). Elle était en toile et descendant jusqu'aux chevilles, elle n'avait pas de capuche. Elle fut portée surtout jusqu'en 1914. On la mettait par dessus le costume de mariage et non par-dessus le "*xamarra*" qui était un vêtement de semaine, de tous les jours; cette cape allait jusqu'aux chevilles, recouverte de toile au niveau des épaules.

A partir de 1940, jusque vers 1960, il y eut "*xarpa*" (écharpe); le deuil (jusqu'aux parents proches (*ahaidiak*): neveu, et le premier voisin portaient l'écharpe.

De couleur noire, on la portait pour aller à l'église et pendant la messe d'enterrement; on la sortait pour retourner à la maison, après la messe.

Elle a la largeur des épaules, elle couvre le dos et est attachée par une lie noire, autour du cou, plus longue que le corps, elle était reprise sur le bras gauche enroulée vers l'extérieur. En 1947, la patron actuel, Mr. Etcheverry 59 ans, a porté "*xarpa*" à 17 ans pour l'enterrement de son père.

– Les autres jours, un homme endeuillé se reconnaissait par un brassard noir porté autour du bras droit pendant un an et plus parfois. Ce brassard a été porté jusque vers 1939 (le témoin le porta en 1921).

– Le crêpe sur le revers était plus récent.

E.5 – *Ezko* a été utilisé jusque vers 1914, puis a été vite abandonné. Il était allumé durant l'année qui suit le décès, durant les messes où une femme de la maison assistait à la messe.

Les *ezko* étaient conservés à l'église, dans des placards réservés à cet usage. Ces placards étaient encastrés dans les murs de l'église, côté droit ou côté gauche, sur une grande longueur de l'église. On les y superposait, jusqu'à trois ou quatre, l'un sur l'autre. Chaque famille avait une clef du placard.

En 1938, suite à un accident (effondrement partiel des galeries à la fête du centenaire de la présence des religieuses à Helette), les placards ont été supprimés.

Le jour de l'enterrement, une religieuse qui s'occupait de l'église plaçait les *ezko* à même le sol, devant les femmes du deuil (*ahokia*); il y en avait parfois un soixantaine; elle s'occupait et surveillait ces lumières pendant la messe.

La famille, les voisines et celles qui avaient ou voulaient témoigner de la sympathie sortaient les *ezko* des placards pour les faire placer.

Il y avait deux types d'*ezko* carré et rond. Pour le carré, le cordon de cire était entouré dans les deux sens autour d'un bois, non sculpté, de 20 X 35 cm épais de 1 à 2 cm; le deuil les utilisait (cf schéma). Pour le rond, le cordon de cire était enroulé en forme de boule. Il était plus petit que le carré.

Le jour de l'enterrement, les *ezko* carrés reposaient sur un voile noir; la famille endeuillée l'allumait à l'église pendant un an, en le posant sur un voile noir.

Les *ezko* ronds se posaient directement sur le sol; les voisins et les amis les utilisaient le jour des obsèques.

Durant la période de deuil (*dolumina*), chaque femme prenait son *ezko* du placard, l'allumait à sa place (*jarleku*) pendant la durée de la messe puis le remettait à sa place.

Le jour des morts on allumait également *ezkoa*: pendant la messe la famille le posait sur sa chaise et l'allumait. On faisait de même pour la messe des morts mais, par contre, on ne faisait pas le tour du cimetière avec son *ezko*, ce jour là.

Pour fabriquer *ezko* on faisait ainsi: on faisait le miel, et, avec ce qui restait (*tinkakina*), cet amas comprimé d'où le miel est sorti, on faisait *ezkoa*. On faisait bouillir cette substance et on obtenait ainsi de la cire que l'on portait au fabricant d'*ezko* (*ezko-egilia*). Autrefois il y en avait un au trinquet, jusque vers 1880, mais le témoin ne l'a pas connu.

Par contre il a connu, et il a eu besoin des services, du *ezko-egilia* d'Irissarry, qui n'a plus exercé depuis 1939, à son avis.

La couleur du deuil est le noir; il ne fallait pas de blanc.

Pour un enterrement de jeune, les jeunes du village s'habillaient de blanc.

E.2 – On donnait et on donne beaucoup de messes pour un défunt. La liste de ceux qui avaient donné ces messes, était lue le dimanche suivant, à la grand-messe. La lecture se faisait par le prêtre, avant le sermon (et en basque).

Il y a un ordre dans cette liste; d'abord ceux de la maison, les cousins et la famille (*ahaidiak*), les premiers voisins, ceux du village et, enfin, les autres (amis et connaissances).

La lecture a été faite jusqu'en 1980. Depuis cette date, elle est affichée. La messe coûtait 40 sous avant 1914. On pouvait faire aussi des offrandes appelées "*meza partia*" (voir plus loin).

E.3 – Le lendemain des obsèques on donnait, autrefois, une messe. On célébrait une autre messe le dimanche suivant, à l'intention du défunt. A cette occasion, les femmes de la maison portaient en rang, revêtues de *mantaleta*. De retour à la maison, silence. On assistait aussi aux vêpres. Les témoins ne connaissent pas les termes de "*neuvaine*" et de "*huitaine*".

E.4 – Le dimanche, par exemple, avant, mais surtout après la messe, on visite les caveaux.

C.1 – Il y a *eliza-bidia*, c'est le chemin que l'on emprunte pour amener le défunt de la maison à l'église. Le prêtre empruntait également ce chemin pour porter les derniers sacrements et pour aller faire la levée du corps.

De chez nous (*maison kontsolua*) nous allions à l'église par le chemin normal: routes départementales 22 et 245, c'était le chemin de l'église (*eliza bidia*).

Par contre, ceux de maison Caserna, située à trois cents mètres de chez nous, rejoignaient l'église par un chemin différent de la route départementale bien qu'étant située au bord. Ainsi, pour aller à la messe, pour les enterrements, les gens et le cercueil passaient par un chemin: à travers champs, sur un ruisseau. Le passage répété des gens avait tracé un sentier où l'herbe ne poussait pas. Bien qu'étant dans des propriétés privées, les propriétaires savaient qu'ils devaient accepter un tel passage, mais les gens savaient qu'ils devaient refermer les clôtures.

C.2 – Il y a une sorte de servitude. Par contre certains n'avaient pas besoin de demander la permission de l'utiliser: le curé, les porteurs de croix, les porteurs du cercueil. Ils empruntent ce chemin qui est tracé à travers les paries. C'est le cas pour les maisons du quartier Enaitza. Ce sentier très précis est figuré sur la carte ci-jointe; le premier voisin l'emprunte dès que la famille lui annonce la mort.

C.3 – A la levée du corps: le curé prie et le cercueil quitte la maison, le cortège se forme.

C.4 – Le cortège a la composition suivante:

Le second voisin (*bigarren auzoa*) porte la croix de l'église alors que c'était le premier voisin (*lehen auzoa*) qui était allé la chercher à l'église.

Le prêtre et les enfants de chœur.

Le cercueil porté par les voisins (*auzoak*), autres que le 1^{er} et le 2^e voisin.

Le ou les voisin(es) qui portent la ou les croix ou les quelques gerbes; (un homme si le défunt est un homme, une femme pour une femme décédée).

Le premier voisin (*lehen auzoa*) en tête des hommes du deuil (*doluminak*); ceux-ci se placent par degré de parenté (le plus proche du défunt par lien de parenté est en tête).

La première voisine, avec *mantaleta*, précède les femmes du deuil (placées par rang de parenté).

Toutes ces personnes se suivent, l'une derrière l'autre.

Les gens qui sont venus à la levée du corps suivent deux par deux.

Il n'y a pas de porteur de cierges. Les autres personnes attendent à l'église; la parenté, même éloignée se joint au cortège.

Les croix et les couronnes étaient achetées à Hasparren, à la quincaillerie Laborde, "Attondea".

Le premier voisin est celui qui se trouve dans la première maison en direction de l'église, le second voisin habite la maison suivante, les autres voisins sont choisis parmi ceux qui habitent les maisons autour, quelle que soit la direction; parfois, quand la première maison en direction de l'église est éloignée, c'est dans une maison plus proche qu'est choisi le premier voisin.

Avant 1939 le cercueil était porté, pied vers l'avant, à dos d'homme. Puis on le tenait à la main pour entrer dans l'église. A partir de 1939, on utilisait une sorte de chariot à quatre roues, avec des tentures; il appartenait à la commune. On utilisait le cheval du (premier) voisin pour tirer ce chariot. L'aspect du chariot ne dépendait pas du degré de richesse de la famille.

Depuis les années 1965 (?) une voiture automobile remplace ce chariot.

A l'église, on dispose de quatre gros cierges sur des grands chandeliers. On les met à brûler aux quatre coins des la table mortuaire qui est placée derrière la Sainte Table. Devant et derrière le cercueil, brûlent les *ezko*. Elles sont surveillées par la femme du sonneur de cloche. Au passage du deuil, les gens se signent.

C.5 – Il y avait peu de gerbes autrefois. Une seule couronne en perle était posée sur le cercueil durant la cérémonie.

C.6 – La levée du corps se faisait, par le curé, dans toutes les maisons, même lointaines. Les enfants de chœur n'assistaient pas à la levée du corps.

C.7 – Le convoi funèbre ne s'arrête dans aucun endroit précis.

C.8 – Je n'ai pas entendu parlé de pleureuse et je n'en ai aucun souvenir.

C.9 – A l'église, le cercueil est placé dans l'allée centrale, près de la Sainte Table.

Les femmes du deuil sont devant, des deux côtés (à gauche depuis de cinq ans, la venue du nouveau curé): la plus touchée (*dolumina*) se met du côté de l'allée centrale puis viennent les autres. Les autres femmes sont derrière celles du deuil. Les hommes se mettent au premier étage: aux galeries; ils occupent les places des conseillers municipaux (*kontseiluko lekia*); le plus touché se met à un bout et les autres se placent à coté puis sur les autres bancs en fonction du nombre. Depuis cinq ans, les hommes sont en bas, à droite, côté épiscopat, au même niveau que les femmes.

C.10 – Le jour des obsèques, pendant la messe, ceux qui ne donnent pas de messe peuvent donner des offrandes: avec cet argent, on donnera des messes pour le défunt. Les gens qui donnent de l'argent vont à la Sainte Table et donnent aux enfants de chœur la somme qu'ils veulent bien donner, puis ils donnent un baiser à une figure du Christ que le curé leur présente.

Les offrandes se collectent de la même manière, le dimanche suivant, à la grand-messe, durant l'Angelus. Ceux qui ne donnent pas d'offrande restent assis.

C.11 – C'est la famille qui finance les funérailles.

C.12 – A la fin de l'enterrement, la famille sort de l'église. La foule sort également. Tout le monde assiste à l'ensevelissement. C'est le maçon qui s'occupe de l'ensevelissement. Le trou est déjà creusé la veille par deux ou trois voisins. La messe d'enterrement était à 10 heures ou 10 heures 30.

C.13 – On attendait 4 ans (?) pour enterrer au même endroit, sinon on faisait un trou à côté.

C.14 – Le témoin ne peut rien préciser quant à l'orientation du cercueil, dans la fosse, et à celle des tombes, elles-mêmes, au cimetière.

C.15 – Des voisins gardent la maison, pendant les obsèques. Au retour, le deuil va faire une prière dans la chambre du défunt.

Note: à Méharin, le deuil se rassemblait en cercle autour d'un feu, devant la maison.

On fait un repas dans la maison mortuaire: *enterramenduko jana*.

C.16 – Participent au repas: *ahideak* (c'est à dire ceux de la famille); *auzoak*, premier et second voisins; le porteur de gerbe(s); les porteurs du cercueil (*hilketariak*); le chantre; le curé (ou les curés) n'assiste pas au repas; ils reçoivent un repas au presbytère.

Pour les obsèques, dans de "grandes fermes", si la famille le demandait, le curé du village faisait venir des curés des villages voisins (un ou deux).

Au cours du repas le chantre pouvait collecter des messes.

Le repas type est le suivant: *haragi salda* (bouillon de viande); *haragia tomatiarekin* (pot-au-feu tomate); *oilo ta irrisa* (poule de la maison avec du riz); *gasna*; *kafia*; pas de crème pour dessert. Parfois, à la place de la poule, il y avait *ahatxekia* (du veau).

A la fin du repas on récite le *De Profundis*. C'est le chantre qui le récite: "Au moins lui, il savait cette prière!".

Au village on ne faisait pas de prière pour le prochain mort. Mais le témoin a entendu cela (prier pour "le prochain mort"): "*lehenik joandaindako*", dans autre village.

Quand il y a un décès dans une maison, la famille remet de l'argent à l'église aux soeurs du village et, pour ceux qui en ont besoin (*beharrendako*), on donne une somme au curé.

C.18 – Les enfants non baptisés, ce qui était très rare autrefois, n'étaient pas mis dans le jardin.

C.19 – Pour l'enterrement d'un jeune, les autres jeunes s'habillent de blanc. Les filles portaient des couronnes, les demoiselles, un voile blanc; elles portaient le cercueil de la défunte. De même pour le décès d'une *mutxurdin* (vieille fille), les demoiselles portaient le cercueil.

C.23 – Au cimetière, la disposition des sépultures y est quelconque; aucune référence par rapport au quartier, etc.

Note: un enterrement civil vers 1910: il a eu lieu l'après-midi, au cimetière, sans curé. C'est quelqu'un qui n'allait pas à l'église et ne s'entendait pas avec le curé.

C.9 – (Suite). Le jour de l'enterrement, le cercueil est mis sur une table recouverte d'un drap noir. La table est préparée par les soeurs. Cette table est la même pour tous, pas de décoration particulière.

Pour les personnes faisant partie du tiers ordre, un drap noir était posé sur la table sainte; on le sortait, en même temps qu'on sortait le cercueil, en fin de cérémonie.

Le femme du sonneur de cloches, nettoyait l'église et mettait les chaises en place. Elle passait dans les maisons, en juillet, où elle collectait du grain.

Note: Les soeurs s'occupaient de la décoration de l'église. Une *gelaria* s'occupait du curé et lui faisait son jardin.

A.1 – Le hurlement du chien est présage de mort. Pour l'agonie on sonne un glas spécial, c'est *agoniako zeinua*: 12

coups espacés. (Note: autrefois, s'il y avait le feu, on sonnait, de jour comme de nuit, *balantzak* (la volée).

A.3, A.4 – Pas de réponse.

A.4 – Quand le "mourant" est au plus mal, c'est le premier voisin qui va avertir le médecin et le curé.

A.5 – On met alors deux cierges (*tortxa*) sur une table. Pour accueillir le prêtre, deux femmes de la famille descendent à l'entrée de la maison, avec ces deux cierges. Elles accompagnent le prêtre jusqu'à la chambre de l'agonisant. Là, il y a également de l'eau bénite et un rameau ainsi qu'un crucifix.

A.6, A.7 – Pas de réponse.

A.8 – On avertissait les abeilles et on sortait les cloches aux vaches pendant un an.

B.1 – La notion de premier voisin (*lehen auzoa*) et de second voisin (*bigarren auzoa*) dépend de la direction de l'église et de la proximité de la maison du défunt.

Le premier voisin homme: il porte la croix de l'église à la maison de celui qui vient de décéder. Il précède les hommes du deuil, dans le cortège funèbre. Le second voisin homme: il porte la croix de l'église en tête du cortège, quand le mort se rend à l'église.

B.2 – Parfois le voisin assure la direction des travaux domestiques, surtout si c'est l'*etxeko jaun* qui est décédé.

B.3 – On ne brûlait pas le matelas du mort. On le lavait et on le refaisait. On ne le brûlait que s'il y avait eu une longue maladie.

B.4 – Quand quelqu'un meurt, dans une maison, on ferme les volets et on les garde fermés jusqu'au départ du mort. On ne touche rien au toit. On voile les miroirs.

Dans la partie du plafond qui surplombe le lit, on fixait un drap uni maintenu par un cadre de bois; autour on faisait pendre, sur une certaine hauteur, des brodés pris parmi ceux réservés à la fête-Dieu (*besta berrî*).

Contre le mur qui est du côté de la tête du défunt, on fixait un drap spécial (*hil mihisia*) présentant une croix brodée.

Lors d'un décès, le sonneur de cloches sonne le glas. Pour le décès d'un homme; deux coups séparés suivis de trois coups à la suite; ceci trois ou quatre fois.

Pour le décès d'une femme: deux coups séparés suivis de deux coups et ceci trois ou quatre fois.

On continue, de nos jours, à suivre cette tradition. On sonne le glas (*hil zeinia*), un quart d'heure avant la messe d'enterrement on le sonne également après la cloche du matin (*argi zeiniak*), après l'angelus du midi, juste avant l'angelus du soir et lorsque le premier voisin vient chercher la croix; il doit venir la chercher avant l'angélus du soir sinon, il attend le lendemain.

B.7 – Pour le décès d'un domestique, sans famille, on le porte à la maison de son maître.

B.10 – En attendant de mettre le défunt dans le cercueil (mise en bière) dès le décès, on le dispose sur une table recouverte (ou sur une planche soutenue par deux tréteaux), pas sur un lit, dans sa chambre ou au couloir; ceci s'est fait jusqu'en 1960 environ.

Ainsi on parle de "*hil ohia*": le défunt est posé, habillé, sur une table soit à la chambre quand il y a de la place ou au couloir; son corps est recouvert en partie par un drap plissé et décoré de lierre (*huntz ostoa*) que l'on épinglait.

Aidée par les voisins, la famille plaçait au plafond un drap spécial avec une croix en dentelle, sur les autres draps latéraux, on formait les initiales du défunt à l'aide de feuilles de lierre épinglées.

La mise en bière a lieu la veille de l'enterrement ou parfois le matin; ce dernier se produisait quand quelqu'un de la famille était obligé d'arriver tard, pour qu'il puisse voir le mort.

Le charpentier, avec quelqu'un de la maison, procédait à la mise en bière; il était invité au repas.

Dans le cercueil, sous la tête, on met un oreiller fait avec du buis (*pulumina ezpelez egina*).

La levée du corps (*gorputz altxatzia*) se fait à la chambre ou dans le couloir du premier étage, elle ne se fait jamais dans l'*ezkaratza*.

B.13 – La famille et les voisins vieillissent le cadavre: des hommes surtout. La nuit, deux personnes veillent jusque vers une heure du matin puis deux autres prennent la relève.

Notes

Le jour des rameaux, il fallait sortir de l'église pendant le sermon, pour voir le temps qu'il faisait; on pouvait ainsi prédire le temps qu'il allait faire pendant l'année. C'était aux hommes de pratiquer ce rite. On prévoyait le vent du sud, etc.

L'après-midi du Jeudi-Saint et le Vendredi-Saint, on allait à Table Sainte de la manière suivante: on récitait un "Je vous salue Marie" à genoux, puis on avançait de deux pas, etc.

Témoin: Monsieur Jean Pierre Garra, né à Helette en 1989.

Fev. 1989

IBAROLLE/IBARLA

Le plus souvent un mourant est entouré des membres de sa famille; ils prient pour l'aider à faire une bonne mort, digne d'un chrétien ou d'une chrétienne. Après le dernier soufle, un membre de la famille, ou une autre personne, aussi bien un voisin qu'une voisine (celle qui se trouve donc à côté du mort à ce moment là), ferme les yeux du défunt.

Après la mort, les voisins sont avertis. Le premier voisin est chargé d'annoncer la mort à la parenté; il devra aussi avertir le menuisier qui fera le cercueil. Les voisins viennent aider les membres de la famille pour faire la toilette du défunt et pour l'habiller.

Toilette du défunt: raser un homme, laver les mains et les pieds, couper et nettoyer les ongles, le coiffer. On l'habille ensuite correctement. Une fois habillé, on lui joint les mains et on lui met un chapelet entre les doigts.

Ainsi habillé, le corps est placé sur un lit et recouvert d'un drap jusqu'au niveau de la poitrine, les bras par-dessus le drap.

Ce drap est orné de petites branches de buis soigneusement fixées sur le drap par des épingles ou du fil.

A côté du lit on place une table sur laquelle on met une croix portant l'image du Christ crucifié, une statue de la Vierge, une assiette avec de l'eau bénite et un rameau.

A côté de la table on met une chaise recouverte d'un linge blanc. Elle est destinée à recevoir la croix que le premier voisin est allé chercher à l'église. Sur la table on met également une veilleuse que l'on laisse brûler tant que le corps reste dans la chambre. Souvent cette petite lampe, qui sert de veilleuse, est fabriquée à la maison avec les moyens du bord: on remplit un verre d'huile de ménage et on pose un bouchon traversé par une mèche et on protège le bouchon de la flamme.

De même on place sur la table *ezko-xaria*. C'est la longue chandelle de cire, bénite à la Chandeleur (le 2 février) et qui est enroulé sur elle-même et placée dans un petit panier d'osier (d'où le nom: *ezko-xaria*). L'*ezko* est surtout allumé durant la veillée nocturne.

Pour cette veillée les voisins et les membres de la famille se relayent. Depuis quelques années un nouvel usage s'est établi: celui de se rassembler autour du mort la veille de son enterrement, pour réciter un chapelet et des prières liturgiques prévues dans le nouveau rituel des défunts.

Une coutume existe toujours, c'est celle qui consiste à porter chez le défunt un petit paquet d'épicerie pour manifester sa sympathie à ceux qui sont touchés par le deuil.

Le matin de l'enterrement le mort est mis dans le cercueil par le menuisier et les voisins qui viennent l'aider. La famille se retire au moment de la mise en bière.

Pour le départ, le cercueil est placé *ezkaratzean*. Le menuisier, les couturières et les voisins ont confectionné un enclos de drap orné de buis et de rameaux et, parfois, de rubans noirs.

Le cercueil est déposé là avec la croix (qui sera prise par le premier voisin qui ouvre le cortège funéraire), des cierges allumés et l'*ezko* qu'une voisine apportera à l'église, l'eau bénite avec laquelle le prêtre bénira le mort au départ de la maison. Toutes les personnes qui sont en deuil se placent dans l'*ezkaratza*, autour du cercueil.

Autrefois les femmes du deuil portaient *mantaleta* et les hommes *kapa*.

De tout temps le prêtre va chercher les morts dans toutes les maisons, y compris les plus éloignées de l'église.

Lors de la levée du corps le prêtre est revêtu du surplis et de l'étole noire; il asperge le corps avec de l'eau bénite et récite les prières qui se disent à cette occasion, dans la maison. Toute l'assistance participe aux prières et accompagne le mort à l'église.

Composition du cortège

En tête marche le premier voisin qui porte la croix, puis suivent, sur deux rangs: les hommes du village portent les gerbes et les cierges qui se trouvaient tout autour du cercueil dans *ezkaratza*; le prêtre et les enfants de chœur; le cercueil porté par les voisins; les membres de la famille du défunt, hommes puis femmes avec les vêtements de deuil, les femmes du village.

Arrivé à l'église, le cercueil est mis au milieu de l'église, les pieds du défunt tournés vers l'autel. Les cierges sont placés autour du catafalque; ils restent allumés durant toute la cérémonie.

Autrefois, en entrant dans l'église, on chantait le Subvenite puis le premier nocturne de l'office des morts. Ce chant était exécuté à deux choeurs, avec le prêtre et le chantre. Ce dernier avait une grande importance dans ces cérémonies; si on n'en avait pas dans la paroisse, on faisait venir celui de la paroisse voisine. Là encore c'était le premier voisin qui était chargé de cette tâche.

Les prières des nocturnes étant achevées, on célébrait la messe du jour de l'enterrement. Aujourd'hui on ne chante plus les prières de ce nocturne.

Après la messe, le premier voisin prend la croix et va se placer à la tête du défunt. Le prêtre se place aux pieds du défunt, face à la croix, accompagné de deux enfants de chœur portant, l'un, l'encensoir avec la navette, l'autre, le bénitier. Là, commencent les dernières prières avant l'accompagnement au cimetière. Durant ces prières le prêtre bénit le mort avec l'encensoir. L'assistance récite alors le "Gure Aita" à voix basque, puis le prêtre asperge le cercueil avec l'eau bénite.

Les prières de l'église terminées, on porte le corps au cimetière en chantant le cantique de Zacharie.

Les dernières prières se font au cimetière. Le prêtre asperge une dernière fois le cercueil en disant "Requiem aeternam dona ei Domine". En revenant à l'église le célébrant dit le "De profundis".

Complements

Chaque maison a cinq premiers voisins.

La maison plus proche de celle du défunt, porte la croix; les quatre autres portent le cercueil.

Dans le cortège, la première voisine, "*ezko zainia*", est revêtue de la mantilla et elle se place à côté de la maîtresse de maison en deuil.

Autrefois, les hommes et les femmes du deuil portaient des gants noirs, aujourd'hui non.

Autrefois les membres de la famille en deuil portaient des vêtements de deuil, pendant un an; aujourd'hui pendant trois ou quatre mois seulement.

Les messes que l'on appelle *bederatzi urruneko meza* et *urthe buruko meza* existent toujours. Autrefois on allumait *ezkoa* à ces messes.

On donnait l'argent des messes soit au charpentier-menuisier, soit au chantre, soit à quelqu'un de désigné pour cette tâche. Aujourd'hui, le plus souvent, c'est un membre de la famille du défunt ou le prêtre lui-même qui les recueille.

Autrefois le repas se faisait à la maison, aujourd'hui au restaurant. A la fin du repas la prière est récitée par celui qui a porté la croix ou par le prêtre, qui est souvent invité au repas.

Vocabulaire

Hil mihisia est le drap que l'on place sur le corps du mort durant tout le temps qu'il est à la maison.

Hil ohiala: drap qui sert à recouvrir le cercueil.

Hil herriak: cimetière.

Agonia: agonie.

Bizia: le corps vivant.

Hila: le cadavre

Doludunak: personnes du deuil.

Doluko denbora: période de deuil.

Erdi dolua: demi-deuil.

Hilaren segitzaleak: cortège funèbre.

Ehorzketako apairua: repas funèbre

Ehorzketak: obsèques, enterrement.

Doluko arropak, doluko jauntziak: vêtements de deuil.

Ustegabetarik hila, bat batean hila: mort subite.

Messe d'enterrement, emplacement des participants

Le cercueil est mis à l'entrée du chœur. Les hommes sont devant, près de la Table sainte, à droite quand on regarde l'autel. Les femmes sont devant à gauche. Ceci concerne les personnes en deuil.

Immédiatement derrière les femmes du deuil, sont les premières voisines. *Argizaina* est le plus près possible de *ezkoa* dont elle surveille la flamme; *ezko* est derrière le cercueil.

Derrière les femmes du deuil et derrière les hommes du deuil, sont les femmes. Les autres hommes vont à la tribune.

Autrefois les femmes du deuil portaient *mantaleta*, aujourd'hui elles ont une mantille.

Les hommes en deuil portaient *kapa*. Fixée sur l'épaule gauche, le pan était enroulé sur l'avant-bras et pendait vers l'extérieur du corps.

Témoin: Monsieur l'abbé Erdozaintzi-Echart, natif d'Ibarrole. 1986-1987.

IRIBERRI/IRIBERRY

C.9 bis – Le schéma montre l'emplacement des maisons dans la nef. Ici on ne dit pas "*jarleku*" mais simplement *kadera*. L'église est petite aussi il n'y a guère que trois chaises par rangées. On remarque les deux maisons nobles (*Donesteia* et *Jauregia*) au premier rang. Le côté droit est essentiellement réservé au village (mais *Etcherritoa* est de *Bustince*). Les maisons du village ont des places fixes sauf *Chinainia* qui n'avait pas de chaise fixe; dans cette maison il n'y avait pas de famille à demeure mais des ouvriers de passage.

Les gens de *Bustince* et de *Jaxu* se mettaient là où il y avait de la place (chaises et petits bancs du fond alors que les enfants du catéchisme avaient des bancs plus larges), sauf quelques maisons mentionnées. (Nota: il n'y a pas concordance avec le témoignage recueilli sur *Bustince*).

Une dame âgée de la maison *Harchouria* faisait office d'*Andere serora* et se tenait donc au fond de l'église, près de la corde de la cloche.

Il y a maintenant des bancs dans l'église et l'ordre ancien n'est plus respecté. Le dimanche, comme à *Bustince*, les hommes se mettent à gauche en entrant et les femmes à droite; les jeunes filles au premier rang. Les enfants garçons servent la messe. Tous les hommes vont communier en premier, puis les jeunes filles et les femmes, dans l'ordre.

B.1 – Les relations entre voisins: le "premier voisin", (voir schéma). Les maisons *Chinainia* (aujourd'hui *Mendialde*) *Pecoechea* et *Salanoa* abritaient, jusqu'en 1954, des métayers de *Jauregia*, où se trouvait le patron. *Jauregia* ne jouait

jamais le rôle de premier voisin à l'occasion de la mort (porter la croix); mais si quelqu'un de cette maison mourait *Salanoa* servait de premier voisin. Les métayers s'arrangeaient donc entre eux: *Salanoa* a pour premier voisin *Harchouria* et réciproquement. *Nagila* a aussi demandé à *Salanoa* de tenir ce rôle.

C.23 – Au cimetière il semble subsister, actuellement, un ordre particulier dans la disposition des tombes: *Jauregia* et *Nagila* sont côté à côté de même *Harchouria* et *Irulegia*; à côté de *Salanoa* se trouvait l'emplacement de *Bidainia*, autrefois, puis à côté, *Elichaldia* (métayer de *Nagila*) et le chalet *Nagila*.

C.4 – Le cortège funèbre se déplace sur deux rangs, on l'appelle *enterramendia*. En tête marche le premier voisin, avec la croix, puis le prêtre et les enfants de chœur. Suit, le cercueil porté par quatre voisins désignés par la famille en deuil lors des visites. Suit, un voisin portant la croix de marbre que l'on posera sur la tombe. Vient le (ou les) porteurs de gerbe (jusque dans les années 1975, il n'y avait de fleur), puis les six porteurs des cierges allumés, si possible, que l'on place autour du cercueil, à la maison et à l'église. Autrefois ces cierges étaient mis dans des bougeoirs de la maison, les couturières avaient mis un petit ruban noir autour de chacun; on utilisait, si besoin, des bougeoirs d'église. Depuis 1972 cette coutume a disparue; on apporte directement les cierges à l'église. Pour porter ces accessoires on demandait, si besoin, des hommes de *Bustince* (le village est petit).

Viennent ensuite les hommes du deuil avec *tauliera*, les plus affectés devant. Suivent les femmes, la plus touchée en tête avec, à côté d'elle, la première voisine revêtue de *kaputxina* et tenant l'*ezko* allumé (si possible) de la maison du mort. Suivent les autres femmes du deuil, toutes en *mantaleta*. Puis à nouveau les hommes et enfin les femmes du village et les connaissances. Ordre inchangé que le mort soit un homme ou une femme.

Les femmes avaient des gants noirs, pas les hommes; ces derniers allaient nue tête, le béret à la main. A partir de huit ans un enfant pouvait faire partie du cortège, de même une femme enceinte.

C.9 – L'église lors des funérailles:

Le cercueil est près de la Table Sainte, sur un catafalque (autrefois, maintenant sur deux tréteaux) sur le bord duquel il y avait un linge noir avec des croix blanches. C'est *hil ohia*. Il est encadré de six cierges, aujourd'hui dans des bougeoirs d'église. Derrière, la première voisine a posé *ezkoa* (ou *ezko saria*); elle doit surveiller toutes ces lumières. Sur le cercueil, un voisin a placé la croix de marbre qu'il portait. Devant, on met les fleurs.

Près de la Table sainte on a fait de la place et mis les petits bancs du fond de l'église, à la place des grands bancs; pour gagner de la place.

Immédiatement derrière les bancs, à droite, se placent les femmes en deuil. D'abord la première voisine, contre le cercueil (elle surveille les lumières) et, à sa droite, la femme la plus touchée, puis les autres.

De la même façon, à gauche, le premier voisin (qui a posé la croix dans son support à la Table Sainte), à sa gauche l'homme le plus touché, puis les autres.

Les femmes sont dans les chaises avec, chacune, son *ezko* allumé. *Ezko* n'était pas amené à la maison mais restait toujours à l'église près de la chaise de la maîtresse de la maison. La première voisine est venue chercher l'*ezko* du mort à l'église, le jour de l'enterrement.

Les hommes montent à la galerie. *Andere serora* restait à sa place habituelle, avec son *ezko* allumé.

On conserve cette disposition; on n'utilise plus *ezko*.

– En 1978, pour l'enterrement d'un jeune, le cercueil fut porté par quatre jeunes qui n'avaient pas d'habit blanc (ni les jeunes filles), alors que le témoin l'a vu faire ailleurs.

C.12 – Après la messe tout le monde va au cimetière et le cortège se reconstitue (comme à aller). La famille n'assiste pas à la mise en fosse. Il n'y a pas et n'y a jamais eu de condoléances.

C.16 – Le repas funéraire: *apairia*

Le menu est pratiquement toujours le même, du temps où on le faisait à la maison. Il y a: *eltzekaria, oiloa irrisaekin, errakia, esne opila, gasna, kafia, aguardenta*.

C'est le charpentier qui sert le pain, le vin et les liqueurs. Il reste toujours "à la disposition", mange en bout de table ou dans un coin, avec les femmes qui ont préparé le repas.

Participent au repas: les hommes dans *ezkaratza* et les femmes *jateko salan* (grande pièce qui est en entrant dans *ezkaratza*, à droite ou à gauche); mais il pouvait arriver, faute de place, que des femmes aillent manger avec les hommes.

Pour ce repas Salanoa invite, outre la famille, ses "*auzo*". Elle invite deux représentants des maisons Harchouria, Jauregia, Nagila et Pekotxea; ces deux représentants seront choisis par les maisons elles-mêmes. Dans ces maisons se trouvent le premier voisin, les *hil mezularri* et *hilkarri*. Elle invite une personne de chez *lruleia* et une de chez *Bidainia*. Ceci jusqu'en 1978, maintenant on invite les quatre porteurs du cercueil et le voisin.

Le curé ne prenait pas part à ce repas, sa présence n'est pas obligatoire. On allait par contre, lui porter, après l'enterrement, du sucre et du café, en principe. C'est une habitude.

Jusqu'en 1978, quand on allait faire la visite du mort on portait toujours (dans la mesure du possible): une poule vivante, du sucre, du café, du chocolat et quelques oeufs - pas de nombre donné-. Ce "cadeau", ou cette coutume, n'a pas de nom basque spécial (ce n'est pas vraiment *ikus saria*).

Après le repas, le premier voisin dirige la prière; une pour le mort et une pour la famille, c'est tout. Le repas est alors achevé.

B.10 – Le rôle du menuisier/charpentier:

Il prend les mesures du mort et fait le cercueil. Il vient, avec quelqu'un, mettre le mort en bière, en lui mettant, sous la tête, un petit coussin rempli de buis. La famille n'assiste pas obligatoirement à cette étape; par contre la présence du premier voisin semble générale.

B.11, B.12 – Le matin des obsèques le charpentier vient faire *hil ohia*. Les voisins qui venaient préparer le repas, l'aidaient.

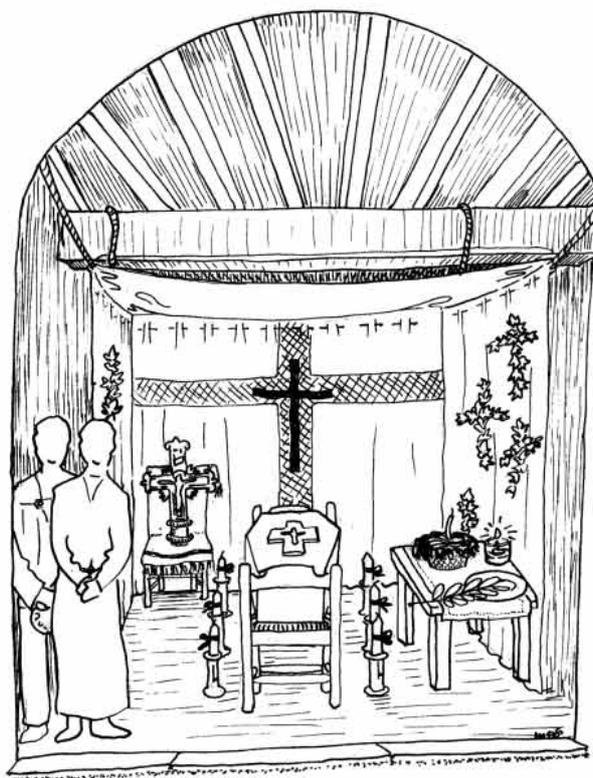


Fig. 21. Hil ohia. Iriberry (BN).

Il y a trois draps: 1) celui du fond est *hil mihisia*, il porte dans toute son étendue une grande croix de dentelle; 2) deux draps latéraux; 3) un drap formant "toit". Sur la croix de *hil mihisia* on met une grande croix faite avec deux rubans noirs. Sur les draps latéraux on met du feuillage, du lierre (comme sur le lit du mort) "pour décorer". Le cercueil est posé sur deux chaises, dessus on a mis une croix de marbre (emportée par la suite) et que la famille a fait acheter par un voisin. Dans cet espace il y a: les six cierges autour du cercueil (emportés par la suite) la croix de l'église sur une chaise revêtue d'une serviette blanche à bandes bleu-foncé/noir; sur une petite table on pose une assiette avec un rameau et de l'eau bénite, la veilleuse allumée de la chambre (*lanpioa*), l'*ezko*. *Ezko* et cierges sont allumés par la première voisine au moment du départ.

Pas de verdure sur le sol.

Là se tiennent une voisine et quelqu'un de la famille pour l'accueil.

Ce travail achevé, le charpentier commence à rassembler ce qu'il faut pour dresser les tables pour le repas.

Le prêtre arrive et fait les prières. La famille se tient dans l'*ezkaratza* derrière *hil ohia*. Les prières sont achevées, il faut partir. Le charpentier ouvre la double porte d'*ezkaratza* et le portail extérieur. Il donne la croix au premier voisin, et donne la croix de marbre à un autre voisin, la ou les gerbes à d'autre(s) voisin(s). Si, par hasard il n'y a pas de charpentier ce jour là, c'est une femme qui fait ces tâches.

Le charpentier aide à dresser la table; il n'assistera pas à la messe. Il défait *hil ohia*. Il guette la fin de la messe et prépare, devant la porte de la maison, un petit tas de paille et [C.17] de bois. A l'arrivée du deuil il y met le feu. Tout le monde se met en rond autour du ce feu et prie, puis rentre manger (autrefois les enterrements avaient lieu le matin et la cérémonie s'achevait vers midi).

B.8 – La toilette funéraire: c'est la vieille dame d'Har-chouria, [B14] qui faisait office d'*Andere serora*, qui soignait les malades et les visitait, qui faisait cette toilette; à sa mort, le jeune couple de cette maison fut sollicité pour faire ce travail. Sinon on pouvait s'arranger entre premiers voisins.

On ne mettait pas de chaussures à un mort, ni de béret à un homme.

E.5 – Rites avec des lumières:

Le Samedi Saint l'*etxeko andere* de la maison allait à pied à l'église de Saint Jean le Vieux avec le champignon "*ardaia*"; le prêtre y mettait le feu et elle rentrait chez elle, à pied, avec ce feu. Arrivée chez elle, et sans rite particulier elle le mettait (en totalité ou en partie?) dans le feu. Ceci se passait dans l'entre deux guerres.

Lorsqu'il y avait de forts orages, *etxeko andere* faisait brûler soit *ezkoa* soit le cierge béni à la Chandeleur, dans la cuisine (pas sur la fenêtre).

A.5 – Lorsque quelqu'un meurt on fait brûler *lanpiona* (voir dessin) à côté du mort. Cette lumière est également placée auprès du cercueil, avec parfois *ezko* allumé également, dans *ezkaratza*. La maîtresse de maison me montre une boîte de ces mèches, fabriquées par "Veilleuses françaises", Vitry sur seine; c'est une vieille boîte qui contient encore beaucoup de mèches.

Les *ezko* des maisons étaient toujours conservés à l'église, par terre à côté des *jarleku*. Lors d'un enterrement la première voisine portait seulement l'*ezko* de la maison du mort, dans le cortège funéraire; *ezko* devait rester allumé, quelque soit le temps. Arrivé à l'église, le cortège s'installe et c'est *andere serora* qui, avec son *ezko*, allumait les *ezko* de toutes les femmes participant à la cérémonie. Les rites avec *ezko* disparurent vers 1970.

C.6 – L'*etxeko andere* appelle *tauliera: doluko tauliera*. Il se fixait sur l'épaule gauche et ramené sur le bras d'une façon non uniforme ("chacun faisait comme il voulait").

IRISSARRY/IRISARRI

1 – Il existait autrefois 2 types de capes de deuil pour les hommes, le témoin les a connues, (le témoin est un homme):

– *Kapa handia* (nom probable) pour les parents proches du défunt, c'est-à-dire jusqu'aux oncles et tantes. Cette grande cape enveloppait tout le corps.

– *Kapa ttipia* (nom probable), elle n'a que la largeur du dos, le pan est repris sur le bras gauche. Ce type de cape est porté par le reste de la parenté mâle. Dans un cortège, seule la famille en deuil porte des vêtements de deuil. On pouvait les reconnaître aisément, souligne le témoin, et même préciser, pour les hommes, le degré de parenté.

Pour les femmes: *mantalina* avec la capuche sur le bord de laquelle est cousue une voilette. Elle est portée le jour des obsèques uniquement.

Il y avait aussi *kaputxina*. Le témoin ne peut assurer que c'était un vêtement de deuil car les vieilles femmes le portaient le dimanche et beaucoup d'entre elles étaient veuves.

On utilisait *ezkoa*. On allumait un feu, avec de la paille, devant la maison, au retour des obsèques.

Le lit mortuaire était décoré de feuilles de rameaux en croix, mais chez lui on n'a pas mis de draps sur les murs, ni à la tête du lit contre le mur, (il y a environ 40 ans).

2 – Complément d'information concernant les vêtements de deuil.

Les hommes portaient *kapa*; il y en avait 2 sortes: l'une qui était une pélerine longue, avec un col rond et fermée avec une seule agrafe-crochet; l'autre s'appelait également *kapa* mais sa forme était différente. Elle ne prenait que le dos. Au niveau des épaules il y avait un empiècement doublé d'un tissu qui rendait l'ensemble rigide (*tarlatane*). De la partie supérieure partaient 2 rubans que l'on attachait devant le cou. Cousu à cet empiècement, il y avait un tissu plissé qui descendait jusqu'aux pieds mais que l'on relevait, en le faisant passer sous le bras gauche, puis on le laissait pendre sur l'avant-bras.

Les femmes avaient une pélerine à capuchon et voile dentelle cachant le visage appelée *mantalineta* (il ne faut pas confondre avec *mantalina* qui est la mantille) fermée par une agrafe-crochet. On se prêtait ce vêtement, dans la famille, entre voisines; on avait parfois recours aux religieuses ("Filles de la Croix"), elles avaient la même.

Pour les obsèques, les 2 premières voisines, l'une de la maison de droite, l'autre de la maison de gauche, habillées de la même façon, accompagnaient les femmes du deuil et les plaçaient sur les *jarleku* du premier rang à gauche, les hommes étaient à droite (en regardant l'autel). Les femmes avaient un panier recouvert de dentelle, la plus jolie possible; il y avait *ezko* fait de cire d'abeille, tressée. *Ezko* brûlait pendant la cérémonie.

Le deuil n'allait pas au cimetière. Au retour du cimetière les assistants leur faisaient la haie.

Premier témoin: un homme natif du village. Second témoin: Madame Etcheto. 1984.

3 – Le hurlement du chien annonçait la mort (*xakurra uhurrika*), de même la chouette (*gau belia*).

– On annonçait la mort aux abeilles en disant: "*Etxe huntako nagusia hil duk*". Les abeilles devaient entrer dans la ruche pour marquer le deuil. C'est la partenaire (mari ou femme) qui faisait l'avertissement et disait "le maître de cette maison est mort".

– *Herioa* et *heriotza* désignent la mort, le fait de mourir. Hila est le mort.

– Les yeux du mort sont fermés par la personne qui se trouve là, à côté.

– On décorait le lit du mort avec du buis (*ezpela*), sans faire de dessin particulier. On ne faisait pas de plis sur le drap de dessus.

– Le mort était lavé par celui que l'on désignait (à priori, n'importe qui).

– Le mort a les mains croisées, un chapelet dans les mains et des chaussures aux pieds; pas de béret sur la tête pour l'homme.

– Le mort était mis en linceul: *hil-ohia*.

– Le mort est exposé dans la chambre. Sur une table on a mis une assiette avec de l'eau bénite et une branche de buis. A côté de lui on brûle *lanpioa*. Cette lumière n'est pas utilisée qu'en cette circonstance; elle brûle nuit et jour. A une occasion, une maison ne possédant pas de *lanpioa*, elle est allée en emprunter un chez son voisin. *Lanpioa* est un verre avec de l'eau et de l'huile, sur laquelle flotte un bouchon, avec une mèche.

– Le jour des obsèques, le premier voisin et le menuisier mettent le mort en bière. La famille n'assiste pas à cet acte; elle se tient à l'écart.

– Le cercueil est descendu dans l'*ezkaratza* qui est décoré de draps.

– On met alors, au côté du mort, le cierge béni lors de la Chandeleur. Ce cierge pouvait aussi être mis dans la chambre du mort. On s'en sert les jours d'orage, pour se protéger.

– Autour du cercueil on met 4 cierges appelés *tortxa benedikatia* ou *ezko benedikatua*.

– Le jour de l'enterrement, des voisins porteurs de cierges (*tortxaketariak*) venaient de l'église avec des cierges, pour chercher le mort. Ces cierges étaient payés par la famille et laissés à l'église.

– Tout le monde visitait un défunt, y compris des enfants.

– La veillée est faite par des voisins 2 ou 3, homme ou femmes.

– Le curé allait chercher les morts dans toutes les maisons du village.

– A l'église: aux premiers rangs à droite, en regardant l'autel, il y a les chanteurs. Aux premiers rangs, à gauche en regardant l'autel, il y a *ahokia* (le deuil) composé des hommes et des femmes mélangés. Au bout de la première rangée, contre la nef, se trouve *kurutzekateria*, le premier voisin. Les femmes remplissent ensuite la nef et les hommes montent aux galeries.

– Pour cette cérémonie les femmes apportaient, autrefois, leur *ezko*.

– Pendant la cérémonie au cimetière, *kurutzekateria* se tient face à la fosse, en tenant la croix à deux mains.

Auzo-hil-bide

1 – *Lehen eta bigarren auzoak*:

La maison de mon témoin est Mehaberria

– Mehaberria est premier voisin d'Agerria; second voisin de Mehauria.

– Agerria est premier voisin de Mehaberria; second voisin de Mehauria.

– Mehauria est premier voisin de Agerria; second voisin de Mehaberria et Iturbidia.

– Uhalde: son premier voisin est Mehaberria et ce depuis le siècle dernier, semble-t-il, époque où Herista fut habitée par une branche de la famille de Uhalde.

2 – En ce qui concerne les *hil-bide*:

– Heriesta et Uhalde ont chacun un pont pour franchir le Laka. Ces deux maisons n'ont qu'un *hil-bide* qui franchit un pont de bois (3).

– Iturbidia a maintenant un pont pour franchir le Laka et donc un chemin pour aller à l'église, qui est *hil-bide* (2'). Son

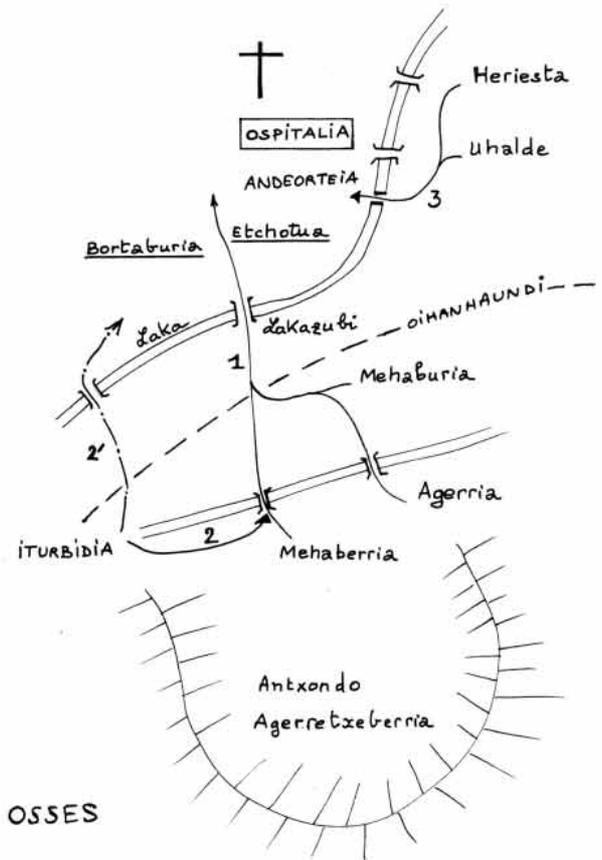


Fig. 22. Hilbideak. Irissary (BN).

hil-bide primitif traverse des terres de Mehaberria (2): il y a ici une servitude, car bien que ce chemin ne soit pas matérialisé, ni utilisé par Iturbidia, cette maison peut réclamer à tout moment son droit de passage et "il n'y a rien à dire, on doit laisser l'accès". Les Rogations passaient, encore dernièrement, par ce chemin là.

– Le chemin (1) qui franchit le vieux *Laka zubi* (mentionné à la fin du moyen-âge), est *hil bide* pour les maisons du quartier Oihan-haundi (dont nous avons indiqué la limite supérieure) et qui est contre Ossès. Il y a ici une particularité. Mehaberria a des maisons qu'elle considère comme "voisins" (*auzoak*) et qui sont situées sur Ossès. Ces maisons n'allaient pas à la messe à l'église d'Ossès, mais à Irissary; en allant aux offices les gens de ces maisons laissaient leurs mules dans la maison Mehaberria. Réciproquement, pour ces maisons d'Ossès, Mehaberria est considérée comme voisin.

De toutes les maisons indiquées sur le croquis, seules: Etchotua et Bortaburia sont postérieures au XVII^e siècle. Toutes les autres figurent dans des documents antérieurs, y compris moyenâgeux.

Témoin: M. Bachoc.

ISPOURE/IZPURA

A.1 – Traditionnellement les présages de mort sont centrés sur des cris d'animaux: chiens qui hurlent (*xakurrak uru-biaka ari zirelarik*); certains oiseaux comme les pies et les corbeaux émettaient des cris, pour d'autres c'étaient les chouettes.

A.2 – Lors de l'agonie, on récite des prières spéciales du livre de messe; on allume des cierges bénits; on signe le malade avec de l'eau bénite: on bénit la chambre.

A.4 – Ceux de la maison, ou le premier voisin, avertissent le curé et le médecin. Le prêtre porte, seul, le viatique. Lorsque l'on porte l'Extrême Onction (*oliadura*), les femmes accueillent le prêtre. La famille assiste à la cérémonie, mais pas les enfants; en général les femmes sont présentes alors que les hommes sont au travail. A cette occasion c'est une femme qui découvre les pieds du malade.

A.5 – On prépare la chambre de l'agonisant: on couvre une table avec une nappe blanche, on y met: 2 chandeliers avec des cierges allumés, un crucifix, du coton, une serviette avec de l'eau, pour le prêtre qui se lave les mains une fois la cérémonie achevée.

On utilisait des cierges bénits le jour de la Chandeleur (*tortxa benedikatia, ganderailus*).

A.6 – L'âme se sépare du corps, c'est pour cela qu'on ouvre une fenêtre ou le volet de la pièce où le malade vient de décéder.

A.7 – Un homme ou une femme ferment les yeux. Si les yeux restent ouverts, on dit que le mort appelle quelqu'un.

A.8 – Lors d'un décès quelqu'un de la maison avertit le premier voisin. Ce dernier qui est obligatoirement un homme, avertit ensuite la parenté. Il avertit également le sonneur de cloches (*andere serora*) et fait les travaux de la maison, il s'occupe des bêtes.

Le premier voisin est situé à droite dans la direction de l'église. Il annonce le décès aux animaux: il va à l'étable, à la bergerie, s'approche des ruches et les frappe du doigt, en disant: votre maître est décédé (*kofonier jo egiten erranez: "zuen nagusia hil da"*). Au bétail il dit. "*Nagusia hil zazue*".

On avertit les animaux de la mort d'un homme ou d'une femme; dans un cas on averti les abeilles pour la mort de la maîtresse de maison.

Le père de Mademoiselle Etxebarne avait averti les vaches pour la mort du grand-père. En principe c'était quelqu'un de la maison qui faisait l'annonce; on avait rarement recours au premier voisin pour cela et on ne mettait pas de cape de deuil.

A.9 – On utilise le verbe hil, mais quand on parle de quelqu'un on dit: X... zena. *Herioa* s'utilise quand la mort survient naturellement et progressivement; "*zer herioa!*"

Precisions:

On garde les bêtes à l'intérieur tant que le défunt est à la maison sauf pour boire, elles vont alors à la rivière.

Lorsque quelqu'un ne va pas très bien le prêtre lui porte le Saint-Sacrement (puisqu'il ne peut venir à l'église). Ce sont des femmes qui accueillent le prêtre à l'entrée de la maison, avec 1 ou 2 cierges bénits chacune.

Il n'y avait pas de jonchée sur le passage du viatique. La jonchée se faisait pour la Fête-Dieu et les rogations avec "*ezpatak*" (roseaux?). Ce sacrement de l'Eucharistie porté à un malade s'appelle aussi viatique; il est porté par le prêtre. Il empruntait les routes du village, à pied, précédé par l'enfant de chœur muni d'une clochette et d'une lanterne. Le Prêtre était revêtu d'un surplis, il avait une écharpe qui recouvrait le Saint-Sacrement et retombait jusqu'aux genoux. L'enfant de chœur sonnait la clochette.

Depuis 1946 le prêtre portait le Saint-Sacrement en vélo, puis en voiture depuis 1960.

Lorsque le prêtre passait dans la rue à cette occasion, les gens s'arrêtaient et faisaient le signe de la croix; les hommes enlevaient leur béret.

Le curé d'Arnéguy a utilisé ce protocole pour faire passer, en Espagne, des juifs déguisés en enfants de chœur.

Saint-Sacrement: *Sakramendiak*.

B.1 – Le premier voisin joue un rôle important lors du décès. Il annonce la mort à la parenté, il avertit le menuisier de la famille, il prévient le sonneur de cloches, il porte à la maison la croix en bois, noire, de l'église (il quitte l'église pour se rendre à la maison du mort lorsque le glas commence à sonner), il porte les vêtements de deuil le jour des obsèques (*kapa* pour l'homme, *mantaleta* pour la femme).

Les autres voisins préparent le repas pour la famille en deuil; ils veillent le défunt pendant la nuit et soignent le bétail.

Les voisins jouent encore un rôle non négligeable auprès de la famille touché par un décès. Ils préparent le repas, veillent, reçoivent les gens lors des visites mortuaires, avertissent la parenté, cherchent les porteurs du cercueil, s'occupent des gerbes...

B.2 – Tant que le cadavre reste à la maison les voisins assurent les travaux domestiques; les occupations sont cependant réduites ces jours là: traire et nourrir le bétail. Actuellement, du fait de la réduction du nombre de paysans, ce sont les hommes de la maison qui s'occupent des bêtes (les voisins n'étant pas forcément habitués à ce travail).

B.3 – On ne brûlait pas le matelas du lit, ça coûtait trop cher. Cependant on l'ouvrait, on aéra la laine, on la démêlait (*harrotzen*), on lavait la toile et on refaisait le matelas.

B.4 – Lors d'un décès dans une maison, on effectue quelques aménagements: on rapproche les volets (juste après l'enterrement, on couvre les miroirs de la chambre mortuaire; on n'arrête pas les pendules, on n'enlève pas de tuile du toit. On enlève les clochettes aux vaches et brebis.

B.5 – Le glas était sonné par *andere serora* et, actuellement, par quelqu'un qui habite près de l'église. Comme il n'y a pas d'installation électrique, on continue, pour cela, de tirer la corde, au fond de l'église².

Le glas (*hil zeinia*) retentit lors de l'agonie et depuis le départ de la croix noire en bois, de l'église à la maison. On sonne à nouveau le glas; après l'angelus du midi, avant celui du soir, après celui du matin et cela jusqu'à ce que le défunt

2) On pouvait savoir si le mort était un homme ou une femme lorsque la croix quittait l'église. En début de parcours la croix cheminait au son d'un rythme particulier: pour le décès d'un homme on intercalait 3 coups de cloche successifs dans le glas, pour une femme, il y avait uniquement 2 coups de cloche successifs intervenant dans le glas.

soit enterré. Le glas sonne à nouveau lorsque le cercueil entre à l'église et à la fin de la messe, quand commencent les dernières prières et la bénédiction, jusqu'à ce que le cercueil soit laissé aux maçons pour la mise en fosse.

B.6 – Pendant que le cadavre demeure à la maison, les parents du défunt ne sont soumis à aucune obligation bien précise mais on respecte le silence: on essaye de faire le moins de bruit possible. Il n'y a pas de nourriture spéciale.

B.7 – Quand un domestique mourait son cadavre était exposé soit dans sa maison natale, soit chez son patron. Tout dépend de la parenté qu'il possède. Il arrivait que le cadavre restât dans la maison du patron.

B.8 – Ce sont des femmes qui habillent le mort; des voisins ou le menuisier sont là pour les aider à bouger le corps. De nos jours on fait parfois appel à une infirmière.

Les mêmes personnes mettent le mort dans un linceul.

Au point de vue habillement: les hommes portaient le béret jusque vers 1927; les femmes avaient une petite mantille noir sur la tête. On mettait un chapelet dans les mains. On met une fleur dans les mains d'un enfant dès qu'il meurt (à la place du chapelet). La fleur varie selon la saison (il n'y a pas de souvenir de "langage des fleurs".)

B.9 – Dans le linceul on place des objets que le défunt avait réclamé. On laissait et on laisse encore parfois, le chapelet dans les mains. On y a même mis une clarinette pour un célèbre musicien de Garazi, en 1936 et enterré le Mardi-gras.

Les mains sont attachés pour conserver une position jointe, et faciliter la mise en bière.

B.10 – La mise en bière est faite par le menuisier, 2 à 3 heures avant l'enterrement. Cependant, l'état du mort, le temps (*haize hegoa*), les désirs de la famille peuvent avancer cette mise en bière.

B.11 – On disposait le cercueil dans l'*ezkaratza*. on le descendait de la chambre et on le posait sur 2 chaises. Il était exposé pour 8 heures du matin, l'enterrement ayant lieu vers 9-10 heures.

Actuellement on pose le cercueil sur 2 petits chevalets, soit dans l'*ezkaratza* soit dans un couloir à l'entrée de la maison. Les enterrements se faisant généralement l'après-midi, il est placé vers 14 heures.

Le cercueil n'était pas et n'est pas ouvert.

B.12 – La pièce où est le cercueil était aménagé de manière bien précise. On couvrait les murs de draps blancs spéciaux; quand *ezkaratza* était trop grand on le délimitait en partie par des draps.

On construisait une chapelle mortuaire (*bogada*) de la façon suivante: on disposait un drap en 3 parties, une centrale beaucoup plus large que les 2 latérales, de couleur blanche. La partie centrale est séparée des 2 latérales par 2 bandes d'entre-deux de dentelle étroite. Sur cette partie centrale on figure, au centre et à hauteur, la lettre M, avec un ruban noir; on fixe un crucifix au-dessus de cette lettre. On pouvait décorer ce drap avec du buis, mais pas toujours, cela dépendait de la famille. C'est la partie centrale que l'on décore.

Dans le cas où l'on faisait une chapelle à 3 côtés, on disposait à angle droit 2 autres draps à chaque extrémité de

celui qui vient d'être décrit; ces draps n'avaient pas d'entre-deux. Ces draps étaient suspendus par des anses. Les draps latéraux étaient décorés de verdure.

La verdure utilisée était le buis (*ezpela*), pas de fleur. Cette verdure était disposée de façon quelconque mais clair-semée.

Le corps du défunt est recouvert d'un beau drap blanc; il recouvre les membres inférieures, le bassin, l'abdomen et s'arrête au niveau du buste. On y fait des plis perpendiculaires à l'axe du corps et on décore ce drap de verdure.

On continue de faire ainsi. On place une lumière spéciale près du cercueil ainsi que dans la chambre où se trouve le mort lors des visites mortuaires. Cette lumière scintillait à l'intérieur d'un verre. C'est une veilleuse surnageant sur de l'huile et de l'eau. On dispose une assiette plate, blanche, avec de l'eau bénite; un brin de laurier noble se trouvait près du défunt, sur une chaise, puis près du cercueil dans *ezkaratza*.

De nos jours on ne met pas toujours une lumière près du mort ou à côté du cercueil. Par contre l'assiette contenant l'eau bénite et le laurier se trouvent à chaque occasion sur une chaise. On y trouve aussi la croix noire en bois, portée de l'église par le premier voisin.

B.13 – On veille le mort. La famille veille le premier soir. Les voisins et les amis aident les autres soirs. Lors de la veille on récite des dizaines de chapelet. Le jour c'est la famille qui veille le mort, une voisine accueille les personnes venant faire la visite.

Lors de la visite on récite un *De Profundis*, un *Notre Père* et un *Je vous salue Marie*. En entrant et en finissant la prière, on asperge le corps du défunt avec le laurier et l'eau bénite. On fait toujours ainsi actuellement.

B.14 – A Ispoure, *andere serora* n'habillait pas le défunt, elle ne lui faisait pas la toilette, elle ne veillait pas. Elle se chargeait uniquement de préparer le catafalque à l'église et de disposer les chaises de façon précise (attesté depuis 1945).

Precisions sur les vêtements: les prêtres portaient leurs habits sacerdotaux: aube et étole: on leur mettait une croix entre les mains.

Actuellement on ne met guère de costume: une chemise blanche ou claire et un pantalon (de pyjama parfois) sont les habits mortuaires.

C.1 – Il existe un trajet spécial pour aller porter le mort à l'église; certaines processions (rogations) pouvaient l'emprunter. C'est *eliza bidea*. On y tenait beaucoup: il ne coïncidait pas toujours avec la route carrossable ou la plus commode. Il était emprunté par le cortège funèbre.

C.2 – Le viatique, la croix paroissiale, empruntaient *eliza bidea*. Mais le passage du cadavre à travers des propriétés privées ne crée pas de servitude.

C.3 – Au retour de la messe d'enterrement on brûlait, devant la maison, *arto xurikina* (enveloppe de l'épis de maïs) formant de sommier du défunt. On prend quelques *xurikin* du *lasto unzti* (sorte de matelas-voir figure-) fait de *arto xurikin* emballé dans un tissu de jute. On le perce dans quelques endroits (voir C17). Le deuil qui revient de l'église est accueilli par un voisin qui garde la maison; on fait brûler des *xurikin*

et on prie autour du feu avant d'entrer dans la maison où attend le repas. Cette pratique a duré jusque vers 1900.

Quand le mort sort de la maison il n'y a pas de pratique particulière; uniquement des prières du curé. On garde cependant les vaches dans la maison jusqu'à la fin des obsèques.

C.4 – Le convoi funèbre s'organisait ainsi. En tête la croix (de bois noir) portée par le premier voisin, puis la croix de métal (de l'église) portée par le sacristain. Des voisins portent ensuite de rares fleurs. Des cierges sont portés ensuite par des hommes du village. Suivant les moyens, la famille fournissait 7, 11 ou 13 cierges (jusqu'à 15 dans des grandes fermes); ces cierges étaient vendus dans des magasins; la famille fournissait les chandeliers ou en empruntait aux voisins. Ces cierges étaient laissés ensuite à l'église, on les utilisait lorsque l'on donnait les messes. Chaque homme portait ainsi 1 ou 2 cierges, suivant le nombre des porteurs. Viennent ensuite les enfants de chœur, puis le prêtre (3 prêtres pour les grands enterrements de 10 heures). Quatre hommes portaient le drap mortuaire appartenant à l'église. Ce drap, doublé, avait, à chaque angle, une cordelière (corde argentée avec gros noeuds) pour le saisir et, cousue, la face mortuaire du Christ, à chaque angle du drap. Ce drap noir se portait pour l'enterrement d'un homme ou d'une femme. Il précédait également le cercueil, du cimetière à la tombe. Si la personne décédée faisait partie du "Tiers-Ordre" (congrégation de Saint François d'Assise), la couleur du drap était marron.

Pour les enfants, garçon ou fille, au lieu du drap mortuaire, il y avait une couronne en perles blanches tenue par 4 liens (*xingola*) et portée par 4 garçons ou 4 filles, suivant le sexe du mort. Le drap mortuaire a été abandonné avec le drap marron, ce dernier était encore utilisé vers 1950.

La couronne de perles s'est portée du temps de Mademoiselle Etxebarne³⁾. Venaient ensuite le cercueil et les porteurs. Puis le deuil des hommes et les femmes.

Les femmes du deuil ne portaient rien sauf la première voisine qui avait *ezko*. Les hommes ont porté des cierges placés sur des chandeliers fournis par la famille du défunt, jusque vers 1930; puis les garçons de l'école communale les remplacèrent. Les élèves étaient choisis parmi ceux du cours moyen 2^{ème} et 1^{ère} année; ils étaient payés 20 sous vers 1945, 1 franc ou 2 suivant la famille du défunt (vers 1968). Cette pratique dura jusque vers 1970. maintenant il n'y a plus de porteur de cierge. Le catafalque a lui aussi disparu: le cercueil repose sur 2 chevalets depuis qu'il y a des bancs (1974), on le met devant l'autel et non plus au milieu de l'église.

Les voisins portent généralement le cercueil. Lorsqu'on le porte le défunt doit regarder l'église, les pieds en avant. Une exception pour les prêtres: le cercueil regarde le peuple, on le transporte à l'église la tête en avant.

La disposition du convoi est conservée de nos jours mais les cierges ont disparu. On en disposera 12, allumés, sur les côtés du cercueil, à l'église. Aujourd'hui il y a davantage de

porteurs de fleurs (des gerbes surtout). Les hommes et les femmes suivant le deuil sont moins nombreux car ils se rendent directement à l'église après avoir fait une prière à la maison, devant le cercueil. Quand le domicile du défunt est éloigné, le cercueil est transporté dans une voiture; le prêtre, le porteur de croix et le deuil se rendent alors en voiture.

Il y avait autrefois peu de fleurs. C'étaient des gerbes en perles (quand on pouvait s'en procurer) portées par les hommes.

Jusque vers 1900 environ, on ignorait les croix de "marbre" (granit ou pierre d'Arudy).

Il y avait un repas chez le défunt. Y participaient: le deuil et les personnes qui donnaient des messes. A la fin, un homme dirigeait les prières (voir C.15).

Le curé avertissait, après la messe, avant d'enterrer le mort, que la famille invitait au repas les gens qui désiraient donner une messe. On donnait aussi des offrandes; une somme d'argent inférieure au prix d'une messe. Ces offrandes furent créées lorsque le coût des messes avait beaucoup augmenté (vers 1930).

Revenons au cortège; il se dirigeait vers l'église en chantant le "*Miserere mei Deus*". On ne faisait aucune jonchée sur son passage. Le prêtre n'allait pas toujours chercher les morts surtout quand il était âgé et les maisons éloignées, en particulier au quartier Itzaldi où il y a 6 maisons éloignées les unes des autres. Le curé attendait à l'embranchement de *eliza bidea* et le cortège partait de cet endroit. Mais pour le même quartier, avec un curé plus jeune, la levée du corps se faisait. Au retour on empruntait également *eliza bidea*.

On changeait de porteurs pour des maisons éloignées. Parfois on rapprochait le cercueil en le portant sur des brancards (*hagetan*) de façon à arriver à l'endroit précis où se trouvait le prêtre âgé. On acheta un corbillard vers 1930. Il a été utilisé jusque vers 1968. A cette époque on commença à porter les cercueils en voiture. De nos jours le corbillard est rangé sous le porche de l'église.

Parfois le défunt n'était pas accompagné du prêtre. Lorsqu'il s'agissait d'un homme vivant avec une femme (*juntatia*), le corps du mort était conduit à l'église par le maire et mis dans le caveau sans prière.

Habituellement le prêtre vient chercher le corps avec les enfants de chœur, le chantre et le sacristain avec la croix. Il procède à la levée du corps, avant que le cortège ne se forme. Pour cela il asperge le cercueil d'eau bénite en récitant le *De Profundis*, puis il se met à chanter le *Miserere mei Deus*, jusqu'à l'église.

Andere serora restait à l'église; elle sonnait le glas dès que le prêtre quittait l'église pour la levée du corps et cessait de sonner quand le corps arrivait à l'église. Puis elle mettait en place les cierges portés par les hommes et veillait à ce que chaque cierge restât allumé durant toute la durée des obsèques. Elle surveillait aussi les *ezko*. Lorsque c'était les enfants qui portaient ces cierges, après l'enterrement la famille (le plus souvent) leur donnait une pièce; ils l'appréciaient de même les 2 heures passées hors de l'école à cette occasion.

Les hommes qui portaient le cercueil étaient invités à manger à midi chez le défunt.

3) Cette couronne de perles se gardait à l'école. On utilisait toujours la même couronne pour les obsèques d'un enfant. Elle était encore utilisée vers 1950 du temps de l'institutrice, mademoiselle Servant.

Autrefois ce repas funéraire se déroulait dans la maison du défunt quelque soit son éloignement (quartier Itzalgui, par exemple). A cette occasion on laissait ezko à l'église, on ne le remontait pas à la maison.

Depuis que c'est la voiture qui transporte le cercueil, on voit 2 types de cortège:

– Pour les maisons éloignées: tout le monde gagne l'église en voiture mais il existe un ordre dans ces voitures. Celle qui porte la croix ouvre le cortège, puis suivent les voitures portant les gerbes (cependant les gens faisant partie du convoi en portent dans leur voiture et ils suivent derrière le cercueil), ensuite vient le prêtre en voiture ou dans celle qui porte le cercueil, puis vient le deuil dans plusieurs voitures, viennent ensuite les voisins. Les autres personnes qui assistent aux obsèques attendent le cortège à l'église.

– Pour les maisons suffisamment proches de l'église: le cercueil est transporté en voiture, il prend sa place normale dans le cortège qui se place dans l'ordre habituel, le deuil suivant la voiture: hommes du deuil puis femmes du deuil, hommes puis femmes qui assistent aux obsèques.

Dans les deux cas le cortège funèbre se forme devant la maison du défunt.

Lors du passage d'un convoi funèbre on s'arrête et on prie; les hommes sortent leur béret et font le signe de croix. On reste immobile jusqu'à ce que le convoi passe.

Il n'y a pas de fleur spéciale, c'est selon la saison. On utilise pour les enterrements: marguerites, roses, tulipes, jonquilles, narcisses, violettes. On achetait les croix de perles.

Pour faire des gerbes et plus particulièrement des croix, ce qui était plus facile, on utilisait un support en forme de croix que l'on recouvrait de mousse ou de verdure et on y piquait des fleurs.

Pour un enterrement de jeune, on utilisait des fleurs blanches. Pour les autres défunts la couleur n'avait pas d'importance.

C.6 – La proche parenté (jusqu'au cousin du premier degré) ainsi que les premiers voisins portaient *mantaleta* ou *kapa*: le jour de l'enterrement et le dimanche suivant; *mantaleta* a été porté en 1958.

– La femme portait *mantaleta* (avec voile de dentelle descendant jusqu'à la taille, cousu sur le capuchon. Il n'y avait qu'un type de *mantaleta* au village.

– L'homme portait *kapa*: Deux types de *kapa*; le n° 2 est rare et plus récent que le n° 1 (il n'existait plus en 1895) avec un col d'une largeur de 10 cm environ qu'on ne relevait pas. L'homme a aussi porté *taulerra*. Fixé sur l'épaule gauche, son extrémité ne semblait pas pendre de l'avant-bras mais devait être tenue à la main (les témoignages de deux interlocutrices divergent, la seconde opinion semble prévaloir.

En allant à l'église l'homme tenait son béret à la main droite; au retour il mettait sur la tête.

Quand il pleuvait hommes et femmes avaient des parapluies.

En dehors de ces vêtements de deuil, les femmes avaient deux tenues pour aller à l'église à l'occasion d'une cérémonie (messe, vêpres): *kaputxina* et *mantelina*. Ce deux tenues se mettaient aussi pour faire le trajet de la maison à l'église et au retour. Cependant s'il y avait beaucoup de vent, on si

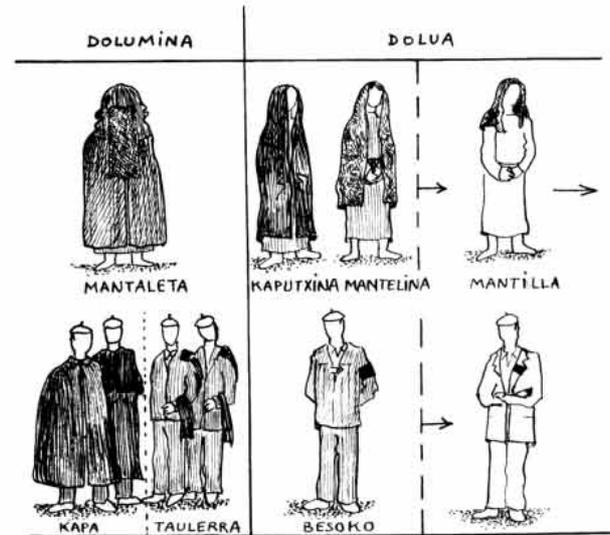


Fig. 23. Evolution des vêtements de deuil. Ispoure (BN).

la maison était éloignée, on le mettait quand on arrivait à l'église.

C.7 – Le convoi funèbre ne s'arrête pas en chemin et va directement à l'église.

C.8 – Il n'y a pas eu de pleureuses. On entendait seulement les pleurs de la famille.

C.9 – Pendant le service funèbre le cercueil est placé au milieu de l'église sur le catafalque au milieu de l'allée centrale (*katafalka*).

Le catafalque est un bâti recouvert d'un long drap blanc qui va jusqu'au sol, il est recouvert en partie par un drap noir dont un bord forme des demi-cercles et l'autre est recouvert d'une bande de dentelle blanche de 5-10 cm de large.

Pendant le service funèbre les femmes sont sur des rangées de chaises à côté du cercueil; les hommes étaient, et sont toujours, devant, sur les bancs des enfants, près de la Sainte Table (qui fut enlevée vers 1970).

Peu d'enfants assistaient aux funérailles: ils étaient à l'école. Du temps des porteurs de cierges, les garçons allaient rejoindre les hommes de l'assistance, aux galeries. Autrefois le porteur de croix était aux galeries, aujourd'hui il est en bas, près des hommes du deuil.

C.10 – On faisait des offrandes le jour des obsèques. Ceux qui ne donnaient pas de messe, comme ceux qui en donnaient, venaient baiser la figure du Christ, tenue par le prêtre et donnaient de l'argent. Avec cette somme on célébrait des messes. Ceci s'est pratiqué jusque vers 1940.

On donne des messes pour l'âme du défunt. L'offrande se faisait à l'église, après l'évangile.

On offrait à la famille du défunt des oeufs, des poules, du café, du sucre, pour le repas suivant la messe d'enterrement (*enterramenduko bazkaria*).

C.11 – La famille finance les funérailles. Elle paye le ou les prêtres qui officient, les porteurs de cercueil, de cierges

(enfants), les confectionneurs de croix de fleurs. Puis il y avait des dons, parfois importants, pour l'église.

C.12 – Le deuil restait à l'église, il n'assistait pas à l'ensevelissement; la foule sortait pour y assister. Le maçon procède à l'ensevelissement. Puis le prêtre revenait à l'église, se mettait en soutane et invitait le deuil à le suivre jusqu'à la sortie du cimetière où avaient lieu les dernières prières. Si la demeure du défunt se trouvait parmi les maisons situées au bas de l'église, la foule se rassemblait près de la maison *Eliz-etxea*. Par contre, si elle se trouvait vers le haut, les gens se rassemblaient à côté de la maison *Eliz-aldea*. Puis les personnes se dispersaient; le deuil allait à la maison du défunt et partageait le repas avec les premiers voisins, les porteurs de cercueil, le ou les prêtres et ceux qui offrent des messes.

Le repas se déroulait dans la salle du premier étage, s'il y avait de la place sinon dans *ezkaratza*. On mangeait dans les 2 salles s'il y avait beaucoup de monde, dans ce cas le deuil était à l'étage. Il n'y avait pas de place réservée à la table.

C.13 – On attendait 3 ans avant de mettre un nouveau cercueil dans la fosse. En principe le premier cercueil mis en terre était à 2 mètres de profondeur et recouvert d'au moins 1 mètre de terre. Les caveaux avaient 3 mètres de profondeur. Mais ces hauteurs étaient fonction du courage de celui qui devait creuser.

C.14 – Il n'y a pas d'orientation déterminée mais beaucoup de caveaux sont dirigés vers l'est de telle sorte que les cercueils regardent le levant.

C.15 – Les hommes reviennent les premiers à la maison suivis par les femmes; ils conservent les vêtements de deuil.

Le menu du repas d'enterrement comprenait: *oilo salda* (bouillon de poule); *haragia tomatiarekin* (bouilli avec tomate); *ahatxiki errakia* (rôti de veau), ou *oiloa irrisarekin* (poule au riz), le rôti était accompagné de *lur sahar fritatiekin* (frites) et *entzelada* (salade), *gasna* (fromage), riz au lait (*irrisa esnean*) plus tard on donna *krema* (crème) et plus tard, vers 1920, *esne opila* ("coco-lait" ou crème renversée). On terminait avec café et digestif: *aguerdinta* (eau de vie) ou rhum.

Le repas était préparé à la maison du défunt. Une cuisinière venait du village ou d'une localité voisine, elle était aidée par une voisine (jeune fille) ou une femme ayant l'habitude et le temps. La cuisinière était payée, elle venait la veille pour plumer les poules et préparer les légumes.

On mange habituellement de la viande sauf les vendredis de l'année et les jours maigres de la Semaine Sainte: mercredi, jeudi, vendredi et samedi. On mangeait alors *ilhar salda* (soupe de légumes et haricots), *ilhar salsa* (haricots blancs en sauce) avec des oeufs ou *arroltzia tomatiearekin*, ou des sardines à l'huile, de la crème ou de riz au lait, café et digestif. De plus, lorsque les décès survenaient les jeudi, vendredi ou samedi saints, on ne célébrait pas de messes de funérailles. L'enterrement comprenait des prières, on ne sonnait pas la cloche. La messe d'obsèques se disait la semaine après Pâques.

Une fois mangé, un homme se lève et dit des prières avec l'assistance: *Notre père*, *Je vous Salue*, *Requiem*: puis il recueille l'argent des messes. On fait encore ainsi, même si

le repas a lieu au restaurant. Autrefois c'était le sacristain qui dirigeait la prière à la fin du repas.

Ceux qui étaient peu (*ahina*) touchés par le deuil restaient ensuite à table, surtout les gens d'un certain âge. Parfois les voisins faisaient quelques haltes dans d'autres maisons avant de rentrer chez eux.

On ne donne rien à ceux qui ne prennent pas part au repas.

Au début du repas, on faisait le signe de croix et, s'il y avait un prêtre, il bénissait la table. A la fin, on priait pour le défunt mais les témoins n'ont pas souvenir d'intention de prière pour la personne de l'assistance qui mourra la première.

C.17 – Juste avant que les personnes assistant au repas n'arrivent, les personnes chargées de la surveillance de la maison allument un grand feu devant la maison avec les *xurikin* (voir C.3); les femmes d'un côté, les hommes de l'autre récitent une prière autour de ce feu; le prêtre ne participe pas. Puis on va manger.

C.18, C.19 – Problème des obsèques d'enfants et de jeunes.

Les enfants et les morts-nés sont enterrés au cimetière, dans la tombe familiale. Si ce n'était pas le cas, on les mettait dans un coin du cimetière; le lieu était déterminé par une croix de bois et un cadre en bois fichés dans la terre. Il n'y avait pas de cérémonie à l'église pour les enfants non baptisés.

Pour l'enterrement d'un petit garçon, les petits garçons se mettaient en pantalon blanc, pour les petites filles, elles avaient des robes blanches.

Le cercueil était porté par les petits garçons ou par les petites filles. On déposait fleurs et couronnes sur le cercueil.

Pour les obsèques d'un jeune homme ou d'une jeune fille les jeunes gens se mettaient en pantalon blanc et les filles en voile blanc. Le cercueil était porté par leurs camarades garçons ou filles, selon le sexe. Le blanc est signe de pureté.

Dans le premier cas, enterrement de fille, les filles ont une robe blanche si la morte n'a pas atteint l'âge de la communion (12 ans); elles n'ont que le voile si l'âge est dépassé.

Les garçons portaient des vêtements blancs si le défunt n'avait pas atteint 25 ans et s'il n'était pas marié.

Si la morte avait moins de 12 ans les filles portaient le cercueil, mais cela dépendait de la charge. Si ces filles n'avaient pas fait la communion (11-12 ans), elles avaient une couronne blanche sur la tête.

Les garçons portent toujours le cercueil d'un camarade décédé, même s'il est un peu plus âgé qu'eux; la charge n'est pas prise en compte ici.

C.21 – Pour un suicidé, le glas ne sonnait pas. La messe d'obsèques se déroulait sans chant, le sacristain ne portait pas de croix. Le cercueil entre à l'église. Se suicider: *bere buria hiltzea edo bere buruaz bezterik egitea*.

C.22 – On sait qu'il y a eu des conflits au sujet d'enterrement dans la sépulture d'une maison donnée, mais on ne garde pas de souvenir précis.

C.23 – Les sépultures du cimetière sont disposées dans un ordre quelconque, selon l'époque où l'on a fait sépultures et caveaux, et selon la place dont on disposait. En aucun cas

la notion de quartier n'a été considérée dans la disposition des lieux de concession. Il n'y a pas non plus de rapport entre le lieu où se trouve la sépulture et l'emplacement qu'occupe la maison dans le village.

C.9 – Précisions

Pour les très pauvres il n'y avait pas toujours de messe. On récitait uniquement, à l'église, les prières spéciales pour les défunts.

Pour ces pauvres (*beharentzak*) 2 chevalets remplaçaient le catafalque. Les autres adultes avaient droit au catafalque (*katafalka*). C'est une sorte de table recouverte d'un drap blanc qui descend jusqu'au sol. Un tissu noir le recouvre en partie, son bord inférieur forme des demi-cercles. Au dessus on pose une dentelle blanche, tout au tour, de 5 à 10 cm de large. Voir illustration. Pour les enfants, le cercueil reposait sur une petite table, il n'y avait pas de véritable catafalque.

C'est *andere serora* qui plaçait ce catafalque, on donnait alors une somme au curé. On le conserva jusqu'en 1972.

Les cercueils étaient en bois. Ils n'étaient pas peints pour les adultes. On recouvrait extérieurement chaque côté d'un tissu noir bordé de "*lieta*" qui est une frange blanche. On posait des décorations sur le couvercle: crucifix, anges en métal. On a fait cela jusqu'en 1914 environ.

Les cercueils des enfants étaient peints en blanc.

Types de sépulture

Chaque famille a son caveau mais quelques familles démunies n'en avaient pas (familles venues d'Espagne et travaillant à la tannerie). Seule une famille possédait et possède 2 monuments de type 1, côté à côté; c'est la famille d'Alast, famille qui avait acheté le château Larrea à Ispoure.

Depuis les années 1890 les monuments de type 4 remplacèrent ceux de type 1. Ce changement a été favorisé par la présence des carrières de l'Arradoy et les nombreux tailleurs de pierre et maçons habitant Ispoure.

Jusque vers 1914 les sépultures de type 1 et 4 étaient peintes en blanc (croix et plate-tombe); les inscriptions étaient peintes en noir.

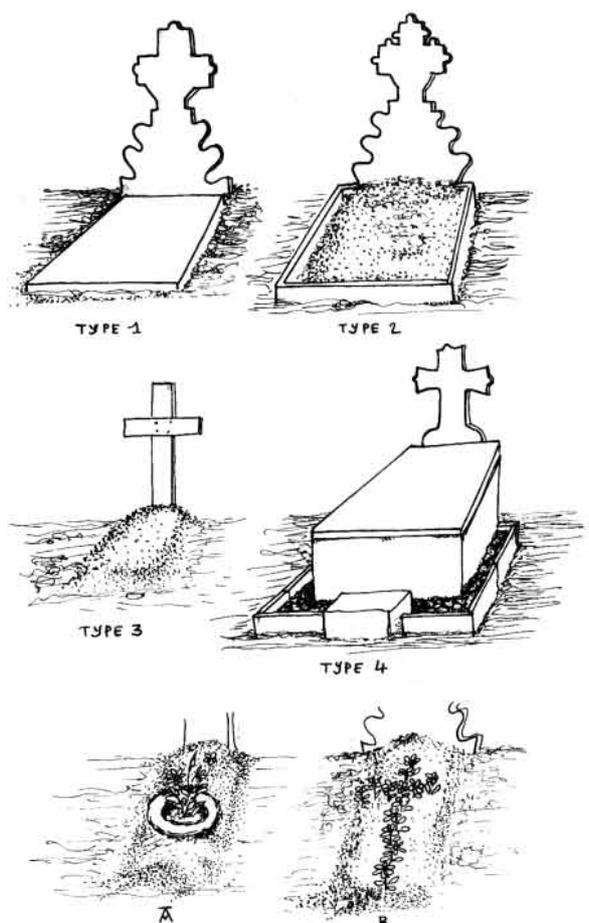
Vers 1900, 4 des monuments de type 4 étaient surmontés de sortes de verrières de façon à conserver les couronnes. Ces sépultures étaient celles de famille aisées (noble, américain, forgeron pourtant pas très fortuné). Il en subsiste encore 2 de nos jours.

6 caveaux (dont 2 recouverts d'une verrière, un moderne de 1982-1983 et 3 en pierre) sont entourés par des grilles de fer (des balustres); parmi eux il y a celui du forgeron. Autrefois ces balustres étaient très répandues et beaucoup ont été arrachées (on voit les restes de scellement).

– Type 1: type "basque", croix bas-navarraise et plate-tombe (pierre rouge d'Arradoy).

– Type 2: sépulture de ceux qui n'ont pas les moyens financiers de faire le type 4.

– Type 3: tombe des nécessiteux, la croix est en buis. Pour les petits enfants c'est le même type mais avec un cadre de bois en plus, le tout peint en blanc.



Types de sépulture et décoration des tumulus. Ispoure (BN).

– Type 4: le caveau le plus "évolué" dans le milieu traditionnel; le caveau de marbre ou granit lui succédera. Il est entouré d'une plate-bande limitée par des dalles en pierre (alors que dans le type 2, cette sorte de bordure est en ciment et délimite une surface de terre ou de gravier). Devant, ou sur le côté se trouve une pierre plus importante pour s'agenouiller.

Les dessins illustrent la structure des sépultures mais n'indiquent ni leur peinture ni leur décoration florale. Deux d'entre elles sont figurées:

– Parfois on plaçait une couronne au centre tumulus avec, au milieu, un bouquet de fleurs (couronne confectionnée par les voisins pour une famille en deuil).

– Parfois on plaçait des fleurs que l'on piquait çà et là, ou bien en dessinant une croix (fleurs du jardin).

On ne faisait pas de dessin avec un râteau sur le tumulus.

Pour la Toussaint chaque famille faisait ses couronnes ou ses croix; mais, en fait tout le monde ne le faisait pas.

D.1 – Le cimetière se dit *Hil-herriak*.

D.2 – Sur la tombe on met le nom de la maison: *Etcharteko hil harria*. Il y a un monument par famille.



Fig. 25. Le cimetière d'Ispoure, en Garazi (BN), à la Toussaint 1988.

Sur la croix on met le nom de la maison et sur la pierre tombale, celui du défunt avec son âge.

Il y a 4 types de sépultures anciennes:

- Ceux qui avaient les moyens financiers faisaient construire des caveaux de type 1,
- Les moins aisés avaient une sépulture de type 2,
- Les nécessiteux avaient une sépulture de type 3: une croix de bois devant un monticule de terre, sur la croix on mettait le nom du défunt.

- Vers 1898 il y avait à peu près une douzaine de monuments de type 4: à cette époque le monument ancien de notre famille fut remplacé par un caveau de ce type.

D.3 - Un monument funéraire en général, quel que soit sa forme, est appelé *hil harria*. La partie qui recouvre la tombe, le tumulus, n'a pas de nom connu. Il n'y avait pas toujours des allées délimitant les tombes.

A propos de fleurs décorant les sépultures, autrefois on y mettait des fleurs jaunes que l'on trouvait sur l'Arradoy (des jonquilles?), des géraniums, dahlias, résédas, fuxia (fus-chias?), pivoines, roses (de couleur rose), oeillet, reines marguerites et omnia saindu liliak (chrysanthèmes).

Jusque vers 1930, pour la Toussaint on fabriquait des croix et des couronnes avec un socle de bois que l'on garnissait de chrysanthèmes. En temps normal les fleurs étaient mises dans des boîtes en fer blanc, placées sur la tombe ou piquées directement dans la terre. Dans ce dernier cas on les éparpillait sur le tumulus ou on les disposait en forme de croix. Chaque famille décorait sa propre tombe.

Précisions sur ce type de décoration

Les couronnes et les croix de perles étaient achetées dans le commerce: merceries et "épicerie" où l'on trouvait de tout. La vogue des objets funéraires en perles dura jusqu'en 1910 environ, par la suite il y en eût de moins en moins. Les objets en perles furent remplacés peu à peu par des croix, des couronnes et des gerbes en fleurs naturelles. Ces dernières firent leur apparition vers 1890 et se répandirent de plus en plus par la suite. Leur fabrication dura jusque vers 1930 environ.

Ces croix et couronnes étaient fabriquées par la famille en deuil. Elle se procurait les fleurs dans son jardin ou dans

celui des voisins, à la rigueur sur les bords des chemins, terrains vagues ou à l'Arradoy.

Lorsque la famille faisait fabriquer les croix ou les couronnes par les voisins (quand elle ou la parenté ne pouvait pas le faire), elle ne les achetait pas mais donnait de l'argent en échange.

Les croix étaient faites avec un support de bois recouvert de foin ou de paille bien serrée, parfois couverts de mousse. Pour les couronnes on utilisait un cercle d'osier (*mihinerra*) recouvert également d'une épaisseur de foin ou de paille.

Il n'y avait pas de relation entre l'importance de la maison et de la tombe. La fosse des monuments de type 4 pouvaient être 2 fois plus large pour les familles nombreuses.

D.4 - Certains familles tiennent au style basque: pierre rouge de l'Arradoy et croix de type I, plate-tombe.

La plupart des caveaux modernes sont en granit rose ou noir ou gris; il y en a en pierre de l'Arradoy. Les caveaux construits vers les années 1950-1960 sont généralement en pierre d'Arudy ou en granit noir. Ceux qui sont construits depuis 1970 sont surtout en granit gris mais aussi noir ou marron.

Actuellement on dénombre: 23 caveaux construits dans les années 1950 (pierre d'Arudy et granit noir), 20 caveaux construits depuis 1970, en granit. 5 caveaux sont construits selon le style basque: 3 se composent d'une croix bas-navarraise et d'une pierre tombale de récupération; les 2 autres sont faits d'une plate-tombe neuve (qui repose également sur une structure en ciment), d'une croix bas-navarraise pour l'un et d'une discoïdale moderne pour l'autre (leur hauteur est de 60-70 cm.).

Il y a actuellement de nombreux caveaux de type 4, en pierre (50) et des caveaux en pierre d'Arudy ou de granit (43).

D.5 - Inventaire des monuments "anciens":

- Croix de bois plantée devant un cadre de bois de 0,4 x 0,8, posé sur le sol: 1 seul exemplaire, c'est une tombe d'enfant.

- Une croix de fer et un monticule de terre.

- Plate-tombe en pierre, sans croix: 3, ainsi qu'une surélevée de 30 cm.

- Plate-tombe au ras du sol et une croix bas-navarraise: 16.

- Croix bas-navarraise seulement: 6.

- Carré de bois sur le sol (0,5 x 0,8m.): 1.

- Croix bas-navarraise avec un cadre en ciment, le rectangle ainsi défini est rempli de graviers: 17.

- Monument en pierre élevé à 70-80 cm au dessus du sol et surmonté d'une croix de pierre (c'est le type 4): 50. Il y a 9 monuments semblables mais moins hauts.

- Monument en pierre d'Arudy ou en granit noir: 22.

- Sépultures en granit, depuis 1970: 20.

- Monuments modernes en pierre, croix et pierre tombale posées sur un socle en ciment de 60 cm de haut environ: 5.

- Caveaux de pierre avec plate-bande de pierre le délimitant en périphérie: 4.

- Sépultures recouvertes d'une verrière: 2.

– Caveaux entourés de grilles: 6.

– Croix bas-navarraises avec plate-tombe, sous le porche: 3.

Il y a environ 159 sépultures dans le cimetière.

Les sépultures de type 4 ne sont plus peintes, au contraire pour la Toussaint les femmes nettoient la pierre des caveaux. Seulement 2 de ces caveaux conservent de la peinture blanche, héritage d'une vieille couche de chaux que l'on a laissée.

Les maçons piquaient la pierre des monuments, les familles les payaient. Ils mettaient, paraît-il, quelque chose dans la chaux pour qu'elle tienne mieux. D'ailleurs leur travail se reconnaissait; ils renouvelaient chaque année ce badigeon de chaux en prenant soin, auparavant, de nettoyer le monument. C'est pour la Toussaint que l'on faisait cela (*xuritzea*). Cependant certaines familles le faisaient elles-mêmes, mais moins bien. Cette habitude se perd vers 1955 pour les caveaux de type 4. Certaines croix bas-navarraises sont encore peintes pour la Toussaint.

Actuellement on compte 15 croix bas-navarraises régulièrement peintes en blanc et les inscriptions en noir.

D.7 – On accrochait (mais le plus souvent on posait) sur les monuments, des croix ou des couronnes.

Bien avant 1900, on achetait dans les magasins des couronnes et des croix de perle que l'on mettait sous des bâtis recouverts de verre, de façon à éviter leur détérioration. Vers 1910 apparurent les couronnes et croix de fleurs naturelles faites dans les maisons.

Jusqu'à vers 1900, on mettait des croix en granit ou en pierre d'Arudy. Maintenant des objets en plastique font leur apparition.

Les objets funéraires en perle se faisaient pour les enterrements et pour la Toussaint, ceux qui avaient les moyens financiers s'en procuraient.

D.8 – Catégories sociales et sépultures: il n'y a avait pas de personne non baptisée autrefois, à notre connaissance.

En ce qui concerne les bohémiens, rares étaient ceux qui avaient une sépulture. Dans ce cas ils faisaient un trou là où il y avait de la place et utilisaient des croix de bois ou de pierre selon les moyens. Pour les enfants ils utilisaient un cadre de bois blanc et une croix blanche fichés en terre. Il existe actuellement une croix de bois et un cadre ainsi qu'un cadre sans croix (voir plus haut).

Les sépultures d'enfant se signalent également par une croix en fer fichée en terre; il subsiste une de ces tombes encore (il y en plusieurs à Mendive).

Pour les suicidés il n'y avait pas de cérémonie, ni de messe, on récitait seulement une prière avant de mettre le corps dans le caveau familial.

Il faut signaler qu'un enfant a été enterré sous une dalle dans la cuisine d'une maison de Lasse (maison Ibarria).

D.9 – Lieux de sépulture dans le cimetière:

– 3 sépultures sous le porche appartiennent à une famille n'ayant aucune affinité avec des notabilités ou le clergé.

– Le dallage de l'église possède des pierres ayant des inscriptions. A première vue ces dalles n'ont pas d'orientation préférentielle et les inscriptions ne sont pas complètes.

Elles font penser à des pierres de récupération (Colas en a tiré les mêmes conclusions). L'église a été réaménagée en 1898 (construction du clocher et du nouveau porche); ces transformations pourraient dater de cette époque.

– A l'intérieur de l'église, à droite en regardant l'autel, une famille noble possédait un endroit spécial; c'est une sorte d'enceinte rectangulaire fermée par un portillon. Elle fut supprimée en 1974 lorsque l'on remplaça les chaises par des bancs.

D.10 – Les monuments funéraires en pierre étaient fabriqués par des tailleurs de pierre et par les maçons sachant tailler la pierre. Les monuments en fer (croix, grilles de caveaux) étaient faits par le forgeron.

On réutilisait (et on le fait encore) les croix de pierre. Ces dernières années 3 caveaux ont été faits en réutilisant des croix anciennes bas-navarraises et des plates-tombes. Non seulement on sauve ainsi de la destruction des monuments anciens remplacés par du granit, mais on peut faire des sépultures à moindre frais; en effet ces tombes sont celles de familles à ressources modestes.

D.11 – Pas de banc dans le cimetière.

D.12 – La sépulture appartient à la maison. Elle se vend en même temps qu'elle mais parfois on vendait, à part, le caveau.

D.13 – *Jarleku* est un mot inconnu ici. Les femmes avaient des chaises placées dans des endroits bien définis. Le nombre de ces chaises était fonction du nombre de femmes des maisons (3 à 1); cependant beaucoup n'en avait qu'une car il fallait payer chaque année 20 sous la chaise et ce jusqu'en 1945 (6 sous: 1 kg de pain).

Au début il n'y eut que des chaises basses sur lesquelles on s'agenouillait; pour s'asseoir on tournait la chaise. Ceux qui avaient les moyens avaient une chaise spéciale pour s'asseoir (il y en avait 6 vers 1900); elles étaient au premier rang et correspondait au noble, à l'institutrice...

Avec le *kaputxin*, les femmes ne pouvaient pas se lever facilement et les chaises pour s'asseoir se généralisèrent vers 1930; beaucoup de femmes eurent ainsi 2 chaises. *Kaputxina* était un habit bien pratique quand même; pour aller à la messe il suffisait de mettre cette cape pour cacher les habits de tous les jours.

Il y avait aussi des chaises avec une partie pour s'asseoir qui se rabattait et qui était au dessus de la partie pour s'agenouiller.

Les plus anciennes chaises portaient le nom de la maison inscrit en entier. Par la suite on figura seulement les initiales des noms des personnes.

Les chaises étaient à des endroits fixes. Il ne fallait pas les changer de place il ne fallait pas occuper celles d'une autre famille (surtout si l'on avait la sienne). A Pâques 1974 les bancs les remplacèrent.

A l'occasion de la vente de la maison, ce "*jarleku*" ne servait pas; il y avait assez de place dans l'église.

D.14 – Les locataires avaient leurs places ainsi que leurs chaises; ils n'utilisaient pas la sépulture de la maison dont ils dépendaient. Une exception: s'ils n'avaient pas de caveau les propriétaires leur prêtaient le leur jusqu'à ce qu'ils en construisent un.

D.15 – Chaque famille entretenait et entretient la sépulture pour Pâques et la Toussaint: "*ageri zen haizurren et arres-telien azantza hil herrietarik*".

Andere serora n'avait rien à voir au cimetière, mais vers la fin de l'année, elle ramassait le blé et le maïs dans des fermes: *gaitzurri bat* (un boisseau, environ 10 kg.). Suivant la générosité et les moyens des fermiers elle recevait 1 ou 2 boisseaux, ou de l'argent quand il n'y avait pas de grain, ou si c'était des paysans. C'était une sorte de "salaire" pour l'entretien de l'église (et seulement de l'église). Le grain collecté était réparti équitablement entre le curé et la benoîte. *Andere serora* vendait le grain à des particuliers (menuisier...) ou le gardait pour les poules de sa maison natale.

Le boisseau était une caisse carrée, en bois, munie de 2 poignées.

Andere serora s'occupait de l'emplacement des chaises; elle veillait à ce qu'elles ne soient pas changées de place. Le curé recueillait l'argent des chaises en même temps que le denier du culte.

D.17 – La disposition des chaises était quelconque; elles n'étaient pas disposées en fonction des quartiers. Cependant, les femmes qui avaient chacune deux chaises (une pour s'asseoir, l'autre pour s'agenouiller), se plaçaient devant. C'était le cas de l'institutrice par exemple, elle se plaçait derrière les bancs des filles (un bon moyen d'exercer son autorité déjà reconnue par tous). Puis cette habitude se perdit rapidement et celles qui avaient deux chaises voisinaient avec celles qui n'en avaient qu'une.

E.1 – Les signes de deuil que la famille adopte en public se limitent au port d'habits noirs pendant trois ans pour la mort de parents. Les veuves gardaient parfois la couleur noire toute la vie.

Port des vêtements de deuil (*manteleta, kapa, taulerra*):

Le jour des obsèques; le lendemain (à la messe du matin, à 7 heures). Ceux qui ne faisaient pas partie du deuil pouvaient y assister mais sans ce type d'habit; le dimanche suivant (*bedertazi urruna*).

Par la suite, les femmes mettaient *kaputxina* qui laissait apparaître leur visage.

Dans les fermes, les paysans enlèvent les cloches aux vaches et aux brebis quand quelqu'un de la famille meurt; ils ne les remettent qu'un mois après le décès (c'était les vaches rouges qui portaient des cloches). Cela est fait jusque vers 1944.

La durée du port du deuil variait selon la degré de parenté: pour l'époux, le deuil était de 3 ans; pour des parents: au moins 2 ans; pour les enfants tout dépendait de l'âge; de quelques jours à 1 ou 2 ans. Ces dernières années on n'a porté que des mantilles et le deuil est gardé moins longtemps.

A) – Pour les vêtements de deuil voir C6. Le vrai vêtement de deuil était confectionné en tissu de "*merinoa*", un tissu noir de très bonne qualité: "*ez balin bazen merinoa ez zen dolurik*". Ces vêtements sont: *jaketa*: sorte de veste qui se boutonnait sur le devant jusqu'aux deux tiers. Le manteau est venu plus tard, vers 1898; la robe était faite crinoline avant 1870 (*arropa*), d'après ce que l'on peut voir sur des livres, puis ce fut une robe froncée, un peu avant 1890. Vint

ensuite une robe-cloche avec poche arrière. Vers 1920 apparut la robe plissée.

La femme portait un foulard sur sa tête et qui pendait en arrière. Ce *buruko* fut réduit dans ces dimensions et ne couvrait plus que le chignon. A l'occasion d'un deuil il était noir et souvent en crêpe.

Le merino fut abandonnée vers 1900, les témoins n'en ont jamais porté. Certains vêtements furent en "cheviotte", de couleur noir pour l'occasion. Le demi-deuil des femmes se portait avec des vêtements noirs ou gris.

Il n'y avait pas d'interdiction de porter du blanc, mais personne n'en mettait au moins pour ce qui concerne les femmes. Ces dernières ne laissaient pas apparaître leur chemise blanche, sous leur robe, les hommes portaient cependant des chemises blanches, durant cette période.

Durant le deuil les hommes étaient habillés normalement, sans couleur particulière. Ils portaient seulement un brassard noir, en crêpe, autour du bras gauche (*krepa*) et, généralement, xamarra noir ce qui est sa couleur habituelle. Le brassard se portait en principe 3 ans pour les parents, 1 an pour les oncles, tantes et grand-parents. Il fut abandonnée vers 1910. Alors les hommes portèrent sur le revers de leurs vestes un petit ruban noir de 3 cm de large et ce jusque vers les années 1965-1970, mais pas à Ispoure.

Telles sont les caractéristiques des vêtements de deuil: vêtements ordinaires de couleur et de qualité en principe particulière. Le deuil est "*dolumina*", son caractère dépend de la famille touchée: *zombaitzuek haundizki dola hartzen dute*. C'est la période du noir. Après, suit le demi-deuil où l'on porte du gris, puis peu à peu quelques couleurs.

B) – Voyons maintenant les vêtements de grand deuil (voir C6):

Les femmes avaient *manteleta*: cape de merino noir et de crêpe avec une capuche et un voile de crêpe ou de dentelle qui pendait jusqu'à la taille. *Kapa* enveloppe le corps jusqu'aux chevilles. Il n'y avait que ce type de *manteleta* à Ispoure, jusque vers 1950-1955. La parenté portait également ce vêtement.

Cet habit a été porté par la mariée; une tante s'est mariée vers 1880 à Baigorri revêtue de *manteleta*. Mais ce n'était pas une habitude propre à Baigorri, d'après ce que l'on a pu savoir. Il en était de même à Ispoure.

Les jours suivants le deuil les femmes d'un certain âge (à partir de 50 ans) portaient *kaputxina* et les plus jeunes *mantelina*.

Kaputxina est une sorte de long voile noir qui couvre la tête et descend jusqu'aux genoux; il est bordé de dentelle. Dessous, les femmes portaient *jaketa eta arropa ou arropa* seulement en été. *Kaputxina* a été porté, pour le deuil, jusqu'en 1955 environ (date de la mort du mari d'un témoin). Cependant certaines femmes plus âgées le portaient régulièrement sans être en deuil pour autant. *Kaputxina* se portait plus au moins longtemps pendant la durée du deuil, par les "jeunes".

Mantelina n'était pas un habit de deuil, les jeunes femmes le portaient à la messe et aux vêpres.

Puis est venu *mantilla*, la mantille, sorte de *mantelina* qui s'arrête aux épaules. Rares sont celles qui le portent de nos

jours, mais nous la portons pour aller à la messe. (Mademoiselle Etxebarne et sa soeur sont les seules à porter la mantille au village, de nos jours).

En résumé

Mantaleta est une cape noire avec capuche couvrant la tête. Elle s'attache au cou. A Hasparren, vers 1920, il y avait un pompon noir sur le front. On y mettait même du plomb pour que la capuche reste bien en place. Un voile cachait le visage et descendait jusqu'à la taille (voir illustration).

Kaputxina est un grand voile de merino ou d'un autre tissu. Il n'est pas transparent. Il couvre la tête mais ne cache pas le visage. Il ne s'attache pas, on le retient avec les mains. Il rassemble étrangement au voile de la Sainte Vierge. *Mantelina* est un voile de tissu léger, assez transparent. Il couvre la tête et va jusqu'aux genoux.

En ce qui concerne les hommes, le jour de l'enterrement et le dimanche suivant, on mettait la veste de mariage qui va jusqu'à la taille et que l'on appelle *kamisola*. Les autres dimanches on mettait *xamarra*. *Kamisola* se mettait sous *kapa*. *Kapa* était le signe évident du deuil. C'était une grande cape en grosse étoffe ordinaire qui s'attachait avec des crochets et descendait jusqu'aux chevilles (voir illustration). *Kapa* se portait le jour de l'enterrement et le dimanche suivant. Elle a été portée jusque vers 1900. (Voir C6).

Vinrent ensuite les *taulerra*, mais les vieux préféraient porter *kapa*. *Taulerra* apparut vers 1893 alors que *kapa* se portait. *Taulerra* est en tissu (pas en coton), parfois en laine. Il est rectangulaire, long de 1,5 m et large de 80 cm. Il se fixe sur l'épaule gauche avec des épingles, il la couvre, puis contourne l'avant bras (voir illustration). Le tissu est plissé au niveau de l'épaule et les plis sont cachés par un rabat.

Taulerra se portait le jour de l'enterrement ainsi que le dimanche suivant (y compris aux vêpres). Sous *taulerra* on portait *paltoa*, une veste qui arrivait au dessous de la taille. On a porté *taulerra* jusque vers 1955-1960.

Kamisola et *paltoa* ont tous les deux des manches longues et se boutonnaient, la seule différence est que le premier s'arrêtait au dessus de la taille alors que le second la couvrait.

Le port des vêtements de deuil était influencé par plusieurs circonstances: le fait d'en posséder un ou de se le procurer auprès d'un voisin ou d'une couturière, l'état de ces vêtements qui s'usaient à la longue, enfin le désir de perpétuer les coutumes dépendait des familles.

Vers 1910 on ne portait que du noir en ce qui concerne les signes extérieurs du deuil. Les enfants âgés de plus de 7 ans portaient des habits noirs pendant 1 an pour marquer le deuil.

On ne portait pas le deuil pour les jeunes enfants décédés. A partir de l'âge de 7 ans, on portait alors le demi-deuil. Le grand deuil était porté pour les adolescents ou les plus âgés.

E.2 – Des messes sont offertes au défunt par: la famille, la parenté, les voisins, les personnes à qui la famille a déjà donné des messes, les connaissances.

La famille offre de 6 à 10 messes, suivant les moyens. La liste de ces messes a été affichée sous le porche de l'église

du village jusqu'en 1983. La liste des messes est rédigée en basque par la famille. Le curé lisait la liste le premier ou le second dimanche suivant les obsèques. Cette lecture se faisait à la grand messe, avant le sermon. Il citait les maisons et le nombre de messes qu'elles donnaient, et ce jusqu'en 1955 environ.

Cette liste est établie selon des préséances: la famille, la parenté, les premiers voisins, les autres familles du quartier, les familles du village, puis des environs.

La parenté donne toujours de 2 à 5 messes. Le prix des messes, d'après nos souvenirs, s'établit ainsi: 2,5 francs en 1890, soit 50 sous (la pièce de 10 sous était alors en argent), 15 francs en 1974 et 50 francs en 1985.

E.3 – On dit une messe le dimanche suivant les obsèques (*bederatzi urruna*), en présence de la famille et des voisins. On fait toujours ainsi.

Le lendemain des obsèques, la famille et les premiers voisins allaient à la messe et déjeunaient ensuite ensemble, dans la maison du défunt. Menu: chocolat au lait et à la fourchette pour les hommes. Cela s'est pratiqué jusque vers 1910. Hommes et femmes avaient les vêtements de deuil.

La messe anniversaire (*urtheburuko meza*) était dite un an après le décès et les années suivantes, suivant les moyens de la famille ou leur désir. On continue de la célébrer de nos jours.

E.6 – On prie sur la tombe, encore de nos jours, en allant ou en quittant la messe du dimanche; les femmes allant plus souvent à la messe, sur semaine, elles faisaient plus des visites que les hommes.

A la Toussaint on donnait, au curé, des messes pour les morts de la famille. A cette occasion des enfants demandaient aux familles du village, ou de l'extérieur, si elles voulaient qu'ils récitent des prières pour leurs morts, devant leurs tombes respectives. Cette pratique avait lieu le jour même de la Toussaint ainsi que le lendemain. *Galde egiten ginuen: hea "dominoea behartzea"? Sos baten dominoea, bi sosen dominoea...* On pratiquait cela de l'âge de 7 ans jusqu'à 11 ans; *bainan zentzia jin eta...* et ils ne pratiquaient plus ces démarches, sauf s'ils voulaient avoir des sous (mais ils avaient alors toujours moins de 13 ans). On a fait cela jusqu'en 1910 environ. Les enfants du village recevaient de leurs proches, habitant hors du village, un peu plus d'argent: 5, 10, voire 20 sous.

E.5 – *Ezko xaria* désigne le panier contenant *ezko*; ce panier est "habillé" de façon bien précise. Il est revêtu intérieurement d'un tissu noir; une dentelle blanche pend à l'extérieur tout autour du bord supérieur, elle est cousue à l'intérieur, près du bord du panier. On achetait la cire à Belloc chez les Bénédictines ou dans des magasins (le premier était plus cher car en cire pure). La cire pure tenait bien debout quand on l'allumait.

La première voisine portait le *xari* de la maison du mort jusqu'à l'église. Elle se plaçait juste après le deuil dans le cortège funèbre; mais elle ne portait pas son propre *xaria*. Les autres femmes ne portaient rien.

Jusque vers les années 1970 on faisait brûler *ezko* au *jarleku*, l'abandon de cette pratique précéda de peu l'introduction des bancs dans l'église. On quittait le deuil avant que toute la cire ne soit brûlée. *Ezko* était ramenée à la maison

après les cérémonies; on la prêtait à certains voisins qui n'en avaient pas mais pour le jour de l'enterrement uniquement.

On allumait ezko durant au moins 1 an après le décès et parfois jusqu'à sa fin. La lumière scintillait pendant toutes les messes et les vêpres auxquelles assistaient les femmes de la maison. Les ezko qui brûlaient étaient ceux: des familles en deuil mais aussi ceux des maisons qui n'avaient pas entièrement brûler le leur.

L'année du deuil on portait *xaria* en procession tout autour de l'église, en s'arrêtant devant sa tombe où l'on posait alors ce panier avec *ezko*. Cette procession se faisait tous les premiers dimanches du mois, pendant les vêpres, juste avant la bénédiction. En outre, du premier dimanche de mai jusqu'au 14 septembre (Exaltation de la Sainte Croix), on faisait une procession avant la grand-messe du dimanche pour bénir l'air, et ce durant tous les dimanches de cette période. La famille en deuil s'arrêtait devant sa tombe avec le *xaria*. On faisait le tour de l'église en chantant *Veni Creator* et, en rentrant à l'église, *Ave Mari Stella*. On portait également *ezko*, sur la tombe, lors de la procession du jour de Toussaint. Dans l'église on l'utilisait ce même jour aux vêpres des morts ainsi que le lendemain, pour le jour des morts.

Il y avait différents types d'*ezko*:

- Ceux bien enroulés, faits chez les bénédictines d'Urt (avec, si possible la cire des abeilles de la maison. "Quand il y avait des abeilles dans les maisons, on faisait la cire à la maison même et on portait cette cire le plus souvent à Belloc, chez les Bénédictines, pour faire le joli *ezko-opila* que l'on plaçait dans un petit panier recouvert d'une étoffe blanche garnie d'une petite dentelle". (Témoignage de mademoiselle Marie Etxebarne, née le 3 mai 1887).

- Ceux achetés dans le commerce: moins bien enroulés, leur cire était de moins bonne qualité.

- Ceux fabriqués artisanalement par des particuliers qui avaient des ruches, ou à qui on fournissait la cire (à Irissary jusqu'en 1957 au moins).

E.6 – Pas de croyance selon laquelle, on ne peut pas faire 3 fois le tour de l'église, du cimetière ou d'une maison.

Compléments

E.1 – Le deuil (*dolumina*) a une durée variable: 3 ans pour le décès des parents, à vie pour celui du mari. Pas de deuil pour la mort des enfants en bas âge. Vers 12 ans un enfant portait le deuil de parents. Mais cela dépendait des familles. Ces dernières années on vient aux enterrements parfois même vêtu d'habits de couleurs. Le deuil a disparu; les données précédentes s'appliquaient en 1898.

On n'organisait pas de fête à la maison pendant les 2 ou 3 années qui suivaient le deuil. De même, on ne participait pas aux fêtes du village. On fréquentait cependant les marchés et les foires car les affaires continuaient.

Les femmes de condition aisée, au lieu de *mantaleta*, portaient un chapeau de crêpe, après le jour des obsèques. Elles le mettaient pour aller à l'église ou dans la rue, et pour aller à Bayonne. On fixait un voile sur ce chapeau. A Ispoure personne n'a porté cet accessoire. A Saint Jean-Pied-de-Port certaines femmes portaient ce chapeau, mais le jour de l'enterrement elles avaient toutes *mantaleta*, qu'elles soient riches ou pauvres.

E.2 – On offre de nos jours beaucoup plus de messes pour les défunts. Suivant le degré de parenté il est d'usage de donner plusieurs messes; leur liste est affichée à la porte de l'église.

Le premier dimanche après les obsèques toute la famille est réunie pour *bederatzi urruna*. Tous les 15 jours ou tous les mois il y avait une messe pour le défunt. On n'oublie pas l'anniversaire ni la visite dominicale sur la tombe.

C.15 – A l'arrivée du deuil, les voisins avaient fait un petit feu, devant la maison du défunt, dans lequel ils ont fait brûler quelques cheveux du défunt. Ceci a été fait vers 1940, d'après le père du témoin qui l'a vu faire.

Enquête réalisée à Ispoure par Peyo Goity, en 1985, auprès de mademoiselle Marie Etxebarbe, née le 3 de mai 1887 et de sa soeur Madame Catherine Goity, née le 31 janvier 1891, à Ispoure.

P. Goity, Ispoure, 1988

ISTURITS/ISTURITZE

B.1 – Le premier voisin (*lehen auzoa*) est celui qui habite la maison la plus proche en direction de l'église; le second et le troisième voisin (*bigarren ete hirugarren auzoa*) sont choisis dans les maisons voisines en direction de l'église.

Les autres voisins (*auzoak*) qui portent le cercueil et là, où les gerbes, sont ceux qui habitent dans la direction opposée de l'église (*derrière*).

Lors du décès, le premier voisin porte la croix de l'église à la maison; il avertit la famille du décès (*hil meztzerat*), aidé par le second et le troisième voisin. Le premier voisin demande les porteurs de cercueil.

B.5 – La benoite (*andere serora*), sonnait le glas: il n'y avait aucune différence suivant le décès d'un homme ou d'une femme.

B.12 – Le menuisier du village prend les mesures du défunt et met une planche sous le matelas pour maintenir le cadavre horizontal sur le lit. Il fabrique le cercueil et fait la mise en bière.

Avant que les visites ne commencent, il préparait "*hil ohia*" (*hil ohia moldatzen*): le mort était installé sur son lit; dans la partie du plafond qui surplombe le lit, il fixait un léger cadre en bois pour y maintenir un drap uni; sur les côtés, il mettait des draps brodés. Ces draps provenaient du lot de 12 paires de draps réservés à la fête Dieu (*besta berr*). Derrière la tête du mort, contre le mur, il installait un drap spécial (*hil mihisia*) portant une croix brodée: on y ajoutait les initiales du défunt avec du feuillage. Chaque famille avait un tel drap réservé à ces occasions.

Le menuisier a fait le cadre en bois et posé les draps jusqu'en 1950 environ; puis on utilisait des cordes ou des ficelles tendues pour fixer les draps: la famille et les voisins les mettaient.

"*Hil ohia*" se faisait à la chambre de l'étage ou au couloir mais pas à l'entrée (*ezkaratza*): c'était un lieu de travail avec des outils.

Dans la chambre du défunt, une veilleuse (*lanpioa*) brûle formée d'une mèche surnageant sur de l'huile et de l'eau.

C.1 – Il y avait un trajet spécial (*elizabidia?*) que le prêtre empruntait pour amener les sacrements; on l'empruntait

pour aller à la messe et pour aller vers des maisons que ce sentier desservait. Le cortège funèbre n'empruntait pas ce chemin, il était trop étroit pour que le cercueil puisse passer.

C.4 – Ce sont des voisins qui portent le cercueil. Avant de le prendre, les porteurs boivent un verre de vin offert par un voisin (*le premier?*); ceci se pratiquait quand le trajet devait être long.

On ne donnait pas à boire du vin quand les gens entraient pour faire la visite au mort.

A la tête du cortège funèbre, le premier voisin porte la croix de l'église; le second et le troisième voisins participent au cortège en portant chacun un cierge en cire (ceux-ci étaient utilisés pour de telles occasions et gardés par la famille enveloppés dans du papier).

Les enfants ne portent pas de cierge; les voisins portent le cercueil.

Dans le cortège, les voisins se suivent en fonction de l'éloignement avec la maison du défunt.

Pour les maisons éloignées de l'église, on chargeait le cercueil sur une charrette à vaches: on choisissait une charrette présentable, nettoyée et on mettait des vaches propres; la toile du joug était noire (*uztari estalgi beltza*), la toile recouvrant le dos de la vache était blanche avec un ruban noir (*abere estalgi xuria zen floka beltza batekin*).

Pour des maisons peu éloignées, les voisins portaient le cercueil sur les épaules.

Un voisin organisait le cortège.

C.6 – Comme vêtement de deuil, les femmes de la famille et la première voisine portaient "*mantaleta*", lors des obsèques. Les trois jours suivant l'enterrement, une messe est dite le matin: les femmes de la maison et les voisines y assistaient vêtues de "*mantaleta*"; le dimanche suivant, il y avait et il y a une messe dite pour le défunt (*bederatzi urruneko meza*); les femmes y assistaient avec "*mantaleta*" ainsi que pour le messe anniversaire (*ur buruko meza*).

Les hommes du deuil portaient "*kapa*"; un tissu plissé noir porté sur les épaules d'où part un voile entouré au bras gauche.

C.9 – A l'église, le cercueil prenait place dans l'allée centrale près de la Sainte Table.

Les femmes du deuil (*dolumina*) se mettaient du côté droit de l'église, presque au fond de l'église en fonction du nombre (vers les deux tiers). Les autres femmes se mettaient devant elles et du côté gauche.

Les hommes du deuil étaient aux galeries dans la partie centrale aux rangs de devant (*doliaren lekia*). (cf. schéma).

C.10 – Pendant la messe d'enterrement, ceux qui ne voulaient pas donner une messe avaient l'occasion de donner un offrande (*ofrenda*) pour les âmes du purgatoire: ils se levaient et allaient en procession donner de l'argent comme offrande; ainsi ceux de l'assemblée pouvaient voir ceux qui donnaient une offrande (*harek ofrendatu du*).

Certaines familles se devaient de donner une messe (*meza zorra*) car la famille du défunt en avait donné une lors d'une même circonstance; dans chaque famille, on gardait la liste des messes données pour le repos de l'âme de l'un des leurs, on pouvait alors la consulter et savoir si on devait une messe.

C.16 – Après la messe d'enterrement dite le matin, la famille du défunt offrait un repas à la maison; des voisines avaient préparé le repas pendant les obsèques.

Il faut savoir que dans beaucoup de fermes, il y avait deux femmes de générations différentes; ainsi l'une allait à la messe d'enterrement et l'autre pouvait préparer le repas.

Participaient à ce repas: le premier voisin (*kurutzekaria*), le second et le troisième voisin (*argiketariak*), les voisins qui portaient le cercueil (*kutxa karreatzaliak*), ceux qui faisaient le trou (*zilo egileak*) au cimetière (généralement les porteurs de cercueil et d'autres voisins), le chantre; le curé ne venait pas au repas.

A la fin du repas, le premier voisin dirigeait la prière; le chantre ramassait les messes après le repas; les messes se donnaient le jour de l'enterrement, après; si besoin, on prenait soin de les faire parvenir par les porteurs de cercueil. Tout le monde ne donnait pas une messe, certains donnaient une offrande pendant la messe d'enterrement.

En fonction de la famille, il y avait quelques variations sur l'organisation des obsèques; dans des grandes maisons de ferme (*laborari etxe haundietan*), au lieu de porter la simple croix en fer, le premier voisin venait avec une croix en argent (*zilarrezko kurutzea*); trois prêtres (le curé aidé par deux curés voisins faisant fonction de diacre et de sous-diacre), célébraient la messe d'enterrement.

C.17 – Au retour de l'église le deuil va faire une prière à la chambre du défunt.

C.18 – Les enfants baptisés sont enterrés dans le caveau familial. Les enfants non baptisés sont enterrés hors du caveau familial; ils sont enterrés le long du mur de clôture du cimetière (là où Lauburu a remis les discoïdales inutilisées, en 1987).

Le père de l'informatrice a vécu le cas suivant: un enfant décéda pendant qu'on le transportait à l'église pour le baptiser, le père retourna à la maison. Puis il partit seul avec le corps de l'enfant et creusa un trou le long du mur de clôture et l'ensevelit (dans un petit "cercueil"?). Il n'y a pas de cérémonie après ce type d'ensevelissement. Pour un enfant baptisé, par contre, on fait un enterrement, avec beaucoup de chants.

Pour cet type d'ensevelissement, on dit "*linbuetarat joan*".

A.4 – Le prêtre venait porter les sacrements avec un enfant de chœur, en passant par *elizabidia* ou par le chemin rural. Si l'on croisait le prêtre accompagné de l'enfant de chœur, ce dernier agitait une clochette et l'on s'arrêtait. De nuit, l'enfant de chœur portait une lanterne.

E.5 – Dans les maisons, il y avait deux types de lumière funéraire (*ezko*): un carré et un rond, suivant les besoins. Les femmes du deuil et la première voisine utilisaient l'*ezko* carré (*ezko haundia*); le cordon de cire était enroulé dans les deux sens autour d'un bois rectangulaire (30x15 cm); il y avait un ruban noir autour; il reposait sur un voile noir à dentelles. On utilisait cet *ezko* le jour des obsèques, à la messe de neuvaine (*bederatzi urruneko meza*), pour les messes anniversaires (*urteburuko meza*).

Les *ezko* se mettaient sur des chaises, devant les femmes du deuil, suivant un ordre précis.

Les *ezkoak* ronds (*ezko ttipiak*) étaient formés par un cordon de cire enroulé sur lui-même; suivant l'utilisation, leur diamètre diminuait; d'ailleurs bien souvent "*ezko ttipia*" était fait à partir du cordon de cire de "*ezko haundia*" devenu trop petit. On ne le plaçait pas dans un panier, il n'y avait pas de ruban.

Les *ezkoak* ne se portaient pas au cortège funèbre; ils étaient déjà placés à l'église sur des chaises devant les femmes du deuil (*dolumina*). Les "*ezko haundiak*" étaient du côté de l'allée centrale puis venaient les "*ezko ttipiak*" placés côte à côte par taille décroissante. La taille décroissante n'est pas en rapport avec l'éloignement du voisin, seule l'utilisation répétée en réduit la taille et la benoîte (*andere serora*) se devait de les présenter par taille décroissante.

La benoîte plaçait les *ezkoak* et les surveillait; à une certaine époque, elle les prenait au fond de l'église dans des armoires; généralement, "*ezko haundia* restait dans la maison, il fallait donc le faire parvenir à l'avance.

A Irissarry, quelqu'un fabriquait les *ezkoak*.

Témoin: Mme Etcheverry, originaire du village.

(Fev.89)

LARCEVEAU-CIBITS ET OSTABAT / LARTZABALE-ZIBITZE ETA OZTIBARRE

A.1 – Présages: le comportement des vaches; les poules qui ne se précipitent pas vers la nourriture et surtout *huntza* (hiboux et sa famille) qui ne se voit que lors des mauvais moments.

A.2-Agonie: *azken orena*, qui se terminera par *azken hatsa*. L'agonie lente: *ezin hilez, hats luze bat eta pausatu* (soulagement); on ne pleure pas, ou en cachette. Les hommes se mouchent, les femmes essuient des larmes; les enfants sont tenus à l'écart, il ne faut pas qu'ils voient le mort.

Il n'y a pas chez nous de lamentations bruyantes (*heia-gorak*); nous les réservons pour d'autres occasions (telles l'incendie d'une grange).

Au surplus tout le monde va, silencieusement ou presque, vaquer à la préparation des obsèques. Si l'on peut, on disperse les enfants chez les voisins.

Les volets sont tous fermés. C'est le signe que la mort est passée. Des voisins et voisines viennent spontanément apporter leur service. Ce sont eux qui nourrissent les bêtes et les mènent à boire.

On parle peu et presque pas du mort ou de la morte. Ce qui se passe dans les coeurs, ça c'est une autre affaire.

J'avais un frère médecin, à Saint Jean Pied de Port. A l'époque il n'y avait pas de "*gubernamenduko sosa*"; lorsque dans une maison il y avait un vieux ou une vieille qui ne se hâtait pas de mourir, et que l'on avait quand même fait venir le médecin par respect humain, lorsque le médecin s'en retournait, après quelques bonnes paroles, certains membres de la famille l'attendaient un peu plus loin et lui demandaient anxieusement: "*Iraunen dua?*"). Plus tard, "*gubernamenduko sosa*" est arrivé de plus en plus généreux pour les vieux, apportant un secours précieux à l'économie de la maison. A partir d'alors, le même médecin était interpellé à la sortie: "*Iraunaraz zazu!*", le suppliait-on.

On se soumet à la fatalité quand la mort arrive: *tenorea jin beharra, ez bagira bethikotz...*

A.3 – L'agonisant sent-il qu'il va mourir?, parfois il remonte les draps, parfois il a des gestes désordonnés des bras; il y a le râle... tout cela est pitoyable.

A.4 – N'importe qui de la maison ou du voisinage, avertit le médecin et le curé. Le plus important est d'avertir la benoîte pour sonner le glas.

Glas: d'un village à l'autre, le rythme peut changer. A Cibits où je suis né, il y a 83 ans, le glas était plus lent qu'à Larceveau. Même à Arnéguy suivant le quartier du mort, la sonnerie est différente et on sait que dans tel ou tel quartier il y a un mort. (en fait, on savait déjà que ce quelqu'un allait mourir).

Quelque soit le clocher qui diffuse le son de la tristesse, le glas est quelque chose qui concerne tout le monde. Il tombe sur toute la nature environnante et la rend silencieuse. L'oiseau se cache dans les taillis, le charretier, sur la route, arrête son attelage. Dans les champs, on arrête tout travail et on se signe. Partout les conversations s'interrompent et dans les maisons on allume le cierge qui a été béni pendant la semaine sainte (*le samedi saint, je crois*).

Il m'est resté dans les tripes le souvenir qu'en telle circonstance, et parce que à Gamarthe on faisait aussi comme cela depuis toujours, ma mère faisait brûler, sur la flamme du cierge, une feuille du rameau béni. Ce grésillement était à la fois un adieu de disparition et une prière de purification.

A.5 – La chambre de l'agonisant: on la rend aussi obscure que possible, on attend qu'il soit mort. A l'arrivée du prêtre on allume un cierge, pour la prière des agonisants ou des défunts. Puis on dispose une veilleuse; c'est un pot de confiture rempli d'huile, où surnage une rondelle de liège dans laquelle on a introduit un petit bout de ficelle. On ne renouvelle pas l'huile.

A.6 – A propos de la "séparation de l'âme et du corps"; c'est ce qui doit arriver, "*jainkoak nahi duen bezala*". Le basque parle peu de l'âme. *Hatsa* (le pneuma) est parti; il ou elle est parti (e); il ou elle nous voit peut-être; et on prie il ou elle, sans dissocier le corps de l'âme.

A.7 – Fermer les yeux, ça c'est très important. C'est l'épouse, la soeur, la mère ou la fille mais c'est une femme. Il faut le faire aussitôt. Tout le monde est là et celle qui ferme les yeux improvise une prière qui demande pardon des torts qu'on a eus envers le mort. J'ai vu, plusieurs fois, ce moment, c'est le geste le plus émouvant. C'est le colloque silencieux de la séparation.

Dans la chambre on dispose une soucoupe avec de l'eau bénite dans laquelle trempe une petite branche de rameau béni. Avec ce brin, chacun fera un signe de croix sur le mort, de même les visiteurs.

A.8 – Annonce de la mort aux animaux: en Oztibarre nous ne sommes pas tellement démonstratifs; cependant il arrive que les successeurs aillent faire le tour de l'étable en caressant la croupe de vaches en disant "*orai ni nausi*". Je n'ai pas vu faire l'annonce aux abeilles.

A.9 – *Herioa* est l'idée de la mort: *hiltzia* est l'acte de mourir; *hila* est la victime; *izana eta zena*, celui ou celle qui fut. *Mari handi* est la camarade.

B.1 – La rôle des voisins: le premier voisin, en principe, est la première maison à droite vers l'église; mais si cette maison est un peu éloignée, la maison de gauche est retenue (en outre des maisons ont disparu).

Les voisins viennent faire toutes sortes de travaux. Celui qui conduit la croix à la maison mortuaire peut être un ami, un camarade de guerre ou de captivité.

B.2 – La direction des travaux à faire à la maison du mort: suivant la nature des travaux à effectuer, il est demandé au maître ou à la maîtresse ce qu'il faut faire.

B.3 – Depuis longtemps on ne brûle plus la paille (*las-to unztia*) devant la maison pendant les funérailles (on le faisait dans plusieurs villages, comme à Gamarthe par exemple); mais l'abbé Mongaston (curé de Ascarat) a vu, lorsqu'il desservait la paroisse de Gamarthe, qu'au moment de l'enterrement on brûlait, devant la porte du défunt, une brassée de paille.

B.4 – Dans la maison du mort tous les volets sont clos, jusqu'au retour du cimetière. Toutes les bêtes restent dedans.

Dans la chambre du mort, le miroir est recouvert d'un drap. On éparpille souvent un peu de verdure sur le lit.

B.5 – En maints endroits la cloche sonne dès l'agonie, de même pendant les prières au cimetière.

B.6 – A tous les visiteurs on offre du pain et du fromage avec du café ou de l'alcool (*izpiritua*). On parle peu du mort.

B.7 – Le cadavre part toujours de la maison mortuaire, que ce soit un maître ou un domestique.

B.8 – Dans chaque village, ou dans un village voisin, il y a quelque vieille capable d'habiller le mort ou la morte.

Certains morts étaient exposés sur le lit, vêtus de cette sorte de gilet pourpoint appelé *barneko moxa*; on lui le retirait au moment de la mise en bière. On retirait aussi les chaussures.

Le mort est toujours rasé, tant bien que mal. A Larceveau, dans mon enfance, c'était le forgeron qui le faisait et cela tournait en rigolade.

B.9 – Il semble que l'on ne mettait pas d'objet dans le cercueil.

B.10 – C'est le menuisier, qui a fait le cercueil, qui met en bière.

En 1925 mon père, alors maire de Larceveau, avait fait nettoyer le petit cimetière d'Arros par le menuisier Piarres Hegubeguy de Cibitz. Au cours de ce travail un cadavre avait été remonté en surface; il avait été inhumé vers 1850, enveloppé dans une grossière couverture de laine du pays et solidement ficelé d'une bonne corde. Au Pays Basque il paraît qu'on a pratiqué aussi le panier de vannerie pour cet usage (c'est du moins ce que l'on affirmait dans les propos de veillées d'*arto xuritzeta*).

B.11 – On mettait le mort en caisse aussitôt et l'on visait le couvercle. L'odeur du cadavre s'ajoutait à celle de la maladie. La maladie, dans nos maisons à l'hygiène douteuse, avait son odeur, au point que les médecins y trouvaient déjà un début de diagnostic. Plus maintenant, c'était l'époque où les médecins avaient le courage et la conscience de goûter l'urine; j'en ai connu un. C'était le vieux docteur Appalo de Cibitz qui n'hésitait pas à le faire. Et l'analyse me

direz-vous?; il y a 17 km, et parfois 25 comme depuis Saint Just, jusqu'à une pharmacie de Saint Palais ou de Saint Jean-Pied-de-Port. On y allait à cheval chercher les remèdes que le médecin n'avait pas chez lui, il fallait quelques heures pour cela.

B.12 – Le cercueil fermé et posé sur deux chaises est mis dans l'*ezkaratza* que l'on a débarrassé de tout objet: pas de décoration avec la verdure ou avec des fleurs, pas de construction avec des draps mais un cierge allumé et un rameau dans de l'eau pour bénir le mort lors des visites.

B.13 – Voisins et parents veillent le mort quand il est sur le lit ou dans le cercueil. A cette occasion on boit du café du vin ou des liqueurs.

B.14 – Si la benoîte n'est pas spécialiste en habillement des morts, elle s'occupe de la cloche et de l'église. Pendant le glas et autre sonnerie, dans cette circonstance, elle a à côté d'elle un *ezko* allumé.

C.1 – Pas de trajet spécial, entre les maisons et l'église, pour conduire les morts. On emprunte le chemin habituel.

C.3 – Aucune pratique spéciale quand le mort quitte la maison.

C.4 – Le convoi funèbre, dans l'ordre: la croix paroissiale, l'enfant de chœur, le prêtre, le cercueil (on en a vu porté en charrette), les hommes ou les femmes (ça dépend des endroits), puis la foule.

Le cercueil est porté par quatre hommes solides. Même celui d'un enfant est porté par deux adultes, un devant, l'autre derrière.

De mon temps on enterrait sans fleurs en Oztibarre.

Au départ de la maison on dit des prières: De Profundis, Miserere, Dies Irae.

Il n'y a plus de cortège, sauf si l'église est très près; partout il y a des voitures.

Au passage d'un convoi, des fois, on se découvre et on se signe.

C.6 – Parmi les vêtements de deuil, il y a eu les *mantale-ta* ou *kapa* pour les femmes du deuil, ainsi qu'une sorte de demi-cape fixée à l'épaule gauche et que l'on nomme *tauliera*, pour les hommes du deuil.

C.7 – Le cortège s'arrêtait pour que les porteurs puissent changer de main.

C.8 – Jamais vu de pleureuses (*mindurria: pleurnichard*).

C.9 – A l'église, le deuil se met devant: les hommes d'un côté les femmes de l'autre, au pied du chœur; les enfants avec les parents, mais les petits n'allaient pas aux enterrements autrefois, sauf s'il s'agissait d'un enfant défunt.

C.10 – A la maison ou chez le curé, après l'office on offre de l'argent et des messes. Argent et messes se rendent mutuellement entre familles et amis (et ça fait de l'argent surtout maintenant).

Il y avait des messes à 1 franc; auparavant il y en avait à 0,6 fr. Un de mes amis, bénédictin en Syrie, était, en 1927, venu chercher des messes à dire dans sa communauté, pour faire quelques sous. Il était persuadé que dans le diocèse de Bayonne il en trouverait un paquet. Il y en avait en effet, mais qui, payées depuis longtemps entre 0,6 Fr. et 1 Fr., n'avaient jamais été dites. Il n'en voulut point.

C.12 – Ce sont souvent les maçons qui procèdent à l'en-sevelissement.

C.14 – On ne dispose pas le cadavre selon une orientation donnée.

C.15 – Retour à la maison mortuaire: l'ordre dépend des villages et des maisons. Ici ce sont les femmes, ailleurs ce sont les hommes qui rentrent en premier.

C.16 – Il y a un repas dans la maison mortuaire, on l'appelle *hil okasionia*. On se réunit en famille avec amis et voisins. Dans l'ancien temps le curé venait aussi. On mangeait bien et on priait un peu. Le menu était simple: pot-au-feu à la tomate puis sauté de veau généralement ou agneau ou mouton. Le vendredi on mangeait de la morue "préparation maison".

C.17 – La paille que l'on brûlait devant la maison signifiait la purification, peut-être aussi la désinfection dans le cas de maladie contagieuse (on brûlait parfois la paillasse devant la porte, à Gamarthe par exemple).

C.18 – "On a dit" que les morts-nés et avortés étaient brûlés et que les enfants non baptisés n'avaient pas droit au cimetière, ils étaient enterrés "quelque part", comme les bohémiens. Il y a à Jaxu une maison qui montre dans sa cuisine une dalle où "on croit qu'il y a un enfant enterré".

C.19 – A l'enterrement d'un enfant qui marchait effectivement (*xutik juana*), alors les enfants s'habillaient de blanc. Pour les filles c'était facile, pour les garçons, si on pouvait, on leur mettait un pantalon blanc. La couleur blanche a une signification d'apparat. Il y a quelques fleurs.

C.21 – A Larceveau-Cibitz il y a eu deux suicidés à un moment donné. Une femme qui s'était pendue dans sa cuisine après s'être passée autour du cou un de ces gros chapelets servant d'ornement aux murs. Le second fut aussi une femme qui était allée se noyer après avoir mis de l'ordre dans sa maison, préparé le repas de midi et glissé sous son corsage (*papoan*) un missel et un chapelet. Les obsèques ne pouvaient être que religieuses; le doyen de l'époque était un fin souletin, rigoureux et de très grande intelligence.

Devant le suicidé, le basque est extrêmement troublé: il le respecte profondément et il en souffre longtemps. Pour rappeler un tel évènement sa voix s'attriste peut-être plus que pour parler d'une morte naturelle ou accidentelle; il n'y a pas d'acte contre Dieu. Car s'il y a "*jin beharra*" (fatalité), il y a aussi "*hala izan beharra* (destin)". J'ai retenu ce qu'une vieille m'avait dit à propos de cette autre vieille qui avait mis fin à ses jours avec le gros chapelet autour du cou: "*aire gaixtoa bezalako zerbait iragan zakozu bururat*".

C.22 – Il y a parfois des conflits pour les sépultures mais le droit coutumier est là. Ainsi, tous ceux qui sont nés à *Elichondokoborda* (maison de maître et non métairie, j'insiste), ont droit au "lieu" (*leku*) d'*Elichondokoborda*. Cimetière et maison se tiennent (il me semble qu'il y a une jurisprudence à ce propos à Ispoure).

D.1 – En pratique, le cimetière autour de l'église se dit *hil-harriak* ou *hil-herriak*. Il me semble que *hil-herriak* s'applique au village des morts et *hil-harriak* à l'ensemble des pierres tombales.

D.2 – La sépulture d'une maison est *hobia* ou *azken egoitza*. Il y a une certaine pagaille à propos des indications qui y figurent: noms des maisons, noms des défunts, etc.

D.3 – En ce qui concerne les monuments funéraires c'est la fantaisie. La croix navarraise est abandonnée. Une image à la télévision nous a montré une croix navarraise en Indochine, c'est celle d'un missionnaire, Etcheverry, enterré là bas en 1896.

D.13 – On ne peut plus enterrer dans les églises maintenant mais le souvenir des tombes familiales, dans l'église, demeure. La famille de ma femme avait "sa pierre" dans l'église d'Ascain (Labourd) et "la chaise"; en fait il y avait des chaises. Plus de chaise, des bancs maintenant.

L'emplacement au *jarleku* était "chasse-gardée" et avec les étrangers qui se mettaient n'importe où (*axola gabekoak*), il y avait du contentieux.

D.15 – Chaque famille entretient sa sépulture. Les *andere-serora* sont "dans les vieilles neiges" et cependant nos églises sont très bien entretenues, par bénévolat.

E.1 – Le deuil est de 6 mois pour un petit enfant; 3 ans pour père et mère; 2 ans pour les grands parents. Aujourd'hui c'est fini; on ne danse pas le jour même, mais vite après. Cependant après les offices nous faisons un petit tour à nos tombes.

Le noir est porté "un certain temps".

Messe et offrandes continuent. La liste de messes était donnée en chaire, on est plus discret maintenant. Il y avait des messes chantées et "*ixilak*"; ça faisait réfléchir. Il paraît qu'il y a des paroisses où l'on publie encore ces listes, ça tombera vite...

E.5 – *Ezko* enroulé dans un petit panier rond (de fabrication japonaise ou chinoise maintenant puisque les bohémiens ne savent plus le faire), dentelle noire en garniture. Se voit encore dans quelques villages que l'on dit "reculés". On trouve encore de l'*ezko* enroulé à Saint Jean-le-Vieux (le témoin donne l'adresse et dit que l'on y trouve aussi des clochettes pour vaches et moutons ainsi que du jambon un peu moins salé qu'ailleurs).

Additif

Dans une lettre notre témoin dit ceci: "Ce Lauburu qui met ses têtes vers la droite m'ennuie. Ce n'est pas par idée politique, mais vers la gauche c'est bénéfique; vers la droite c'est maléfique. Vous avez publié récemment des dessins anciens, ils étaient presque tous vers la gauche. Lorsque les allemands sont arrivés à Ascain, en juillet 1944, ils se sont émerveillés de voir des croix gammées sur notre fronton. Nous leur avons fait observer que ce n'étaient pas des croix gammées. Ces branches vers la droite, ça gêne".

– A propos d'*eliza bidea*; c'est très important. Il y avait souvent un chemin piéton, un sentier de raccourci, et le chemin carrossable ou charretier. Il est très important car c'est sur ce chemin principal que se situait la demeure du premier voisin, à main droite vers l'église. En principe, car si à main gauche, et beaucoup plus proche, ou encore en arrière, il y avait une autre maison de position plus commode, celle là devenait la maison du premier voisin. Le premier voisin est celui avec lequel "on croise" pour tout évènement, même si on est un peu en froid. C'est lui qui va chercher la croix paroissiale pour l'agonisant et qui la porte pour l'enterrement.

– A propos d'ezko: il n'est pas laissé à l'église. *Andere serora* qui est au courant de l'anniversaire de la mort ou d'une messe demandée, l'allume. A la maison ezkoa peut cotoyer un vrai cierge de 30 ou 40 cm, sans aucun ornement. En 1984 on continue toujours à fabriquer ezko à Saint Jean-le-Vieux (et ce n'est pas toujours pour usage d'office). Le témoin me met en garde également contre le fait que: "du moins dans l'Ostabarret, d'un village à l'autre et dans les villages d'une maison à l'autre et dans les maisons d'une génération à l'autre, il y a des variantes".

– Toilette mortuaire: il y avait des serora qui s'occupaient, mais c'était par gentillesse. Ce n'était pas en principe dans leurs attributions.

Informateur: Monsieur L. Sagardoy, 1983-1988.

Compléments d'information

Le voisinage

C'est le premier voisin qui compte dans toutes les circonstances où il peut intervenir; le second voisin est son suppléant; le troisième voisin est aussi un suppléant, si besoin. Les autres voisins sont "*auzo hurrubekoak*", quand ils sont plus loin ils deviennent "*herritarrak*", seulement.

Le voisinage se dit "*azotegi*".

Le charpentier

Il est classé parmi les "*ofizialiak*" qui sont ceux qui ont un métier, comme les maçons par exemple.

J'ai connu trois charpentiers dans mon enfance et je m'en souviens très bien, derrière mes 90 ans. En Oztibar on dit "*menuxerra*" et non "*zurgina*". Le menuisier-charpentier fait les cercueils pour la région. Il y a toujours du bois d'avance. S'il s'agissait d'un décès à Larceveau-Cibitz, c'est le menuisier de Cibitz qui va officier pour la confection du cercueil, la mise en bière du corps toileté et rhabillé par les personnes spécialisées en formalités funéraires: ce sont les femmes. Elles se retirent au moment de la mise en cercueil par le charpentier qui est aidé de quelques hommes. Le cercueil restera découvert, afin que la famille et quelques visiteurs privilégiés puissent encore regarder le mort. Tant qu'il est encore sur son lit, les mains croisées avec un chapelet, les visites se sont succédées ainsi que les signes de croix avec la petite branche de rameau baignant dans un vase d'eau bénite.

Généralement, c'était le même charpentier qui, aidé par les gens de la maison, disposait le cercueil fermé, dans l'*ezkaratza* (le témoin fait remarquer que *ezkaratza* est *ESKU-ARRATZA*, les instruments à main: faux, rateau, aihotz etc...). Tous les outils suspendus dans l'*ezkaratza* vont disparaître, et c'est important car ce geste signifie le repos pour le défunt (le témoin insiste sur ce symbolisme).

La "chapelle", ainsi installée par le charpentier et ses aides, est sobre. Le cercueil est posé sur une table, au milieu de la pièce. Parfois un peu de feuillage, suivant l'époque (*ostaldi*). Je me rappelle ne pas avoir vu de luminaire. Les cierges coûtaient cher: il y en avait un allumé pour le temps de la prière des agonisants, par le prêtre, puis il était éteint. Mais il faut toujours faire une réserve, car d'une maison à

l'autre il y a des variantes... Mais toujours, les volets sont tirés, dans toute la maison.

Les bêtes sont toujours "dedans", y compris les poules, qui sont ramenées à l'écurie car, à part la retraite du soir, il est impossible de faire rentrer les poules au poulailler. Mais, si dans la journée, elles reviennent seules à leur volière, c'est signe de catastrophe imminente. Le jour des obsèques le prêtre venait à la maison. Le cortège s'organise de lui-même. Les femmes se placent en tête si le mort est une défunte, sinon les hommes. La parenté suit, sans protocole défini. puis, les voisins immédiats; enfin, le reste de la foule. Généralement on s'assemble par sexe et par quartier.

On peut voir, à cette occasion, que les alentours de la maison ont été soigneusement balayés. Les volets seront réouverts dès le départ du cortège. La maison se retrouvera ouverte dès le retour de la cérémonie des obsèques, quand les participants arriveront.

En principe, tant que le mort est à la maison, les bêtes sortent vers l'angélus du soir qui est légèrement avancé pour la circonstance.

Dans certaines maisons très éloignées de l'église on le prenait sur les épaules. La cloche de l'église a sonné, à intervalles réguliers pendant tout le trajet.

Pendant ce temps là le charpentier a préparé la table et les chaises pour le repas de "ceux qui restent". A la cuisine, on prépare le nécessaire.

Au retour de la messe, il se passait quelque chose de très important.

Le successeur du maître fera éventuellement le tour de l'écurie, vache après vache, et leur dira quelque chose. Chez nous il n'y a guère d'abeille; la cérémonie du faire-part aux ruches n'existe pas pour ainsi dire. A l'église, il n'y avait pas "d'éloge funèbre", pas d'autre chose que le "nous allons prier pour le défunt et ceux qui restent".

Cierges et fleurs: c'est venu depuis mon enfance.

Pour les fleurs: on n'en utilisait pas.

Cierge: on utilisait un seul cierge, bénit chaque année pendant la semaine des rameaux. On le brûlait à l'occasion d'un décès et pour éloigner la foudre. Les cloches sonnaient également contre la foudre; parfois à contretemps, comme à Uhart-Cize où elle avait fondu sur le clocher, pendant la sonnerie.

Le charpentier n'intervenait pas pour servir les gens à table, sauf s'il y avait beaucoup de monde. Les filles de la maison se chargeaient également du service.

Les charpentiers et maçons servaient encore aux banquets de noces. En principe, *ofizialeak* ayant participé aux réparations de la maison, à l'occasion de l'arrivée du nouveau maître ou de la nouvelle maîtresse, servaient à table.

L'argent des messes et les offrandes sont recueillies par une personne présentant des aptitudes de "caissière".

Il n'y a pas bien longtemps j'étais aux obsèques du maître d'une maison premier voisin et ami de toujours, de ma maison natale. Là, j'ai connu le quatrième *etxeko nausi* de ma génération et j'ai appris que j'étais, "pour le moment", le plus vieux du village.

Je dois ajouter aussi que la tombe était préparée par un maçon, aidé du cantonnier, ou d'un facteur ayant terminé sa tournée, ou bien de quelque ouvrier agricole.

En Oztibar je n'ai pas vu de "feu de purification" devant la porte du défunt; je sais qu'il y en eût à Gamarthe.

M.Sagardoy.

LECUMBERRY/LEKUNBERRI

A.1 – Signes annonciateurs de la mort: le hibou que l'on entend de nuit: le chien qui hurle (*urrubia*) et lorsque cela se produisait à la tombée du jour, on disait: *entzun duzu xakurren urrubiaka?* C'était alors un mauvais signe: *marka txarra*; une annonce de mort: *hil berria*. Autre signe: les trois coups de Sanctus sonnait en même temps que les heures au clocher de l'église; c'était de mauvaise augure, on disait alors: *hil berria aste berean* (dans la semaine même).

On observait aussi le comportement des animaux domestiques qui "sentaient" la mort. La lune changeante emporte les mourants.

Il y avait aussi le mauvais oeil, *sorgina*: *sorgina sorte gaixtoa igorriko dautzie*. Alors, on faisait dire des messes et on brûlait le cierge pascal que l'on avait acheté à *Andere serora*, à l'église, pour Pâques.

A.2 – L'agonie est: *agonia*; elle s'achève par 2 soupirs; *azken hatsak*, ou par un: *hatsa*. Il est à l'agonie: *agonian duzu*.

Le curé venait alors 2 à 3 fois par jour pour lire, à voix haute, les prières spéciales, dans la chambre.

On n'enlevait pas de tuile sur le toit de la maison.

L'agonisant n'est jamais laissé seul. Les voisins viennent faire des visites à tour de rôle; hommes et femmes de façon séparée. Si les femmes montent voir le mourant, les hommes restent toujours en bas. De même on écarte les enfants, au moins jusqu'à l'âge de la communion; on les envoie dans la famille ou chez les voisins. Dans la chambre on récite à voix très basse, des chapelets, on prie; on ne fait pas de bruit.

Les voisins assurent une présence continue; on ne voit guère les hommes, ils travaillent aux champs.

C'est l'enseignement de l'église qui donne sens à la mort; il fallait surtout être pieux (*fede kartsu*). On disait aussi que pour avoir une bonne mort il fallait avoir le scapulaire (*Eriotzia una ukaiteko abituia behar duzu*).

La mort est *erioa* ou *eriotzia*; *hila* est la mort.

A.3 – Il y avait des signes, connus de tous, et annonciateurs de la mort proche. Le mourant tire les draps: *mihisia eskiekin bere gainerat ekartzen*; il veut sortir du lit, il réclame à voir les animaux. Le regard se transforme: *begi xorrotxa* (on le dit aussi pour une fatigue: *zer begi xorrotxa*; *ganita xorrotxa*...). Il peut entrer en délire (*nahasia*): ou il balbutie (*botza joaiten ziakozu*), le son devient inaudible (*botza arrunt joan*); ce sont alors les derniers moments (*undar memenuak*).

On entoure le mort, on lui témoigne notre affection; on lui tient la main.

A.4 – Les derniers instants approchent. On avertit la première voisine, elle se relaye avec sa fille pour assurer une présence permanente. On avertit aussi si possible, quelqu'un de la famille, qui ira chercher la voisine. Le voisin va

jouer un grand rôle. On dit à ce propos: *hobe duzu ongi izaita lehen auzoekin ezinezeta familia urrunekoekin*.

Le curé vient donner les derniers sacrements, prévenu par le premier voisin: *azken sakramendiak, ostia saindua, Jainkoa. Oliatia duzia?*: vous l'avez fait extrême-onctié?. Le mot "viatique" n'est pas utilisé.

Le premier voisin vient à la maison, accompagné du curé, de deux enfants de chœur qui portent une lanterne avec une lumière rouge, au bout d'un bâton, un seau avec de l'eau bénite et un goupillon; ils agitent une clochette. A leur passage, devant les maisons, on se mettait à genoux, derrière les fenêtres. C'est une femme de la maison qui les accueille. Devant la porte, les voisines on fait une jonchée (*berdura*) avec du buis et des rameaux (*ezpela eta erramia*).

A ces sacrements, assistent ceux de la famille qui sont là et les voisines qui s'y trouvent; on ne vient pas exprès pour y assister.

Les hommes et les enfants ne jouent aucun rôle.

A.5 – Les fenêtres de la chambre sont entre-baillées (*erdi hetsiak*). Sur la table de nuit brûle "olio" (Veilleuse. Verre avec eau, huile, flotteur et mèche), jusqu'à la levée du corps.

A.7 – La mort se produit; le plus courageux ferme les yeux, en principe c'est le fils aîné et, pour un enfant, c'est la maman. On interprète le visage du mort: *zer bisaia pausatua! zer sofritu dien!...*

A.8 – On avertissait les animaux; les vaches en premier, les brebis et les abeilles. C'est le premier voisin qui faisait cela, de jour comme de nuit.

A.9 – Le mort: *hila*; mourir: *hiltzia* (*zer gauza tristia hiltzia!*). Le défunt: *zena*. Le corps vivant et le cadavre se disent *gorputza* (*nor izanen da gorputzain eremalia?*).

Il est mort: *hil izan duzu, hil da*; pour un homme ou une femme on dit: *pausatua du*. *Azken momentua duzu, hilen duzu*: il va mourir; *etsu* (*ez duzu*) *atherako*: il ne va pas s'en sortir. Ce sont les expressions les plus employées. *Subitoki hil duzu*: il est mort subitement.

B.1 – Chez mon témoin, boulanger au village, le premier voisin (*lehen auzoa*) était contre chez elle, à droite: à sa gauche se trouve le chemin allant vers l'église. Voir plus loin le rôle des "premiers voisins" (C4).

B.2 – Le voisinage s'occupe juste des bêtes. La famille ne sort pas; on n'allait pas au dehors. Pour une dimanche on n'allait pas à la messe. Les voisins s'occupent de tout. La boulangerie de mon témoin resta fermée trois jours; les gens allaient se fournir au village voisin.

Les voisines venaient à la maison faire essayer les vêtements (pour les obsèques) et se procuraient le nécessaire.

B.3 – On refaisait quasi systématiquement le matelas du mort; on changeait la toile.

B.4 – On enlevait les cloches aux animaux, ou on les bouchait avec de la paille. Toutes les fenêtres de la maison sont entrebaillées. Dans la chambre on recouvrait tous les cadres et les miroirs. Le lit du mort est refait avec de beaux draps de dessus et de dessous, des draps avec des revers brodés (*hil mihisiak*), qui faisaient partie du trousseau de la jeune mariée.

4) C'est un regard "aigu".

On avait un linge brodé avec une croix, de la largeur d'une chaise. On l'utilisait pour recouvrir la chaise sur laquelle on va poser la croix de l'église que porte le premier voisin.

Les voisines décorent le lit, en mettant de chaque côté du buis et des rameaux, ainsi qu'au pied, épinglés, mais pas en forme de croix. On ne met pas de drap sur les murs. Sur la table de nuit on met une lumière, près de la tête du lit on met la croix (sur un prie-Dieu parfois) et, sur une chaise, une assiette (blanche) avec de l'eau bénite et une branche de rameau. L'assistance pourra ainsi bénir le mort (les femmes n'apportaient pas de lumière lors des visites).

Le mort a les mains croisées, par dessus le revers du drap, il tient un chapelet déployé sur le drap. Parfois il y a aussi un crucifix sur le lit.

B.5 – Le premier voisin va chercher le curé jamais de nuit. Il remonte à la maison avec la croix de l'église que l'on détache de son manche. Alors *Andere serora*, qu'il a prévenue, sonne le glas: *hil zeiniak*. C'est le jour, tout le monde sort sur le pas de la porte et cherche à savoir qui est mort: *nor hil izan da?*. Le glas diffère selon que le mort est un homme ou une femme ou un enfant (c'est-à-dire d'âge inférieur à celui où l'on faisait la petite communion), là c'est *errepikia*; pour un homme: série de trois coups de cloche, de 2 pour une femme.

Andere serora sonne le glas jusqu'à ce que le voisin arrive à la maison, avec la croix. Elle sonne: tous les jours aux trois Angélus, lorsque, le jour des obsèques, le curé quitte l'église pour accompagner le cortège funèbre jusqu'à l'église et à la fin de la cérémonie pour la mise en fosse. On ne sonne jamais de nuit; sauf s'il y a le feu quelque part.

B.6 – La famille reste à la maison mais n'est soumise à aucune prescription.

B.7 – Si la mort survient par accident on porte le corps à la maison familiale. Là se fera la levée du corps.

B.8 – La première voisine fait la toilette mortuaire du mort, quelque soit son sexe. Si c'est une personne corpulente elle se fait aider par le premier voisin. Le corps est lavé au savon de Marseille, avec un gant, et essuyé avec une serviette.

L'homme était habillé soit avec *xamarra*, soit d'une chemise blanche et cravate noire. Il a son costume noir de mariage, veste et pantalon. On lui met des chaussettes, les souliers et son béret. La femme avait une robe noire, des souliers et des bas; parfois on lui mettait sa mantille sur la tête.

Dans les mains jointes on met le chapelet. Pieds et mains ne sont pas attachés. Il n'y avait pas de linceul.

B.9 – Pas d'objet dans le cercueil.

Le menuisier fait le cercueil. C'est le menuisier qui met le mort dans le cercueil et le ferme aussitôt; il peut se faire aider par les voisins. A cette occasion on écarte la famille, elle ne doit pas assister à cet acte.

Le cercueil se dit (*k)utxa*. Il est en bois ciré (ou vernis?): avec des poignées et une croix de bois fixée dessus. Certains menuisiers, ou charpentiers, savaient le faire mieux que d'autres; on disait parfois "*hori hobe duk ina astia...*". Le cercueil n'est ni peint ni décoré avec des clous etc.

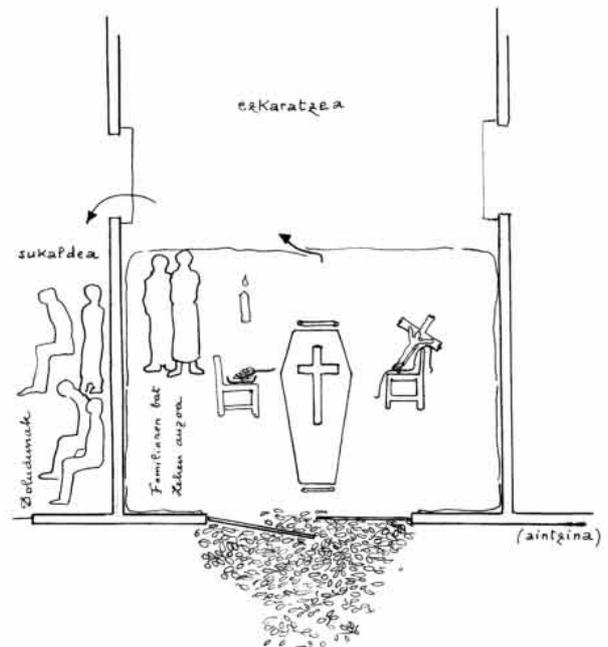


Fig. 26. Disposition d'ezkaratza le matin des obsèques. Lecumberry (BN).

B.11 – Le mort étant mis en bière, on le descend dans *ezkaratza*. On le place près de la porte d'entrée, sur deux chaises (l'une à la tête, l'autre au pied). A sa droite il y a une chaise avec une assiette contenant l'eau bénite et une branche de rameau, à sa gauche, sur une chaise revêtue du linge blanc, la croix paroissiale.

Les murs sont tendus par des draps brodés (*mihisiak*) qui coupent l'*ezkaratza* vers le fond et permettent un passage dans la maison (-flèche-). Ils sont décorés, tous de la même façon, avec des branches de buis ou de rameau. A l'entrée de la maison on a fait une petite jonchée de feuilles de rameaux (*berdura*). Tout ce travail est fait par les voisins.

Dans cet enclos se tiennent en permanence deux personnes: une de la famille et la première voisine. Tout le village vient rendre visite au mort et le bénit, puis s'en va. Les membres de la famille, ou certaines personnes qui, empêchées, n'ont pu venir faire les visites dans la chambre, sont conduites (par le passage du fond) vers le deuil qui se tient regroupé dans la cuisine ou dans une autre pièce.

Les draps que l'on tend sont les plus beaux de la maison. Ils sont brodés avec des initiales et des poids (ceux de mon témoin avaient été brodés par des religieuses à Jaxu); ces draps faisaient partie du trousseau des femmes, on ne s'en servait que dans certaines occasions: pour faire le lit de la jeune mère qui vient d'accoucher et reçoit les visites; pour faire pendre des fenêtres et pour les reposoirs de la fête-Dieu, pour faire le lit d'un malade que l'on visite et pour les murs d'*ezkaratza*, lors de la mort. Pour cette dernière occasion, il n'y avait pas de drap spécial, en particulier celui qui était derrière le cercueil comme les autres; pas de drap sur le cercueil.

B.13 – On ne laisse jamais un mort seul; on le veille. Il y a toujours quelqu'un et une lumière (*oligo saindua*). La lampe de la chambre était recouverte d'un linge qui avait pour

fonction de tamiser la lumière si on était obligé d'allumer la lumière lors d'une visite par exemple.

En principe c'est toujours la famille qui veille dans la journée, avec des voisines; mais il n'y a guère plus de 4 personnes dans la chambre. Les voisines venaient aussi s'occuper de la maison, faire le ménage.

La nuit (*gau beila*) c'est un couple qui veille, des voisins très proches: on leur laisse du café.

De temps en temps, peut être pour rompre d'éventuelles discussions (mais en fait on restait en général très silencieux) on disait: "*ixilik, orai hamarrakeko bat behar dizie in*", alors on priait à voix haute et à tour de rôle: la première femme commençait "*Gure Aita*", la seconde continuait "*Agur Maria*"... ainsi de suite tout le long de *arrosarioa*.

Le curé venait tous les jours lire des prières; à la fin, les femmes se regroupaient autour de lui et récitaient *hamarrekoa*.

Le témoin garde le souvenir d'un grand silence durant ces veillées.

B.14 – *Andere serora* n'intervient pas dans les maisons.

C.1 – Pas de chemin spécial pour conduire le mort à l'église: il passe par le chemin habituel, *eliza bidia*.

C.2 – Il y avait une jonchée sur le passage du mort (et pour la Fête-Dieu). Le prêtre allait chercher le mort dans toutes les maisons. Le mort est béni dans sa maison avant de partir.

C.3 – Aucun rite.

C.4 – Non seulement la famille mais tous les premiers voisins sont en deuil (*doludunak*); ils ont été nommément invités.

Lorsqu'une personne meurt les premiers voisins, hommes, se réunissent dans la maison. Là, la famille leur donne les adresses des parents à prévenir; ils envoient également les télégrammes pour prévenir ceux qui ne sont plus au pays. Ces voisins (*hil mezulariak*), se débrouillaient pour cela. S'ils n'avaient pas de véhicule, ils demandaient à celui qui en avait un de les accompagner car c'était à eux seuls à faire l'annonce. Quand on les voyait arriver de loin on se disait: "*berri tristia*". Ils venaient rendre compte de leur mission et on leur servait un modeste repas (*xingarra ta arraultze*). Chez mon témoin il a fallu aller prévenir la famille à Ossès, Saint Martin d'Arberoue, Saint Palais et Meharin, pour les villages les plus éloignés. Il fallait consacrer une journée parfois à cela. Dans les maisons ils disaient par exemple: "*Janeta hil izan duzu, enterramendia etzi duzu, gomit zitze doludun*".

La composition du cortège funéraire:

– En tête la croix portée par le premier voisin, entouré par 2 enfants de chœur.

– Le curé avec deux ou quatre enfants de chœur.

– Si le mort est membre du Tiers-Ordre, suit un drap noir bordé d'une bande blanche. Ces membres sont des femmes qui sont réunies périodiquement par le curé pour dire des prières ou célébrer des messes à l'intention des âmes du purgatoire, puis vient le cercueil. Si le mort habite la montagne il est descendu sur une charrette ou sur un brancard porté à dos d'hommes, jusqu'à la mairie du village; là, le cortège se forme. Jusqu'à l'église le cercueil était porté à dos d'homme (*hilkarri*). C'était un honneur que de porter le

mort; les voisins le faisaient. Afin d'éviter de froisser toute susceptibilité, c'est la famille qui choisissait les porteurs: "*hilkarriak nor behar du(gu) ekarri?*". Aussi disait-on parfois: "*Nolaz etzen hori hilkari*", comment se fait-il qu'on ne l'ait pas retenu?.

– Suite la famille sur deux rangs: d'abord les hommes, puis les femmes.

– L'aînée de la maison a, à sa gauche, la première voisine qui a *kaputxina* car elle tient allumé l'*ezko* de la maison du mort (avec *mantaleta* cela ne serait pas pratique). Toutes les autres femmes ont des gants (*eskularriak beltzak*) avec le chapelet et le livre de prières. Derrière ces deux femmes suivent: les femmes de la famille (sans ordre de préséance) et toutes les premières voisines. Toutes portent *mantaleta* de la même façon. En 1944, pour l'enterrement de la mère de mon témoin, suivaient ainsi la fille de la maison Piarresenia (sa mère accompagnait mon témoin, devant, avec *ezkoa*), et des femmes des maisons: Muriatenia, Duniinia, Aozteia, Errekaldia et Lecumberria (toutes premières voisines). Puis suivaient d'autres femmes du village: les jeunes avec mantille (*mantalina*) les autres, plus âgées, avec *kaputxina*.

– Viennent ensuite les hommes du deuil avec *taulierra* et des premiers voisins (le premier voisin est déjà devant avec la croix et il y en a 4 qui portent le cercueil), avec *taulierra*. Ici prend fin *doludunak*. Suivent alors villageois et amis, hommes et femmes séparées.

Au passage d'un convoi on se signe, les hommes enlèvent le béret.

C.5 – On utilise les fleurs de saison. Il n'y avait pas de fleur ni de couleur réservées à cette occasion. La mère de mon témoin, morte en juin, avait une couronne très colorée, avec du rose, du blanc.

Ce sont les voisines qui font ces couronnes (mais il y avait très peu de fleurs en ce temps là, aux obsèques). Elles font cela chez elles, pendant les 3 jours précédant les obsèques, elles ont du temps. Elles tressent du jonc (*mihimenak*) pour faire un cercle, elles l'habillent de verdure (rameau du buis), et piquent dessus des fleurs, leur coupent la queue, les fixent avec des épingles, etc.

C.6 – Le vêtement de deuil.

Femmes

Elles portent le classique *mantaleta*; on le prêtait à ceux qui n'en avaient pas. Le capuchon se fixe autour de la tête par une lie (*xingola*) et est maintenu par une épingle fixée sur le dessus de la tête. La cape se ferme par un crochet (*kru-xeta*) et une lie, sous le cou. Le visage est entièrement caché par la dentelle qui tombe du bord de la capuche.

Le visage n'est dévoilé que pour la communion. Il en sera ainsi durant les 9 premiers jours de deuil, jours où l'on porte *mantaleta* pour assister aux messes célébrées en l'honneur du mort. A *bedeatzurruna* ce vêtement sera abandonné pour le suivant. Elles ont aussi: gants, bas, souliers noirs.

Mon témoin avait 25 ans pour la mort de sa mère. Les premières semaines de la première année du deuil, elle quittait sa maison et y revenait, pour assister à la messe, revêtue de *kaputxina*; comme "pour se cacher". Peu de temps après elle portait *kaputxina* replié sur son bras pour aller à la

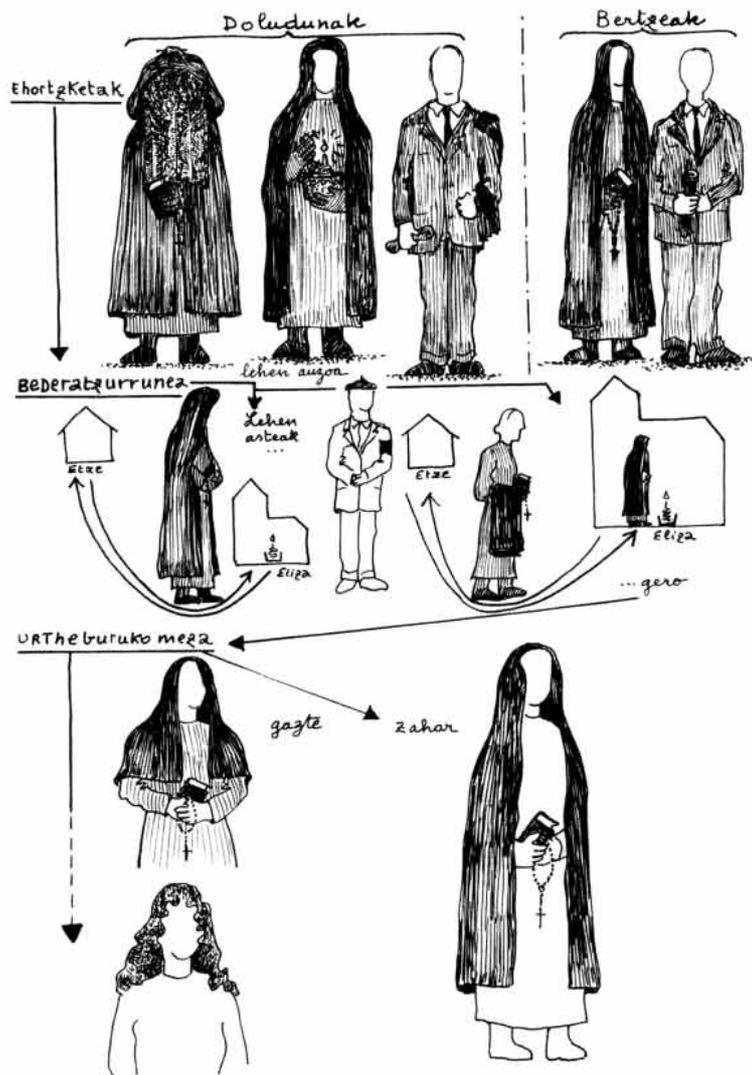


Fig. 27. Les différents vêtements de deuil. Lecumberry (BN).

messe et pour revenir chez elle. Elle ne mettait *kaputxina* qu'à l'église. C'est le *kaputxina* classique en Basse-Navarre.

Les femmes d'un certain âge (la cinquantaine) portaient *kaputxina* plié sur le bras et le mettaient à l'église pour assister à la messe, aux vêpres. En revanche, les jeunes portaient une mantille (*mantalina*) pour assister aux offices.

A partir d'*urtheburuko meza*, les femmes (jeunes) portaient un voile rectangulaire de crêpe (acheté à Saint Jean, chez Candeau). Ce voile leur couvrait le buste et la tête.

Hommes

Les hommes portaient le classique *tauliera* de Garazi (pièce d'étoffe rectangulaire avec empiècement et rabas sur lequel est cousu un pan plissé). Il se fixe à l'épaule gauche, passe entre le corps et le bras et est repris sur l'avant-bras d'où il pend vers l'extérieur. Ils tiennent leur béret roulé, à la main.

Habillage

C'est une voisine qui se charge "d'habiller" la famille en deuil. Elle aide les femmes, en particulier en fixant cette épingle sur la tête pour maintenir la capuche. Elle attache *tauliera* sur l'épaule gauche des hommes en fronçant le tissu et le fixant par des épingles qui seront cachées par le rabas. Elle fait le noeud de cravate aux hommes qui ne savent pas le faire (et qui, à vrai dire n'avaient guère l'occasion de la porter).

C.7 – Le convoi ne marque aucun temps d'arrêt.

C.8 – Le témoin n'a jamais entendu parler de pleureuse au village. A la question: "que signifie *mindia*?", le témoin signale que c'est le nom de certaines personnes; on dit aussi *mindia* pour une personne "sans ressort", un peu "molle"; avec une amie, elle fait remarquer que l'on dit aussi cela d'une personne pleurnicheuse. On dit même, à ce propos: *mindia*.

C.9 – Pendant le service funèbre le cercueil est mis au centre de l'église, contre la Table sainte, les pieds vers l'autel, sauf le prêtre qui a les pieds vers le peuple. Il est mis sur un catafalque (*hil mahainia*) revêtu d'un drap noir avec une bande blanche. De chaque côté du cercueil on met 4 bougies, c'est *Andere serora* qui les dispose et les allume; ces cierges sont ceux de l'église. Devant le cercueil, contre la Table Sainte, on met la couronne (*korona*) de fleurs ou de perles. En arrière du cercueil, face au public, la première voisine mettra *ezkoa* allumé lors du "*Libera me*". Elle portera également *ezko* au cimetière et le placera sur la tombe pour les prières, à la suite de quoi elle le remontera à la maison du mort. Il n'y a que l'*ezko* de la maison du mort qui brûle ici durant les obsèques (les autres femmes ne portaient pas le leur).

Structure de l'église en temps normal:

A gauche, devant, contre la Table sainte (*mahain saindia*): les bancs des jeunes filles préparant la communion (jusqu'à 12 ans; derrière, les places des jeunes filles à marier (*kongregazioneko neskatok*), elles restaient là jusqu'à 25-30 ans. Les célibataires allaient à l'emplacement de leur nouvelle maison où une chaise libre les attendait (on ne retirait pas la chaise d'une femme morte, celle de la mère de mon témoin y est encore).

A droite, devant la table sainte, les garçons préparant la communion. Celle-ci étant faite, ils rejoignaient les hommes aux galeries. Ces derniers n'y avaient pas une place fixe, mais plutôt "habituelle". Seul le chantre se tenait au milieu, au dessus de l'allée, devant l'harmonium.

Au fond de l'église, en entrant à droite, derrière la porte, se tenait *Andere serora*, près de la corde de la cloche. A côté d'elle, un banc recouvert de tissu et précédé d'une balustrade, là se tenaient les châtelains: hommes et femmes.

Le reste de la nef est occupé par des chaises, sur les emplacements réservés aux maisons. Les femmes veillaient jalousement à ces places. Il y avait leurs chaises avec soit les initiales, soit le nom de la famille, soit celui de la maison: *elizako kadera*. Il arrivait que pour certaines cérémonies les gens de Mendive viennent à Lecumberri; par inadvertance ils pouvaient s'asseoir à la place d'une maison; on les chassait ("*barkatu, nere kadera duzu*"). Tant et si bien qu'ils finirent par se mettre tous sur des bancs au fond de l'église.

Certaines femmes avaient une seule chaise, d'autres deux (pour s'asseoir et s'agenouiller), le plus souvent une avec la partie pour s'asseoir pouvant se rabattre contre le dossier.

L'église du village conserve toujours ses chaises anciennes, pas de banc. On voit l'emplacement de la maison de mon témoin (maison Barondeia, car un baron aurait habité là au XVII^{ème} siècle et ayant eu un enfant avec une fille du village, il lui laissa cette maison). La maison Etxartia a changé de propriétaire; on remarquera qu'hormis cette maison, toutes celles qui constituent "les premiers voisins" de mon témoin sont regroupées dans le même endroit. Plus encore, il subsiste à côté de son premier voisin (maison Piarresenia) une chaise qui appartient à la famille de mon témoin; elle s'y trouve toujours. On lui disait que c'était "*amatxien kadera*".

Le cercueil est mis près des premiers bancs. Les bancs des garçons et des filles, en âge de communion, restent libres.

Derrière les bancs des filles, à gauche donc, se tient le deuil des femmes. La première voisine est à la droite de la femme la plus touchée, contre l'allée. A côté d'elle, directement sur le sol (il n'y avait pas de tapis sous les chaises dans cette église), *ezkoa* de la maison du mort. Les autres femmes se mettaient n'importe où; on ne faisait pas attention en ces occasions.

Les hommes du deuil sont devant, à droite, derrière les bancs des garçons. Les autres hommes sont aux galeries. *Andere serora* est à sa place habituelle, son *ezko* à ses côtés.

C.10 – Lorsque l'on visite un malade on apporte toujours *ikusgarriak*; ce présent consiste essentiellement en sucre et café, c'est-à-dire en des choses que l'on ne trouve pas dans les fermes mais on amène même de la volaille. Les familles qui viennent faire la visite au mort apportent également *ikusgarriak*. Mais, ceci dit, la famille fournit tout ce qu'il faut pour le repas funéraire.

L'offrande des messes se fait le jour même des obsèques. Jeune, le témoin se souvient avoir vu le curé s'installer sur une table recouverte d'une nappe, au niveau de la Table sainte. Là, il recueillait l'argent des messes et recopiait les noms des donateurs.

Cette liste, le curé la lisait en chaire, le premier dimanche suivant les obsèques: "*Familiak... hamar mezak kantu*". Les gens modestes donnaient également des messes chantées, car c'était lu en chaire. Le fait de donner des messes basses était considéré comme étant "honteux".

Les membres de la famille donnaient environ dix messes chacun, les autres *doludun* (*lehen auzoak*) ne donnaient qu'une messe ou deux, si on était très ami. Les autres donnaient une messe chantée également.

C.11 – C'est la famille seule qui finance les obsèques.

C.12 – La famille n'assistait pas à l'ensevelissement qui se déroulait en présence des voisins et de l'assistance. Une fois le mort mis en fosse et le trou rebouché, c'est le premier voisin (celui qui avait porté la croix) qui venait chercher la famille, l'accompagnait jusqu'à la tombe. Là, le curé priait avec tout le monde; il se retirait, on restait un petit moment et on se retirait.

Ce sont les voisins qui creusaient la fosse et enterraient; le maçon, désigné par la famille, refermait le caveau.

C.13 – Il y avait déjà des caveaux en grand nombre au début du siècle. Celui de la famille de mon témoin fut fait en 1931.

C.14 – Le mort est mis dans la tombe, la tête à l'ouest, "il est vers le soleil".

C.15 – Reviennent à la maison: *dolodunak*, la chantre et, parfois, le curé. La famille part en premier, puis les autres; il n'y a pas d'ordre particulier pour prier dans la maison à cette occasion.

C.16 – Le repas est: *hil baskaria*.

Il se déroule *ezkaratzian* ou dans la grange. Il n'y a pas de draps sur les murs, ni de décoration particulière; pas d'*ezko* sur la table.

La famille mange avec les convives au rez-de-chaussée ou alors à l'étage (*ezkaratz gainean*) s'il y a beaucoup de monde. La famille occupe le centre de la table, encadrée par

les proches et les premiers voisins; les autres convives (amis, chantre...) sont en bout de table. Les familles étant nombreuses autrefois, il arrivait que ces repas réunissent de très nombreuses personnes, comme pour les mariages; on abattait alors beaucoup d'animaux (moutons, poules...).

Le menu classique était le suivant: bouillon de poule ou de pot-au-feu (*oilo salda edo haragi salda*); poule au riz (*oiloa errisarekin*) ou gigot-haricots (*gigota ilharrekin*); chez les commerçants, qui n'ont pas de ferme, on servait pot-au-feu tomate (*haragia tomatiaekin*), et les poules, *esne opila* (6 oeufs battus; on prépare un litre de lait bien sucré -*sukriak erre artio zintzurra*, car on ne pesait pas les composants d'un plat-, on le fait bouillir; on le laisse tiédir et on le jette sur les oeufs tout en les fouettant. On met le tout dans un moule en fer caramélisé. On laisse refroidir et on démoule sur un compotier); *kafia ta roma*. Le tout est arrosé de bon vin, et non de "piketa", le vin ordinaire.

Ce sont les voisines, les proches comme les éloignées, qui préparent le repas. Elles font le service.

On fait une prière à la fin du repas; c'est de préférence le premier voisin qui se lève et la fait. Le chantre l'aide dans la récitation. Ou alors c'est le curé qui la fait, s'il est là.

On ne priait pas pour la première personne de l'assistance qui allait mourir, mais certaines familles le faisaient.

C.17 – Le témoin n'a pas connu ici ce rite avec le feu (ni à Osses par exemple), mais elle sait qu'on le faisait à Bussunaritz.

C.18, C.19, C.20 – Le témoin ne connaît pas de cas au village.

C.21 – Le témoin pense qu'il y avait très peu de suicidé autrefois, contrairement à ce que l'on entend de nos jours. Se suicider: *bere burua urkatu*.

C.22 – Sont enterrés dans la sépulture d'une maison, les maîtres de maison et leur famille. Pas de conflit de connu à ce sujet.

Les domestiques ne devaient sûrement pas avoir le droit d'y être, en principe. Le témoin donnait des histoires dans lesquelles des drames se sont déroulés, car il ne fallait pas que des gens de condition différente ou de classe différente (*kuntza*) se mélangent ou s'unissent (*etzunan ezkuntza berekoa*, disait-on parfois).

D.1 – Le cimetière se dit: *hil herria* mais pour "aller au cimetière" on emploie ce mot au pluriel: *hil herritarat baniazu* (je m'en vais au cimetière).

D.2 – *Hil Herria*: le cimetière d'une maison.

D.3 – Les pierres tombales dressées se disent: *hil harriak*.

Dans les sépultures traditionnelles, en pleine terre, les tumulus sont séparés par des petits passages (*xerra*): il ne fallait surtout pas marcher sur le tumulus; à ce propos on réprimandait très sévèrement les enfants: *hilen errespetia nun duzu*, on devait respecter les morts.

Le cimetière est un espace nu, sans végétation (sauf les fleurs sur les tombes et parfois un peu d'herbe sur les sentiers); pas de banc. Les cimetières des maisons n'étaient pas délimités par des petites haies basses; il n'y avait rien de spécial.

Le samedi (*ebiakoitza* et, plus récemment, *andreneguna*) on voyait les femmes (adultes seulement, pas de jeune, pas

d'enfant ni d'*Andere serora*), aller au cimetière avec leur petite bêche pour nettoyer l'herbe et refaire un tumulus bien en relief. Elles ne décoraient pas ce tumulus; pas de caillou ou de dessins faits avec un râteau, etc.

On mettait seulement un bouquet de fleurs coupées, provenant du jardin, dans un récipient au pied de la croix (fig.6); pas de fleur ailleurs. Dès les années 1940 il y avait, comme de nos jours, des graviers blancs autour des caveaux et des tombes.

On ne mettait pas de fleur ni de couleur particulière; c'était selon la maison et ce qu'il y avait au jardin: oeillet (*julufria*), lis (*Andredena Mari lilia*), rose (*arrosa*), dahlia, reine marguerite. Les chrysanthèmes étaient cultivés au jardin en vue de la Toussaint et de la fête des morts.

Il n'y a probablement pas de lien entre l'importance d'un cimetière traditionnel et l'importance sociale de la maison, alors que c'est parfois le cas avec les caveaux. Le caveau se dit *kavoa*; lorsqu'on le faisait on avait tendance à jeter le monument ancien.

D.5 – Croix en pierre: *kurutzia*.

Stèle discoïdale: croix...: *kurutze*

Croix de pierre et de fer forgé: on mettait ces monuments pour des sépultures d'adultes; croix en bois: elles étaient réservées aux enfants.

D.6 – Les monuments funéraires étaient peints autrefois, en blanc avec des lettres noires ou marron rouge. On les repeint à la Toussaint en principe, ou lorsqu'il vient d'y avoir un décès. La famille faisait faire ce travail, en principe, par le maçon du village.

D.9 – Autrefois on a enterré les prêtres entre la Table sainte et les fidèles. Sous le porche: prêtres ou châtelains.

D.13 – La place des femmes dans l'église s'appelle: *kaderaren lekha*. Les métayers du château par exemple ont leurs chaises vers le milieu de l'église; pour le reste il n'y avait que des propriétaires.

D.15 – Les femmes adultes des maisons s'occupent seules de l'entretien des tombes (Voir D-3).

D.16 – *Andere serora* joue un rôle dans le cimetière. Son domaine est l'église mais elle "avait l'oeil sur le cimetière".

E.1 – Le deuil (*dolua*) durait 2 à 3 ans autrefois; il fut peu à peu raccourci; il était suivi de *dolu-erdi* qui durait 6 mois, et on passait progressivement à une vie normale.

– *Doluan*: à la maison on s'habillait "comme d'habitude", mais les femmes étaient toujours en noir alors que pour les hommes on ne faisait pas attention. Les femmes restaient en noir toute leur vie, autrefois.

Au dehors les hommes avaient un brassard sur le bras gauche (le même bras qui portait *taulierra*). Les femmes étaient toutes en noir: chaussures, bas et gants (gants de laine pour l'hiver et suédine pour l'été).

Le grand deuil était porté pour un proche. Certaines femmes âgées le gardaient toute leur vie. Des hommes gardaient parfois longtemps un petit ruban sur le revers de leurs vestes.

– *Dolu-erdian*: par le gris et le blanc on passe progressivement aux couleurs de tous les jours. Les femmes veillaient surtout à cela. On ne faisait pas attention pour les hommes.

– Durant les premiers temps du deuil on vivait assez replié sur soi. On ne devait pas, par exemple, aller danser.

D.2 – Voir C10.

D.3 – *Bederatziurrunea* est la messe qui se dit 9 neufs jours après, en principe. Les femmes y assistent en *mantaleta* (pas de rite spécial au cimetière durant ces 9 jours), il n'y a guère que la famille.

Urtheburuko meza est suivie l'année d'après de *bigarren urtheburuko meza*. Deux messes anniversaires auxquelles la famille assiste sans les vêtements de deuil. Le lendemain de *enterramenduko meza*, il y avait *esker onezko meza* à laquelle les hommes et femmes assistaient avec les vêtements de deuil.

Pour la Toussaint on ne connaît pas la pratique qui consiste à donner de l'argent aux enfants pour aller prier.

D.4 – Les tombes sont visitées au moins les samedis et les dimanches. Le dimanche, avant que la messe ne commençât (et jusque vers les années 1950) on sortait de l'église en procession: curé en tête puis enfants de chœur, enfants, femmes et hommes. On se rendait en chantant jusqu'à la croix du cimetière. Là, on se regroupait et on priait; le curé bénissait les tombes. Il faisait des bénédictions pour l'air, les récoltes et les troupeaux. La bénédiction de l'air avait lieu de Pâques au mois de mai, pour l'invention de la Ste. Croix.

On repartait en chantant (*Ave Maria* etc), on faisait tout le tour du cimetière et on rentrait à nouveau à l'église pour assister à la messe.

D.5 – Il n'y avait qu'une catégorie d'*ezko* au village: cire roulée sur elle-même et mise dans un panier rond avec une belle dentelle noire pour garniture. On le conservait dans le placard de la chambre à coucher, avec les cierges de la Chandeleur (le rameau béni, dans le vaissellier de la cuisine, il pouvait servir pour des sauces).

Dans l'armoire de la chambre on conservait aussi, soigneusement, la *mantaleta*, pliée dans une pièce de satinette, pour ne pas que le noir fane. On y conservait aussi les *kaputxin*, y compris celles des *amatxi* que l'on se transmettait de génération en génération (même usés, ces vêtements étaient conservés). Les *kaputxin* étaient pliées en trois. Souvent il y en avait de deux types: celle que l'on mettait tous les dimanches et celle que l'on réservait pour aller aux enterrements.

Dans l'église c'est *Andere serora* qui allumait les *ezko* des femmes. Pour cela elle allumait le sien, ou un cierge de l'église, et elle passait dans la nef. Alors les femmes quittaient leurs chaises et allaient à sa rencontre pour allumer leur *ezko*.

Le jour des obsèques la première voisine apportait l'*ezko* de la famille sur la tombe que l'on venait de fermer, on la gardait allumée le temps de la prière. Le même rite est répété pour *bederatziurrunea* et *urtheburuko meza*.

Ezko était allumé pour chaque messe en l'honneur du mort de la maison ou d'un mort des *lehen aizu*. (Premiers voisins). Les *ezko* étaient achetés à Saint Jean le Vieux, chez Chabagno, l'épicier du village. Le témoin n'a pas souvenir de maison où l'on fabriquait ces *ezko*.

Note: autres rites avec la lumière

– Les jours d'orage on allumait un cierge béni à la chandeleur: *tortxa*, que l'on mettait dans un bougeoir (*gandelai-*

lia). On le mettait dans la cuisine, on avait fermé les fenêtres. Là, les femmes et les enfants (filles ou garçons) se réunissaient en priaient.

– Pour guérir *xingolamina* (le zona), on allumait cette même bougie que l'on plaçait sur la table. La personne qui avait eu cette maladie portait le malade sur son dos (ils sont habillés) et faisait neuf fois le tour de la table de la cuisine en récitant des formules. Puis il le posait et faisait plusieurs fois (3?) le tour de la taille du malade en récitant des prières.

– On craignait beaucoup les sorgin (une personne cultivée, qui sortait de l'ordinaire, pouvait être qualifiée de sorgin) et l'ensorcellement (*konjuratzia*). On pratiquait un rite avec de la lumière, pour s'en défaire.

Ce témoignage fut recueilli auprès de Madame J. ETCHART, en présence de Mademoiselle J. IBARGARAY pour la première partie (questions A). Il fut relu et précisé en présence de Monsieur J. ETCHARREN, à Lecumberry. Ce dernier nous a donné, séparément, des informations rapportées plus bas.

1 - Compléments

B.13 – Le mort est veillé par les voisins avec un membre de la famille. On récite le chapelet. Quand le curé vient, on dit le *De Profundis*.

C.4 – Le cercueil est porté par les quatre premiers voisins, les pieds en avant: on dit que "le défunt doit voir où il va".

C.18 – Dans notre région, les enfants qui naissaient fragiles et dont on voyait le départ très proche, sont automatiquement ondoyés par la sage-femme ou par l'*etxeko andere*.

A.8 – On devait avertir les ruches de la mort de quelqu'un dans une maison.

A.4 – Sur le passage du curé, venant porter les sacrements, et si on le croisait en chemin, il fallait se mettre à genoux.

B.9 – Autrefois on mettait dans le cercueil l'outil ou un instrument, selon le métier (y compris un instrument de musique).

B.10 – Autrefois, les cercueils étaient en bois blanc, de peuplier et recouverts d'une toile noire tenue par des clous dorés.

A.4 – Lorsque l'on portait les sacrements, le premier voisin faisait une jonchée devant la maison du mourant et la sienne; les autres maisons sur le trajet faisaient de même.

A.8 – Les *hil mezulari* mangeaient à la maison, après avoir rendu compte de leur mission; il ne fallait surtout pas les laisser repartir sans manger.

C.4 – Au siècle dernier il y avait des enterrements de seconde classe, la croix paroissiale n'était pas la même que celle pour les "riches".

Quelque soit le sexe du mort, ce sont toujours les hommes qui marchent devant les femmes, dans le cortège qui s'organise sur 2 rangs.

Les membres de la famille et les premières voisines étaient en *mantaleta*. Les premières voisines se "répartissent

saient", dans les maisons; certaines femmes allaient à la maison pour préparer le repas funéraire, d'autres étaient dans le cortège pour représenter la maison. Il ne semble pas qu'il y ait eu une répartition des rôles stricte (ex. la mère au cortège et les filles à la cuisine, etc).

C.6 – Au siècle dernier les hommes ont porté *kapa*; c'était une magnifique cape qui descendait jusqu'au talon.

D.13 – Les chaises de l'église vont être remplacées par des bancs.

E.2 – On ne donnait que des messes chantées; il était mal venu de donner des messes basses, c'était honteux. Face aux abus du clergé: "il y eut des protestations des protestantes".

C.17 – Autrefois (jusque vers les années 1920?), au retour des obsèques, on allumait un feu devant la cour de la maison; on se mettait tout autour et l'on priait. On prenait ensuite un peu de ces cendres que l'on mélangeait à celles du foyer de la maison du mort.

Autrefois, le jour des obsèques et le dimanche suivant, les femmes de la maison venaient s'agenouiller devant la tombe du mort; on mettait un banc pour faire cela, dans le cimetière.

2.-Informations fournies par M. Etcharren de la maison Aguerria; autrefois, alors que les moyens de locomotion étaient très réduits, le curé n'allait pas chercher les morts dans toutes les maisons. Dans certaines villages il y avait, au bourg, une "maison relais" pour accueillir les morts de maison en montagne. Là se faisait la levée du corps.

C.4 – Dans le cortège on portait huit cierges fournis par la famille qui se les procurait à l'église auprès d'*Andere serora*.

E.5 – L'*ezko* de la maison était rendu à l'*etxeko andere*, par sa première voisine à l'occasion de la neuvaine.

C.16 – Une cuisinière et les premières voisines préparaient le repas funèbre que l'on appelle *hil baskaria*.

C.18 – Les petits enfants morts sans baptême étaient enterrés au jardin de la maison. Il y avait, au cimetière, un endroit spécial pour enterrer bohémiens et cagots.

D.3 – *Hobia* est le nom du petit tumulus de terre qui surmonte la tombe en pleine terre.

D.12 – La sépulture appartient à la maison et non à la famille. Elle suit la maison en cas de vente.

E.5 – Les *ezko* étaient conservés à la maison.

Il y avait la confrérie du Tiers-Ordre; seules des femmes en faisaient partie.

A.4 – Les jonchées étaient faites avec du feuillage ou des fleurs de saison.

B.8 – Pour la toilette funéraire il y avait au village une femme qui faisait ce type de travail. Elle faisait cela car elle avait une certaine renommée, ou parce qu'elle était divorcée.

B.12 – Les draps sont décorés avec du laurier (*erramia*) et du buis (*ezpela*). Ce sont les voisins qui faisaient ce type de décoration.

C.4 – Derrière la croix marchent tous les hommes du village, après le cercueil marchent les hommes *dolodunak* puis les femmes.

C.10 – Lorsque l'on venait faire des visites pour le mort on apportait des cadeaux; la maîtresse de maison prenait note de tous ces cadeaux afin de pouvoir rendre la pareille, à son tour, lors des morts chez les visiteurs.

C.6 – Les femmes portaient *kaputxina* à l'âge adulte et toute leur vie. On ne cachait jamais son visage avec ce vêtement.

La première voisine, en *mantaleta*, se place au second rang derrière la patronne, lors des obsèques. *Mantaleta* était portée au XVIIIème siècle pour des mariages. On ne dévoilait son visage que pour embrasser la famille et communier.

Autrefois, les hommes portaient la grande cape, *kapa*, qui descendait jusqu'aux talons et qui était noire. Avant la guerre de 1914-18, un prêtre décida de changer et de faire porter, à la place, *taulierra*. Ce dernier se portait sur l'épaule gauche, le pan retombant à l'extérieur de l'avant-bras.

E.1 – Les enfants portaient un signe de deuil sur leur vêtements; après l'âge de la communion, ils faisaient partie du cortège funèbre.

C.4 – Autrefois, dans le cortège funèbre, la première voisine mais aussi les premières voisines, portaient *ezkoa* allumés dans le cortège.

Depuis les années 1930 toutes ces pratiques ont été peu à peu abandonnées. Il y a le téléphone, le transport du mort en voiture, y compris de la croix.

Vocabulaire:

Oliadura: Extrême-onction

Agonia: agonie

Azken hats: dernier souffle

Gorputz: cadavre

Hil mahaia: catafalque

Kutxa: cercueil

Dolu arropa: vêtement de deuil

Dolua: le deuil

On connaît des histoires de revenants. Ces derniers, *arima erratiak*, viennent toujours demander des messes.

La sonnerie, le glas:

– Pour le décès d'un homme: suite de plusieurs coups très lents puis deux coups qui alternent, rapidement, et ainsi de suite.

– Pour une femme: on ne donne que la suite de coups lents.

– Pour les prêtres, la cloche sonnait en balance, le plus doucement possible.

– Pour les petits enfants: le sonneur montait au clocher et suspendait un second battant à la cloche. A l'aide de ces deux battants il tambourinait légèrement et cela donnait un son continu (*errepika*). La sonnerie s'arrêtait à peu près toutes les deux minutes pour reprendre après une pause de quelques secondes.

Pour le temps Pascal, le sonneur opérait de la même façon à midi avant l'Angélus, mais sur un rythme très gai, un pas de danse en quelque sorte. Piarres le cordonnier était expert en la matière.

Au retour des obsèques on faisait une prière au milieu de la cour, avant de pénétrer dans la maison mortuaire. Cette prière était récitée autour d'un brasier éparpillé en forme de

croix et qui avait été préparé par le menuisier, c'était son travail.

Le menuisier qui avait confectionné le cercueil était de service, avec les voisins, le jour des obsèques. C'est lui qui installait le cercueil à l'entrée de la maison et qui aidait les voisins à suspendre les draps mortuaires dans l'*ezkaratza*.

Au départ du cortège, le menuisier distribuait aux participants les fleurs, les couronnes et les croix ainsi que les cierges que l'on portait à l'église. Après le départ, il installait la grande table pour le repas, il ne mangeait pas avec les invités. Il veillait à ce que la table soit bien garnie en vin et en pain. Il aidait les femmes de service.

Lecumberry, 1987

MASPARRAUTE/MARTXUTA

A.1 – Présage de mort: vie ralentie dans la maison; chien de la maison qui aboie à la mort.

A.2 – Agonie: *agonia*. Dès qu'une personne agonise on sonne les cloches et on administre l'Extrême-onction. La mort est ressentie comme une nécessité et une loi divine.

A.3 – Certains agonisants sentent venir la mort ("*azken ostiko*").

A.4 – Le premier voisin avertit le curé et le médecin. L'enfant de chœur accompagne le viatique. La famille assiste à l'Extrême-onction; un des membres découvre les pieds de l'agonisant pour cela.

A.5 – On met dans la chambre une table avec deux grands cierges (*gandelak*) bénits le jour de la Chandeleur, une assiette avec de l'eau bénite et une branche de buis.

A.6 – Aucune croyance particulière en ce qui concerne "la séparation de l'âme et du corps".

A.8 – On annonce le décès aux voisins les plus proches et le premier voisin à la parenté. Autrefois le premier voisin, avec le moyen de locomotion dont il disposait, allait de village en village faire part du décès. Aujourd'hui il y a le téléphone.

A.9 – *Hila*: le mort; *zena*: le défunt (*aita zena*); *heriotza*: la mort.

B.1 – Le premier voisin a encore une grande importance pour les obsèques. Le premier voisin a sa maison la plus proche sur le chemin de l'église. C'est lui qui va chercher la croix paroissiale que l'on placera dans la chambre du mort entre deux cierges (avec l'assiette d'eau bénite et le buis).

B.2 – Pendant que le cadavre demeure à la maison les voisins s'occupent des travaux domestiques.

B.3 – On ne brûle pas d'affaire du mort.

B.4 – Dans la maison du mort: on ferme les volets; on couvre les miroirs dans la chambre mortuaire. Les gens de la maison ne doivent pas sortir, cette coutume tend à disparaître.

On sonne le glas (*hil-zeiniak*): d'abord deux coups espacés puis deux coups rapprochés. On sonne les cloches à la levée du corps, pendant les funérailles.

B.6 – Pas d'obligation de silence ni de nourriture spéciale pendant que le mort est à la maison.

B.8 – Le premier voisin, pour un homme, ou la première voisine, pour une femme, font la toilette du défunt et l'habillent.

B.10 – C'est le menuisier, qui a fait le cercueil, qui procède à la mise en bière.

B.11 – On met le cercueil dans l'entrée de la maison.

B.12 – On le dispose dans une "niche" (*kapilla*) faite de draps brodés et ornés de feuilles de laurier. De chaque côté du cercueil on dispose des cierges; sur le cercueil, ou sur une chaise, on met l'assiette d'eau bénite et la branche de buis.

B.13 – On ne veille plus les morts; on fait quelques visites seulement, à la tombée de la nuit.

B.14 – La benoîte prépare l'église pour l'enterrement, dispose les chaises où prendront place les membres de la famille.

C.1 – Pour l'enterrement en emprunte "*elizako-bide*", c'est la voie la plus directe vers l'église.

C.4 – Composition du convoi funèbre: le premier voisin avec la croix (autrefois la croix était encadrée par quatre enfants portant un cierge chacun), des hommes, le prêtre et ses enfants de chœur, le mort et les porteurs, puis le deuil: les hommes d'abord suivis des femmes. Dans le cortège, en premier, devant toutes les femmes, marche la première voisine. Elle tient un grand panier rond (*xaria*) où sont: son *ezko*, celui de la maison du mort et ceux des 3 autres maisons immédiates. Ce petit groupe de maisons constitue "*aizua*". Les *ezko* ne sont pas allumés pendant le parcours, mais seulement à l'église.

En principe chaque vieille famille avait ce genre de panier rond où l'on mettait les *ezko*. Ces derniers n'étaient pas toujours, eux-mêmes, dans un panier, on les portait à la main.

Terminant le cortège les femmes du village assistait aux obsèques. Aujourd'hui tout cela a disparu, tout le monde vient en voiture.

Les quatre voisins portent le cercueil, les pieds en avant, la tête regardant l'église. Les voisins et voisines portent les fleurs.

Au départ du cortège des prières étaient dites par le prêtre, avec aspersion d'eau bénite; maintenant cela se déroule au porche de l'église.

Au passage d'un convoi funèbre on fait le signe de la croix; les hommes se découvrent.

C.5 – Il n'y a pas de fleurs spéciales. Les gerbes en fleurs artificielles remplacent les couronnes de perles d'autrefois. On choisit le rouge ou le violet, du blanc pour les jeunes.

C.6 – Il y avait des vêtements de deuil spéciaux autrefois: *mantaleta*, *kaputxina* pour les femmes et *xamarra* et brassards pour les hommes.

C.9 – Pendant la messe le cercueil est placé dans la nef, au pied du chœur, recouvert d'un drap mortuaire; des cierges sont disposés de chaque côté. Les femmes se placent à gauche et les hommes du deuil à droite; le reste de l'assistance se met au fond de l'église.

C.10 – Le jour des obsèques, après la cérémonie, on offre de l'argent pour dire des messes. On fait cela sous le porche pour les gens du village et à la maison pour les personnes du deuil.

C.11 – La famille finance les funérailles.

C.12 – On n'assiste pas à l'ensevelissement. Le cercueil est posé à la tête du caveau ou du tertre; le prêtre dit des prières, asperge le cercueil d'eau bénite. Après un moment de recueillement, l'assistance se retire et les voisins descendent le cercueil dans la fosse ou dans le caveau.

C.13 – On enterre à hauteur d'homme, en respectant un cycle de neuf ans pour les tertres.

C.14 – Dans la fosse, le cadavre est orienté, il regarde l'église.

C.15 – Autrefois on revenait à la maison dans le même ordre qu'à l'aller.

C.16 – La collation ne se fait plus dans la maison mortuaire mais à l'auberge du village. Le menu varie selon que les obsèques ont lieu le matin ou l'après-midi et selon la famille.

Assistent au repas: la famille, les parents, les voisins, le chantre, quelque fois le prêtre qui a officié.

Le prêtre ou le chantre font une prière à la fin du repas.

C.17 – A Masparraute on ne fait pas de feu dans la cour, devant la maison du mort, cependant mon témoin l'a vu faire en Ostabarret.

C.18 – Les enfants sont enterrés dans les tombes des maisons, les morts nés dans un coin du cimetière.

C.19 – Pour les obsèques d'un jeune on s'habille en blanc (un jeune est un non marié); le blanc est symbole de pureté.

C.20 – Pour un enfant le cercueil est porté par des enfants; les fillettes et les garçons sont en blanc.

C.21 – Le suicidé est considéré comme un malade.

C.22 – Sont enterrés dans la sépulture d'une maison, ceux qui sont nés dans la maison familiale; il n'y a plus de conflit, les mœurs ont évolué.

D.1 – Le cimetière autour de l'église se nomme "*hil herria*".

D.2 – Le cimetière d'une maison se dit "*hil harria*", il contient un nombre variable de tombes et de monument funéraires (3 à 4).

Sur les croix on faisait figurer le nom du défunt; sur les caveaux, aujourd'hui, on fait figurer le nom de la famille suivi de celui de la maison.

D.3 – Description d'un *hil-harri*: tertre entouré d'une bordure de pierre ou de ciment, recouvert de gravillons blancs ou noirs; à son chevet se trouve la croix de pierre gravée ou non.

Sur les tombes on trouve des objets, des couronnes de fleurs artificielles (matière plastique), des fleurs en céramique, des plaques de marbre (souvenirs); trop d'objets modernes.

D.3.a. Monument funéraire en général: *tonba*.

D.3.b. La stèle se dit *harri-gizona* (à cause de sa forme arrondie).

D.3.c. Le tertre: *hil meta*.

D.3.d. Les allées entre les tertres: *bideak*.

D.3.e. Sur ces monuments on met des chrysanthèmes pour la "Toussaint", des croix et des couronnes fabriquées à la maison.

D.3.f. La benoîte s'occupant plus de l'église que du cimetière, chaque famille entretenait sa tombe.

D.3.g. Il n'y a pas de corrélation entre l'importance de la maison et celle de son cimetière.

D.4 – Les caveaux modernes sont en marbre et granit; on choisit ce type de sépulture pour conserver plus longtemps les bières. Ils n'ont malheureusement pas de style basque.

D.5 – Actuellement on trouve au cimetière, des stèles discordantes ouvragées datées; croix de pierre; trois croix de bois et deux de fer.; pas de platetombe.

D.6 – Quelques croix sont peintes en blanc et noir; le dessin en relief est noir. Chaque famille peint ses croix.

D.7 – Sur ces monuments on accroche des croix de marbre, des plaques souvenir avec des inscriptions, des fleurs en céramique et divers objets y restant à demeure après les obsèques.

D.9 – Sous le porche sont enterrés des prêtres, des clercs. Dans l'église il n'y a pas d'endroit spécial ni de monument pour des familles particulières.

D.10 – Des artisans du pays ont fait les monuments en pierre, fer ou bois.

D.11 – Il n'y a pas de banc dans le cimetière; au pied des vieilles croix il y a des pierres plates où l'on s'agenouillait pour prier.

D.12 – La sépulture appartient à la maison et se vend en même temps que cette dernière.

D.13 – Le *jarleku* n'existait pas dans ce coin du Pays Basque mais chaque famille avait une ou plusieurs chaises dans l'église, selon le nombre de femmes. Par exemple la jeune fille qui se mariait apportait sa chaise "chez son mari", on la plaçait à côté de celle de sa belle-mère. Les chaises ont été remplacées par des bancs. Quelques personnes ont gardé leurs chaises au fond de l'église.

D.14 – Chaises et sépultures peuvent être utilisées par les locataires de la maison.

D.15 – La famille entretient les sépultures.

E.1 – La couleur du deuil est le noir; les femmes portaient le "*kaputxina*", les hommes, le brassard. Degrés dans le deuil: pour un époux on portait le noir toute sa vie, autrefois; pour les parents, trois ans; pour les enfants, trois ans. Ces dernières années on a porté le deuil que le jour des obsèques, à quelques exceptions près.

Les veuves portaient des couleurs noires ou violettes: les enfants portaient du gris ou du blanc.

C'est à peine si, de nos jours, on porte le deuil pour des jeunes ou des enfants.

E.2 – On offre des messes pour le défunt. Les membres de la famille offrent 10 messes; les parents, une ou deux messes; le filleul ou la filleule, une messe; chaque famille du village, une messe. La liste de messes est affichée à la porte de l'église; autrefois elle était lue en public, à l'église, le dimanche après les obsèques.

E.3 – Autrefois une messe était dite le lendemain même des obsèques. Les voisins assistaient à nouveau ainsi que les parents les plus proches. Aujourd'hui la messe est dite le dimanche suivant, "*ahurkia*".

La messe annuelle (*urteburuko meza*) est demandée par ceux qui habitent la maison familiale.

E.4 – On visite les tombes chaque dimanche après les offices religieux par ceux qui assistent à ces offices.

E.5 – *Ezko* est abandonné depuis longtemps. Autrefois la première voisine, le jour des obsèques, conduisait le deuil avec, dans une corbeille, les *ezko* de la maison et des maisons voisines. Ces *ezko* restaient allumés durant la cérémonie, le dimanche de *l'ahurkia*; ensuite, on utilisait uniquement *l'ezko* de la famille pendant tout le deuil.

E.6 – Pas de croyance selon laquelle on ne doit pas faire trois fois le tour d'une église, d'un cimetière ou d'une maison.

B.12 – Avant que l'actuel menuisier du village, Monsieur J.B. Urruty, ne fasse ces sortes de chapelles, on faisait ainsi. Près de la porte d'entrée on tendait une corde qui traversait *ezkaratza*; de cette corde en partaient 2 autres, perpendiculairement, en direction de la porte d'entrée. Sur ces cordes on fixait les draps avec des épingles. Dans l'espace défini on mettait le cercueil et les bougies, et, devant une assiette avec l'eau bénite et le rameau. Parfois on faisait cet édifice grâce à des piquets verticaux.

Monsieur J.B. Urruty avait confectionné une carcasse démontable qu'il pouvait porter de maison en maison; les montants de la façade étaient peints en noir car ils étaient visibles lorsque l'on ne les recouvrait pas par les draps. C'est lui qui tendait les draps et les fixait avec des épingles qu'il apportait à l'occasion (il n'y en avait pas forcément dans toutes les maisons); plus rarement c'était des couturières qui faisaient ce travail.

Il tendait les draps en mettant dans le fond *hil mihisia*: drap avec un entre deux de dentelle en forme de croix qui occupait toute la surface, certains avaient des franges en bas. Tout le monde n'avait pas de *hil-mihisia*; certains se le prêtaient, pas tous. Ensuite il décorait l'intérieur de l'édifice (qu'il appelle *kapilia*) avec 2 rangées de feuilles de laurier épinglées en croix. On n'utilisait jamais de buis. Il mettait un peu de verdure sur le sol, depuis le devant de la maison jusqu'à l'entrée de cette *kapilia*. Cette entrée était pratiquement contre l'entrée de la maison, on ne laissait qu'un passage pour aller dans la maison et sur un côté on posait une chaise avec eau bénite et *erramaia*. Il avait confectionné aussi 2 tréteaux de 90 cm de large sur 45 cm de hauteur, avec 2 planches que l'on fixait par des chevilles; toutes ces pièces étaient peintes en noir.

Ce menuisier confectionnait aussi le cercueil (maintenant ce sont les Pompes funèbres qui le fournissent). Il est en bois verni, à chaque angle on fixait du zinc poli par des clous argentés. Il clouait une croix de bois noire sur le dessus; il peignait en noir un mince filet dans une gorge sculptée dans un bandeau, à la base. Il mettait le mort en bière, le plus souvent aidé par un ouvrier de chez lui.

Sur les planches qui encadrent le cercueil, on mettait 2 à 4 bougies de chaque côté: autrefois on les plaçait sur des bancs. Les enfants du cortège les porteront et se placeront immédiatement derrière la croix.

Depuis la retraite du charpentier (1970) on ne construit plus de "*kapilia*". Le cercueil est mis sur 2 chaises et les cierges sont posés par terre. Les chaises sont revêtues de serviettes basques: allongées et de couleur blanche, elles ont une ou plusieurs raies bleues dans le sens de la longueur.

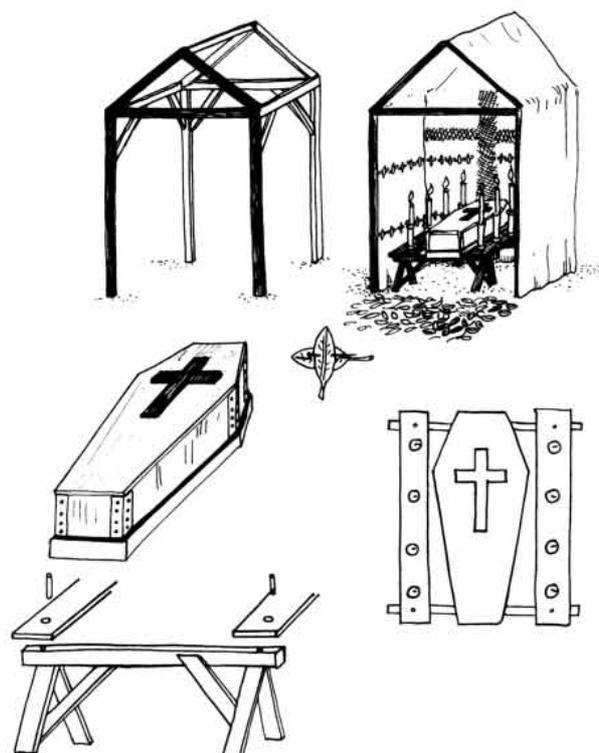


Fig. 28. Chapelle, *kapilia*, démontable pour veiller le mort. Masparraute (BN).

La maîtresse d'Ehyartzia était couturière, elle eût l'idée de remplacer la verdure par des motifs de feutrine qu'elle confectionna. Elle les donna au charpentier, celui-ci les conserve (avec une boîte d'épingles) dans une boîte, dans son atelier. Il s'en sert pour décorer ses "*kapilia*".

MENDIVE/MENDIBE

On va voir spontanément un mourant, les voisins font des visites.

Lorsque l'on craint pour un malade que la fin soit proche, on va chercher le prêtre. Celui-ci met la soutane (*xotana*), le surplis (*soperliza*) et l'étole (*estola*) qui est reversible: violette, et blanche quand il porte le Saint Sacrement. Autrefois, si c'était de jour, le prêtre allait accompagné d'un enfant de chœur portant une lanterne, à la main (*lanterna*), allumée, et agitant une clochette; les maisons faisaient une jonchée (*berdura*) sur leur passage. De nuit, le prêtre était accompagné par un membre de la famille tenant *lanterna* allumée; il n'avait pas de sonnette.

Au départ du prêtre on sonne 3 coups à la cloche de l'église, dans la journée seulement. Aujourd'hui le prêtre est averti par téléphone et se rend directement en voiture, habillé comme il a été vu plus haut, à Mendive, Lecumberry et Behorleguy. Le prêtre porte *azken sakramendia* qui comprend: confession, communion et Extrême-onction (*oliadura*).

Une personne de la famille, homme ou femme, accueille le prêtre avec un cierge à la main, allumé (c'est l'un des 2 cierges qui se trouvent dans la chambre), elle fait le signe de la croix. Arrivé à la porte, le prêtre commence à prier à haute voix avec cette personne (*Gure Aita et Agur Maria*); il commence la prière et elle l'achève jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans la chambre du malade.

Dans cette chambre se trouvent un ou des membres de la famille et, en principe, le premier voisin. On y a disposé une table carrée recouverte d'une nappe (*dahalia*) avec 2 cierges (*tortxak dans gandelariak*) bénits à la Chandeleur et allumés (ces mêmes cierges servent contre l'orage). Dans la chambre brûlait également *lampionia* (verre avec huile et eau et mèche dans un flotteur; cette veilleuse était souvent confectionnée à la maison même). Une fois que le mourant a rendu le dernier souffle, on allume la veilleuse. Elle reste allumée jusqu'au départ du corps. Sur la table il y a également une statue de la Sainte Vierge et un crucifix. Dans une assiette il y a de l'eau bénite et une branche d'*erramia*; dans une autre il y a des boules de pain (*ogi mamia*) et 5 boules de ouate (*kotonia*). C'était là, la disposition classique jusqu'aux dernières réformes conciliaires qui introduisirent "*erien sakramendiak*". Le dernier Concile a précisé que l'Extrême-onction était le sacrement des malades et que par conséquent, tout malade peut le demander à tout stade de la maladie.

La première des choses que fait le prêtre en rentrant dans la chambre est de tenir à deux mains la bourse qu'il a autour de cou (et qui contient, entre autres, l'hostie. Les saintes huiles sont dans une autre bourse, et, sans l'ôter, il fait le signe de la croix en disant en même temps: "*Bakea etxe huni eta etxe huntan diren jende guzier*". Le rituel est alors commencé, les participants pourront suivre les prières sur le livre "*Erien sakramenduak*" et s'associer au rite que préside le prêtre. Avec cette bénédiction, chacun se signe.

Le prêtre enlève la bourse qu'il a autour du cou, la pose sur la table, la déplie. Il sort un petit napperon de fil et y pose la custode contenant l'hostie. Avec *erramia* et l'eau bénite il bénit la maison depuis la chambre et commence les prières.

Les prières se font à haute voix; autrefois elles se faisaient en latin, maintenant elles se font en euskara. Si le malade a quelque lucidité il participe à ces prières en répondant au moins "amen".

Les gens sortent lorsque le prêtre confesse le malade et lui donne l'absolution. Puis ils rentrent à nouveau pour la communion qui se fait en public. Parfois, si on avait prévenu le prêtre à l'avance, une personne de l'assistance pouvait également communier (exemple: une personne qui n'a pu se rendre à la messe le dimanche car elle gardait le malade).

Avant le Concile, quand on administrait l'Extrême-onction, une personne de l'assistance découvrait spontanément les pieds du malade. Le prêtre, avec les 5 boules de coton, appliquait les huiles sur le front, les mains, les pieds. Il s'essuyait les doigts sur les miettes de pain, puis tout cela était brûlé par la suite. Aujourd'hui, depuis le Concile, les onctions se font aux deux mains et sur le front.

Après la cérémonie on continua à entourer le malade. A l'occasion de visites et si l'état empire, on récite à voix haute les prières des agonisants avec les membres de la famille

et des voisins qui se trouvent là... Sinon on récite des prières pour les malades; on récite avec lui le chapelet et diverses invocations. Tous ceux qui sont dans la chambre participent à ces actes.

Le malade est souvent visité, on l'entoure on lui parle; le prêtre et les premiers voisins (des femmes surtout) viennent le voir, également des membres de la famille qui n'habitent pas trop loin. Les hommes viennent aussi faire des visites, surtout si le malade est un homme.

La mort peut arriver. Alors le prêtre est immédiatement prévenu par la famille ou par un voisin. Il se rend en suivant à la maison alors que le premier voisin va à l'église demander la croix à l'*andere serora*. Elle lui donne et sonne à l'église pour avertir de la mort: série de 2 coups espacés pour une femme, de 3 coups espacés pour un homme et *errepi-ka* pour un enfant.



Fig. 29. La croix mortuaire de Mendive (BN). La face antérieure avec le Christ ouvre le cortège et la face postérieure avec la Vierge regarde le cortège.

Elle sonnera également tous les jours, le glas normal, avant chaque angélus. Toutes ces sonneries sont données de jour seulement; on ne sonne de nuit que pour des catastrophes.

Le jour des obsèques, lorsque le prêtre quitte l'église le glas est donné, mais de temps en temps, jusqu'à ce que le cortège soit en vue ou proche; alors on le donne régulièrement.

Autrefois la famille en deuil n'assistait pas à l'ensevelissement; on allait la chercher une fois la fosse rebouchée. C'est la première voisine qui faisait office de *ezkolaria* ou *argizaina* qui venait chercher la famille pour la conduire sur la tombe. On sonnait alors le glas, à la fin de la messe, pour l'ensevelissement, jusqu'à ce que le premier voisin avec la croix revienne dans l'église accompagné des autres participants. C'est alors que la famille sortait vers le cimetière. Cette pratique est toujours en vigueur dans le village.

Disposition de l'église pour les obsèques:

A droite, immédiatement derrière les bancs occupés normalement par les filles préparant la communion, contre l'allée, à côté du cercueil, se place la première voisine (*argizaina*). A sa gauche est la femme la plus affectée, puis les autres femmes de la famille, par degré de parenté.

Les hommes du deuil sont sur les premières chaises, immédiatement derrière les bancs des garçons en âge de catéchisme. Le premier voisin se place derrière le cercueil, derrière les *ezko*, le temps des prières qui débutent la messe; il a la croix de l'église. Puis il la range dans son support, sur les anneaux de la Table sainte et va rejoindre les autres hommes à la tribune.

Les femmes ont amené leurs *ezko* qui sont placés, allumés, immédiatement derrière le cercueil. Ils seront surveillés par la première voisine.

La messe finie c'est l'absoute (*absolbiak*). Alors le premier voisin reprend la croix puis viennent derrière lui: les hommes, les chanteuses, le prêtre et les enfants de chœur, le cercueil porté par quatre voisins désignés par la famille, enfin, les femmes participant aux obsèques. Tous vont procéder à l'ensevelissement.

A la fin de la messe le prêtre se place derrière une table mise derrière la Table sainte, il recueille l'argent des messes que lui donnent ceux qui n'ont pas pu, pour une raison ou une autre, le donner directement à la maison du défunt lors des visites. La liste des offrandes est ainsi établie et elle sera affichée à la porte de l'église. Autrefois elle était lue en chaire (*mezen kridatzia*). A la fin de la cérémonie on se rend au repas à la maison (*hil baskaria*) ou on se disperse.

Le dimanche suivant les obsèques c'est *bederatzi urruneko meza*. Les femmes assistaient, autrefois, revêtues de *mantaleta*, et sur leurs chaises habituelles. Les hommes n'avaient pas leurs *capas* ou *xarpak* (fixée sur l'épaule droite, le pan était repris sur le bras droit et pendait entre le bras et le corps), ils prenaient place à la tribune, à leur endroit habituel.

Urtheburuko meza marquait la fin du rite avec *ezko* (1 an et 1 jour en fait), les femmes n'assistaient pas à la messe avec *mantaleta* à cette occasion. *Ezko* n'était utilisé, par la suite, que pour les messes offertes pour le défunt.

Le cortège funèbre:

Il n'a pas de nom spécial, on dit: *enterramendia*. Il se déroule sur deux files. En tête marche le premier voisin avec la croix, l'effigie du Christ ouvrant la route, celle de la Vierge est tournée vers les participants. Le témoin insiste sur cette particularité de la croix paroissiale du village, ce n'est pas général.

Suivent les hommes du village portant des gerbes ou des fleurs et, si possible, des cierges allumés. Ces cierges sont ceux qui étaient dans la maison, autour du cercueil (4 à 6 selon les moyens de la maison); la famille achetait ces cierges au village. Aujourd'hui il y en a à l'église à cette fin.

Vient le chantre, puis le prêtre et les enfants de chœur. Ils précèdent le cercueil porté par quatre voisins. Suivent les hommes du deuil avec *xarpa* ou *kapa*. Derrière eux, vient la femme la plus touchée, avec, à ses côtés la première voisine qui porte l'*ezko* de la maison, allumé si possible, puis toutes les femmes du deuil. Elles ont toutes *mantaleta*; la première

voisine également. Les autres femmes ont *kaputxina*. Les femmes du deuil portent des *ezko*. Ces vêtements de deuil ne sont plus portés actuellement. Les femmes portent *mantilina*, de nos jours.

Ferment le cortège, les femmes du village et les amies, avec *kaputxina*.

Cet ordre est conservé quelque soit le sexe du défunt, dans un enterrement traditionnel, avant l'introduction des voitures.

Témoins: Monsieur l'abbé Erdozainti-Etxart et sa gouvernante, Madame Monréal.

Mendive, Juillet 1986

* * *

On annonçait la mort à tous les animaux de la ferme, y compris les poules. On tapait sur les ruches. Cet acte était fait en principe par une femme (la mère de mon témoin par exemple), qui disait la formule: "*Hori joana da eta ziek iatzar zitze*" (un tel est mort et vous devez vous réveiller).

Parmi les signes annonciateurs de la mort il y a le cri de la chouette (*kaheka entzun*), c'est un mauvais signe (*marka txarra*).

Un personne qui était *sorgiñ*, lorsqu'elle allait mourir, cherchait à prendre la main de quelqu'un et lui transmettre de ce fait le maléfice. On disait alors qu'il fallait tenir à la main un manche à balai et le lui tendre; on ne risquait pas ainsi d'être atteint. Mais mon informatrice dit que ce sont des histoires car il est bien difficile de savoir si la personne en question est *sorgiñ* ou non.

Erioa est quelque chose d'intraduisible: *erio ezta urrun*, pour signifier que la mort est proche.

On voit dans le regard du mourant que les derniers instants sont proches (*azken estremetatian edo azken hatsetan*), ce regard est vitreux: *begiak mitratiak*, on dit aussi: *zer begi eri ditian!*. Le mourant s'agrippe souvent aux draps: *mihisia aztarpaka ari da*.

L'homme meurt; on peut dire, par exemple, *Piarres hil da edo gorputz da* mais il est plus doux de dire: *Piarres pausatu da*.

Lorsque l'on descend le corps dans *ezkaratza*, on décroche cette pièce avec des draps (*hil oihala*) pour resserrer l'espace et cacher ce qui se trouve là. A côté du cercueil on dispose deux cierges achetés au village, sur une table et allumés. *Ezkoa* est mis devant le cercueil, on ne l'allumait que dans l'église (où il était surveillé par la première voisine, ou *argizaina*). Il n'y avait pas de *lampionia* ici.

Le fait de décorer ainsi *ezkaratza* se dit "*hilen beztitzia*", bien que, comme me le fait remarquer un témoin, ce n'est pas le mort à proprement parler que l'on habille.

Les revenants se manifestent (*arima erratia*) et on me cite à ce propos le dicton concernant une personne qui s'affaire toujours sans se reposer: "*iduri du arima erratia*" (il est comme un revenant). Un revenant se manifeste toujours par des coups frappés dans une pièce quelconque de la maison. Alors il faut mettre une bougie allumée recouverte d'un *gaitzuri* (ancienne mesure de bois pour porter du grain), dans la pièce sombre et laisser à côté un papier pour que *arima*

erratia y inscribe ses souhaits. En les accomplissant, elle ne se manifestera plus.

Divers témoins, Mendive, Juillet 1986.

OSSÈS/ORTZAIZE

A.4 – Aucun témoin ne peut dire si l'on faisait une jonchée sur le trajet emprunté par le prêtre, quand il portait le viatique, autrefois.

Dans la maison du premier voisin, c'est l'homme qui va chercher la croix à l'église et prévient les gens du quartier de la mort survenue dans sa maison voisine.

A.7 – Ce n'est pas spécialement une femme qui ferme les yeux du mort.

B.8 – La toilette funéraire et habiller le mort se font par plusieurs femmes du voisinage ou de la famille. Il n'y a pas au village ou dans un quartier de femme chargée de ce travail. Cependant chaque maison a souvent l'habitude de faire appel à une personne bien précise (voisine ou parenté) et ce, par tradition familiale.

B.4 – *Hil mihisia* est à la fois le linceul et le drap que l'on met sur le lit. Contre les murs de la chambre on tend des draps ou *hil ohialak*. Ils sont décorés de végétaux par ceux qui habillent le mort, mais pas spécialement.

– *Hil mihisia* est toujours décoré, souvent avec des feuilles de laurier (*basa erramaia*) ou des feuilles de bambou. Le drap lui même, est soit au crochet soit brodé, dans ce cas on met un peu de laurier et sur le bord.

– Derrière le lit, le drap tendu contre le mur est souvent décoré de la même façon que *hil mihisia* avec des feuilles de laurier épinglées par deux, en forme de croix. Si le drap a des belles broderies on met peu de laurier.

C.2 – Le curé allait chercher les morts dans toutes les maisons du village, y compris dans celles des quartiers les plus éloignés.

C.4 – Le cortège funèbre marche sur 2 files, le cercueil est au centre porté par *hil ketariak* (8 qui se relayent) entouré de 4 porteurs de cierges (*argi ketariak*). Le premier voisin, avec la croix, marche en tête. Il est suivi des hommes de la famille puis des autres hommes. Les femmes viennent derrière, la première voisine est en tête, elle porte 2 *ezko* dans un panier (le sien et celui de la famille en deuil), elle est suivie par les femmes de la maison, les autres femmes ferment la marche. Pour les vêtements de deuil, voir plus loin.

Pour un enterrement d'un enfant, on place devant le cercueil les garçons ou les filles, selon le sexe du mort.

C.11 – La famille finance les obsèques. On ne connaît pas de confrérie au village.

D.5 – La stèle discoidale se dit *hilarri biribila*.

D.16 – *Andere serora* limitait son rôle à une activité dans l'église seulement. Elle sonnait les cloches et préparait l'église pour la cérémonie. Elle était toujours habillée de *kaputxina*

E.5 – En général la femme du premier voisin habille le mort, décore la chambre mortuaire et s'occupe des *ezko*; pendant la cortège funèbre et après l'ensevelissement. Elle pose alors les 2 *ezkoak* sur la tombe, le temps d'une prière, puis les reprend avec elle. Par la suite, elle rendra l'*ezko* de

la maison du mort à une femme (*la veuve par exemple*) qui l'allumera tous les dimanches pendant les messes, jusqu'à la fin du deuil. Dans le cortège, la premier voisine conduit le deuil des femmes, avec l'*ezko* de la maison du mort entre ses mains.

Note sur les vêtements de deuil (portés jusque vers 1955)

– *Kaputxina* classique (voile noir qui tombe de la tête vers les pieds) était porté: par les femmes après le mariage, tous les dimanches lorsqu'elles allaient à la messe. *Kaputxina* est un voile qui couvre la tête quand on assiste à une cérémonie.

A l'église, *andere serora* portait *kaputxina*.

– *Mantaleta* classique (avec un vaste capuchon aux plis réunis vers l'arrière et bordé d'un voile de dentelle; le reste, formant "cape", étant attaché par un crochet, au niveau du cou) n'était portée complètement rabattu devant le visage durant toute la cérémonie, dans le cas des plus proches du défunt; les autres femmes avaient le voile rabattu sur le capuchon et le visage en partie dégagé de ce fait. Une fois la cérémonie achevée on relevait ce voile, quand on voulait, et on dégagait le visage.

Ce vêtement ne s'appelle que *mantaleta* ici.

– *Enterramenduko kapa edo pelerina*: il n'y avait pas de nom spécial pour désigner la cape ancienne que portaient les hommes jusque vers 1914 environ. C'est un vêtement d'une seule pièce (et donc différent des capes dessinées par Dop ou Corréges en Labourd), avec un col, fermé au niveau du cou par un crochet. On ne relevait pas spécialement le col (cela dépendant du temps qu'il faisait). Ces capes étaient en laine noire.

A cette époque, il n'y avait qu'un type de cape pour les hommes.

– C'est vraisemblablement après la guerre de 1914-1918 que fut introduit *kapa*, porté par les hommes de la famille et les proches du mort, le jour des obsèques. Description: une pièce de tissu unie, de forme rectangulaire, est fixée sur les deux épaules par des épingles; elle se prolonge par un pan long plissé qui nécessite d'être replié sur l'avant bras gauche, le pan tombant entre le bras et le corps. *Kapa* est une pièce de tissu étroite qui va d'une épaule à l'autre, sur le dos uniquement.

Ce vêtement s'avéra plus pratique que la vieille cape, elle était moins lourde moins chaude. Très vite elle supplanta l'ancien vêtement et les deux n'ont pas coexisté à proprement parler; durant un certain temps, les hommes portaient soit un modèle soit l'autre. Jamais ces vêtements n'ont été utilisés pour distinguer un degré de parenté vis-à-vis du mort. Ce nouveau vêtement est appelé ici *kapa* et non *xarpa* ou *tauliera*, etc.

Les enfants de tout âge pouvaient faire partie du cortège funéraire, quand ils avaient les parents. Ils ne portaient pas de vêtement de deuil, ni de marque particulière.

Le voisinage

Ma maison natale se trouve dans l'un des quartiers les plus montagnards d'Ossès, à Ahaize-mendi, à 5 km de l'é-

glise. Les maisons y sont éloignées les unes des autres et le premier voisin de ma maison est à 800 mètres. Au bourg, les maisons sont très rapprochées.

Chez nous, le premier voisin (*lehen auzo*) est le plus proche au point de vue de distance. Il y a aussi un second voisin (*bigarren auzo*) qui est défini sur le même critère. Il n'y a pas de "troisième voisin". *Lehen auzoa* est le plus important. Tous les autres voisins sont regroupés sous la dénomination de *kartierra*, ou "auzoak".

Rôle des voisins durant le rite funéraire

Le premier voisin et la première voisine. Le premier voisin est le premier averti. En général, il connaît toute la proche parenté de son voisin: il se charge de leur annoncer la nouvelle, le jour et l'heure des obsèques: *hil mezuak* egiten ditu (mezu étant le message). Il se charge également de commander le cercueil, la gerbe ou la croix. Il s'occupe de la collation (repas) après la cérémonie des obsèques. Il va chercher la croix, lors de la mort, à l'église, très souvent avec le second voisin.

Dans le cortège, il occupe la première place, en tête, tenant la croix et en tenue de deuil. Après lui viennent les hommes de la famille, le second voisin et le reste du voisinage. A l'église, il s'installe au bout du premier rang, avec les hommes du deuil; l'extrémité du premier banc donnant sur l'allée, où est le cercueil, lui est réservée. C'est lui qui fait la quête. C'est lui qui annonce la collation offerte, et ce, en fin de cérémonie.

C'est lui qui, à la fin de la collation, dira à tous les convives de se lever et il fera une courte prière à la mémoire du défunt.

La première voisine: elle habille le mort. Elle marque les messes que l'on offre.

Dans le cortège, elle est en tête des femmes, suivie des femmes du deuil et des autres voisines; elle était vêtue de *mantaleta* et portait deux *ezko* jusqu'à l'église.

Elle occupe également l'extrémité de la première rangée donnant vers l'allée. Elle est avec les femmes de la famille en deuil, alors que la seconde voisine, tout comme son mari, sont plus "fondus" dans la parenté, au sens large du mot.

La première voisine va, avant d'entrer dans l'église, allumer les deux *ezko* les placer sur une chaise devant elle. Pour l'inhumation elle les posera sur la tombe et les éteindra dès l'inhumation achevée.

Note: autrefois la famille proche ou lointaine, restait dans l'église. Seuls sortaient pour l'inhumation, le premier voisin et sa femme, le curé, les porteurs de cierges. Quand le curé rentrait à nouveau dans l'église, après l'inhumation, tout le monde sortait de l'église, la famille en premier.

A quoi sert le second voisin? Il est là pour suppléer au *lehen auzo*, celui-ci pouvant être âgé ou atteint d'incapacité temporaire ou non. Le *lehen auzo* pouvait aussi avoir besoin d'aide.

Dans les quartiers éloignés, le trajet jusqu'à l'église pouvait durer une heure et demie. Dans ce cas là on se relayait. Comme on le verra plus bas, le second voisin tenait lieu "d'éclaireur" (*argi ketari*), il pouvait aussi relayer des porteurs, dans les cas des longs trajets.

Bigarren auzoa eta kartierra: Dans le cortège il y avait quatre porteurs de lumière (*argi ketari*); le second voisin en était souvent, ainsi que ceux du quartier. Il y avait aussi les quatre porteurs (*kutxa ketariak*). Dans le cas de notre maison éloignée, les éclaireurs portaient simplement un cierge qu'ils allumaient en s'approchant du village; ils se relayaient avec les porteurs lors des poses. Tous ces hommes étaient en tenue de deuil. Seules les chaussures n'étaient pas de circonstance, vu le long trajet et on les mettait juste avant d'arriver au village.

Généralement le voisinage est au complet pour sortir avec le mort de sa demeure terrestre et pour le suivre sur deux rangs (hommes et femmes), dans le cortège funèbre.

Le rôle du charpentier

Il ne semble pas avoir été ici ce "maître de cérémonie" que l'on peut voir ailleurs. Il n'intervient que pour mettre le mort en bière, après avoir fait le cercueil; pour cela il vient avec un autre voisin ou un membre de la famille, si besoin, un homme. Il met le cercueil sur quatre chaises dans *ezkaratza*. Aujourd'hui, ce n'était pas le cas autrefois, il amène le cercueil dans sa voiture jusqu'à l'église.

Lehen auzoa accomplit différentes tâches: décoration d'*ezkaratza* et confection de l'enclos de draps, accueil des visiteurs, mise en ordre du cortège sortant de la maison, etc. La distribution des fleurs et couronnes se fait spontanément, ou à l'initiative de *bigarren auzoa* (le second étant déjà pris avec la croix, en tête). Le charpentier n'intervient pas ici.

Commander les porteurs, intervenir dans le creusement de la fosse et dans la mise en fosse, tout ceci est le travail de *lehen auzo* voire de *bigarren auzoa*. Le charpentier ne prend pas nécessairement part au repas funèbre, sauf s'il y a un lien de parenté avec la famille. Il ne sert pas à table et ne recueille pas l'argent des messes.

Autrefois le charpentier ne jouait ici que son rôle strict de charpentier-menuisier.

Manipulation des cierges et des lumières

Lanpioa: on trouve ici le *lanpioa* classique (verre avec eau, huile, flotteur et mèche). On l'utilisait dans la chambre du mourant et nulle part ailleurs. Dans cette chambre tous les miroirs sont recouverts de draps blancs ainsi que les murs contre lesquels il y a le lit.

Xirioak: chaque maison en possède deux qui ont été bénis à Chandeleur et dont elle se sert en cas de mauvais temps (orage, grêle: on en allume un). On s'en sert également quand il y a un mort. dans ce cas on les utilise pour accueillir le prêtre quand il vient pour la veillée de prières auprès du défunt.

Pour veiller le mort on n'utilise que *lanpioa*.

On accueille le prêtre avec deux *xirio* et ils restent allumés pendant toute la prière, soit environ 30 minutes. Puis on les éteint.

Ces deux *xirioak* sont mis avec deux autres achetés pour la circonstance. Ces quatre *xirioak* seront utilisés dans le cortège funèbre et lors de la cérémonie d'enterrement. Ils sont portés par les quatre *argi ketari*, dans des chandeliers, jusqu'à l'église. Là, ils seront allumés par *Andere serora*.

Après la cérémonie les quatre *xirioak* resteront à l'église et seuls les chandeliers sont rapportés à la maison.

Les quatre *xirioak* portent un ruban noir.

Ezkoak: il y en a deux. L'un appartient à la famille, l'autre, à la première voisine. Les deux sont du même type, enroulés dans un petit panier en osier revêtu d'un napperon. Ils n'étaient utilisés que pour le rite funéraire, semble-t-il. C'est la première voisine qui, seule, portait les *ezkoak* jusqu'à l'église. elle les posait, allumés, sur une chaise, devant elle. Pendant l'inhumation, elle les posait sur la tombe puis elle les éteignait, l'inhumation achevée. C'est également elle qui ramène, le jour même, les deux *ezkoak* et rend le sien à la famille.

Pour la messe de neuvaine (*bederatzurruna*), la famille emmenait elle-même son *ezko*, la voisine n'emmenait pas le sien. Après la messe de neuvaine, on n'emmenait pas l'*ezko* au cimetière, encore moins aux autres messes. A la fin de la messe on éteignait l'*ezko* et on le ramenait à la maison. Chaque maison avait son *ezko*.

Temoignage recueilli auprès de Terexa Lekumberri et de sa mère, Ossès.

SAINT ETIENNE DE BAIGORRY/BAIGORRI.

ENQUÊTE N° 1

A.1 – C.O. pense que les corbeaux, à cause de la couleur noire et du croassement, sont un présage de mort. C'est également le cas de la chouette à cause de son cri dans la nuit qui peut annoncer quelque chose de mauvais.

Les autres informateurs ne se prononcent pas, ils ne savent pas. Il y a accord sur le fait que les chiens hurlant de nuit (*uhuriaka hartzen*), cela constitue un mauvais présage. C'est une croyance très forte (*sekulako sinestea... gaitzeko sinestea*). On avait et on a encore peur. C'est une chose impressionnante (*gauza itsusia da*). Aujourd'hui encore cette croyance ancienne revient à l'esprit quand on entend le chien hurler à la mort (*orai ere trixte egiten dik*).

A.6 – On n'a pas entendu parler de tuile enlevée sur le toit. C.O. n'a pas entendu dire que l'on ouvrait une fenêtre ou une porte.

A.8 – Tous disent que l'on annonçait le décès de quelqu'un de la famille aux abeilles. J.L.: si on ne prévenait pas les abeilles, elles mouraient ou elles partaient.

On annonçait aussi la mort aux vaches; on leur enlevait leurs cloches. Toute la maison se mettait en deuil: "*dolian sartzen ziren denak*".

Les bêtes passaient silencieusement au village. On bouclait toutes les [B4] issues de la maison: "*lehioak eta bortak zanpez hetsirik*".

A.9 – Les mots *erioa* et *hiltzea* ont été difficiles à définir, il y eut des hésitations.

J.L. dit que le fait de mourir, l'acte au présent est: *mementoko ixtorioa, gertakaria*. *Heriotzea* est le fait dont on parle, qui surviendra. J.P.C. illustre cela à l'aide de formules qu'il a vu écrites çà et là: *oroit heriotzeaz*.

A.7 – C'est une femme qui fermait les yeux du mort. C.O. n'est pas de cet avis, ce n'est pas spécialement une femme.

B.8 – Les voisines venaient habiller le mort, "comme pour partir, comme pour sortir" (J.L.). On le revêtait de son costume de mariage (qui était noir en général), une jolie chemise blanche, la cravate, les souliers et le béret.

C.O. dit qu'on n'attachait pas les pieds. On n'entourait les mains avec le chapelet; le visage avait une bandelette quand la bouche restait ouverte.

On n'a pas vu de mort mis dans un linceul. Personne n'a vu faire la toilette mortuaire.

B.4 – Dans la chambre du mort on mettait une petite table sur laquelle on posait un crucifix entre deux cierges bénis à la Chandeleur. On mettait une assiette avec de l'eau bénite et un rameau du jour des Rameaux.

C.O. On décorait les murs de la chambre avec des draps et des fleurs, aussi bien que possible. On couvrait les miroirs avec des serviettes. Pourquoi?

B.12 – Les voisins décoraient *ezkaratza* avec des draps; c'est simplement parce que les murs ne sont pas propres et que l'environnement n'est pas convenable, pense J.L. Sur ces draps on piquait des fleurs ou des feuilles de lierre. On tendait peut-être à faire des croix avec des feuillages.

B.4 – Le lit est décoré avec le plus beau drap de la maison, bien repassé; on piquait des fleurs et feuilles de lierre en soulignant sa bordure. Ce travail était fait par les voisins (parfois ce pouvait être un membre de la famille qui le faisait).

B.10 – C'est le charpentier qui met le mort en bière. La famille y assiste ou n'y assiste pas. Tout dépend du courage des uns et des autres et de l'état du cadavre; quelque fois, dans le cas de certaines maladies cardiaques le spectacle est difficile à soutenir.

B.13 – En principe, tout le monde pouvait faire des visites mortuaires. Surtout la famille et les amis, mais pas les enfants. En fait, ce sont surtout les femmes qui se présentent (*emaztetsu*), c'est comme pour les accouchements (note J.L.), les hommes évitent ces moments... le travail est un prétexte.

Ce sont plutôt les voisines qui veillent, avec des amis. On se relaie la nuit, surtout s'il faut assurer plusieurs nuits.

C.2 – Le prêtre (habituellement le vicaire) allait dans toutes les maisons. Il n'y avait pas de "*maison d'accueil spéciale*", le curé attendait le cortège dans une épicerie qui se trouvait à 100 mètres avant d'arriver à l'église, pour les maisons vers le bas du village. Il attendait au carrefour "*Kurutxeta*", pour ceux qui venaient du haut du village. A l'approche du cortège, il revêtait la chape noire, remettait une croix métallique (le "*volontaire*" se faisant souvent "*désirer*"...) et alternait les versets du Miserere avec le vicaire.

Comme le dimanche, on chaussait les chaussures à Augustin-borda ou à Zubiatia, selon l'endroit d'où l'on venait⁵.

C.7 – Les porteurs allaient se désaltérer au café proche de l'église et faisaient une entrée plus ou moins discrète durant la messe, dans les galeries. Des personnes se plaignaient à eux parfois. Le cercueil était descendu, autrefois, suspendu à des perches (*hagak*) puis, il était posé sur un brancard de bois ("*kolportak*").

5) À Augustinborda, à Kurutxeta ou, parfois, dans la boutique de Mademoiselle Mouesca, pour les maisons venant de Belexi et vers Banca.

À Zubiatia pour le quartier Iparager.

Nous n'avons pas de renseignement pour les autres quartiers.

C.4 – Note

Lorsque pour remplacer le corbillard tiré par un cheval, l'ambulance fut utilisée, les *hilketari* prolongèrent l'habitude de la boisson rafraîchissante jusqu'au jour où le curé s'en étonna publiquement, de cette soif persistante qui n'était pas expliquée par une fatigue particulière.

C.1 – Autrefois, le cortège empruntait *elizabidia*. Seul J.L. se souvient de cela. Selon lui, c'était le chemin le plus court vers l'église; il est différent de "*orgabidia*" qui fait des détours, et évite les passages difficiles comme le fera plus tard "*erregebidea*". Il a aussi entendu dire qu'on descendait le cercueil à dos d'âne. Parfois les deux modes de transport étaient utilisés: *hagak* pour la partie montagneuse et *kolpor-tak* pour les endroits plus praticables et à l'approche de l'église.

D.13 – Il n'y avait pas d'emplacement réservé pour des familles, dans l'église; il n'y avait pas de regroupement par quartiers dans l'église ou au cimetière.

B.1 – Le premier voisin est la première maison en direction de l'église, à droite; ce voisin est porte-croix.

Il y avait parfois des difficultés lorsque les familles étaient fâchées. Comment résolvait-on ces conflits? Personne ne peut dire. Aujourd'hui il y a des difficultés nouvelles du fait qu'un premier voisin n'est pas pratiquant ou n'est pas originaire du pays et n'ose accepter cette charge, de crainte de ne pas savoir ce qu'il doit faire durant la cérémonie. On accepte plus facilement d'être *hilketari*, car il suffit de suivre le mouvement...

C.7 – A partir de la maison mortuaire, la croix de bois est portée. Puis, on porte la croix métallique à partir du relais. D'autres personnes se joignent alors parfois au cortège.

C.4 – Ordre du cortège

Le premier voisin.

Les porteurs de gerbes.

Le prêtre et l'enfant de chœur.

Le drap mortuaire; pour les membres du Tiers-Ordre c'est un drap spécial, marron, avec liséré et pompons argentés,

Le corps du défunt.

Les porteurs du cercueil (ils ont été désignés par le 1^o voisin).

Les hommes: ceux du deuil et les autres.

Les femmes; celles du deuil et les autres.

C.6 – Les hommes portaient kapa. Des discussions inattendues se font jour à propos de ce terme: kapa, estola, taulierra sont donnés. Kapa ne se place pas au milieu du dos, mais on l'épingle légèrement vers la gauche, le pan est replié sur le bras gauche.

E.1 – Comme marque de deuil, certains portent ensuite un brassard noir (*zinta beltza*).

C.6 – Les femmes du deuil portent *mantaleta*. Certaines personnes âgées portaient *kaputxina*, comme le dimanche.

E.1 – Le deuil se porte de 6 mois à 2 ans, voire 5 ans pour les proches: père, mère, époux, épouse. Les manches sont longues, on a des bas noirs. On ne va pas à la fête, on ne danse pas.

Le dimanche de la publication des messes, la famille ne sort que pour aller à la messe, elle ne sortait pas pour aller aux vêpres.

On porte ensuite le demi-deuil; les couleurs sont alors le noir et le blanc, le violet et le gris.

E.5 – Le jour des obsèques, on ne porte pas *ezko*, mais on le fait brûler lors des messes célébrées pour le défunt. On venait avec l'*ezko* de la famille dans le panier; certains comp-taient le nombre de paniers avec les *ezkoak* allumés...

A ces messes on porte *mantaleta* et kapa.

Lorsque la famille ne vient plus aux messes, on laissait *ezkoak* à l'église et la religieuse les gardait et les allumait aux diverses messes jusqu'à ce que la cire soit terminée. Elle prévenait alors les familles pour qu'elles la renouvellent.

C.17 – On ne faisait pas de feu, ni au départ ni à l'arrivée du cortège à la maison du mort.

E.2 – Une voisine, parfois un membre de la famille, recueillait l'argent des messes lors des visites, ou à d'autres occasions on classait, si possible, la liste des donateurs, les uns par quartier, les autres par parenté. Le curé lisait toute la liste le dimanche à la grand-messe. La liste était ensuite affichée sous le porche, de la part de la famille.

C.16 – Après la dernière prière du prêtre au cimetière, le maçon invitait, avec une formule rituelle⁶, les *kurutzeketari* et les *hilketari*, à se rendre dans un restaurant pour une collation. En général la famille surtout les personnes venues de loin, mangeaient au restaurant. Le menu habituel était, selon J.L.: la poule au riz. A la fin du repas, l'un des participants donnait le signal de la prière. On se levait et on récitait: "*Gure Aita*", "*Agur Maria*", ou une dizaine de chapelet, pour le défunt et la famille du défunt. La prière s'achevait par Requiem. On faisait le signe de croix sur soi.

Il n'était pas rare que le repas s'achevât dans une bonne ambiance, le soir. On riait, on racontait des histoires du défunt; ça glissait sur des histoires drôles. J.P.C. parle d'un repas d'enterrement suivi de parties de mus, le souper sur place, mus, danse, chant et... bagarre.

C.10 – Les invités n'apportaient pas à manger. Certains voisins avaient cependant la coutume de faire un paquet à l'alimentation du village (café, sucre, chocolat...) qu'ils remettaient à la famille lors de la visite faite au mort. Ce type de cadeau est "*ikus saria*".

C.18 – Il n'y avait pas de place spéciale pour enterrer les enfants au cimetière. C.O. croit qu'il y avait une place spéciale pour les enfants morts sans baptême.

On a également entendu dire que l'on enterrait les enfants dans le jardin (*baratzian*) de la maison, surtout les prématurés. Les obsèques des enfants étaient particulières. On sonnait la petite cloche pour le glas, le cercueil était recouvert d'un tissu blanc, les enfants qui assistaient étaient habillés de blanc.

Il y avait des places spéciales pour "agotak"? On ne peut préciser. Il y a des tombes de bohémiens regroupées à gauche, en montant, au cimetière. Ce sont des tombes toujours très fleuries, des petites tombes de terre.

6) Le maçon-fossoyeur disait: "Familiak komitatzen ditu kurutzeketaria ta hilketariak zerbaiten hartzera Juantorena-inian... Oronosenian maisons qui font restaurant)". Le maçon-fossoyeur était invité d'office.

Les enfants sont mis en terre, sans monument. Plus tard on les a mis dans la tombe familiale.

D.1 – Le cimetière se dit *hil harriak*.

D.3 – On ne faisait pas de dessin sur la surface de la tombe.

D.12 – J.L. se référant à une autre personne (notaire) dit que la tombe est liée à la maison. Les témoins s'esclaffent alors: "Que veut dire alors "concession perpétuelle"? - Tu vas vendre les cercueils avec la maison?"

Les membres du Tiers-Ordre avaient droit à un poêle marron. Il n'y avait aucune confrérie ou association, si ce n'est les anciens combattants.

E.6 – On raconte des histoires de revenants, et on hésite à traduire des mots comme "*arima erratia*", "*lamina*"...

Note

1. – Un vicaire du village exerçait un véritable chantage pour accorder l'Extrême-Onction. Il demandait que l'on retire la fille qui était à l'école publique. Certains refusaient et étaient privés du sacrement. De nombreux cas sont cités; en particulier lors de l'épidémie de grippe espagnole.

2. – Pour les suicidés, on ne se souvient plus exactement de ce qui se faisait. On se rappelle du cas de Manuel, le sonneur de cloches attiré, il s'était pendu et fut enterré sans sonnerie de cloches, ce qui a frappé les esprits. Cela avait choqué mais aussi "amusé" les gens du village.

Errefuntsiak. C'est une cérémonie qui avait lieu à la Toussaint, après les vêpres des morts. Les paroissiens venaient à la Table Sainte, s'agenouillaient, présentaient l'offrande au prêtre qui faisait une prière proportionnelle à la somme. Ils pouvaient également donner une pièce à l'enfant de chœur. A la fin de la cérémonie, le prêtre donnait également un peu d'argent, en fonction de la recette, aux enfants de chœur "qui faisaient leurs dessous de table "sainte".

Andere serora c'est *Andere Marie*, religieuse sécularisée, qui entretenait l'église, faisait le catéchisme, confectionnait les hosties.

Toujours habillée de noir, avec une grande mantille, elle allumait les cierges lors des obsèques.

Témoins:

C.O: *Madame Catherine Oronos, 81 ans.*

J.L: *Jean Laxague, 70 ans.*

J.P.C.: *Jean Pierre Chenitz, 70 ans.*

Tous de Baigorry. Propos recueillis par Michel Oronos et transcrits par Madame Maddalen Harispe.

Précisions

E.6 – Manez habitait avec sa soeur Maria. Manez s'est pendu. Les voisins disaient que l'âme de Manez revenait chez lui pour réclamer des messes. La soeur, effrayée, le croyait; elle avait disposé une assiette pour que les gens y mettent leur obole. C'était, pour les voisins, une façon de ramasser de l'argent. Cette comédie se produisait tous les soirs et, malgré l'interdiction du curé, les gens venaient du bourg, distant de 2 à 3 kilomètres, pour assister à cela. En réalité ils s'y rendaient pour rire car ils savaient très bien que l'âme de Manez ne revenait pas sur terre. Un jour, deux ou trois hommes, intrigués, voulurent y voir plus clair. Du bruit se produisit dans la chambre du mort. Ils regardèrent sous le

lit et découvrirent un vieil homme et son fils qu'ils tirèrent par la jambe. Tout le monde rigola. Cet événement se situe vers 1925-1926.

SAINT ETIENNE DE BAIGORRY. ENQUÊTE N° 2

Behin gizon bati atera zitzakon bere ardien erdirat argia. Eta harek beti atakatzen. Eta undarrian mintzatu zitzakon gizona; lehenbizian ez zen fida, bainan, gero mintzatu zitzakon gizona, eta galdegin zakon hea ze arrangura zien. Eta erran zakon argi-egiliak, baizik-eta arima bat zela hura han ibilki, eta hil aintzinian bere besotako haur guzier bazeela antxu bana emana, bati, eta nahi ziela hari ere eman zezoten, haren partez. Eta gero baziela meza batzuin arrangura, eta meza hek nahi zuzkeela Orrian emanaK izan ziten. Eta ordian gizon hura juan zen gau hutsez Orriarat mezen eman araztera. Eta argi-egiliak etzien gehiago atakatu.

Argi-egiler mintzatzeko manera berezi bat bazena?

-Ba, argi-egilek norbaiti zerbait galdegiten zakotenean, harek errepostia eman behar zien, ez eginen ziela, bainan entseatuko zela; zeren etzen beti segur eginen ahalko ziela.

Un jour, il apparut à un homme, au milieu de ses brebis, une lumière. Et cette lumière le harcelait toujours. Finalement l'homme, pas très fier, lui parla et lui demanda ce qu'elle voulait. Et la lumière⁷ lui répondit qu'elle était une âme qui errait là et qu'avant de mourir elle avait donné une agnelle à chacun de ses enfants, sauf à un et qu'elle voulait qu'à celui-là aussi on en donne une, de sa part. Et qu'elle désirait aussi que des messes fussent célébrées à Ronceveaux. Alors cet homme partit en pleine nuit à Ronceveaux pour faire célébrer les messes. Et la lumière ne le harcela plus.

– Y avait-il une manière spéciale de parler aux lumières?

– Oui, il fallait répondre aux demandes de la lumière, non que l'on ferait, mais que l'on essaierait de faire, car on n'était pas toujours certain de pouvoir faire (la chose demandée).

Belexi-n gertatu istorioa

Etxe bat hustu zen jendez arrunt. Hiru anai arrega Ameriketarat joanak ziren eta etxian gelditia zen ama bi semerekin. Eta seme bat tiruan hil izan zen errekontruz; hil zuten. Eta bertzia joan zen soldado eta ama gelditu zen etxian. Eta soldadogotik jin zelaik, mutikua eri zen; eta egun hetan ama hil zen lehenik, eta gero hil zen mutikua, eta etxia arrunt hustu zen. Gero auzoek, sukaldiaren gainekoa baitzen amaren ganbara izana, ikusten zuten han argi bat.

Galdegin nakon erran zaanari. Bainan familia guzia egoiten zineztena argiari beha? Ala zuhauk ikusi zinien? Ez, ez denek ikusten ginien, denek.

Eta gero mutikuek igorri zizuten sosak ehorzketen eta mezendako, Ameriketarik, eta hartan finitu zen.

Eta mutikuak jin zielaik, etxia hutsa arrapatu zuten.

Une maison se vida complètement de ses habitants: 3 frères et soeur étaient partis en Amérique et la mère était restée à la maison avec deux fils. Et un fils fut tué d'un coup

⁷ Le témoin dit "argi-egilia", le faiseur de lumière, littéralement.

de fusil, accidentellement; on le tua. L'autre parti soldat et la mère resta à la maison. Et quand le garçon revint du service militaire, il était malade. En ces jours-là la mère mourut la première, puis le garçon et la maison fut complètement vide.

Or, les voisins voyaient une lumière dans la chambre placée au dessus de la cuisine et qui avait été la chambre de la mère.

Et je demandai à la personne qui me dit cela: -Toute la famille voyait-elle la lumière ou vous seulement? - Non, non, nous la voyions tous.

Les garçons d'Amérique envoyèrent de l'argent pour les funérailles et pour faire célébrer des messes; et tout se termina ainsi. Et quand les garçons revinrent, ils trouvèrent la maison vide.

Raconté par M. Gratien Osafrain et Dominika Osafrain, quartier Belexi, Baigorri. Propos recueillis par Mme. Louise Arangoitz.

SAINT JUST IBARRE/DONAXTI IBARRE

A.4 – Lehen auzoak du apheza abertitzen. Sakramendiak edo komunionea aphezak ekartzen zuen eriarren etxerat beheterra lagun. Sakramendiak ekhartzen beretarrek xintxila ekartzen zuen eta bidean etxen ondoan pasatzian jo egiten. Eriaren etxerat arribatzian bortan jo egiten zuen eta familia, presuna bat bazoan bortanen zabaltzerat aphezari tortxa benedikatua pizturik eskuan⁸. Apheza laguntzen zuen eriarren ganberaraino⁹.

Apezak du familiarekin ehortzetako eguna eta tenorea hautatzen.

A.5 – Hilaren ganbaran tortxa benedikatua pizten da; Ganderailuz benedikatua den tortxa. Tortxa benedikatua zerbitzitzen zen (eta orai ere) denbora gaixtoa delarik (ortzea eta ximixa ari delarik); sukaldian tortxa pizturik othoiz bat egiten da aire gaixtoa urrunt dadien eta harria ez dadien eror errekoitaren gainerat edo kabalen gainerat. Orai aldiz hilaren ondoan ezartzen da lampe de chevet bat oihal bat gainetik. Table de nuit-aren gainean ezartzen da azieta bat ur benedikatuarekin ezpel branka bat barnean. Othoiz baten egiterat jiten direnek, ezpela ur benedikatuarekin, egiten dute gurutzearen zainalea hilaren gainean.

Ohiaren ondoan ezartzen da kadera bat oibal xuri batekin elizako gurutzia xutik dagola.

Lehioak, hetsirik dira ganbaran eta etxe guzian ere bai. Erloiak geldiarazten ziren. Mublerik ez zen khentzen. Mihisiak ezartzen ziren murriaren inguruan eta mihise horiek ezpel hostoz edertuak ziren.

A.8 – Lehen auzoa da lehenik abertitzen eta harek abertitzen ditu kartiereko lehen beste auzoak. Denek biltzen dira hilaren etxean hilaren bisitarat¹⁰. Ez zen orai bezainbat joaiten

ez baitzen ahal ere. Ehortzeta egunian zen bakarrik jendea jiten. Haurrak joaiten ziren baktotxa bere ideiaaren arabera bainan arras guti.

Lehenik othoiz bat egiten dute hilaren ganbaran. Gero hilaren familiarekin egiten dituzte hil mezuzariak; bi edo hiru auzo kargatuak dira hilaren familiako ahaide eta adixkideen abertitzeko.

B.1 – Lehen auzoa da etxetik lehen etxia eliza bidean duena. Hala nola: eliza ezker bada lehenbiziko auzoa hilaren etxetik ezker den lehen etxia.

B.2 – Duela berrogoi urthe lehen auzoa okupatzen zen kabale lanen egiten eta komitsionek egiten ere.

B.4 – Duela berrogoi urthe hil ohia egiten zen. Mihise xuriak eta brodatiak ezartzen ziren¹¹; hil oheko mihisia da etxeko mihiserik ederrena. Hilaren gainetik ezartzen da ederki arriñaturik begiratzen da mihise hori okasione berezi hortako. Mihisia zen erramu edo ezpel ostoeekin garniturik. Orai gauzak simplekiago egiten dire.

B.5 – Gurutzea lehen auzoak hilaren etxerat eremaitian andere serora zen okupatzen hil zeinien joitiaz eta ehortzeta egunian ere. Hil zeiniak joiten dira lehen auzoak gurutzia elizatik hilaren etxerat ekartzeko artean eta gero hila ehortzi arte Anjerusa jo eta, goiz eguerdi arratsetan.

Orai elizetan erloi guziak eletrikan dira eta herriko apheza da okupatzen zeinu horren erreglatziaz bere tenorean.

B.6 – Hila zen etxeko jendeak ez ziren nehorek gelditzen hila etxean.

B.8 – Hila ausoek bestitzen dute etxekoak ganberatik kanpo ezariz. Hilaren beztitzeko gizona balinbazen auzoko bi gizonak beztitzzen zuten eta hila emaztea balinbazen auzoko bi emaztek beztitzzen zuten. Andere serora etzen okupatzen hilaren bestizeaz. Lehenago beztitzzen ziren igandetako arropekin. Zapetak ere ezartzen ziren. Orai aldiz edozoin athorra ezartzen zaiote soinean.

B.10 – Egun bat et' erdi atxikitzen da hila hil ohian eta gero ezartzen da kutxan. Auzoak eta mahasturiak ezartzen dute kutxan eta gero kutxa ezartzen dute bi kaderen gainean ezkaratzian.

Ezkaratza garniturik zen eta hil mihisia dilindan kutxaren inguruan (so argazkiak). Hil mihisia mihise berezi bat da, hiru partetan berexia¹², broderia bereziakin. Etxe batetik besterak kanbio zen broderia batek bestia baino ederrago edo mihise oihal finago.

B.12 – Bi tortxa ezartzen dira bi aldetan; tortxa horiek elizatik ekhartzen dira okasione hortako eta elizari pagatzen ziren. Ehortzeta egunean auzoek emaiten dituzte tortxa horiek elizarat.

B.13 – Hilaren beilatzen gizon edo emazte nor nahi ibiltzen zen auzoetaik. Hilaren beilatzeke ez da ezkorik.

Lehenago hila beilatzen zen bi gauzez, auzoak aldizkatzen ziren. Zonbait othoiz egiten zuten. Orai aldiz etxeko jendeak eta haurrak dira egoiten hilaren inguruan eta gauz bera uzten da.

8) On se procurait ce type de cierge à la Chandeleur, à l'église.

9) Orai aldiz eriak galdegiten badu aphezak emaiten du deitzen den erien sakramendua eta orduan erraiten da hilarentzat "muni des sacrements de l'église"

10) Seuls les adultes, hommes et femmes du voisinage, faisaient cette visite; on n'amenait pas les enfants.

11) Ce drap est hil mihisia.

12) Le témoin ne connaît pas de nom servant à désigner cet ensemble de draps.

C.4. – Lehenago zortzi auzoek emaiten zuten elizarat haga batzuekin. Gero jintzen moda karrosa edo korbiaren emaiteko eta orai kutxa egina duen mahasturiak emaiten du elizarat eta gero elizatik eta hilarrietarat lau auzok emaiten dute.

Loreak gerbak eta beste "souvenir"ak auzoek emaiten dituzte. Lehenago gerbak egiten ziren etxetan, etzen lorerik erosten. Aihen xuriarekin egiten zen korona bat eta ezpel eta erramu hostoekin garnitzen eta uda zelaik lore zonbat ezartzen artian.

Ehortzetik prozesiona joaiten zen. Lehenik lehen auzoa gurutzarekin gero apheza gero hila korbiarrean eta hilaren ondotik etxeko hurbilenak: ahaide gizonak, gero ahaide emazteak eta gero auzo eta adixkideak. Lehen auzoko gizonak gurutzera emaiten zuen. Lehen auzoko emazteak familiako emaztetan lehena da eta ezkuak hunek emaiten ditu. Jendeak badoatzen bat bestiairen gibeletik¹³.

C.6 – Lehenago hilaren emaztea ama edo haurrak beztitziren ziren beltzez eta mantaleta edo kapa burutik behera ezartzen. Gizonek aldiz xarpa deitu oihal bat zuten besotik behera ezartzen ehortzeta egunian¹⁴.

Ehortzeta egunian zen bakharrrik ekhartzen mantaleta dentelarekin bisaia gorderik. Zeremonia hori akhabatu eta dentela altxatzen zen eta bisaia agertzen. Ehortzeta egunian zen bakharrrik ibiltzen mantaleta. Mantaleta hori familiako presuna hurbileneke zuten ibiltzen hilaren lagunak haurrek edo haurrideek.

Kaputxina burutik ezartzen da. Ahaide eta auzoko emazteak ezartzen zuten. Duluzko seinale bat zen. Burutik behera ezartzen zituzten kopeta gordez.

Eliza serorak etzuen bestimenda berezirik.

Haurrak ere jarraitzen ziren hilari. Beltzez beztiturik ziren edo bestenaz dolu marka ekhartzen zuten kolan (banda beltz bat) edo gauza bera palto edo manto besoan.

Ez dut ezagutu gizonik kaparekin. Nik xarpa besotik dilindan dut ezagutu bakharrrik. Ene aitari xamarra ikusi dut hori duela hiruetan hogoi urthe. Xamarra zuenak etzuen xarparik.

Xarpa, mantaleta bezala, hilaren familiako presunek, lagunak haurrak eta haurrideek. Gero urthe batez dolu marka ekhartzen zuten. Badu berrogoi ta bat urthe horiek oro ez direla egiten. Dolu marka: banda largo beltza josten zena palto edo manto kolan edo besoaren inguruan (avant-bras).

C.9 – Elizan aintzineko lekuak doluarentzat begiratuak dira. Dolu alki berezirik ez zen. Bakharrrik elizan aintzineko alkiak nornahirenak izanagatik doluarentzat erresalbatuak ziren.

C.10 – Ofrandak mezak dira. Meza batek badu bere balioa; orai meza batek balio du berrogoi ta bost libera. Familia baktokak emaiten du balio hori eta markatzen bere izena kaier batean. Meza horiek emaiten dira hilaren etxean

edo ehortzeta egunian, auzo batek biltzen ditu eta hunek markatzen du kaieran familiaren izena. Gero kaier hori emaiten du zonbaiten egunen burian herriko aphezari diruarekin. Eta aphezak zonbait egunen burian mezen lista afixatzen du kalostrapian. Lehenago aldiz elizatik meza denbora aphezak erraiten zituen meza emaiten zuten guzien izenak. Lista horren doblia hilaren etxean begiratzen da jakiteko nork baduen meza emanik.

C.11 – Ehortzetako fresak etxeko familiak pagatzen ditu.

C.12 – Hila ehortzen delarik familia urruntzen da eta auzoek dute ezartzen lurrean.

C.13 – Ziluak behar du metra bat lauetan hogoi zentimetro behera. Orai aldiz tonba bada.

C.18 – Bataiatuak ez diren haurrak hil herri xoko batean ezartzen zuten. Haur horiek toki berezi batian ehortzen ziren; ez dut uste izen berezirik bazuen toki horrek. Hil harrietan sapino handi bazter baitira hauien azpian. Orai aldiz nomahik ur benedikatua ixuri eta haurra bataiatua da eta familiaren hil harrian ehortzia.

C.19 – Gazte bat hiltzen delarik muthikoa balinbada pantalon xuriak ezartzen zituzten lehenago. Neskatok gazte aldiz mantalin xuria burian ezartzen zuten. Orai aldiz gazteak ehortzetarat jarraitzen dira bainan ez dute beztimendu berezik ezartzen.

C.21 – Beren buriaz beste egiten zutenak beste hilen lekhu berian ehortzen ziren, familiako tonban; bakharrrik gorp-hutza etzen elizan sartzen eta mezarik ez zuten ukaiten. Orai aldiz eritasun batendako ezagutua da bere burua beste egiten duenaren egitatea eta bertze hilen zeremonia guzietan da.

D.1 – Hil herriak dira hil hobiak bilduak diren toki bat.

D.2 – Familia baktokxa badu bere hil hobia, familiaren edo etxearen izenarekin. Hil hobiaren gainean ezartzen ahal da hilaren sortzeko ta hiltzeko data.

D.3 – Badira lurrezko hobia, kaa eta tonba. Kaa da kutxa ezartzen den tokia eta zimentaz estalia dena lur arras. Tonba aldiz lurretik gorago zimentaz edo marbrez egina den kesa handi bat bezala da.

Edozoin lore ezartzen da. Omia Sainduz aldiz hobi guzietan krisantema deitu lorea da ezartzen.

D.9 – Donaixti ezta nehore ehortzirik elizan orai. Kalostrapian bada aphez bat ehortzia, Donaixtin hil dena. Orai aldiz beren sor lekietan ehortzen dira aphezak ere.

D.13 – Lehenago elizan familia baktokak bazuen bere kadera edo jarlekua, etxearen izenarekin. Familia baktokak hiru edo lau kadirak bazituzten. Etxeko jaun handiek bazituzten kadera doblia: behereko estalia belaunikatzeko, gainekoa altxatu eta jartzeko. Gaineko estalia apaltzen zen eta jarria zelarik bertziak baino gorago heltzen zen.

Familia batean norbait ezkontzen zelarik, elizan kadera berria egiten zuen. Orai kadera guziak kendiak dira eta bankoetaz erreplazatuak. Jendiak nahi duten lekuan jartzen dira. Kadera baktokak berea bazuen eta jabetzen dira.

Hil harriak ez dira saltzen.

E.2 – Hilen mezak erraiten ziren lehenago ehortzeta eguna pasatu eta hiru egunez. Lehen auzoak aintzinean joaiten ziren mezarat eta ezkuak phizten zen meza denboran. Deitzen ziren doloietako mezak; doluan ziren mezarat joaiten zirenak, emazteak ziren joaiten.

13) Une femme enceinte était, de préférence, écartée de la cérémonie des obsèques. On redoutait que l'enfant naisse mort du fait des réactions de la mère. La composition et l'ordre du cortège sont indépendants du sexe du mort et du fait qu'il soit adulte ou jeune.

14) Xarpa des hommes était fixé par une épingle sur le veston; ce n'était pas nécessairement une femme qui l'attachait. Les femmes, lors du deuil, s'occupaient de la façon de s'habiller; maintenant elles s'en occupent moins.

Gero hilaren meza zen aldi oroz familiak ezkoa pizten zuen bere kaderaren ondoan. Ez zen tapizarik ezartzen lurtean.

E.3 – Herriko aphezak ditu hautatzen noiz eman mezak; urthe buruko meza aldiz familiak du galdatzen. Hila familiatik atheratu eta zortzi edo hamar egunen burian egiten da bederatziruntzeko meza¹⁵. Meza huntan dolu arrokekin joaiten ziren jendeak eta familiako gizonak eta auzoak ere joaiten ziren meza hortarat eta apairu bat ere egiten zen okasione hortarat hilaren etxean.

E.5 – Ezkoa ez da gehiago ibiltzen, horen usaia, kapa edo mantaleta eta xarparekin batean khendua da. Deitzen den ezkoa egina zen serora edo beneditano batzuen etxetan. Gero presuna berezi batzuetan deitzen zen ezko-egilea, Lakarran bazen bat. Erlen orratziarekin egiten zen, ezta khen eta. Ezko hori zare batzuetan ezartzen zen; zare hori oihal beltz batekin beztitua zen. Familiak edo auzo batek garnitzen zituen ezko zariak. Oihal beltz batekin. Zariaren inguruan eta behiti gaindituz plegu batzu eginez ezartzen zen delako oiha-la.

Ehortzeta egunian zare handi batean ezarriki ziren auzoen eta familiako ezkuak. Ezkuak, lehen auzoko emazteak emaiten zituen eta elizan doluaren aintzinean kadera batzutan ezartzen. Auzoko emazte hori kasu egiten zuen mitxa erratzen zelarik ezkoa deseginez luzatzeko. Ezko horiek hilaren etxan eta kartierretako etxe inguruetan biltzen ziren. Gero familia bakotzak biltzen zuen bere ezkoa etxerat ondoko igandea pasatu eta.

Compléments

A.8 – Quand il y avait un mort on avertissait le bétail en le faisant lever. On avertissait les abeilles.

Pour soulager un agonisant on enlevait une tuile du toit ce qui l'aidait à mourir dans la sérénité.

B.3 – Autrefois, au retour de la messe, on faisait un feu devant la maison.

B.5 – Le témoin n'a pas connu de sonnerie différente selon le sexe du mort. Elle était particulière dans le cas des enfants (moins de 12 ans).

C.1 – Le prêtre allait chercher les morts dans toutes les maisons du village.

C.23 – Les sépultures ainsi que les *jarleku* sont dispersés sans ordre particulier.

E.4 – Une fois par an on faisait une procession dans le cimetière, de tombe en tombe, sur celles où étaient les morts de l'année.

Le témoin a connu une confrérie, celle du Tiers-Ordre, pour les pauvres.

Mesdames Hourcade, 1984-1985.

SAINT MARTIN D'ARBEROUE/DONAMARTIRI

E.5 – Baziren bi ezko mota, elizan pizten zirenak:

– Ttipiak: bobina idurikoa, bere gainian bildia.

– Haundiak: "carré" batzu, taula baten inguruan; xingola beltz bat inguruan; etxe haundiek bazuten ezko haundi bat eta

jende xinglegoak ttipiagoo. Etxe bakotzak bere ezkoa bazien eta hemen ez zen auzoa urruno eta ezkoa ttipiagoo. Beneitanoek egiten zituzten usuenik.

Enterramendu egunian, auzuek ekartzen zutenek, ezartzen zuten lerro ahokiaren aintzinean, emazteen aintzinean.

A.5 – Etxean, hilaren ganberan baziren bi tortxa (etxeko-tortxak). Mirailak estaltzen ziren.

B.1 – Lehen auzoaren lana: hila gertatzen zelarik etxean, beti lehenbiziko auzoa abertitzen zinien. Heldu zen hilaren garbitzerat eta beztizerat hori, lehen bi auzoak egiten zuten usu. Horiek okupatzen ziren: bertze auzoekin egiten zuten enterramenduko egunaren apairua.

B.2 – Etxekoek ez zuten fitsik egiten, ez zuten kabalen lanik ere egiten, denak auzoen menturan ziren.

B.1 – Lehenbiziko auzoa zen kurutzeketaria.

C.1 – Etxea urrun zelarik harat joateko eta jiteko, xendra batzu hartzen ziren, ez zen errege bidez heldu.

B.11 – Brankar-etan ekartzen zuten kutxa, bide horiek, eliza bidea deitzen zuen.

B.10 – Lehen auzoak manatzen zien maisturuari kutxa. Hura izarien hartzerat jiten zen eta enterramendu egunean, kutxan ezartzen zien.

B.12 – Gero, ezartzen zen ezkaratzen, zonbeit aldiz ganberan berian (bainan ttipiak ziren, hartako jausten zen), eta hil-ohia auzoko emaztek oihalekin egiten zuten; mihise eder batzu, espresak dilindan ezartzen ziren, ezpelez beztitiak, hori egina zen muriak xaharrak baitziren. Orai ere egiten da hil ohi hura zonbeit aldiz.

Enterramendu bezperan, auzoek ziloa egiten zuten, ez baitzen caveau-rik. Lur pian kutxaren ezartzea auzoek egiten dute ere.

C.16 – Enterramendia, beti goizarekin egiten zen.

Mezatik landa, aipairia bazen etxean, auzoek egina. Gero ostatian eman dute eta emaiten jaterat.

Eguerditan, jateko bazen salda, haragi ta tomate, oiloa, gasna eta kafia. Ez zen kremerik ez irrisarik ere.

C.15 – Elizatik etxerat lerroan heldu ziren: auzoko maztea zen lehenik, gero lehenbiziko doluminik haundiena eta familia.

C.6 – Maztek, mantaleta ba zituzten eta gizonek bazuten bizkarrian kapaño batzu, bizkarrian bakarrik. Bertze egunetan gizonek bazuten "brassard" delako bat doliaren erabiltzeko.

C.17 – Lehen, ehortzi-ta jendea, ahokia heldu zelarik etxerat, su bat pizten zuten borta aintzinean, auzoek egiten zuten lastoarekin. Otoitz bat egiten zen horren inguruan eta gero baskari bat.

C.16 – Jateko biltzen ziren familiakoak, okupatu diren auzoak eta kutxakariak. Fite eman behar zen jaterat.

Egin ahala fite jaten zen eta kafia edan orduko, gurutzeketaria xutitzen zen. Otoitza hasten zien joan arimarentzat (bi edo hiru Requiem) eta penan zirendako ere. Gero meza biltzen hasten zen.

C.18 – Haur bat bataitua ez zelarik, hil herrietako xoko partikular batian enterratua zen.

Hil hobiak ez dira kartierka bildiak.

B.5 – Hil zeinia, agonian zelarik joiten zen, agoniako ototzen egiteko; aphezak joatzen zien zeinu joiari; kurutzia ere-

15) Il y avait un repas le jour de l'enterrement. Il y en avait également un le jour de la neuvaïne; chaque famille en établissait le menu. Étaient invités les voisins et les parents les plus proches.

maiten zelarik hil etxerat, hil zeinia joiten zen ere; enterramendu artio, goizetan, eguerditan eta arratsetan, anjelus aintzin hil zeinia intzuten zen. Oraino ere joiten da lehen bezala: hiru danga segidan eta gero danga bat noiztenka. Izan dadin gizon bat edo emazte bat, hil zeiniak berdinak dira. Haur batendako ere, zeinu bera da.

C.4, C.5 – Hilen karreatzeko, bizkarrez egiten zen, gero ukan dugu delako "corbillard" eta otoa.

Jende haundiendako eta ohore haundietan zirenendako, mezaren erraiteko hiru apez baziren.

Ondoko igandean, ofrenda bazen: auzo herrikoak eta adixkideak emaiten zuten meza denboran.

B.12 – Hil ganbaran baziren bethi etxeko bi tortxak. Horiak jautsiak ziren gorputzaren altxatzeko eta elizarat ekaritzen zituzten bi auzo eta han uzten.

C.4 – Lehen auzoa gurutzia ekartzen zien eta bi gizon urbilenek tortxak.

Emazte bat "Tiers-ordre" delakoan zelarik, tortxetik landa lau emazte oihal beltz bat lau puntetarik atxikiz johan ziren.

C.4 – Elizarat joaiteko, lehenik lehen auzoa, gizona, kurutzearekin abian zen gero bi gizon, auzo bi urbilena, kurutzia-oren ondoan, apeza beattarekin, kutxa, ahokiko mazteak-ta-gizonak (mazteen buru, auzoko maztea zen), gero herrikoak.

Elizan, kurutzekari ahokian ondoan jartzen da.

Orai hol-hola da, salbu kutxa otoan ekarria da.

E.3 – Biharamunean, "biharamuneko-meza" bada eta ondoko igandean bederatzit urrunekoa.

E.2 – Ondoko igandiarekin, prediku denboran, apezak deitzen zituen meza eman dituzten familiak.

C.21 – Beren burua hil ziuztenak, ez ziren elizan sartzen, kurutzerik ere ez zen joaiten etxerat. Xuxen xuxena hil herri-terat heltzen ziren.

C.18 – Bateiatua ez ziren haurrak, auzoa berak joaiten zien hil herrietarats kesa ttipi bat beso azpian.

E.1, E.2 – Senarrarendako dolia atxikitzen zen hiru urthe, bi urthe haurriderendako eta urte bat kusiarrendako.

Gizonek ere, dolia atxikitzen zuten "brassard" bazuten besoan. Enterramendu egunian kapa bazuten, "1948an ikusi dut kapa hori".

C.10 – Ez zen ogi ofrendarik bainan meza denboran sosa biltzen zen mezen erraiteko.

C.4 – Lehen, lili guti zen; perlezko koronak eta gurutzia baziren: usu auzoek edo kartierrak egiten zuten. Donapaleun edo Hazparnen erosten ziren.

A.8 – Kabaler, xilintxak kentzen ziren. Ez ziren ateratzen. "Ez dut jeus intzun erleetat".

A.9 – Heriotzea erraiten dugu hilarendako.

B.13 – Gauaz auzoek hila beilatzen zuten, etxekoak ez ziren egoiten.

B.1 – Auzoek hila garbitzen eta beztitzen zuten; kusietan ibiltzen ziren bicycletaz berrian erraiteko.

B.14 – Andere serorak eliza prestatzen zien. Enterramendutan, ezkoak biltzen zitien eta [E5] zortzi egunen burian bakotxak bere etxerat ekartzen zituzten.

Dolian zen familia bere ezkoa uzten zien jarlekian eta pizten hilaren meza zelarik.

C.17 – Enterramendutik landa etxian berriz sartzeko berdura, ezpelarekin, ezartzen zen, eta suia pizten lastoarekin.

C.12 – Mezatik landa, kutxa lur pian sartzen zelarik, ahokia elizan egoiten zen; [16] ateratzen zen apeza berriz jin eta. Bazkaria ez zen igortzen apezari.

Galdegilea: P. Goity; Arrapostu emaile: Etchegorry anderea, Donamartiritarra.

SAINT PALAIS ET SAINT ESTEBEN / DONAPALEU ET DONOZTIRI. ENQUÊTE N° 1

A.1 – Le hurlement "à la mort", de nuit, du chien est un présage de mort.

A.2 – L'agonie se dit: *agonia*. Lorsque quelqu'un était à l'agonie on sonnait les cloches après les Angélus: 7 coups pour une femme, 9 pour un homme, rapide pour un enfant. Chacun priaît alors avec le missel (*agoniako othoitza*); le premier voisin venait prier pour le mourant.

Comment la mort est ressentie? *Jainkoaren nahia, jin beharra*.

A.3 – "*Biziko gustu behar baita han agertzeko*" dit le témoin, à propos du mourant sentant venir la mort. Souvent il remonte les draps, les ramène à soi.

A.4 – Le premier voisin avertit le curé en premier, puis le médecin. Le viatique était accompagné par un enfant de choeur (celui qui avait servi la messe du matin). Ce dernier sonnait une clochette et portait une lanterne (de section polygonale et terminée par deux cônes à facettes, on la portait au bout d'une hampe; cette lanterne accompagnait également le Saint Sacrement pour la Fête Dieu ou la procession du Jeudi Saint).

Vers 1945, à Saint Esteben, les femmes étaient chargées de répandre de la verdure et des fleurs (variables selon la saison): devant la maison du mourant et devant celles où passait le viatique.

La famille assiste à l'Extrême-Onction.

A.5 – Disposition de la chambre de l'agonisant sur une table recouverte d'une nappe blanche, on dispose de la mie de pain et du coton (pour les onctions d'huile), on met un cierge béni le jour de la Chandeleur (*tortxa benedikatia*)

A.6 – Pas de croyance selon laquelle l'âme se sépare du corps en partant par une fenêtre ou par le toit.

A.8 – On annonce le décès au premier voisin qui portera la croix; il l'annonce aux parents et il se chargera des commissions (la famille ne sortant pas de la maison).

Le témoin a entendu dire que l'on avertissait les abeilles.

A.9 – Vocabulaire de la mort: *agonia, heriotza*, la mort; *zendu da, hil da* et *gorputztu da* -entendu en Amikuzer-, conjugué au présent; *zendu zen*, au passé; *hil izan zen*, passé lointain.

B.1 – Le premier voisin est celui qui habite la première maison en direction de l'église sur la route appelée "*eliza bidia*".

B.2 – Tant que le mort est à la maison, c'est le premier voisin qui s'occupe des travaux domestiques et des bêtes.

B.3 – On ne brûle pas de literie du mort.

B.4 – Le témoin a entendu dire que l'on recouvrait les miroirs de la chambre mortuaire; on étend un drap sur la glace de l'armoire et on joint les volets.

B.5 – On sonne les cloches de l'église (*hil zeinak*): le matin, après l'Angélus, le midi et le soir avant l'angélus. C'est *Andere serora* qui sonnait les cloches.

On sonne aussi quand le premier voisin porte la croix paroissiale à la maison, au moment de l'absoute, au départ de l'église et de la maison.

B.6 – Pas de prescription spéciale, pas de nourriture tant que le corps reste à la maison.

B.7 – La levée du corps se fait à la maison.

B.8 – Dans certains endroits, on habille le mort entièrement (veste et chaussures pour un homme); dans d'autres, comme à Saint Palais, l'homme est en caleçons longs et chaussettes, la femme en chemise de nuit et bas. Une fois habillé, le mort est enveloppé dans un drap jusqu'à la taille et on met un tricot pour cacher les maigreurs. Un jeune homme (jusqu'à 16 ans) a des pantalons blancs et une chemise blanche.

Autrefois le mort était habillé avec ses "habits du dimanche" (comme pour aller à la messe dominicale). C'est le premier voisin ou des religieuses qui lavent le mort, avec de l'eau.

B.9 – On croise les doigts du mort et on y met un cha-pelet.

B.10 – En général le corps est mis dans le cercueil le jour de l'enterrement, les grands malades, le jour même de la mort. C'est le menuisier et son aide qui portent le cercueil et y mettent le mort dedans.

B.11 – Dès que le mort est mis dans le cercueil on referme ce dernier. Le cercueil est alors placé dans "*hil ohea*", dans *ezkaratza* ou dans l'entrée.

B.12 – Description d'*hil ohea*: le cercueil est mis sur deux chaises ou deux tréteaux; sur le cercueil on pose la croix de la maison, la croix de l'église est posée sur une chaise, à côté, avec de l'eau bénite et une branche de laurier. Des draps sont suspendus tout autour et au dessus du cercueil; ils sont piqués de petites branches de buis ou de laurier. Enfin, on dispose deux cierges. Le témoin a vu cela dans des *ezkaratza* à Lantabat et Masparraute; dans ce dernier village, au fond de "*hil ohea*", il y avait un drap portant une croix brodée.

B.13 – On veille le mort; ce sont les voisins qui le font: deux pour la première nuit, deux pour la suivante. En général des hommes veillent pour un homme et des femmes pour une femme. On veille de 9 heures du soir (heure à laquelle les gens se couchent) jusqu'au moment où quelqu'un de la maison se lève.

Pendant toute la durée de la présence de la croix dans la maison on allumait une lampe à huile (dans un verre on verse de l'eau puis de l'huile dans laquelle le trempe une mèche ronde), soit un cierge. Cette lumière est placée près de la croix.

Ceux qui veillent, prient (*arrosarioa*...), bavardent (sauf en présence de quelqu'un de la maison) mangent un casse-croûte qui leur est préparé (pain, fromage, confiture, café, vin à volonté). Le témoin se souvient de cette anecdote.

Pendant la guerre, deux garçons ont presque bu la provision de vin prévue pour le jour de l'enterrement (le vin était alors rationné, à la carte). On les découvrit le matin, profondément endormis.

B.14 – *Andere serora* n'intervenait pas dans les maisons; elle ne s'occupait que de l'église.

C.1 – Il y a un trajet spécial pour amener les morts à l'église: *eliza bidia*, *kalastra bidia*. C'est une route que l'on ne doit pas fermer. (Note: si de nombreux témoins distinguent nettement ces deux termes -*kalastra bidia* étant alors un chemin communal-, d'autres, comme ici, leur donnent la même valeur).

C.2 – Le témoin a entendu dire qu'il fallait l'accord du propriétaire pour que le convoi funèbre traverse une propriété.

C.3 – Aucune pratique particulière lorsque le mort quitte la maison. Le prêtre priait.

C.4 – Composition du convoi funèbre: la croix portée par le premier voisin, le prêtre et les enfants de chœur, le cercueil, les plus proches parents (hommes puis femmes) et les autres assistants (femmes puis hommes).

Andere serora sonnait le glas; elle ne plaçait pas les gens à leur arrivée. Les voisins portent le cercueil (*hilketariak*): 8 hommes du quartier. Quand le mort pénètre dans l'église, c'est la tête la première.

L'usage de fleurs et des gerbes était connu mais peu répandu autrefois. Après la mise en fosse on revenait chez soi ou à la maison mortuaire, dans n'importe quel ordre.

Au passage d'un convoi on se découvre et on arrête de travailler.

C.5 – Fleurs pour les enterrements: roses, oeillets, chrysanthèmes...

C.6 – Actuellement il n'y a pas de vêtement de deuil spécial, sauf, tout récemment, une cravate noire pour les hommes.

Autrefois les femmes avaient *mantaleta*. C'est une grande cape avec un large capuchon d'où partait un voile en dentelle appelé *blunda*¹⁶; le voile cachait le visage. *Mantaleta* était attaché par un bouton ou une agrafe (pas de broche). Cet habit de deuil n'était porté que pendant "le grand deuil", c'est à dire les 3 ou 4 dimanches après l'enterrement. On la remplaçait ensuite par *kaputxina*, grand voile de drap posé sur la tête et descendant jusqu'aux chevilles. Les hommes avaient *kapa*, lorsqu'elle disparut il y eut *xinila*: c'est un carré d'étoffe noire, rigide, couvrant le dos, se prolongeant par une bande d'étoffe plissée que l'on ramenait sur le bras gauche. Le carré d'étoffe était attaché par deux lies qui se croisaient devant la poitrine et revenaient dans le dos où on les nouaient sous le carré d'étoffe. Ce type de cape a été porté encore après la guerre de 1939-45 dans l'Arbèroue et à Hasparren (note: un autre témoin a vu son frère aîné porter *xinila* pour les obsèques de sa mère, en 1945, à Saint Esteben). Les hommes s'habillaient en noir avec *barneko beso motza* (gilet) et *paltoa* (veste). Dans le convoi, ils ne

16) Note de l'enquêteur (Jean Oxarango), dans le dictionnaire de Lhande on lit: "Blunda: mèche qui placée dans un étui reçoit le feu du briquet et sert à allumer la pipe (du Fr. *blonde*, sorte de dentelle?)".

portaient pas de béret sur la tête (ils le tenaient à la main) à cause de la présence de la croix. Les vêtements de deuil se prétaient entre maisons.

C.7 – Le convoi ne s'arrêtait pas dans des endroits particuliers.

C.8 – Pas entendu parler de pleureuses. *Minduria* désigne, à Saint Esteben, les proches du mort.

C.9 – Pendant le service funèbre le cercueil est mis devant la Table sainte. Les hommes se placent d'un côté et les femmes de l'autre (disposition quelconque semble-t-il). Les personnes du deuil sont au premier rang; les enfants sont avec les parents.

C.10 – Offrandes le jour des obsèques: encore récemment, en Arberue, le jour des obsèques ou le dimanche suivant, chaque fidèle allait à la Sainte table, déposait une obole et baisait un crucifix que lui tendait l'officiant. C'était une participation pour faire dire des messes, ou pour l'entretien de l'église. En principe on fait célébrer des messes pour le mort; on donne l'argent correspondant, à la famille. C'est un représentant de la maison, qui a assisté aux obsèques, qui fait cela, après l'enterrement.

C.11 – C'est la famille qui finance les obsèques.

C.14 – Lors de l'inhumation, la tête du mort est placée vers la croix.

C.16 – Il y a un repas après l'enterrement. Y participent: les parents et les voisins ayant porté le cercueil et la croix.

Menu: bouillon de poule ou pot-au feu: poule ou pot-au-feu; rôti de veau ou de porc avec des haricots; fromage et café. Les voisins préparent ce repas. Les bohémiens venaient mendier ce jour là.

C.17 – A Saint Esteben, avant de rentrer dans la maison, au retour du cimetière, on se groupait autour d'un feu de paille, devant la maison, et on récitait une prière.

Souvent on fait une prière à la fin du repas, après quoi tout le monde se sépare et personne ne se rassied ou reste pour continuer les conversations. On récite alors un Notre Père, Je Vous Salue Marie, Requiem et De profundis. C'est le premier voisin qui lance la prière.

C.18 – Les enfants (jusqu'à 5-6 ans) étaient mis au cimetière, dans une fosse réservée à cet usage, dans le cimetière familial. A cette occasion il n'y avait pas de messe, on récitait seulement quelques prières.

C.19 – Pour l'enterrement d'un jeune (c'est-à-dire d'un non marié), le mort est habillé de blanc (symbole de pureté); les garçons ont des pantalons blancs et une chemise blanche, dans le cortège, et les filles un voile blanc.

C.20 – Le cercueil d'un jeune était porté par des jeunes.

C.21 – Le cercueil d'un suicidé ne rentrait pas dans l'église et on ne sonnait pas le glas. Il s'est suicidé: *bere buruaz beste egin du*, formule qui atténue l'horreur de l'acte.

C.22 – Ont le droit d'être enterrés dans le cimetière familial: ceux qui font partie de la famille et habitent la maison. Il peut y avoir conflit entre membres de la famille qui sont fâchés.

D.1 – Cimetière autour de l'église: *hil herria*.

D.2 – Cimetière d'une maison: *hil hobia*. Y figure le nom de la maison.

D.3 – Monument funéraire: *hobia*; la partie en pierre dressée: *kurutzia*.

Fleurs: bégonias, pensées, buis. Les fleurs sont mises au pied de la croix, fleurs plantées ou bouquets.

Il ne semble pas y avoir de corrélation entre l'importance de la maison et celle de son cimetière.

D.6 – Les monuments funéraires sont parfois peints en gris ou blanc; les lettres sont peintes en noir.

D.7 – Sur la tombe, à l'occasion de la communion solennelle, on met un globe avec un communiant ou une Vierge lors d'un pèlerinage à Lourdes.

D.8 – Sur la tombe d'un petit enfant, on met une couronne avec des perles blanches.

D.9 – Les curés sont mis sous le porche.

D.12 – La sépulture se vend en même temps que la maison.

D.13 – *Jarleku*: emplacement qu'une maison possède à l'église. Il est lié à la maison. Depuis environ 20 ans, ils sont abandonnés, on a mis des bancs dans l'église. Autrefois il y avait des chaises dessus, chacune portait le nom d'une personne.

D.15 – Chaque famille entretient sa tombe. A Saint Esteben un homme désigné par le curé, était chargé de l'entretien du cimetière. Son travail s'échelonnait toute l'année. Il était rétribué par des dons des habitants du village.

Ailleurs une personne, payée par les habitants du lieu, vers la Toussaint, entretenait le cimetière (*hil herri saria*).

Andere serora n'avait aucun rôle dans le cimetière; elle nettoyait l'église, l'ornait et sonnait les cloches.

E.1 – Signes de deuil: habits noirs pendant 3 ans pour les femmes. Les hommes avaient un brassard noir et, plus tard, une bande d'étoffe sur le revers de la veste (quand on enlevait le brassard il laissait une trace à cet endroit où la veste n'était pas décolorée).

Pendant un an et durant les offices, on brûlait *ezko firrila* que l'on achetait dans des magasins du village. *Ezko firrila* était placée sur une étoffe noire bordée de dentelle noire contenue dans un panier rond. Il y avait deux sortes d'*ezko*: une enroulée en pelote et très répandue, une autre disposée en carré et réservée pour des gens riches. A Saint Esteben l'*ezko* restait à l'église, à la place même de la famille.

L'épouse portait le deuil, toute sa vie souvent. Elle portait *kaputxina*. La dernière personne ayant porté ce vêtement, à Saint Palais, l'a fait vers 1975 (note: à cette même époque j'ai vu une vieille dame avec ce vêtement à Irouléguay). Les autres membres de la famille et les enfants portaient également le deuil pendant 3 ans.

Le deuil est moins porté pour un jeune ou un enfant.

E.2 – On offre 1 à 3 messes par famille, pour les défunts. Les parents et les amis le font surtout. La liste des donateurs est affichée (en français à Saint-Palais, en basque à Saint Esteben). Autrefois on lisait cette liste, on ne l'affichait pas. Dans cette liste il y a une préseance, la famille d'abord.

E.3 – Une semaine après l'enterrement on dit une messe: *bederatzi urruneko meza*. Un an après on dit: *urtheburuko meza*.

SAINT PALAIS. ENQUÊTE N° 2

Questions: Mme. M. Sabarots

Réponses: Mme. Pagola

A.2, B.5 – On sonnait l'agonie puis la mort, ainsi tout le monde était au courant.

B.1 – Pour avertir la famille, les voisins faisaient le nécessaire: deux ou trois voisins s'entendaient: certains prévenaient le curé, d'autres allaient à la poste envoyer des télégrammes, prévenir la famille de la ville; il n'y avait pas réellement un premier voisin.

A Saint-Palais, la première voisine ne portait pas "ezkoa"; dans les environs, cela se faisait, mais ici nous n'avions pas de ruche.

Les voisines restaient à la maison: la première voisine restait avec la cuisinière, les voisins allaient avec les hommes du deuil.

B.8 – Les hommes étaient habillés avec leur costume et avec les chaussettes, ils ne portaient pas de béret; on habillait les femmes correctement, d'ailleurs, j'ai demandé que l'on m'habille, car de nos jours ils s'en vont en pyjama.

B.8, B.13 – Les religieuses allumaient les cierges à l'église; elles habillaient les morts, on les payait; elles faisaient également la première veillée.

B.10 – Le charpentier de la famille faisait le cercueil et la mise en bière avec quelqu'un de la famille; la mise en bière se faisait peu avant l'enterrement car il fallait que ceux du deuil habitant loin, puissent voir le défunt.

B.12 – Les visites se faisaient à la chambre mortuaire; quelqu'un de la famille recevait les personnes.

B.13 – Les religieuses, avec quelqu'un de la famille, veillaient le mort.

C.1 – Quand le corbillard se rendait à l'église, on faisait pratiquement le tour de la ville, c'était la dernière promenade du mort: on empruntait les grands axes.

C.3 – Après que le cortège funèbre ait quitté la maison, on allumait un feu de paille pour purifier et chasser l'esprit maléfique.

C.4 – Le suisse organisait le départ du cortège funèbre.

En tête du cortège se trouvait la croix portée par le suisse, puis venaient le curé, les deux enfants de chœur et le chantre, le corbillard suivait puis les femmes en deuil, les femmes qui assistaient aux obsèques et ensuite les hommes du deuil et les hommes de l'assistance. Les personnes avançaient de front et non par rang de deux; le deuil était généralement important car les familles étaient nombreuses.

C.4-2 – Pour transporter le cercueil, il y avait une voiture spéciale avec des hommes spécialement payés par la Mairie, ces deux hommes, parfois quatre, tiraient le corbillard par le timon. Quatre plumets ornaient cette voiture, on mettait un drap mortuaire sur le cercueil et on y déposait les couronnes. Le matin, les tapissiers ornaient la porte d'entrée de la maison avec les initiales du mort.

Saint-Palais (qui est Saint-Paul pour moi) était une commune chic bien que peu peuplée; il y avait du grand monde, du monde sélect: il y avait le tribunal, les avoués, les avo-

cats, les docteurs, beaucoup de nobles dans les environs avec les châteaux; Saint-Palais était spécial: d'ailleurs on reconnaissait les gens de Saint-Palais, ils avaient une certaine distinction, une certaine éducation.

C.4-6 – Tout le monde se signait au passage du cercueil.

C.6 – Comme tenue de deuil, on portait "mantaleta" qu'on se prêtait, mais chacune avait son "kaputxina" pour aller à l'église: ainsi on cachait sa toilette, ce qui avantagait les pauvres. Les dames de Saint-Palais allaient en grande tenue avec le chapeau.

Ici, en Pays Basque, nous avons été élevés par des Jansénistes, dans la religion stricte: le bien c'est le bien, le mal c'est le mal.

C.9 – A l'église chacun avait son "ezkoa" sur la chaise; cependant, on plaçait les candélabres avec les cierges sur le corbillard placé dans l'allée centrale de l'église: on rabattait les bordures du corbillard et ainsi il y avait de la place pour poser les candélabres. Les enfants manquaient l'école pour porter les candélabres avec leur cierge de la maison jusqu'à l'église; ils ramenaient les candélabres seuls à la maison et recevaient de l'argent; ils n'allaient pas au cimetière car les cierges restaient à l'église.

Sur le cercueil, on mettait le drap mortuaire que l'on laissait ensuite à l'église.

A l'église, les femmes se mettaient à droite et les hommes à gauche.

C.10 – On donnait les messes à la famille qui notait les noms.

C.16-1 – Participaient au repas les voisins qui avaient aidé la famille et des membres de la famille qui venaient de loin. L'enterrement était le matin, le repas à midi, puis les gens regagnaient leur domicile dans l'après-midi. Il n'y avait pas de neuvaine.

Le chantre n'était pas invité au repas, parfois le curé venait.

C16-2 – Pour le repas d'enterrement, servi à la maison du défunt, il y avait du bouillon, du bouilli à la tomate, du fromage et du café, sans digestif.

C16-4 – Puis, il y avait la prière pour le défunt (de profundis) et pour celui de l'assistance qui allait mourir le premier.

A la fin du repas, s'il était là, le curé dirigeait la prière de la fin du repas, autrement, c'était quelqu'un de l'assemblée.

E.5 – On portait la lumière "ezkoa" à l'église, chacun le posait sur sa chaise. On offrait des cierges que l'on laissait à l'église: les familles riches en offraient beaucoup, les autres moins.

La famille en deuil mettait un voile dans la corbeille de l'"ezkoa"; les cierges achetés par la famille portaient un ruban noir.

Il n'y avait pas de rite important autour du feu: on ne faisait pas suivre les "ezkoak"; de même on n'avertissait pas les abeilles comme à la campagne, à Hasparren, je l'ai vu faire.

C.12 – A la fin de la messe, le suisse venait avec la croix et le curé faisait l'absoute devant le cercueil, il le bénissait, l'encensait avant de le conduire au cimetière.

C.19 – Pour un jeune, on mettait un ruban blanc sur les cierges et les décors étaient en blanc, tout comme le devant de porte. Maintenant, il n'y a plus de respect de rien.

Mme. Pagola a 90 ans, originaire de Saint-Palais, elle y vit; sa mère, décédée jeune tenait un restaurant, elle avait pris la suite.

Février 1989